

**CHARLES VI,  
LES ARMAGNACS  
ET  
LES BOURGUIGNONS**

**PAR LOUIS-PHOCION TODIÈRE**

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ, PROFESSEUR D'HISTOIRE AU  
COLLÈGE ROYAL DE TOURS

TOURS - A. MAME ET CIE - 1848



## CHAPITRE PREMIER. — RIVALITÉS DES PRINCES DU SANG (1380-1385).

Tableau du règne de Charles VI. — Situation de la chrétienté en 1380. — Rivalités des oncles du roi. — Dilapidation des finances. — Régence du duc d'Anjou. — Sacre du roi. — Entrée de Charles VI à Paris. — L'hôtel Saint-Paul. — Dissensions des princes du sang. — Révolte du Languedoc. — Les Tuchins. — Sédition à Rouen. — Révolte des Maillotins. — Départ du duc d'Anjou pour l'Italie. — Révolte des Flamands contre Louis de Mâle. — Philippe Artevelde. — Bataille de Beverholt. — Expédition des Français en Flandre. — Bataille de Roosebeke. — Vengeance exercée sur les Parisiens. — Supplice de Jean Desmarets. — Nouvelle guerre en Flandre. — Mort de Louis de Mâle.

## CHAPITRE II. — JEUNESSE DE CHARLES VI (1385-1388).

Mariage de Charles VI avec Isabeau de Bavière. — Mort de Louis d'Anjou en Italie. — Charles de Durazzo— Nouvelle expédition de Charles VI en Flandre. — Siège de Dam. — Pacification de la Flandre. — Vains préparatifs d'une descente en Angleterre. — Mort de Charles-le-Mauvais. — Expédition du duc de Bourbon en Espagne contre le duc de Lancastre. — Attentat du duc de Bretagne sur la personne d'Olivier de Clisson. — Guerre de Clisson contre le duc. — Jean de Montfort à Paris. — Expédition du roi en Gueldre. — Disgrâce des oncles du roi. — Retour de Charles VI à Paris.

## CHAPITRE III. — MAJORITÉ DE CHARLES VI (1388-1392).

Ministère des Marmousets. — Sages mesures. — Prodigalités du roi. — Fêtes de Saint-Denis. — Mariage du duc de Berri. — Le frère du roi épouse Valentine de Milan. — Entrée solennelle d'Isabeau de Bavière à Paris. — Voyage du roi dans le Midi. — Supplice de Bétizac. — Croisade du duc de Bourbon contre les Sarrasins d'Afrique. — Charles VI en Touraine. — Boucicaut maréchal de France. — Traité de Tours entre Jean de Montfort et Olivier de Clisson. — Prolongation de la trêve avec l'Angleterre. — Maladie du roi. — Assassinat du connétable de Clisson. — Condamnation de Pierre de Craon. — Le roi donne à son frère le duché d'Orléans.

## CHAPITRE IV. — DÉMENCE DE CHARLES VI (1392-1398).

Le roi marche contre le duc de Bretagne. — Scène de la forêt du Mans. — Démence du roi. — Charles VI au château de Creil-sur-Oise. — Régence des ducs de Berri et de Bourgogne. — Disgrâce du connétable et des Marmousets. — Déplorable situation du roi. — Guérison et rechute du roi. — Le magicien Arnaut Guilhem. — Pèlerinage de Charles VI au mont Saint-Michel. — Réconciliation de Jean de Montfort et d'Olivier de Clisson. — Tentatives pour rétablir la paix de l'Église. — Trêve avec l'Angleterre. — Richard II épouse Isabelle de France. — Gênes se met sous la protection de la France. — Croisade contre les Turcs. — Défaite de Nicopolis. —

Conférences de Reims. — Assemblée de Paris. — Benoît XIII assiégé dans Avignon.

## CHAPITRE V. — LUTTE ENTRE LES MAISONS DE BOURGOGNE ET D'ORLÉANS (1398-1404).

Crédit et pouvoir du duc d'Orléans. — Généreuse sympathie du peuple pour Charles VI. — Moines augustins appelés à la cour pour rendre la santé au roi. — Manuel Paléologue à la cour de France. — Richard II renversé par Henri de Lancastre. — Mort du duc de Bretagne. — Jean V, son fils, lui succède. — Déposition de l'empereur Wenceslas. — Le duc de Bourbon en Guyenne. — Rivalité des ducs de Bourgogne et d'Orléans. — Ambassades de Wenceslas et de l'empereur Robert à Charles VI. — Misère du royaume. — Mort du dauphin. — Sage ordonnance du roi. — La guerre civile est sur le point d'éclater entre Philippe-le-Hardi et Louis d'Orléans. — Réconciliation peu sincère des deux princes. — Gouvernement impopulaire du duc d'Orléans. — Le duc de Bourgogne réclame en faveur du peuple contre les impôts. — Il est déclaré régent de Bretagne pendant la minorité de Jean V. — Captivité de Benoît XIII dans Avignon. — Sa fuite. — Sa réhabilitation. — Ordonnances du roi. — Hostilités contre l'Angleterre. — Mort de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne.

## CHAPITRE VI. — JEAN SANS-PEUR ET LOUIS D'ORLÉANS. - MEURTRE DU DUC D'ORLÉANS. (1404-1407).

Jean Sans-Peur duc de Bourgogne. — Guerre contre les Anglais, sans résultat. — Jean Sans-Peur encourage le peuple à refuser l'impôt. — Dilapidations du duc d'Orléans. — Le moine augustin Jacques Legrand. — Le duc de Bourgogne marche sur Paris à la tête d'une armée. — Fuite du duc d'Orléans et de la reine à Melun. — Jean Sans-Peur ramène le dauphin à Paris. — Sa popularité. — Préparatifs du duc d'Orléans. — Paix de Vincennes. — Remontrances de l'Université. — Jean Gerson. — Efforts de l'Université pour l'extinction du schisme. — Fêtes de Compiègne et de Paris. — Siège de Calais par Jean Sans-Peur. — Expédition du duc d'Orléans en Guyenne. — Les deux princes échouent et rentrent à Paris. — Irritation de Paris et de l'Université contre le duc d'Orléans. — Exactions des princes et des seigneurs. — Assassinat du duc d'Orléans. — Fuite de Jean Sans-Peur.

## CHAPITRE VII. — LUTTE DES DEUX PARTIS (1407-1410).

Jean Sans-Peur en Flandre. — Douleur de Valentine de Milan. — Elle demande justice de la mort de son époux. — Retour du duc de Bourgogne à Paris. — Son apologie par Jean Petit. — Jean Sans-Peur maître du gouvernement. — Triomphe de l'Université sur la juridiction royale. — Sur sa proposition, le roi prononce la soustraction d'obéissance aux deux papes. — Jean Sans-Peur marche contre les Liégeois révoltés. — Retour d'Isabeau de Bavière à Paris. — Séance solennelle du conseil royal. — Le duc de Bourgogne déclaré ennemi public. — Il est vainqueur des Liégeois dans les plaines de Hasbain. — Retraite de Charles VI et de la famille royale à Tours. — Entrée de Jean Sans-Peur dans la capitale. — Mort de Valentine de Milan. — Paix fourrée de

Chartres. — La cour retourne à Paris. — Jean Sans-Peur essaie de réformer l'État. — Concile de Pise. — La France perd son influence en Italie. — Pierre des Essarts prévôt de Paris. — Mort de Montagu. — Réforme des finances. — La garde du dauphin confiée au duc de Bourgogne. — Les ducs de Bourbon et de Berri sortent de Paris.

#### CHAPITRE VIII. — LES ARMAGNACS ET LES BOURGUIGNONS (1410-1413).

Charles, duc d'Orléans, épouse Bonne d'Armagnac. — Conférences de Gien. — Préparatifs des deux partis. — Mort du vieux duc de Bourbon. — Manifeste des princes confédérés. — Leur marche sur Paris. — Ils sont obligés de traiter. — Paix de Bicêtre. — Le duc d'Orléans fait arrêter le sire de Croy. — Nouveaux préparatifs de guerre des Armagnacs et des Bourguignons. — Conférences de Melun. — Hostilités des Armagnacs. — Désolation de la Picardie et des environs de la capitale. — Le comte de Saint-Pol capitaine de Paris. — Milice des bouchers. — Les trois frères Legoix ; Saint-Yon ; Thibert. — Simon Caboche. — Jean de Troyes. — Excès des bouchers. — Les princes d'Orléans et leurs alliés déclarés criminels de lèse-majesté. — Jean Sans-Peur marche contre eux. — Désastre de Ham. — Les Flamands retournent dans leur pays. — Paris investi par les Armagnacs. — Jean Sans-Peur entre dans Paris avec des troupes anglaises. — Retraite des Armagnacs. — Cruelles vengeances des Bourguignons. — Les Armagnacs appellent les Anglais à leur secours. — Jean Sans-Peur obligé de traiter. — Paix de Bourges. — Assemblée d'Auxerre.

#### CHAPITRE IX. — LES CABOCHIENS. - PUISSANCE DES BOUCHERS (1413).

Assemblée des états généraux à Paris. — Remontrance de l'Université et des Parisiens. — Eustache de Pavilly. — Mort d'Henri IV, roi d'Angleterre. — Henri V, son successeur. — Le duc de Guyenne hostile au duc de Bourgogne. — Des Essarts s'empare de la Bastille. — Siège de la Bastille par le peuple. — Des Essarts se rend au duc de Bourgogne. — Les séditieux investissent l'hôtel Saint-Paul. — Discours de Jean de Troyes au dauphin. — Excès des Cabochiens. — Ils se font livrer les courtisans du dauphin. — Assemblée des Universitaires au couvent des Carmes. — Tyrannie des écorcheurs. — Nouvelle arrestation des seigneurs et courtisans. — Ordonnances cabochiennes. — Gouvernement violent des Cabochiens. — Emprunt forcé. — Mort du sire Jacques de la Rivière, — Supplice de des Essarts. — Jacquville reproche au dauphin la dissipation de ses mœurs. — Réaction. — Révolution du 4 août.

#### CHAPITRE X. — DOMINATION DES ARMAGNACS. - BATAILLE D'AZINCOURT (1413—1415).

Les ordonnances cabochiennes annulées. — Nouvel aspect de la cour de Paris. — Les deux partis recherchent l'alliance du roi d'Angleterre. — Nouvel armement du duc de Bourgogne. — Ce prince marche sur Paris. — Sa retraite. — Jean Sans-Peur déclaré rebelle. — Condamnation de la doctrine de Jean Petit par un

synode assemblé à Paris. — Les Orléanais marchent contre le duc de Bourgogne. — Prise de Compiègne. — Sac de Soissons. — Succès de l'armée royale. — Détresse du duc de Bourgogne. — Siège d'Arras. — Traité d'Arras. — Concile général de Constance. — Conspiration contre les ducs d'Orléans et de Bourbon. — Le dauphin entreprend de gouverner par lui-même. — Préparatifs d'Henri V contre la France— Ambassade de ce roi à Charles VI. — Les Anglais descendent en France. — Siège et prise d'Harfleur. — Le duc de Bourgogne refuse son secours au roi de France. — Henri V entreprend d'aller d'Harfleur à Calais— Passage de la Somme. — Le connétable d'Albret reçoit la permission de combattre. — Les armées en présence. — Pourparler de paix. — Bataille d'Azincourt. — Massacre des prisonniers. — Sépulcre des morts.

## **CHAPITRE XI. — LE CONNÉTABLE D'ARMAGNAC ET LE DUC DE BOURGOGNE. -MASSACRE DES ARMAGNACS. -LES ANGLAIS EN NORMANDIE.**

Deuil de la France. — Mort du duc de Guyenne. — Le dauphin Jean. — Le comte d'Armagnac connétable de France. — Tanneguy-Duchâtel prévôt de Paris. — Le connétable maître de Paris. — Sa tyrannie. — Il essaie de reprendre Harfleur. — Mort du duc de Berri. — Congrès de Calais. — Le comte de Hainaut à Paris. — Mort du dauphin Jean. — Charles de Ponthieu cinquième dauphin. — Isabeau de Bavière reléguée à Tours. — Sédition à Rouen. — Plusieurs villes se déclarent pour le duc de Bourgogne. — Il marche sur Paris. — Le duc délivre la reine. — Isabeau prend le titre de régente. — Le roi d'Angleterre en Normandie. — Conférences de la Tombe. — Conspiration de Perrinet-Leclerc. — Les Bourguignons reprennent Paris. — Massacre des Armagnacs. — Mort du connétable. — Entrée d'Isabeau de Bavière et de Jean Sans-Peur à Paris. — Le bourreau Capeluche. — Nouveau massacre. — Mort de Capeluche. — Épidémie à Paris. — Succès des Anglais en Normandie. — Siège et prise de Rouen. — Mort de Blanchard.

## **CHAPITRE XII. — MEURTRE DE JEAN SANS-PEUR. -PHILIPPE-LE-BON, DUC DE BOURGOGNE. -TRAITÉ DE TROYES. -MORT D'HENRI V. -MORT DE CHARLES VI.**

Trêve de trois mois entre les Dauphinois et les Bourguignons. — Conférences de Meulan. — Entrevue du Ponceau. — Surprise de Pontoise par les Anglais. — La cour se retire à Troyes. — Le duc de Bourgogne assassiné dans l'entrevue de Montereau. — Manifeste du dauphin. — Effet de la mort du duc Jean. — Alliance de Philippe de Bourgogne avec les Anglais. — Congrès d'Arras. — Traité de Troyes. — Prise de Montereau. — Siège de Melun. — Entrée d'Henri V à Paris. — Le dauphin déclaré déchu de ses droits à la couronne. — Famine dans Paris. — Henri V part pour l'Angleterre. — Bataille de Baugé. — Retour d'Henri V en France. — Bataille de Mons-en-Vimeu. — Siège de Meaux. — Le bâtard de Vaurus. — Les Dauphinois chassés du nord de la France. — Ils s'emparent de la Charité-sur-Loire. — Siège de Cosne. — Mort d'Henri V. — Mort de Charles VI.

## CHAPITRE PREMIER

# RIVALITÉS DES PRINCES DU SANG

1380 -1385

Tableau du règne de Charles VI. — Situation de la chrétienté en 1380. — Rivalités des oncles du roi. — Dilapidation des finances. — Régence du duc d'Anjou. — Sacre du roi. — Entrée de Charles VI à Paris. — L'hôtel Saint-Paul. — Dissensions des princes du sang. — Révolte du Languedoc. — Les Tuchins. — Sédition à Rouen. — Révolte des Maillotins. — Départ du duc d'Anjou pour l'Italie. — Révolte des Flamands contre Louis de Mâle. — Philippe Artevelde. — Bataille de Beverholt. — Expédition des Français en Flandre. — Bataille de Roosebeke. — Vengeance exercée sur les Parisiens. — Supplice de Jean Desmarets. — Nouvelle guerre en Flandre. — Mort de Louis de Mâle.

Au moment de rendre le dernier soupir, Charles V ordonna qu'on fit approcher de son lit de mort le jeune Dauphin, pour le bénir, comme Isaac avait béni Jacob. « Plaise à Dieu, dit-il d'une voix défaillante, d'accorder à mon fils Charles la rosée du ciel, la graisse de la terre, l'abondance du froment, du vin et de l'huile ; que sa famille lui obéisse ; qu'il soit le seigneur de ses frères ; que les fds de sa mère s'inclinent devant lui ; qui le bénira soit béni, qui le maudira soit maudit. » Le Ciel n'exauça pas ces vœux d'un père mourant, et avec l'avènement de ce malheureux fils commencèrent les quarante années les plus calamiteuses de notre histoire (1380). Le règne de Charles VI offre en effet un tableau affligeant de misère, de désordres et de crimes. « Un roi dans l'enfance, dont le caractère turbulent dégénère en frénésie, incapable de tenir les rênes de l'État, les abandonne tour à tour aux princes de son sang, que la soif de commander, et non celle du bien public, excite à se disputer le soin du gouvernement. La plupart de ces mêmes princes, que la dignité de leur naissance aurait dû rendre les appuis du trône, l'ébranlent par les plus violentes secousses. Les nobles se détruisent eux-mêmes en déchirant le sein de leur malheureuse patrie ; on dirait qu'ils ont perdu jusqu'à la mémoire de cet honneur qui leur était naturel. Le peuple, furieux, acharné à sa perte, partage la démence de son souverain ; et, pour surcroît d'infortune, une femme, une reine, oubliant la majesté de son rang, la douceur de son sexe, épouse coupable, mère dénaturée, conspire contre son propre sang, proscrit le fils qui lui reste et livre le royaume à l'étranger. »

En même temps rien de plus lugubre que la situation de la chrétienté à l'époque où monte sur le trône ce roi que la faiblesse de son âge rendait incapable de conjurer les orages amoncelés de tous les points de l'horizon. L'Église, désolée par le schisme, n'avait plus de saint Bernard pour imposer silence par son éloquence, par sa foi et sa vertu, aux voix discordantes qui s'élevaient dans son

sein ; Wenceslas de Luxembourg, roi des Romains et de Bohême, déshonorait la pourpre impériale par son indolence, son ivrognerie et ses désordres ; une femme dépravée et homicide siégeait sur le trône de Naples, d'où un guerrier farouche allait bientôt la précipiter ; les trônes d'Angleterre, de Hongrie, de Pologne, de Sicile, étaient aussi occupés par de faibles enfants. Partout, dit un auteur moderne<sup>1</sup>, le pouvoir souverain était avili ou annulé, et à cet abaissement du pouvoir correspondait la menaçante fermentation des masses. En France, le peuple des villes s'agitait et se montrait disposé à la révolte. En Angleterre, le mouvement partait des campagnes, où avaient pénétré les doctrines de Wicklef, le plus audacieux des sectaires ; et les paysans s'efforçaient de secouer le joug de leurs seigneurs.

Au milieu de ces circonstances difficiles la minorité de Charles VI fut en proie aux déprédations et aux rivalités de ses trois oncles paternels, les ducs d'Anjou, de Berri et de Bourgogne. Louis, duc d'Anjou, était actif et entreprenant ; il ne manquait ni de courage ni d'habileté ; mais il était d'une avidité insatiable. Par son imprévoyance, ses injustices et ses exactions en Languedoc, il avait soulevé tous les habitants contre lui, et Charles V avait été obligé de le priver du gouvernement de cette riche province. Jean, duc de Berri, prodigue, somptueux, débauché, n'avait pas de grands talents et était peu estimé dans le royaume. Philippe, duc de Bourgogne, prince habile et ambitieux, avait mérité la confiance et l'amitié du feu roi par son attachement et son inviolable fidélité. Plus grand et plus généreux que ses frères, dont il blâmait souvent les excès, il ne se montra pas toujours assez délicat sur les moyens d'accroître ses richesses, et fut le plus cruel de la famille. Louis, duc de Bourbon, oncle maternel du jeune roi, était économe et vertueux. Plus éloigné de la tige royale, moins puissant que ses trois beaux-frères, et d'un caractère paisible, il prit une part moins active aux affaires, et ne s'éleva pas avec assez d'énergie contre leurs actes tyranniques. La rivalité de ces princes, qui se disputèrent et se partagèrent le pouvoir et les finances du royaume, fut la première cause des calamités dont la France fut accablée pendant un demi-siècle.

A peine Charles V eut-il les yeux fermés, que le duc d'Anjou s'empara des bijoux, de la vaisselle et du trésor, qu'on faisait monter à dix-neuf millions. Cet homme avide et corrompu aurait volontiers enlevé tout l'argent de la France pour aller recueillir le lointain héritage que lui avait légué l'adoption de Jeanne de Duras, reine de Naples. Déjà il prenait les titres de roi de Sicile, de Pouille, de Calabre et de Jérusalem. Au retour des funérailles et sans respect pour les dernières volontés de son frère, il voulut se saisir de l'autorité entière et absolue ; mais les autres princes étaient loin d'y consentir, et il était à craindre que le nouveau règne ne s'ouvrît par la guerre civile. Après de longues et stériles contestations, sur les instances des personnages importants et de l'avocat général Desmarets, les princes consentirent à se soumettre à la décision de quatre arbitres. Il fut convenu que le roi, à peine âgé de douze ans, serait déclaré majeur et sacré immédiatement. Sa garde, sa tutelle et son éducation furent conservées aux ducs de Bourgogne et de Bourbon ; le duc d'Anjou n'eut le titre de régent que jusqu'à la cérémonie du sacre ; mais il eut l'administration des finances, et on lui abandonna ce qu'avant tout il avait voulu avoir, les trésors si péniblement amassés par Charles V. Pour se conformer aux désirs du feu roi, l'épée de connétable fut donnée à Olivier de Clisson, sur lequel Du Guesclin mourant avait jadis appelé le choix du monarque.

---

<sup>1</sup> Henri Martin, *Histoire de France*.

Tous ces princes qui venaient de se partager l'État, ne s'occupaient que de leurs plaisirs et de leurs intérêts particuliers. Dans la pensée d'accumuler tous les trésors qui lui étaient nécessaires pour commencer son expédition de Naples et pour satisfaire sa folle ambition, le duc d'Anjou cessa de solder les hommes d'armes qui environnaient Paris. Ceux-ci se livrèrent alors au pillage, et par leurs brigandages ils détruisirent l'agriculture et le commerce. Sur les plaintes du duc de Bourgogne, le régent licencia les troupes, et cette mesure intempestive enfanta de nouveaux désordres et des calamités innombrables. En même temps, le peuple de Paris, qui savait que la suppression des aides avait été le dernier vœu du bon roi Charles, demanda l'accomplissement de cette paternelle volonté. Il refusa de payer, et bientôt il répondit par des émeutes aux violences des soldats. Vers le 8 octobre, environ deux cents Parisiens de la classe la moins fortunée s'attroupèrent, se rendirent à l'Hôtel-de-Ville, forcèrent le prévôt des marchands, Jean Culdoé, à les conduire au palais et à requérir l'abolition des subsides. Ce magistrat exposa au régent la misère du peuple, et le supplia de supprimer les impôts dont il était accablé. Effrayé par ces représentations suivies des cris du peuple, le duc d'Anjou répondit avec douceur ; mais ses vagues promesses ne firent point renaître la tranquillité. Le régent continua de presser les receveurs, et fit argent de tout.

Cependant l'époque fixée pour le sacre était arrivée. Le jeune roi, qui avait été conduit à Melun quelque temps avant la mort de son père, et qui n'avait pas quitté cette ville, se mit en marche pour Reims (25 octobre 1380), accompagné du plus brillant cortège. Son entrée dans cette ville fut retardée par l'absence du régent, qui était retourné à Melun. Chemin faisant, le duc avait appris que Charles V avait jadis caché dans l'épaisseur des murs de son château des barres d'or et des lingots, qu'il avait confiés à la garde de son trésorier, Philippe de Savoisy. Ce zélé serviteur s'était engagé, sous la foi du serment, à ne découvrir ce trésor au fils du roi qu'à l'époque de sa majorité. Le duc, craignant de voir passer ce riche trésor dans d'autres mains que les siennes, prend aussitôt la résolution de retourner sur ses pas ; dans son insatiable cupidité, il fait la plus grande diligence, arrive à la demeure royale et mande le sire de Savoisy. Promesses, paroles flatteuses, menaces, tout est mis en œuvre pour l'amener à violer son serment. Savoisy demeure inébranlable, et le duc, donnant alors un libre cours à sa fureur, fait appeler le bourreau, et lui commande de couper la tête du fidèle serviteur. Mais à l'aspect de la hache, Savoisy sent fléchir ses genoux et son cœur défaillir ; une pâleur mortelle couvre son visage ; il cède enfin, et découvre au duc le lieu qui recélait le trésor si désiré. Le duc s'en empare aussitôt, et après ce glorieux exploit il revient plein de joie se mêler au cortège royal.

Le roi fit son entrée dans Reims au milieu d'une musique retentissante. Il était accompagné de ses quatre oncles, des ducs de Brabant et de Lorraine, de Bar, des comtes d'Eu et de Namur ; auprès de lui étaient le petit comte de Valois, son frère, les princes de son sang et de sa parenté, les fils du roi de Navarre, du comte d'Albret, du duc de Bar, du sire d'Harcourt, et tous les jeunes seigneurs des familles les plus illustres du royaume. L'auguste enfant sur lequel reposaient les espérances de la France était le seul qu'on cherchât, qu'on désirât voir au milieu de cette cour brillante. Partout, sur son passage, des cris extraordinaires de joie, d'amour et d'enthousiasme, se dirigeaient vers le roi, et tous les cœurs étaient à lui. Charles, qui devait aussi être reçu chevalier, passa la veille des armes dans l'église de Reims, et se soumit à quelques-uns de ces exercices préliminaires de la cérémonie par laquelle le novice allait être ceint de l'épée de

chevalier. Le lendemain il se rendit à l'église, décorée avec une richesse sans égale. A côté de lui le petit comte de Valois portait la Joyeuse, célèbre épée de Charlemagne. Le roi fut sacré de la sainte ampoule par l'archevêque de Reims, entouré d'un clergé nombreux, après avoir été armé chevalier de la main du duc d'Anjou. A ce moment les cris de : Noël ! Noël ! mille fois répétés, retentirent sous les voûtes de la vaste cathédrale, où se pressait toute la noblesse de France.

Les princes ramenèrent ensuite le roi à Paris. Il fit son entrée dans sa capitale, vêtu d'une robe de la plus grande richesse, toute semée de fleurs de lis. Les bourgeois se précipitèrent en foule au-devant de lui ; deux mille portaient des robes mi-parti vert et blanc. Le cortège se dirigea vers Notre-Dame, où il fut reçu par l'évêque. De là le jeune monarque se retira dans l'hôtel Saint-Paul, la résidence favorite de son père. C'est dans cet hôtel que le jeune roi reçut les présents de la ville de Paris ; que, pendant les trois jours de fêtes célébrées à l'occasion de son entrée, il montra son adresse dans les joutes, et se livra aux plus joyeux passe-temps. Après les fêtes, les princes renvoyèrent ou exilèrent les amis et les conseillers du feu roi, et bientôt la discorde les divisa de nouveau. Le peuple, mécontent de ce que le duc d'Anjou n'avait pas encore aboli les aides et les gabelles, s'attroupa de nouveau et eut recours à la violence. Trois cents bourgeois, animés par le discours véhément de l'un d'entre eux, s'armèrent et forcèrent, comme la première fois, le prévôt des marchands à les conduire au palais, et demandèrent à grands cris le duc d'Anjou. Ce prince, qui ne manquait ni d'adresse ni de courage, monta sur la grande table de marbre du palais, avec le chancelier Miles de Dormans, qui avait remplacé Pierre d'Orgemont. Le régent écouta la harangue du prévôt, adressa lui-même au peuple quelques paroles qui le calmèrent ; et le discours du chancelier, qui promit une réponse formelle pour le lendemain, acheva le reste. Les mutins se dispersèrent ; mais ils revinrent le jour suivant, à la même heure, disposés à la révolte en cas de refus. Les princes, qui n'avaient pas de forces suffisantes pour résister, furent obligés de céder, et le chancelier annonça l'abolition des aides et des gabelles.

La foule allait se retirer paisiblement, lorsque des agitateurs et quelques gentilshommes répandus au milieu des différents groupes qui s'étaient formés sous les fenêtres du palais, les excitèrent à se porter contre les Juifs, dont ils étaient débiteurs pour de fortes sommes. Quelque temps auparavant, le duc d'Anjou leur avait confirmé à prix d'or les privilèges que leur avaient jadis accordés les rois Jean et Charles V, et avait prolongé de cinq ans leur permis de séjour dans le royaume. Enflammés par leurs instigations, des hommes de la classe inférieure se répandirent par la ville avec de terribles clameurs, envahirent les maisons des receveurs publics, brisèrent les caisses, répandirent l'argent dans la boue, et déchirèrent les tarifs et les registres. Les autres, guidés par des gentilshommes, coururent au quartier des Juifs, pillèrent leurs maisons, remplies de vaisselle d'argent, d'or et de pierreries ; et les seigneurs reprirent les obligations qu'ils avaient souscrites. Beaucoup d'hommes et de femmes furent égorgés, et le massacre aurait été plus grand, si le reste ne se fut sauvé dans le Châtelet, comme dans un asile. Enfin le désordre s'apaisa ; le conseil du roi fit rétablir les Juifs dans leurs maisons par des gens de guerre, et maintint leurs privilèges.

Le peuple devait en grande partie ses succès aux dissensions des princes du sang ; il n'y avait pas moins d'orages dans l'intérieur du palais qu'au dehors. Le duc d'Anjou entendait blâmer tous les jours par ses frères son insatiable cupidité, qui avait désarmé le pouvoir en renvoyant les troupes sans les solder. Les barons

et les prélats parvinrent encore à les réconcilier, et une nouvelle transaction eut lieu. Il fut convenu que le grand conseil serait composé des quatre ducs et de douze conseillers de leur choix ; la présidence devait en être confiée au régent. Les ducs de Bourgogne et de Bourbon continuèrent d'être chargés de la garde de la personne du roi, et le duc de Berri, jusque alors si négligé, fut nommé gouverneur du Languedoc avec la plénitude des droits régaliens. Le duc d'Anjou tournait toutes ses pensées vers son expédition de Naples, et le duc de Bourgogne, que les affaires de France tenaient depuis longtemps éloigné de ses États, sentait que sa présence était nécessaire dans son comté de Flandre. Aussi fit-on la paix avec le duc de Bretagne, Jean de Montfort, empressé de se délivrer des Anglais qu'il avait appelés sous le règne précédent, et qui rentra sous la suzeraineté du roi de France (1381). Une trêve de six mois fut conclue peu de temps après avec l'Angleterre. Les princes n'avaient pas encore réglé leurs contestations sur la régence, que le duc de Berri partait pour le Languedoc. Mais lorsque les habitants apprirent que l'administration de leur pays était enlevée au comte de Foix, Gaston Phœbus, que son noble caractère et ses brillantes qualités avaient rendu cher au peuple, et qu'on les livrait à un prince inepte et rapace, l'irritation fut au comble. Les états du Languedoc, assemblés à Toulouse, se rappelant tout ce que les contrées méridionales avaient souffert sous l'administration du duc d'Anjou, et les intolérables exactions, dans le Poitou, du gouverneur qu'on leur imposait, décidèrent qu'ils ne recevraient point le duc de Berri. Ils envoyèrent des députés au roi pour le prier de leur conserver le comte de Foix, qui avait tant de titres à l'affection de la province. Charles, dirigé par ses oncles, rejeta avec indignation la requête de sujets rebelles, et qui avaient osé fournir de l'argent et des hommes au comte de Foix pour faire la guerre au duc de Berri. Décidé à étouffer cette révolte par la force, il alla prendre l'oriflamme à Saint-Denis pour marcher contre Gaston. Mais il ne partit point pour le Languedoc, il en fut empêché par une nouvelle révolte des Parisiens et par Philippe-le-Hardi, qui voulait employer contre un autre ennemi la fougue de son neveu. Sur la nouvelle d'une résistance organisée avec habileté, Jean de Berri rassembla quelques troupes dans l'Auvergne, le Vêlai et les cantons voisins, entra dans le Languedoc et fit le siège de Revel. Le brave comte de Foix l'envoya défier sous les murs de cette ville, et lui offrit la bataille (15 juillet). Les vieilles compagnies du duc de Berri ne purent résister à l'attaque impétueuse des milices languedociennes ; elles furent vaincues. Il rallia cependant ses troupes, et continua la guerre. La province fut cruellement ravagée, et Gaston, qui avait épuisé toutes ses ressources, ne put chasser le duc. Il prêta bientôt une oreille favorable à la médiation du pape Clément VII, fit la paix avec son rival, auquel il céda le gouvernement du Languedoc, et alla jouir du repos dans son château d'Orthez. Exaspéré par la longue résistance du Midi, le duc signala sa prise de possession par d'horribles supplices, au lieu de recourir à une sage douceur. Ainsi, à Nîmes, il fit jeter une soixantaine de bourgeois de cette ville dans des puits ; à Béziers, il en fit pendre une centaine. Il excita de nouvelles révoltes par ces sanglantes exécutions et par ses exactions de tout genre. Dans le Poitou, l'Auvergne et le Limousin, les paysans prirent les armes, abandonnèrent leurs villages ruinés, et cherchèrent un asile dans les bois, dans les cavernes et dans les rochers des Cévennes, d'où leurs bandes sauvages se précipitaient sous le nom de Tuchins, pour attaquer les châteaux, les brûler et massacrer leurs habitants. Les supplices seuls purent triompher de cette nouvelle jacquerie, qui entassait les ruines et faisait naître le désert dans les provinces jadis les plus fertiles de la France.

Cependant le calme ne s'était pas rétabli dans Paris. Tous les jours éclataient au sein de cette ville de nouvelles séditions, qui ne ralentissaient point les efforts du duc d'Anjou pour les subsides. Les notables ou les états convoqués sept fois dans l'espace d'un an, refusèrent tous les nouveaux sacrifices qu'on exigeait de la nation, et n'oublèrent pas chaque fois de réclamer le rétablissement des libertés nationales. Le régent tâcha d'obtenir des états de chaque province les impôts dont le gouvernement ne pouvait se passer. Le Languedoc, le Ponthieu, l'Artois, le Boulenois, le comté de Saint-Pol et les cantons de France les plus exposés aux incursions des Anglais, cédèrent aux instances qui leur furent faites, et accordèrent une aide ; mais Rouen et Paris furent intraitables.

À cette époque, en Angleterre, Richard II triomphait avec peine des paysans conduits par Wat-Tyler, Jacques Straw et John Bail, et excités à l'insurrection par les funestes opinions de l'hérétique Wicklef, qui devaient se propager d'écho en écho jusqu'à Luther. Le jeune roi de France allait bientôt passer par les mêmes épreuves que celui d'Angleterre. En effet, tandis que le flot populaire commençait à gronder à Paris, Rouen se souleva, et l'on vit couler le sang dans cette ville au milieu des scènes les plus étranges. Une troupe de gens de métiers, irrités par une taxe arbitraire que le duc d'Anjou avait essayé d'établir sur les boissons et sur les draps, proclamèrent roi, par une sorte de dérision, un marchand mercier, qu'on nommait Le Gras, à cause de son embonpoint. Ils firent monter ce roi, bon gré, mal gré, sur un chariot, le conduisirent en triomphe sur la place du Marché, lui présentèrent requête pour abolir les aides, et l'obligèrent à proscrire par un arrêt les collecteurs de l'impôt. Aussitôt la populace se répandit dans toutes les rues, massacra les percepteurs et les gabeleurs, et se partagea leurs biens<sup>1</sup>. Sur le bruit que l'abbaye de Saint-Ouen jouissait de plusieurs privilèges nuisibles à la ville, elle s'y porta en poussant d'affreuses vociférations, et abattit la tour qui l'enfermait les Chartres de l'abbaye, s'en empara et les déchira. Elle assaillit ensuite le château de Rouen, qu'elle voulait détruire ; mais la garnison se défendit vaillamment, et la multitude furieuse fut repoussée avec quelque perte.

Quatre mois s'écoulèrent avant que les princes entreprissent de recourir à la force pour tirer un châtement exemplaire de la ville de Rouen. Les ducs d'Anjou et de Bourgogne y menèrent enfin le roi au milieu d'un grand appareil militaire. Les rebelles parurent d'abord disposés à la résistance ; mais les plus sages des bourgeois l'emportèrent, et firent décider que les portes de la ville seraient ouvertes au roi. Charles VI y fut reçu avec les princes au milieu d'une morne tristesse. Ils firent aussitôt abattre la porte par laquelle ils étaient entrés, enlevèrent la cloche du beffroi, et réprimèrent par les peines les plus sévères la sédition qui avait ensanglanté la ville. Les principaux auteurs de l'émeute furent mis à mort en présence de la foule tremblante (février 1382).

La joie du roi et de ses oncles, qui venaient de triompher de la révolte de Rouen, fut troublée par les nouvelles reçues de la capitale. Le gouvernement, pressé d'argent, avait ordonné le rétablissement des aides, et les fermes en avaient été adjudgées, au Châtelet, à des enchérisseurs alléchés par l'appât du gain. Mais la difficulté de trouver quelqu'un qui osât se charger de signifier cette ordonnance au peuple, l'avait tenue jusque alors mystérieuse. Enfin un huissier, plus hardi que les autres et largement payé, monte à cheval, se transporte aux halles, annonce qu'une partie de la vaisselle du roi vient d'être volée, et qu'une bonne récompense serait accordée à celui qui la rapporterait. Quand il voit la foule un

---

<sup>1</sup> Juvénal des Ursins, *Histoire de Charles VI*.

peu occupée de cette fable, il lance son cheval au galop, en criant que le lendemain on percevrait l'impôt. Cette publication, accompagnée des mêmes circonstances, est faite ensuite dans toutes les rues de Paris.

A cette nouvelle, une rumeur violente se répand dans la capitale. Ici se forment des attroupements nombreux ; là se tiennent des assemblées secrètes, des conseils tumultueux, dans lesquels des hommes grossiers, propres à tout oser, se conjurent par serment à la vie et à la mort pour tuer tous les percepteurs de l'impôt. Ces hommes ne furent que trop fidèles à leur serment.

Le lendemain, 1er mars, malgré l'aspect sombre et peu rassurant de la ville, les agents du fisc osèrent se présenter aux halles. L'un d'eux, s'approchant d'une pauvre vieille qui vendait du cresson, lui demanda l'impôt. La vieille pousse un cri, et à l'instant le percepateur est terrassé, percé de mille coups, et son corps foulé aux pieds. Les rues retentissent bientôt de cris confus et de chants menaçants. De nombreuses bandes de séditeux les parcourent, armés d'épées, de lances, d'arbalètes, de massues et de haches. Les officiers et les conseillers du roi, le prévôt et l'évêque de Paris, épouvantés du caractère que prend l'émeute, quittent secrètement la ville<sup>1</sup>. Le nombre des séditeux va toujours croissant, et lorsque l'un d'eux jette un cri, les autres y répondent par mille cris. Dans cette multitude, ceux qui manquent d'armes se portent à l'Hôtel-de-Ville. Au même instant la porte retentit de coups effrayants ; bientôt elle est enfoncée, et les rebelles se saisissent de bâtons de guerre et de maillets de plomb fabriqués jadis par l'ordre de Charles V. d'où le nom de Maillotins donné à ceux qui s'en servirent. On se met ensuite à la recherche des collecteurs des aides ; tous ceux qui sont rencontrés sont massacrés sans pitié, au milieu des hurlements de cette population furieuse. Beaucoup de ces infortunés, qui, en raison de leurs fonctions, avaient à redouter la rage des rebelles, fuyaient çà et là, sans savoir où. Lorsqu'ils étaient saisis, on ne répondait à leurs plaintes et à leurs prières qu'en les insultant et en les assommant. Leurs corps, dépouillés de vêtements, étaient poussés dans un coin, où chaque forcené qui passait par là leur jetait des pierres ou de la boue, en accompagnant ces insultes de railleries et de malédictions. Quelques-uns défendent vigoureusement leur vie, et éprouvent le même sort que les autres. Un de ces malheureux se réfugie, comme en un asile sacré, dans l'église de Saint-Jacques-de-l'Hôpital, au pied du grand autel, et tient étroitement embrassée la statue de la Vierge Marie ; mais ceux qui l'ont poursuivi sont impitoyables ; ils l'en arrachent, et ne font pas difficulté d'égorger leur victime sur les degrés du sanctuaire.

Le pillage suivit les massacres. La foule se rendit aux maisons des victimes de cette triste journée et au quartier des Juifs. Les uns emportent tout ce qu'ils trouvent ; les autres brisent les ameublements, en dispersent au loin les débris, déchirent les lettres et les papiers qui leur tombent sous les mains, et défoncent les tonneaux après s'être enivrés. L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où plusieurs fermiers et receveurs de l'impôt avaient cherché un asile, fut aussi assaillie. Mais ceux de l'intérieur se défendirent avec tant de courage, qu'ils forcèrent les assiégeants à se retirer. De là les séditeux allèrent au grand Châtelet, où étaient renfermés deux cents prisonniers pour délits et pour dettes. Ils en forcèrent les portes, et les malfaiteurs s'en échappèrent pêle-mêle avec les débiteurs. Ils délivrèrent également les prisonniers de l'évêque de Paris, et entre autres un ancien prévôt royal, Hugues Aubriot, condamné au feu l'année

---

<sup>1</sup> Juvénal des Ursins.

précédente par l'inquisition, mais dont la peine avait été commuée, sur les instances des princes, en celle de la prison perpétuelle, et ils le proclamèrent capitaine de Paris. Après avoir passé la nuit au milieu des festins, où ils se gorgèrent de viandes et de vin, ils se rendirent, au point du jour, à l'hôtel de Hugues Aubriot, pour le mettre à leur tête. Peu ambitieux de ce dangereux honneur, Aubriot avait quitté Paris à la faveur de la nuit, pour retourner en Bourgogne, son pays natal. Lorsqu'ils apprirent son départ, ils entrèrent dans une telle fureur, qu'ils voulaient rompre le pont de Charenton ; mais Jean Desmarets les arrêta. Lorsque la populace eut pleinement satisfait sa colère et sa vengeance, elle réfléchit sur les désordres et les forfaits qu'elle avait commis. Les bourgeois de Paris, qui étaient innocents de tous ces excès, et qui s'étaient contentés de veiller sur leurs propriétés, regardèrent autour d'eux et éprouvèrent un sentiment de terreur et de découragement, car ils redoutaient la vengeance du duc d'Anjou.

À la nouvelle de cette sédition, le roi et ses oncles abandonnèrent Rouen avec précipitation, et revinrent s'établir au château de Vincennes. Le conseil paraissait disposé à tirer une cruelle vengeance de la révolte ; une députation de l'Université et les anciens de la ville furent chargés d'aller à Vincennes pour présenter au roi des excuses sur les désordres qui avaient été commis. Le jeune monarque consentit à pardonner aux habitants de Paris, excepté aux chefs de la révolte et à ceux qui avaient forcé les prisons. Jean Desmarets, fort estimé du peuple, malgré son attachement aux intérêts du duc d'Anjou, et qui, par ses soins et son éloquence, avait arrêté les progrès de plusieurs émeutes, parcourut les rues de Paris, monté sur une litière, à cause de ses infirmités, proclamant la clémence du roi. Le prévôt avait déjà saisi quelques-uns des principaux instigateurs de la révolte pour en faire justice ; quand il voulut les faire conduire au supplice, le peuple se souleva de nouveau. Averti de ce tumulte, le conseil du roi ordonna de différer le châtimement des coupables ; mais, chaque nuit, la Seine reçut dans ses flots, d'après un ordre secret donné au prévôt, un certain nombre de prisonniers renfermés dans des sacs de cuir.

Cependant Charles VI n'avait pas encore osé rentrer dans Paris, où régnait une trop grande agitation. Le 15 avril 1382, afin de procurer quelque argent au duc d'Anjou, qui voulait partir pour Naples, il convoqua les états généraux à Compiègne. Quelques négociations furent ouvertes en même temps avec les habitants de Paris ; mais ces tentatives n'eurent aucun succès. Après la dissolution des états, les Parisiens ayant refusé de se désarmer, de laisser entrer le roi en appareil de guerre, de cesser de tendre les chaînes des rues la nuit, et de tenir ouvertes toutes les portes de la ville, le duc d'Anjou commença contre eux les hostilités. Par ses ordres, des troupes se répandirent dans les environs de Paris, pour piller et maltraiter les habitants et brûler leurs maisons. La famine commença bientôt à tourmenter les Parisiens, désolés d'ailleurs de voir dévaster leurs propriétés ; ils conclurent enfin la paix à Saint-Denis. Il fut convenu que le roi accorderait amnistie générale, et que la ville lui ferait un présent de cent mille francs (mai 1382). Le calme se rétablit promptement dans cette immense cité, et le roi put y faire son entrée au milieu de la joie et des acclamations publiques.

Le duc d'Anjou, qui avait travaillé avec tant de succès à cette paix, ou plutôt à cette trêve, toucha tout ce qu'il put de la somme qui avait été stipulée. Les mauvaises nouvelles qu'il avait reçues d'Italie l'été précédent le décidèrent à partir pour son expédition de Naples. Il prit aussitôt la route du midi, avec une brillante chevalerie et un train que le Religieux de Saint-Denis compare à celui de Xerxès. Il emportait avec lui les dépouilles de la France et les trésors si

laborieusement amassés par Charles V pour en expulser les Anglais<sup>1</sup>. Il fut obligé de faire la conquête de la Provence, de ce beau pays qui avait retrouvé son indépendance sous les descendants de saint Louis. Après avoir été reçu dans Avignon par le pape Clément VII, qui lui donna l'investiture du royaume de Sicile, Pouille et Calabre, et à la cour duquel il apprit la mort tragique de sa mère adoptive, il franchit les Alpes, brûlant de se mesurer avec son compétiteur, Charles de Durazzo.

Le départ du duc d'Anjou laissa le gouvernement de la France au duc de Bourgogne, qui, en qualité de gendre et d'héritier présomptif du comte de Flandre, Louis de Male, usa de son pouvoir pour engager le conseil du roi à intervenir dans la guerre civile de Flandre, et accéléra ainsi de funestes catastrophes. Les Flamands passaient d'ailleurs pour exciter les Parisiens par leur exemple, leurs messages et leurs exhortations. Pendant les deux années que les affaires de France avaient retenu Philippe-le-Hardi, la Flandre avait été le théâtre des plus graves événements. Des défaites réitérées et sanglantes, la mort de Jean Hyons, le chef des Chaperons blancs, n'avaient pu forcer les Flamands à renoncer à leur projet d'anéantir la noblesse, de chasser leur comte et de se donner un gouvernement populaire. Les supplices que Louis de Mâle multipliait autour de lui ne pouvaient triompher de l'effroyable énergie de ses sujets. Il lui fallut assiéger et prendre Oudenarde, Ypres et beaucoup d'autres villes, les unes après les autres, et arriver enfin devant Gand, où l'insurrection était pour ainsi dire permanente. Mais l'approche de l'hiver força bientôt l'armée du comte à lever le siège. Au printemps de 1381, rendus présomptueux par un léger succès qu'ils avaient obtenu sur les chevaliers du comte, les Gantois, sous les ordres de Rasse de Liede-kenke, seigneur de Herzele, de Jean de Lannoi et de Pierre du Bois, capitaines aussi habiles que braves, osèrent attaquer le gros de l'armée du comte à Nevelle. Après une résistance désespérée de la part des rebelles, les troupes de Louis de Mâle furent victorieuses. Basse de Liedekenke resta sur le champ de bataille. Jean de Lannoi chercha un refuge dans le clocher de Nevelle, où il fut bientôt environné ; les ennemis, fatigués de sa défense opiniâtre, livrèrent le monastère aux flammes. L'infortuné, qui venait d'être témoin du martyre d'une grande partie de ses compagnons dévorés par le feu, et qui se voyait menacé du même genre de mort, se mit à crier à ceux qui étaient au bas du clocher : « Rançon ! rançon ! » Il leur montra sa cotte remplie de florins, et les leur offrit. Mais, loin d'être touchés de son sort, les ennemis l'insultaient par d'amères ironies, et lui disaient : « Sautez, comme vous en avez tant fait sauter des nôtres. » Jean de Lannoi, voyant que les flammes le gagnaient, se précipita par les fenêtres au milieu de ses ennemis. Ceux-ci le reçurent à coups d'épée, et coupèrent son corps en morceaux, qu'ils jetèrent au feu<sup>2</sup>.

Pierre du Bois, qui jouissait d'un grand crédit à Gand, y ramena les débris de l'armée ; et pour empêcher les riches bourgeois de se réconcilier avec le comte, ainsi qu'ils paraissaient le désirer, il résolut de ranimer les forces de l'insurrection en lui donnant un nouveau chef. Les choses qu'il avait entendu raconter du fameux Jacques d'Artevelde par son maître Jean Hyons et par les anciens de la ville, lui firent jeter les yeux sur le fils de ce grand agitateur d'un peuple turbulent, Philippe, qui, ainsi que Jacques, avait été patron des brasseurs. Ce Philippe d'Artevelde était alors âgé de quarante ans, jouissait d'une honnête fortune, et ne prenait aucune part aux affaires de la ville. C'était, selon le

---

<sup>1</sup> Henri Martin, *Histoire de France*.

<sup>2</sup> Froissart, t. II.

Religieux de Saint-Denis, un homme de petite taille et d'un caractère peu agréable, mais d'un grand courage, d'un esprit vif et d'une éloquence facile et abondante.

Un soir, Pierre du Bois vint trouver Philippe d'Artevelde, et lui dit : « Si vous voulez suivre mon conseil, je vous ferai le plus grand de toute la Flandre. — Et comment cela ? répondit Philippe. — Nous avons maintenant très-grand besoin de choisir un souverain capitaine d'un grand renom. Vous aurez le gouvernement et l'administration de la ville de Gand, vous ressusciterez en ce pays votre père, Jacques d'Artevelde, qui fut de son vivant tellement aimé et craint en Flandre. Il m'est facile de vous mettre en sa place ; mais vous vous gouvernerez par mon conseil jusqu'à ce que vous vous soyez mis au fait, ce qui ne tardera guère. — Pierre, repartit Philippe, vous m'offrez là une grande affaire ; je vous crois, et vous promets que si vous me placez là, je ne ferai rien sans votre conseil. — Ah ça, ajouta Pierre du Bois, saurez-vous bien être hautain et cruel ? car un homme de la commune, ainsi que nous sommes, et spécialement pour ce que nous avons à faire, ne vaudrait rien s'il n'était pas fort redouté pour sa cruauté. Les Flamands veulent être ainsi menés, et avec eux il ne faudra pas plus tenir compte de la vie des hommes que de celle des alouettes quand vient la saison d'en manger. — Je ferai ce qu'il faudra, » dit Artevelde ; et ils se quittèrent là-dessus<sup>1</sup>.

Le lendemain, Pierre du Bois proposa ce choix à l'assemblée, qui le reçut avec des acclamations unanimes ; et Philippe d'Artevelde, élu souverain capitaine de Gand, fut conduit sur la place du Grand-Marché, où il trouva rassemblés tous les syndics des métiers. Il prêta serment, et reçut celui du maire et des échevins.

Pierre du Bois avait jugé avec intelligence ; Jacques d'Artevelde ressuscita dans son fils. Par sa douceur et sa sagesse, par l'affabilité avec laquelle il recevait tous ceux qui avaient affaire à lui, Philippe se concilia promptement la faveur du peuple. Docile aux conseils de Pierre du Bois, il saisit avec autant d'énergie que d'habileté les rênes du pouvoir. Philippe et Pierre du Bois tuèrent sur la place, à coups de poignard, Ghisbrecht et Simon Bèthe, qui avaient osé traiter avec les gens du comte au parlement d'Harlebecque, et firent trancher la tête à dix autres bourgeois, leurs collègues, dont plusieurs avaient autrefois pris part au meurtre de Jacques d'Artevelde. Pour rétablir l'ordre à l'intérieur, le souverain capitaine promulgua des lois sévères, se choisit quatre lieutenants, au nombre desquels figurait Pierre du Bois, et confia le commandement d'un corps de 3.000 hommes d'élite à Frank Ackerman, pour aller à la recherche des vivres.

Louis de Mâle, plus outré que jamais, vint mettre de nouveau le siège devant la ville, la bloqua presque de tous côtés, dans un rayon de plusieurs lieues, par le moyen des garnisons féodales, qui lui étaient entièrement dévouées. Bientôt les vivres commencèrent à manquer ; les greniers étaient vides, on avait même forcé ceux des abbayes. La détresse devint extrême dans cette grande ville, malgré un convoi de six cents chariots de blé que Frank Ackerman, suivi de 12.000 hommes, avait conduit heureusement de Liège à Gand. Hommes, femmes et enfants, tout hâves et tout jaunis par la faim, exténués de misère, demandaient la paix, quoi qu'il en prit coûter. Les princes des Pays-Bas s'interposèrent vainement alors comme médiateurs, le comte résista à toutes leurs instances et aux supplications de la ville de Gand. Artevelde et ses amis, touchés des maux de leurs concitoyens, désiraient sincèrement la paix et

---

<sup>1</sup> De Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*. — Froissart, t. II.

consentaient à se dévouer pour leur salut. Ils demandaient seulement la vie sauve, et offraient aux gens du comte de s'en aller en perpétuel exil. Mais Louis de Mâle, peu disposé à pardonner, ne voulut leur accorder d'autre capitulation que tous les Gantois, depuis quinze ans jusqu'à soixante, ne vinsent pieds nus, en chemise et la corde au cou, à moitié chemin de Gand à Bruges, se livrer à sa discrétion. A cette nouvelle, des cris de désespoir retentirent dans la ville ; mais lorsque le premier trouble fut un peu apaisé, Artevelde ranima les cœurs par ses discours, et tous les Gantois se résolurent à mourir en combattant. Il choisit 5.000 hommes des mieux équipés et des plus déterminés de chaque paroisse. Ils sortirent de Gand sous les ordres d'Artevelde, pour surprendre le comte à Bruges, après avoir reçu les tristes adieux de ceux qui restaient. Ils étaient suivis de deux cents chariots chargés de bombardes, de canons, de coulevrines, et de cinq chariots portant des pains et deux tonneaux de vin.

Les Gantois arrivèrent sous les murs de Bruges, près du bois de Beverholt, le 3 mai, jour où l'on célébrait la fête du sang de Notre-Seigneur par de magnifiques processions, qui avaient attiré à Bruges une foule immense venue de toute la Flandre. Ils se retranchèrent derrière leurs chariots, après avoir été excités par un discours éloquent de leur souverain capitaine. Puis, se sentant pleins de courage, ils attaquèrent aux cris de « Gand ! Gand ! » le comte, qui avait réuni 40.000 hommes sous ses bannières. Enfoncées du premier choc, les milices de Bruges abandonnèrent leurs armes et se dispersèrent. Les chevaliers du comte ne purent même pas essayer de rallier ces lâches combattants, qui la veille étaient si présomptueux, et furent entraînés par la déroute. Les Gantois, s'avancant en bataillon épais, piques baissées, répandaient partout l'épouvante et la mort. Le comte de Flandre lui-même fut renversé de cheval, et courut le plus grand danger. Les Gantois, attachés avec ardeur à la poursuite des fuyards, entrèrent avec eux dans la ville, au commencement de la nuit, au milieu d'un affreux désordre que la pompe des processions augmentait encore. Le comte faillit être pris par Artevelde sur la place du Marché, où il avait espéré réunir ses chevaliers pour repousser l'ennemi. Il n'échappa qu'en faisant éteindre les lanternes. Il erra de rue en rue pendant la nuit, déguisé sous la pauvre houppelande d'un de ses valets, tandis que les soldats d'Artevelde poursuivaient ses partisans et massacraient tous ceux qui leur tombaient entre les mains. La moitié de la nuit était déjà écoulée, et il avait échappé à de nombreux dangers, lorsqu'il se trouva dans une rue étroite et d'une obscurité profonde, devant la maison d'une pauvre femme, qui ne se composait que d'une salle basse et d'une soupente à laquelle conduisait une mauvaise échelle. Le comte se jette tout tremblant dans cette misérable demeure, et s'adressant à la femme saisie de crainte : « Femme, lui dit-il, sauve-moi ; je suis ton seigneur le comte de Flandre ; les ennemis me poursuivent ; cache-moi, et ce service ne restera pas sans récompense. » La pauvre femme le reconnut, car plusieurs fois elle avait reçu l'aumône à la porte de son palais ; plusieurs fois elle l'avait vu entrer et sortir. « Sire, lui répond cette femme, montez vite à cette échelle, et cachez-vous dans le grabat où reposent mes enfants. » Sans lui parler davantage, elle se met à jouer auprès du feu avec un de ses enfants. Aussitôt le comte de monter à la soupente et de se blottir entre la paillasse et le lit de plume. Il était temps ; les routiers de Gand entraient dans la cabane. « Femme, où est l'homme que nous avons vu entrer ici et fermer la porte sur lui ? — Par ma foi, je n'ai vu de cette nuit homme entrer en mon logis ; c'était moi qui rentrais ; vous voyez ma demeure ; voici mon lit, là donnent mes enfants ; cherchez. » L'un d'eux prit une chandelle, monta l'échelle et ne vit dans la soupente que les enfants reposant sur le grabat.

« Allons, allons, dit-il à ses compagnons, après avoir regardé partout ; nous perdrons le plus pour le moins. La pauvre femme dit vrai, il n'y a qu'elle et ses enfants dans cette maison<sup>1</sup>. » A ces paroles, ils se retirèrent. Le comte parvint ensuite à s'échapper de la ville, et s'enfuit à Lille avec les débris de sa noblesse.

Pendant ce temps le parti populaire de Bruges guidait les Gantois au carnage ; des corporations qui avaient toujours tenu le parti du comte furent anéanties ; le magnifique château de Mâle, situé à une demi-lieue de la ville, fut saccagé, et les richesses qu'il renfermait furent dévolues à Philippe d'Artevelde. Cette bataille livra, pour ainsi dire, la Flandre aux Gantois, car presque toutes les villes se soumirent à Philippe d'Artevelde, qui s'empessa de faire reconnaître son autorité dans toute la comté. Partout, dans les villes alliées on lui rendit les honneurs dus à un comte de Flandre. Les Gantois, qui lui devaient leur salut, le reçurent avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive, comme un père, comme un sauveur envoyé du Ciel. Il prit alors le titre de régent de Flandre, affecta le faste et les manières des plus grands seigneurs féodaux.

La bataille de Beverholt fut célébrée comme une brillante victoire à Louvain, à Bruxelles, dans tout le Brabant, à Liège et dans tout le Hainaut, et la bruyante joie des Gantois trouva de l'écho à Rouen, à Paris, et dans plusieurs autres communes de l'intérieur de la France. Mais la noblesse française ne considérait qu'avec indignation et terreur les périls auxquels l'exposaient les succès des Flamands rebelles. On savait combien il importait d'abattre l'orgueil de ces Gantois, avec lesquels les séditions de Paris se mettaient en relation. Il fallait détourner le danger dont la puissance de Gand menaçait toute la noblesse, mettre un terme à cette révolte universelle des peuples et terrasser la rébellion dans son centre : c'était à Gand qu'il fallait triompher de Paris. D'ailleurs le comte de Flandre, qui était venu trouver son gendre à Bapaume, et les seigneurs de ce pays imploraient le secours de la France. Le duc de Bourgogne, que cette guerre regardait plus que tout autre, en conféra d'abord avec le duc de Berri, et fit valoir auprès du roi, sur l'esprit duquel il exerçait la plus grande influence, l'insulte que les rebelles de Gand venaient de faire à la couronne de France. Les oncles du roi convoquèrent à Compiègne une assemblée des principaux seigneurs du royaume, dans laquelle il n'y eut pas longue délibération : avide de monter à cheval et de porter une lance, le roi ne rêvait que la guerre contre les sujets révoltés de son vassal. Elle fut résolue, et la ville d'Arras fut désignée comme le rendez-vous général des troupes qui devaient marcher contre la Flandre.

Le bruit des résolutions hostiles du conseil de France arriva bientôt jusqu'à Philippe d'Artevelde ; celui-ci essaya de détourner l'orage qui menaçait son pays, par des lettres soumises et respectueuses. Ces lettres furent lues dans le conseil, qui n'en fit que rire ; et le messenger fut jeté en prison. C'est en vain que Philippe implora le secours de l'Angleterre ; la noblesse anglaise n'était pas disposée à soutenir les communes de Flandre contre la noblesse de France. Pendant ce temps-là, les barons, les chevaliers et les écuyers arrivaient en foule à Arras, et l'armée royale réunit jusqu'à 10.000 lances, sans compter l'infanterie et la cavalerie légère. Vers la fin d'octobre 1382, le roi alla prendre l'oriflamme à Saint-Denis, comme dans les guerres contre les infidèles ; et cette bannière fut confiée à Pierre Villiers, maître de sa maison. Quelques jours après, le duc de Bourgogne rassembla les principaux bourgeois de Paris, et les harangua pour les

---

<sup>1</sup> Froissart, t. II, ch. XCVIII.

engager à l'obéissance et à la fidélité pendant l'absence du roi, et partit ensuite pour l'armée avec son neveu, qui brûlait de voir l'ennemi.

Ce fut dans la ville d'Arras que le roi trouva le comte de Flandre, auprès duquel s'était rassemblée la noblesse flamande avec une partie de la haute bourgeoisie. L'armée s'ébranla dans les derniers jours d'octobre, et se dirigea sur la Flandre. La mer, l'Escaut et la Lys entouraient le pays ennemi. Il s'agissait pour les Français de passer ce dernier cours d'eau, mais tous les ponts avaient été rompus par ordre d'Artevelde, à l'exception de ceux de Warneton et de Comines, dont la garde était confiée à de nombreux corps de troupes aux ordres de Pierre du Bois et de Pierre Winter. L'avant-garde, forte de 6.000 hommes d'élite, commandés par le connétable Olivier de Clisson et par les deux maréchaux de France, se porta sur Comines. Pierre du Bois avait donné l'ordre de rompre le pont. Le connétable se trouva dans un grand embarras ; car quel moyen de rétablir le pont en présence d'ennemis nombreux et déterminés ? Et partout la rivière était profonde. Mais quelques seigneurs, qui avaient une connaissance exacte du pays, triomphèrent de tous les obstacles. Ils firent transporter de Lille trois petites barques et établirent un passage entre Comines et Werwick, dans un endroit où les bords de la rivière étaient assez couverts, et que les Flamands, qui croyaient impossible toute attaque de ce côté, ne faisaient point garder. Pendant que le connétable, à la tête de ses arbalétriers, dirigeait une fausse attaque sur le pont de Comines, les barques transportaient sur l'autre rive de la Lys plus de 400 barons et gentilshommes français et bretons. Le lendemain, au point du jour, Pierre du Bois attaqua vigoureusement cette petite troupe, la fleur de l'armée ; mais elle soutint le choc avec avantage. Pierre du Bois, qui combattait vaillamment dans les premiers rangs, tomba atteint d'une blessure dangereuse, et le désordre se mit aussitôt parmi ses soldats, dont un grand nombre resta sur le champ de bataille. Le connétable, saisissant l'occasion favorable, faisait achever le pont, afin de porter secours à ses gens. Comines, évacuée par les Flamands, est saccagée, et plus de 4.000 personnes y sont massacrées. Menin, Werwick et Warneton, livrées à la dévastation, n'offrent bientôt plus que des ruines. Après ces terribles exécutions, la terreur marche devant les Français ; les Flamands voient leurs espérances et leur orgueil abattus. Ypres égorge Pierre Vaclair, le capitaine que lui avait donné Artevelde et qui conseillait la résistance ; elle se rend sans combat, et consent à payer au roi 40.000 francs pour les frais de la guerre. L'exemple donné par Ypres fut bientôt suivi par toutes les villes delà West-Flandre : Cassel, Bergues, Bourbourg, Gravelines, Poperingues, Funes, Dunkerque et Thourout ouvrirent leurs portes aux Français, et tous les lieutenants d'Artevelde, qui leur furent livrés, furent décapités sur le mont d'Ypres. Le comte de Flandre était étranger à tout cela ; souvent il n'était pas admis au conseil, et souvent l'armée française, qui redoutait quelque trahison, témoignait aux nobles flamands une défiance injurieuse.

Le roi n'avait pas encore quitté le mont d'Ypres, lorsqu'il reçut des nouvelles alarmantes de l'intérieur de la France. Les Parisiens s'étaient révoltés, et avaient projeté de détruire les châteaux de Beauté et du Louvre et toutes les maisons fortes des environs de leur ville, qu'ils regardaient comme autant d'asiles de la tyrannie. Ce dessein eût été exécuté sans Nicolas le Flamand, riche marchand drapier, qui leur conseilla de différer jusqu'à ce qu'ils eussent appris comment tourneraient les affaires du roi en Flandre, et celle des Gantois, que l'on espérait voir réussir. « Alors il sera temps d'agir, leur dit-il ; ne faisons pas actuellement des choses dont nous pourrions nous repentir. » Ce conseil fut suivi ; mais en attendant, les Parisiens se tenaient pourvus de toutes choses, et surtout de

bonnes et de riches armures, comme les grands seigneurs. Plus de 30.000 d'entre eux se trouvaient armés de pied en cap ; ils avaient un pareil nombre de maillets ; nuit et jour ils faisaient fabriquer des casques, et achetaient harnais de toute espèce ce qu'on les voulait vendre. Cet exemple se propageait comme un effroyable incendie. A Reims, à Châlons en Champagne, sur la rivière de Marne, aussi bien qu'à Orléans, à Blois et à Rouen, les vilains prenaient les armes et menaçaient les nobles, les dames et les enfants qui étaient demeurés derrière<sup>1</sup>.

C'est aussi pendant le séjour du roi au mont d'Ypres, que furent ouverts de grands marchés où l'on mettait en vente le butin. Les gens de Lille, de Douai et de Tournai, venaient y acheter au plus vil prix les plus beaux draps des villes manufacturières. D'autres gens d'armes, et surtout les Bretons, qui avaient mieux le temps d'attendre, emballaient et chargeaient sur des chevaux et sur des chariots les draps, les toiles, les coutils, l'or, l'argent, la riche vaisselle, et envoyaient tout cela en France avec l'escorte de leurs valets.

Les habitants de Bruges, apprenant la soumission d'Ypres et de toutes les villes dont nous avons parlé, auraient bien voulu se rendre ; mais un grand nombre des leurs avaient accompagné Philippe d'Artevelde au siège d'Oudenarde ; ils avaient donné des otages aux Gantois ; ils étaient d'ailleurs encouragés et contenus par Pierre le Mitre et par Pierre du Bois qui s'y était fait transporter après sa blessure. Ces deux capitaines les engageaient à ne pas craindre la puissance des Français ; leur racontaient comment les forces de Philippe-le-Bel étaient venues se briser à Courtrai ; comment elles n'avaient pu soutenir les belliqueux efforts de leurs ancêtres. Pendant ce temps-là le souverain capitaine de Gand commettait la faute d'abandonner son camp d'Oudenarde, où ses ennemis, à cause de la difficulté des chemins, ne pouvaient arriver jusqu'à lui sans s'exposer aux plus grands dangers. Laissant donc un corps nombreux sous les murs d'Oudenarde pour en continuer le siège, il courait de cette ville à Gand, et, plein d'une présomption que sa dernière victoire ne faisait qu'augmenter, il se préparait à combattre les Français ; 50.000 hommes bien armés et remplis de courage se réunirent sous ses bannières, et aussitôt il marcha vers l'armée royale, qui était sortie d'Ypres et s'était arrêtée à Roosebeke, entre cette dernière ville et Courtrai. Il vint camper à une lieue de distance des Français, et de part et d'autre on se prépara au combat. La veille au soir, d'Artevelde tint ce discours à ses capitaines, qu'il avait réunis à souper : « Mes compagnons, demain, je l'espère, nous aurons rude besogne, car le roi de France, qui a grand désir de nous combattre, est là, à Roosebeke. Conduisez-vous tous loyalement ; ne vous alarmez point ; nous combattons pour la défense de l'indépendance et des privilèges de la Flandre. Exhortez vos gens à bien faire ; que vos sages dispositions nous procurent la victoire. Demain, à la grâce de Dieu, nous ne trouverons aucun seigneur qui ose se mesurer contre nous, si ce n'est pour rester sur le champ de bataille. Nous en aurons plus d'honneur que si les Anglais nous eussent secourus : s'ils fussent venus, ils nous auraient dérobé la gloire de la journée. Le roi de France est entouré de toute la fleur de son royaume, car il n'a rien laissé derrière lui. Or, dites à vos gens de tout tuer et de ne faire nulle merci ; c'est ainsi que nous aurons la paix. Je veux qu'on ne fasse aucun prisonnier, si ce n'est le roi de France : c'est un enfant, on doit lui pardonner ; il ne sait ce qu'il fait et va où on le conduit. Nous l'emmènerons à Gand, apprendre à parler flamand ; mais quant aux ducs, comtes et autres gens d'armes, tuez-les

---

<sup>1</sup> Froissart.

tous ; les communes de France ne nous en sauront pas mauvais gré, car elles voudraient, j'en suis assuré, que nul d'eux ne retournât en France. »

Les compagnons d'Artevelde applaudirent à ces paroles, qui s'accordaient avec leurs sentiments, et lui répondirent tout d'une voix : « Vous dites bien, et ainsi sera fait. » Ils prirent alors congé de leur chef et se retirèrent pour instruire leurs soldats de la volonté d'Artevelde ; — ce dernier rentra aussi dans sa tente. Depuis quelque temps le silence régnait dans le camp, lorsque, bien avant dans la nuit, les sentinelles crurent entendre un grand bruit vers le mont d'Or, colline entre leur camp et Roosebeke. Les capitaines y envoyèrent quelques hommes pour découvrir ce que ce pouvait être, et si ce n'était point les Français qui voulaient profiter des ténèbres pour attaquer le camp. Ils revinrent bientôt, rapportant qu'ils étaient allés jusqu'à l'endroit d'où le bruit venait, et qu'ils n'y avaient rien trouvé. Toutefois ce bruit se faisait encore entendre, et il semblait à quelques-uns que les ennemis étaient sur le mont, à une lieue d'eux. Une femme qui était dans le camp le crut aussi. On rapportait que, ne pouvant trouver le sommeil, cette femme sortit à l'heure de minuit environ, pendant qu'Artevelde dormait, pour regarder le ciel et les étoiles. Elle aperçut du côté de Roosebeke, en plusieurs endroits du ciel, les flammes et la fumée des feux que les Français avaient allumés dans leur camp ; en même temps elle prêle l'oreille, et il lui semble entendre, sur la colline qui séparait les deux armées, un grand bruit d'armes et le cri de guerre des Français : « Mont-Joye et Saint-Denis. » Saisie de frayeur, elle rentre dans la tente d'Artevelde et l'éveille. « Levez-vous, s'écria-t-elle, levez-vous, seigneur, prenez vos armes, car je viens d'entendre de grands cris sur le mont d'Or ; et je crois que ce sont les Français qui vous viennent assaillir. » A ces paroles, Artevelde se leva, passa en hâte une robe, prit sa hache et sortit de sa tente. Il crut entendre le même bruit, et fit sonner la trompette. Les Flamands, éveillés, coururent à la tente d'Artevelde pour prendre ses ordres. Il demanda si l'on avait entendu du bruit sur la colline. Plusieurs capitaines lui répondirent que oui, et qu'ils y avaient déjà envoyé des hommes pour savoir ce que ce pouvait être, et qu'ils n'y avaient rien trouvé ; que, n'ayant vu aucune apparence de mouvement, ils n'avaient pas voulu réveiller l'armée. Philippe fut étonné, et quelques-uns dirent que c'étaient les démons sortis des enfers qui faisaient entendre leurs hurlements au milieu des ombres de la nuit, et qui couraient sur le lieu du combat, réclamant déjà leur proie. Cette circonstance merveilleuse jeta le trouble dans l'âme des flamands ; leur assurance diminua, et dès lors ils craignirent quelque trahison et quelque surprise<sup>1</sup>.

Tandis que ces choses se passaient dans le camp ennemi, Charles VI avait autour de lui à souper les princes ses oncles, le comte de Flandre, le connétable, et une foule de preux chevaliers venus de France, de Flandre, d'Allemagne et de plusieurs autres pays, et qui attendaient avec impatience le moment de se mesurer avec les Gantois. Là était réglé l'ordre de bataille pour le lendemain, et huit chevaliers des plus braves et des plus renommés étaient chargés d'entourer, et de ne pas quitter un seul instant, pendant le combat, le jeune roi, que les gens sages blâmaient le duc de Bourgogne d'avoir conduit à cette guerre hasardeuse.

Le lendemain, une heure avant le jour, les flamands prirent les armes ; la terre était froide et humide sous leurs pieds ; un épais brouillard enveloppait les deux camps. Ennuyés d'attendre l'ennemi, les soldats d'Artevelde demandèrent à

---

<sup>1</sup> Froissart, t. II, ch. CXXII.

grands cris à marcher à la rencontre de l'armée royale. Artevelde, cédant à ces clameurs, commit encore la faute de quitter la position avantageuse qu'il avait choisie entre un large fossé assez nouvellement relevé, un bosquet et des fourrés de ronces et de genêts qui formaient de tous côtés pour ses gens un rempart naturel. Plusieurs chevaliers français, envoyés à la découverte, rencontrèrent cette armée qui se dirigeait sur la colline. Chaque ville avait sa bannière, et ses hommes étaient habillés de sa livrée, afin que Ton pût distinguer les milices des bonnes villes et châtelainies. Le souverain capitaine était à la tête de ses fidèles Gantois, qui, au nombre de 9.000, occupaient les premiers rangs. Après eux venaient ceux de la châtelainie d'Alos et de Grantmont, ceux de la châtelainie de Courtrai, puis les milices de Bruges, du Dan et de l'Écluse, et celles du Franc. La plus grande partie de ces soldats étaient armés de piques, de maillets, de chapeaux de fer, de hoquetons, de gants de cuir de baleine. Ils avançaient les rangs serrés, les bras entrelacés, comme ils avaient fait à ce combat de Bruges qui avait si fort relevé leurs espérances. Près d'Artevelde marchait son page, conduisant un magnifique cheval qui valait bien cinq cents florins, et que le régent de Flandre devait monter pour s'élançer le premier à la poursuite des Français dans leur déroute, pour parcourir les rangs de ses soldats, et leur ordonner de ne point faire de prisonniers.

Du côté des Français, le connétable de Clisson avait déjà tout réglé et ordonné pour le plus grand honneur du roi et de ses gens. Les préparatifs du combat eurent une solennité inaccoutumée. Le roi et les seigneurs assistèrent à la messe, prièrent le Dieu des batailles de bénir leurs armes, et conférèrent l'ordre de chevalerie à quatre cent soixante-sept jeunes nobles qui levèrent bannière pour la première fois. Bientôt après, dociles à l'ordre qui leur était donné, les gens d'armes mirent pied à terre ; le roi demeura seul à cheval avec son jeune frère et les huit chevaliers auxquels on avait confié la garde de sa personne. Parmi eux on comptait le Bègue de Villaines, le seigneur de Pommiers, le vicomte d'Acy, messire Guy-le-Baveux et Enguerrand Hubin. L'oriflamme, que portait Pierre de Villiers, fut ensuite déployée. A peine cette antique et mystérieuse bannière de la royauté eut-elle été développée, que le brouillard épais du matin se dissipa, et que le soleil, caché depuis plusieurs jours, brilla d'un vif éclat sur l'armée entière, ce que les Français attribuèrent à la vertu miraculeuse de l'oriflamme, qu'ils croyaient descendue du ciel, comme la sainte ampoule.

Quelques-uns d'entre eux virent aussi dans ce moment une colombe blanche voler au-dessus du roi et se reposer ensuite sur l'une de ses bannières. C'était donc avec le courage et la confiance que leur inspiraient ces présages, qu'ils regardaient comme heureux, que nos vaillants soldats quittaient Roosebeke ; ils marchaient fièrement au combat et portaient déjà la victoire dans leurs yeux.

Pour recevoir le choc des Flamands, qui se présentaient en une seule masse serrée, sans ailes ni réserve, comme à la journée de Beverholt, le connétable avait déployé le principal corps de bataille, où étaient le roi et ses oncles, et disposé les ailes de l'armée française de manière à pouvoir les développer. Ce premier choc fut irrésistible. Ils allaient droit devant eux, sans tourner la tête, descendant la colline comme un sanglier furieux, et les rangs tellement serrés, qu'il était impossible de les ouvrir ou de les rompre. Le centre de l'armée royale fut d'abord ébranlé, et aussitôt une anxiété extrême s'empara de ceux qui veillaient sur les jours du roi. Dans ce moment, le sire d'Albarvin, banneret, Morelet de Harvin et Jacques Doré furent tués par une décharge de l'artillerie ; plusieurs autres trouvèrent leur dernier jour après avoir laissé de cruelles blessures à un plus grand nombre d'ennemis. Mais le cri de « Notre-Dame, Mont-

Joye, Saint-Denis ! » poussé par un intrépide chevalier, retentit bientôt dans tous les rangs ; et les Français, animés d'un nouveau courage, pressèrent vivement les Flamands à droite et à gauche, et parvinrent à les envelopper sur leurs flancs. Le désordre ne tarda pas alors à se mettre parmi eux. Artevelde combattait vaillamment, lorsqu'il fut percé de plusieurs coups de lance. Ses compagnons, l'ayant vu tomber dans un fossé, volèrent à sa défense ; mais ils ne lui firent pas longtemps un rempart de leurs corps ; abattus sur lui, ils l'étouffèrent de leur poids. À cet instant le page d'Artevelde prit la fuite sur son cheval, abandonna son maître qu'il ne pouvait plus secourir, et tourna vers Courtrai, pour de là se rendre à Gand.

Alors on se précipita de toutes parts sur les Flamands avec une égale furie. On n'entendait que le cliquetis des épées, des haches, des maillets plombés et des maillets de fer qui frappaient sur les casques. Le massacre fut horrible ; on ne fit pas un seul prisonnier. Environ vingt-cinq mille hommes des communes de Flandre trouvèrent la mort sur le champ de bataille. Aucun Gantois, au milieu de la déroute, qui fut complète, n'avait pris la fuite ; tous, au nombre de neuf mille, avaient été frappés par devant, et leurs cadavres gisaient en un seul monceau. Du côté des Français la perte ne fut pas grande<sup>1</sup>. (27 novembre 1382.)

Le lendemain de cette mémorable bataille de Roosebeke, qui sauva toute la noblesse du sort cruel qui la menaçait, le roi ordonna qu'on lui amenât Artevelde mort ou vif. Une récompense de cent francs fut promise à celui qui le trouverait. Et les valets de se répandre aussitôt sur le champ du carnage et de chercher en vain au milieu des morts. Mais un capitaine flamand, blessé non loin du lieu où Philippe Artevelde était tombé, se fit porter dans l'endroit où étaient entassés les cadavres, reconnut le corps de son chef parmi un monceau de Gantois qui avaient trouvé la mort en le défendant, et se jeta sur lui en versant des larmes. Le roi et sa suite regardèrent le visage de ce fameux régent de la Flandre, qui conservait encore dans ses traits la fierté qu'il avait eue de son vivant. Charles VI le fit ensuite pendre à un arbre. Les Français, en poursuivant les fuyards, arrivèrent jusqu'à Courtrai, qu'ils trouvèrent sans défense. Ils y entrèrent, et se sentirent animés d'un grand désir de vengeance contre cette ville, qui depuis la défaite de Philippe-le-Bel gardait cinq cents paires d'éperons dorés dans l'église de Notre-Dame, où chaque année elle célébrait l'anniversaire de sa victoire. Le roi voulut la châtier de son orgueil, malgré les supplications du comte de Flandre ; et en la quittant il la livra au pillage et aux flammes. Tous ceux des habitants qui n'avaient pas cherché un asile à Gand furent massacrés, ou emmenés comme en servitude jusqu'à ce qu'une riche rançon pût les délivrer.

La défaite de Roosebeke avait répandu un si grand trouble et une si grande consternation dans la Flandre, que le pays était frappé au cœur si le roi et les princes eussent aussitôt marché sur Gand, le foyer de la révolte. Mais le pillage auquel se livra l'armée lui donna le temps de se remettre de sa frayeur. Le camp laissé devant Oudenarde par Artevelde abandonna le siège en désordre. Les habitants de Bruges croyaient voir arriver à chaque instant l'heure de leur destruction ; craignant la rapacité des Bretons, ils avaient envoyé en Hollande et en Zélande tout ce qu'ils avaient de plus précieux ; et lorsque les Français y entrèrent, ils ne purent trouver une seule cuiller d'argent dans tous les hôtels de cette ville. Bruges se mit en l'obéissance directe du roi, et obtint son pardon moyennant 120.000 francs de rançon. Gand était tellement consterné du

---

<sup>1</sup> Froissart, t. II, ch. CXXV. — Juvénal des Ursins.

désastre de Roosebeke, où la fleur de ses citoyens avait trouvé la mort, que pendant trois jours ses portes demeurèrent ouvertes, et ses murs sans gardiens. Mais Pierre du Bois, qui se fit transporter de Bruges à Gand en litière, rendit aux habitants, par son exemple et par ses discours, toute leur énergie. Les Gantois entamèrent cependant avec le roi des négociations, qu'ils ne tardèrent pas à rompre, en voyant l'impossibilité où se trouvait l'armée française d'entreprendre le siège de leur ville, à cause de la saison froide et pluvieuse, du débordement des canaux et des rivières, et des routes fangeuses du pays.

Le roi, animé par ses premiers succès, voulait pousser la guerre ; mais le conseil décida qu'on laisserait de fortes garnisons dans les villes soumises, et qu'on retournerait en France. Après avoir passé les fêtes de Noël à Tournai et congédié les milices des provinces méridionales, le roi et ses oncles reprirent la route de France avec les Bretons et les Normands, qu'ils avaient retenus auprès d'eux sous les drapeaux. Le connétable et les maréchaux sauvèrent Arras du pillage des Bretons, en leur promettant qu'à Paris ils recevraient l'arriéré de leur solde. Lorsqu'ils furent arrivés à Senlis, ils cantonnèrent l'armée dans les environs de cette ville, croyant qu'ils devaient s'entourer de toutes les précautions nécessaires pour entrer à Paris, dont ils ne connaissaient pas les dispositions. Le roi s'était avancé jusqu'au Bourget, lorsque les Parisiens, pour le mieux fêter et pour lui faire voir la grande puissance de sa capitale, sortirent au nombre de 20.000 hommes bien armés, et se mirent en bataille devant Saint-Lazare, sous Montmartre. La cour fut alarmée de l'étalage de cette pompe militaire, et le connétable, accompagné de quelques seigneurs, se rendit auprès d'eux, et les engagea à rentrer paisiblement dans leurs foyers et à quitter leurs armures.

Arrivé à Saint-Denis, le roi déposa, tête nue et sans ceinture, entre les mains de l'abbé, l'oriflamme qu'il en avait reçue. Il rendit de solennelles actions de grâces au patron du royaume pour la victoire signalée qu'il venait de remporter sur les Flamands, et fit de riches présents à son église (10 janvier 1383). Le prévôt des marchands et les principaux habitants de Paris vinrent trouver le roi à l'insu du menu peuple, l'assurèrent que cette ville jouissait du plus grand calme, et qu'il pouvait y entrer en toute sécurité. Le 11 janvier au matin, les princes et le jeune roi partirent de Saint-Denis, suivis de trois corps d'armée. Le premier était commandé par le connétable et le maréchal de Sancerre. A la tête du second était le roi, escorté de tous ses parents ; lui seul était à cheval. Il s'avancit majestueux et imposant, la lance sur la cuisse. A cette nouvelle le prévôt des marchands et les échevins accoururent au-devant d'eux, et déposèrent respectueusement aux pieds du roi les présents d'usage et les clefs de la ville. Mais le roi, bien préparé au rôle qu'il devait jouer, rejeta les offrandes de ces magistrats, et passa outre sans vouloir les entendre. Les gens d'armes que commandait le connétable, dociles aux ordres qu'ils avaient reçus, commencèrent par jeter bas les barrières, arrachèrent ensuite les portes de leurs gonds, et les renversèrent sur le chemin du roi, qui passa dessus avec tout son cortège, comme pour fouler aux pieds l'orgueil des bourgeois<sup>1</sup>. L'armée conduisit ensuite le roi à Notre-Dame, où il fit sa prière, et de là au palais. De nombreuses troupes occupaient les rues, les places, les postes les plus importants de Paris ; elles y établissaient des corps de garde, elles se logeaient militairement chez le bourgeois. Le pillage fut cependant défendu sous les peines les plus sévères.

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis, I, 234.

Bientôt commencent les vengeances : trois cents des plus riches bourgeois sont saisis et traînés dans les prisons. Le lundi qui suivit la rentrée du roi, deux des prisonniers, l'un orfèvre, l'autre marchand de draps, furent pendus publiquement. La femme du premier, quoique enceinte, se précipita par la fenêtre, se brisa la tête sur le pavé et mourut. Ces premières exécutions augmentèrent encore la terreur qui régnait dans la ville. On enleva ensuite et l'on transporta au château de Vincennes toutes les chaînes des rues ; on ordonna sous peine de mort à tous les bourgeois de rapporter leurs armes et leurs maillets au palais ou au château du Louvre. Pour serrer entre deux forts la ville désarmée, on bâtit une grosse tour sur le bord de la Seine, et l'on fit démolir la vieille porte Saint-Antoine ; les matériaux furent employés à l'achèvement de la Bastille, commencée sous le règne de Charles V.

La vieille duchesse d'Orléans, fille de Charles-le-Bel et belle-sœur du roi Jean, arrivée à Paris, dans le dessein d'apaiser le courroux du roi, ou plutôt de ses oncles, le supplia de pardonner à sa bonne ville de Paris. Le recteur de l'Université, accompagné de tous les docteurs les plus célèbres de l'époque, se présenta aussi devant le roi, et prononça une harangue touchante sur les avantages de la clémence des souverains. Mais la réponse du duc de Berri ne laissa pas d'espoir à ceux qui imploraient une grâce que le roi eût probablement accordée sur-le-champ. « On doit faire exemple, dit-il, sur les auteurs de tant de rébellions ; mais on verra à distinguer l'innocent du coupable. » En effet, les supplices continuèrent, et chaque jour quelques Parisiens périssaient sur l'échafaud ; d'autres étaient égorgés secrètement pendant la nuit, et jetés dans la rivière. Une des principales exécutions fut celle de Nicolas Flamand, qui, pendant la guerre de Flandre, avait apaisé la dernière sédition des Maillotins. Il avait, disait-on, sous le règne du roi Jean, participé au meurtre des maréchaux de Champagne et de Normandie, et avait été l'un des amis d'Étienne Marcel. Il eut la tête tranchée sur le pavé des halles.

Le 27 janvier fut un jour de deuil et de désespoir pour la ville de Paris. Par la publication de deux ordonnances de ce jour, le roi supprimait la prévôté des marchands et les institutions municipales dont Paris jouissait depuis des siècles, et accordait au prévôt royal toute la juridiction qui appartenait à celui des marchands et aux échevins. La veille, le roi, sur l'avis de son conseil, avait rétabli les aides et les impôts, le quart du prix des vins débités et la taxe de douze deniers pour livres de toutes marchandises vendues. Le jour où les habitants de Paris se voyaient ainsi privés de leurs libertés municipales, une horrible exécution couronnait toutes les autres. Dans cette fatale charrette qui conduisait ordinairement au supplice les plus vils criminels, douze citoyens les plus notables de Paris furent garrottés et traînés aux pavés des halles pour y avoir la tête tranchée. Parmi eux se trouvait le vertueux avocat général Jean Desmarets. Ce respectable vieillard, qui avait des droits incontestables à la reconnaissance du trône par les fréquents et importants services qu'il lui avait rendus ; qui, loin d'être complice des séditions, leur avait toujours opposé l'autorité de sa vertu, avait été pris, conduit au Châtelet, et condamné à mort comme auteur des révoltes qui avaient inspiré tant d'alarmes aux princes. Mais c'était son autorité, et l'estime des grands et du peuple qu'il avait su se concilier à de justes titres, qui l'avaient perdu. Son crime était sans doute d'avoir soutenu jadis dans les débats du conseil royal la prérogative du duc d'Anjou contre les ducs de Bourgogne et de Berri, dont il avait contrarié les intérêts et blessé l'amour-

propre<sup>1</sup>. On poussa l'animosité contre lui jusqu'à le placer dans la charrette au-dessus des douze autres condamnés, afin que, plus exposé que tous ses compagnons d'infortune aux regards du peuple, il éprouvât plus de confusion. « Où sont-ils ceux qui m'ont jugé ? disait-il. Qu'ils viennent, et qu'ils expliquent pour quel motif ils m'ont condamné à mourir. » Pendant qu'on le menait à l'échafaud, il haranguait le peuple, qui versait des larmes, sans que personne osât parler ; et par ses pieuses exhortations il ranimait le courage de ceux qui devaient être décapités avec lui. Arrivé au lieu du supplice, on commença par abattre devant lui la tête des autres condamnés ; ce fut bientôt à lui de mourir, et déjà le bourreau s'approchait, lorsqu'on lui cria : « Demandez merci au roi, maître Jean, afin qu'il vous pardonne vos forfaits. » Alors il se retourna, et répondit d'une voix ferme : « J'ai servi bien et loyalement le roi Philippe, son bisaïeul, le roi Jean, son aïeul, et le roi Charles, son père ; jamais aucun d'eux n'a rien eu à me reprocher ; et si le roi avait connaissance d'homme et pouvait gouverner par lui-même, il ne se rendrait pas coupable d'un tel jugement envers moi. Je n'ai donc pas besoin de crier merci au roi, mais à Dieu seul, et je le prie de me pardonner mes péchés<sup>2</sup>. »

Parmi les habitants de Paris, un grand nombre avaient été condamnés à des amendes excessives, quelques-uns au bannissement, et d'autres à la mort ; et il y avait plus d'un mois que duraient ces odieuses exécutions, lorsque une grande scène y mit fin. On convoqua le peuple dans la cour du palais. Au plus haut des degrés du grand escalier on avait dressé un magnifique théâtre. Le roi, entouré de ses oncles et de ses grands officiers, parut sur ce théâtre, et s'assit sur un trône qu'on y avait élevé. Les femmes et les filles des malheureux citoyens qui gémissaient encore en prison, y accoururent en désordre, tout échevelées, en habits de deuil, se jetèrent à genoux devant le roi en poussant des cris déchirants, et implorèrent sa clémence. Au milieu de ces sanglots et de ces larmes, le chancelier Pierre d'Orgemont éleva une voix tonnante, et dans un long discours il énuméra la mort du roi Charles V, le sacre et le couronnement du jeune monarque qui l'écoutait, l'expédition de Flandre, la victoire du roi, l'histoire des séditions de Paris depuis le temps du roi Jean, les désordres et les délits des habitants de cette ville pendant l'absence du roi. Il en fit ressortir toute l'énormité, parla des justes punitions qui avaient déjà frappé les coupables et de celles qui paraissaient encore nécessaires. Après cette véhémence déclamatoire qui répandit l'effroi parmi la foule, le chancelier se retourna vers le roi, et lui demanda s'il ne venait pas d'exprimer sa pensée. « Oui, » répondit le roi. A cette scène qui a consterné les habitants, qui voyaient déjà tomber la foudre, succède une scène pathétique. Les oncles et le frère du roi se mettent à genoux devant lui et le supplient de pardonner à sa bonne ville de Paris. Les dames et damoiselles, s'arrachant les cheveux, unissent leurs prières à celles des princes, et le peuple, nu-tête, baisant la terre, commença de crier : Miséricorde ! Le roi répondit enfin qu'il y consentait, et qu'il voulait bien commuer la peine de mort en une amende. Les prisonniers furent aussitôt délivrés, et tous les riches bourgeois de Paris furent taxés à de grosses sommes, à trois mille, à six mille, à huit mille francs. Plusieurs payèrent plus qu'ils n'avaient, et s'il faut en croire Froissart, le montant des amendes s'éleva à la somme énorme de 960.000 francs d'or. Toutes ces sommes furent partagées entre les ducs de Berri, de Bourgogne, les seigneurs et les capitaines, sous prétexte de solder les gens d'armes. Mais les

---

<sup>1</sup> Juvénal des Ursins.

<sup>2</sup> Froissart, t. II, ch. CXXX.

seigneurs gardèrent tout pour eux, et les gens d'armes, congédiés par le roi, se mirent, contre la promesse qu'ils avaient faite, à rançonner les habitants des environs de Paris, à piller les villages, à commettre d'innombrables excès ; en un mot, le pays fut traité comme l'avait été la Flandre.

Les villes de Rouen, de Reims, de Châlons, de Troyes, d'Orléans, de Sens, éprouvèrent les mêmes calamités que la capitale du royaume. Rouen se vit enlever sa cloche, qui fut donnée à Pierre Debuen et à Guillaume Heroval, panetiers du roi. Dans quelques-unes les portes furent abattues ; dans toutes l'échafaud fut dressé, la haute bourgeoisie fut décimée et ruinée, pour satisfaire la cupidité des oncles du roi, qui, étrangers à tout principe de moralité et de justice, abusaient cruellement de la jeunesse de Charles VI. C'étaient eux qui commettaient toutes ces iniquités, qui pressuraient ainsi le peuple pour trouver les moyens d'entretenir le luxe de leurs maisons, dont la dépense égalait celle des souverains.

Après que toutes les affaires de Paris eurent été réglées, le duc de Bourgogne conduisit directement à Lyon le roi, qui passa deux mois dans cette ville importante. Les états du Languedoc y furent convoqués au mois d'août par le duc de Berri ; ils accordèrent sans résistance les impôts qui venaient d'être rétablis dans la langue d'oïl. Outre les impôts, le Languedoc fut soumis à une amende de 800.000 francs d'or payable en quatre ans, pour le punir d'avoir levé l'étendard de la révolte contre le duc de Berri : ce qui ajouta encore à la désolation de cette province, dont quelques villes n'offraient plus que des ruines, et dont les fertiles plaines étaient presque converties en déserts.

Par tout le royaume de France, à l'exception de l'indomptable habitant des Cévennes, les vilains courbaient la tête sous le joug. Il n'en était pas de même en Flandre, dans ce pays qu'on disait vaincu et soumis. La ville de Gand, depuis le départ des Français, avait repris son audace et sa fierté, et servait d'asile à tous les malheureux ruinés par l'invasion, à tous ceux que proscrivait la vengeance de Louis de Mâle. En même temps, les Anglais, jaloux des succès des Français à Roosebeke, et animés d'ailleurs par le fanatisme religieux qui les portait à soutenir le pape de Rome contre les alliés du pape d'Avignon, préparèrent une croisade contre eux, comme schismatiques et partisans de Clément VII. Cette croisade, à la tête de laquelle était l'évêque de Norwich, Henri Spencer, jeune et aventureux, devait, disait-on, attaquer la Picardie ; mais elle tomba sur la Flandre, dont le West-Quartier, qui s'était racheté du pliage l'année précédente, renfermait assez de richesses pour satisfaire l'avidité des Anglais. C'est en vain que les Flamands représentèrent à l'évêque qu'ils étaient amis des Anglais et qu'ils n'étaient point schismatiques, puisqu'ils reconnaissaient avec eux Urbain VI pour chef véritable de l'Église ; l'évêque, qui aimait le métier des armes, s'obstina à croire que la Flandre était devenue française par la conquête, et que faire la guerre aux habitants de ce pays, c'était la faire aux Français et aux Clémentins. Gravelines, emportée d'assaut par les troupes d'Henri Spencer, fut livrée au pillage, et une grande partie de ses habitants furent massacrés ; 12.000 hommes, commandés par le bâtard du comte de Flandre, marchèrent hardiment à la rencontre des Anglais, près de Dunkerque ; mais ils furent vaincus dans un combat acharné. Les Anglais les poursuivirent avec tant d'ardeur, qu'ils entrèrent en même temps qu'eux à Dunkerque et restèrent maîtres de la ville. En peu de jours, Bourbourg, Bergues, Gassel, Fumes, Nieupoort, Poperingues, tombèrent en leur pouvoir, et bientôt l'évêque de Norwich vint mettre le siège devant Ypres, où le duc de Bourgogne et le comte de Flandre avaient envoyé une forte garnison (13 juin 1383), et demanda du secours aux

Gantois. Ceux-ci envoyèrent 20.000 hommes sous la conduite de Pierre du Bois, de Pierre le Mitre et de quelques autres capitaines. Les Anglais les reçurent avec les témoignages de la joie la plus vive, leur dirent que bientôt ils seraient maîtres d'Ypres, qu'ensuite ils soumettraient Bruges, le Dan et l'Écluse, et qu'avant la fin de septembre ils auraient conquis toute la Flandre.

Louis de Mâle, voyant qu'il ne pourrait chasser les Anglais avec ses propres forces, envoya demander des secours au roi de France. La grande armée féodale fut convoquée pour la seconde fois à Arras, et Charles VI se trouva bientôt à la tête de 26.000 mille lances et de 60.000 fantassins. Cette armée, l'une des plus formidables qu'aucun roi de France eût encore mises sur pied, entra en Flandre dans le courant du mois d'août, et marcha sur Ypres, qui était vivement pressée par les assiégeants. Mais cette ville résistait depuis longtemps aux assauts multipliés des Anglais et des Gantois réunis, lorsque l'évêque de Norwich, apprenant l'arrivée des Français, se hâta de lever le siège. Les Gantois se retirèrent dans leur ville, et les Anglais, après avoir brûlé les faubourgs d'Ypres, se portèrent devant Cassel, qu'ils assiégèrent. A cette nouvelle, le connétable Olivier de Clisson, et le duc de Bretagne, qui s'était joint à l'armée française pour secourir son beau-frère le comte de Flandre, se dirigèrent sur cette ville. Mais, au lieu de les attendre, les Anglais levèrent le siège, mirent le feu à leurs tentes et se réfugièrent pendant la nuit dans les places qu'ils avaient conquises<sup>1</sup>. Bergues, reprise par les troupes du roi, fut pillée, brûlée et détruite. Les Anglais se retirèrent alors dans Bourbourg, où ils se virent bientôt assiégés.

Le jour même que les Français entraient dans Bergues, Frank Ackerman enlevait par un coup de main Oudenarde, qui avait jadis résisté avec succès à Philippe d'Artevelde. Depuis qu'il était revenu du siège d'Ypres avec les autres capitaines de Gand, il ne songeait, comme ses collègues, qu'aux moyens de nuire aux ennemis. Il apprit enfin que le commandant de la garnison d'Oudenarde, Gilbert de Lieneghen, était allé rejoindre l'armée française avec la plus grande partie de ses gens d'armes ; que la garde de la ville n'était plus confiée qu'à un petit nombre d'hommes, et que les fossés du côté des prairies qui conduisaient à Hem avaient été mis à sec ; qu'on pouvait arriver aisément jusque sous les murs de la ville et y entrer par escalade. Ackerman était informé de tous ces détails par ses nombreux espions, qui, nuit et jour, surveillaient Oudenarde, car les gardes ne tenaient aucun compte de ceux de Gand et les avaient oubliés. Il s'en vint donc trouver Pierre du Bois, et lui fit savoir ce qu'il venait d'apprendre par ses espions. « Pierre, lui dit-il, je veux me mettre à l'aventure pour escalader les murs d'Oudenarde ; jamais occasion n'a été plus favorable, car le capitaine et ses gens d'armes sont allés trouver le roi de France, et ne se doutent de rien. » Pierre du Bois apprenant ce projet : « Frank, lui répondit-il, si vous pouvez venir à bout de votre entreprise, jamais homme n'aura mieux fait ; et pour cette action vous serez comblé d'éloges. —Je ne sais, répliqua Frank ; mais le courage m'y porte, et le cœur me dit que cette nuit nous serons maîtres de cette ville. » Frank Ackerman se mit donc à la tête de quatre cents hommes d'élite, dans lesquels il avait la plus grande confiance, et partit de Gand à la nuit tombée, pour surprendre Oudenarde. C'était au mois de septembre, lorsque les nuits sont déjà assez longues ; le ciel était clair et pur. A minuit environ, ils se trouvèrent dans les prairies d'Oudenarde. Lorsqu'ils passaient dans les marais, une pauvre vieille femme qui cueillait de l'herbe pour ses vaches, les vit s'avancer avec leurs échelles et les entendit parler. Elle reconnut que c'étaient des Gantois qui

---

<sup>1</sup> Juvénal des Ursins.

venaient pour s'emparer de la ville. Cette femme fut d'abord effrayée, puis elle reprit courage, se mit à courir par un chemin qu'elle connaissait, et arriva sur les fossés avant les Gantois. Alors elle commença à parler et à se plaindre, et fit tant, qu'un homme qui faisait le guet cette nuit-là lui demanda : « Qui es-tu ? — Je suis une pauvre femme, répondit-elle, je vous préviens que j'ai vu près d'ici un bon nombre de Gantois, qui portent des échelles pour enlever Oudenarde, s'ils le peuvent. Je m'en vais, car s'ils me trouvaient ici, je serais morte. » A ces mots, la vieille se retira et laissa cet homme tout étonné. Cependant il se tint tranquille et écouta pour savoir si cette femme disait vrai. Frank envoya en avant quatre de ses compagnons, et leur dit : « Allez dans le plus grand silence, sans mot dire, ni tousser ; examinez de tous côtés, en haut et en bas, si vous n'entendez aucun bruit, si vous n'apercevez rien. » Pendant qu'ils s'avançaient, Frank et les autres restèrent dans les marais, non loin de la pauvre femme, qui les entendait et les voyait, sans être aperçue d'eux. Les hommes envoyés par Frank revinrent et annoncèrent qu'ils n'avaient rien vu, rien entendu. « Je crois bien, dit Frank, que la sentinelle, après avoir fait sa ronde, est allée se coucher. Allons par ce haut chemin, vers la porte, puis descendons le long des fossés. » La femme recueillit encore ces paroles, prit le même chemin que la première fois, et vint trouver l'homme du guet qui écoutait sur les murs, et lui rapporta, comme la première fois, tout ce qu'elle avait vu et entendu. « Pour Dieu, ajouta-t-elle, tenez-vous sur vos gardes, allez à la porte de Gand, voir ce que font les hommes à la vigilance desquels elle est confiée ; il y a des Gantois assez près de là. Je me retire, parce que je n'ose plus rester ici. Je vous avertis de ce que j'ai vu et entendu ; faites-y attention, car je ne reviendrai plus cette nuit. » La bonne femme partit aussitôt, et l'homme demeuré seul n'oublia point ses paroles. Il se rendit à la porte de Gand, où les gardes veillaient ; il les trouva jouant aux dés : « Seigneurs, leur dit-il, avez-vous bien fermé vos portes et vos barrières ? Une femme est venue me trouver. » Il leur raconta ensuite tout ce qui s'était passé entre elle et lui. « Nous avons bien fermé nos portes et nos barrières, répondirent-ils. Peste de la vieille femme ! Quand elle vous tourmente à cette heure, c'est pour ses vaches et ses veaux qui sont déliés, et vous croyez que ce sont les Gantois qui voyagent par les champs ; ils n'en ont pas la volonté. » Pendant que l'homme du guet parlait aux gardes de la porte, Frank Ackerman et ses compagnons exécutaient leur projet. Ils descendirent dans les fossés, où il n'y avait pas d'eau, et coupèrent quelques pieux qui étaient devant le mur. Ils dressèrent ensuite leurs échelles, entrèrent dans la ville et se rendirent tout droit sur la place du Marché, et dans le plus grand silence, jusqu'à ce qu'ils fussent tous réunis. Là, ils trouvèrent un chevalier, Jean Florens de Huile, lieutenant du capitaine de la ville, qui faisait le guet avec environ trente hommes d'armes. Aussitôt ils se mirent à crier : « Gand ! Gand ! » se jetèrent sur la garde, et Jean Florens et tous ceux qui étaient près de lui tombèrent percés de coups. C'est ainsi qu'Oudenarde fut prise. Un grand nombre d'habitants, réveillés aux cris de « Gand ! » se sauvèrent à demi nus, sans pouvoir essayer de se défendre. Les hommes sautaient par-dessus les murs, et s'efforçaient de traverser les étangs et les fossés de la ville ; les riches ne se donnaient pas le temps de rien emporter ; heureux étaient ceux qui pouvaient échapper à l'ennemi, car, dans cette nuit désastreuse, beaucoup furent tués, beaucoup se noyèrent dans les étangs. Au point du jour, les Gantois, maîtres de la ville, en firent sortir les femmes et les enfants, leur laissant à peine un vêtement. Les habitants de Tournai donnèrent un asile à tous ces infortunés. A la nouvelle de cet heureux coup de main, Gand se livra à la plus vive allégresse ; Frank

Ackerman fut comblé d'éloges pour cette haute et grande entreprise, et reçut la récompense de son courage. Il fut nommé capitaine d'Oudenarde<sup>1</sup>.

Le roi était dans son camp devant Bourbourg, lorsqu'il apprit l'heureux fait d'armes des Gantois, et cette nouvelle hâta les traités qui se négociaient depuis quelques jours avec les Anglais. Bourbourg avait déjà beaucoup souffert, et les Anglais n'étaient plus en force pour soutenir l'assaut général que préparaient les Français, lorsque, sur les instances du comte de Flandre et du duc de Bretagne, et malgré les avis de presque tous les autres seigneurs du conseil, la ville fut reçue à composition. Les Anglais, qu'on regardait comme perdus, obtinrent de quitter Bourbourg avec leurs armes et leurs biens, et de repasser la mer. Avant d'abandonner la ville, le sire de Courtenay et quelques autres chevaliers, vêtus de leurs plus riches habits, se présentèrent au camp du roi, pour le remercier de la bienveillante composition qu'il leur accordait. Ils furent accueillis avec tous les égards dus au courage. Ils se rendirent ensuite avec leurs gens d'armes à Gravelines, qui était comprise dans la capitulation, y séjournèrent, et la livrèrent aux flammes à leur départ. Arrivés à Calais avec leur butin, ils attendirent un vent favorable pour retourner en Angleterre. Le départ des Anglais causa un vif mécontentement aux Bretons, aux Bourguignons et aux Allemands, qui étaient venus se réunir à l'armée royale, sous la conduite du duc de Bavière ; car ils perdaient ainsi l'espoir de s'emparer de leurs riches dépouilles. La ville de Bourbourg en souffrit ; on ne put empêcher les troupes de la piller. Les Bretons osèrent briser les portes des églises pour en enlever les richesses. Un d'eux, entré dans une église consacrée à saint Jean, monta sur l'autel pour arracher une pierre précieuse de la couronne d'une statue de la sainte Vierge ; mais l'image se tourna, dit-on, et le sacrilège tomba mort sur-le-champ au pied de l'autel. Un autre vint, et voulut encore prendre ce diamant ; au même instant toutes les cloches sonnèrent, sans que nul y mît la main. Ces miracles attirèrent une foule nombreuse dans l'église ; le roi lui-même y vint, et fit de riches présents à l'image Notre-Dame ; tous les seigneurs imitèrent sa dévotion et sa générosité<sup>2</sup>.

Le comte de Flandre, qui voulait soumettre les Gantois rebelles, insistait pour qu'on poussât la guerre avec vigueur ; mais tout le monde était las, et quelques-uns des princes voulaient en finir à tout prix. Le roi licencia donc son armée, et revint en France. Quelque temps après, des conférences s'ouvrirent à Lelingham, entre Calais et Boulogne. Le duc de Lancastre y représenta l'Angleterre, et le duc de Berri la France, avec le duc de Bretagne, le comte de Flandre, et plusieurs autres seigneurs et prélats. Les demandes exagérées des Français rendirent la paix impossible, et il fut question d'une trêve seulement. Elle fut signée pour un an, le 26 janvier 1384, et les Gantois y furent compris malgré le comte de Flandre, qui avait voulu les en exclure. Ce prince, qui, indigné de cet affront, s'était retiré à Saint-Omer avant la fin des négociations, y était mort le 9 du même mois, après une courte maladie, causée par le chagrin.

Avec Louis de Male finit la maison de Flandre-Dam-pierre. Philippe de Bourgogne hérita alors, au nom de sa femme, des comtés de Flandre, d'Artois, de Nevers et de Rhetel, des seigneuries de Malines et de Salins, des terres de l'Isle en Champagne, de Beaufort et de Jaucourt. Cette succession le rendit le plus puissant des princes de la chrétienté qui ne portaient pas la couronne royale. Les

---

<sup>1</sup> Froissart.

<sup>2</sup> Froissait, t. II, ch. CXLV.

funérailles du comte furent célébrées avec la plus grande magnificence ; bon nombre de seigneurs de France, de Flandre, de Hainaut et de Brabant, y assistèrent ; son corps fut déposé dans l'église de Saint-Pierre à Lille, auprès de celui de sa femme, morte cinq ans auparavant.



## CHAPITRE II

# JEUNESSE DE CHARLES VI

1385-1388

Mariage de Charles VI avec Isabeau de Bavière. — Mort de Louis d'Anjou en Italie. — Charles de Durazzo. — Nouvelle expédition de Charles VI en Flandre. — Siège de Dam. — Pacification de la Flandre. — Vains préparatifs d'une descente en Angleterre. — Mort de Charles-le-Mauvais. — Expédition du duc de Bourbon en Espagne contre le duc de Lancastre. — Attentat du duc de Bretagne sur la personne d'Olivier de Clisson. — Guerre de Clisson contre le duc. — Jean de Montfort à Paris. — Expédition du roi en Gueldre. — Disgrâce des oncles du roi. — Retour de Charles VI à Paris.

Le duc de Bourgogne, dont la puissance et la prospérité venaient de s'accroître par la mort de son beau-père, s'affermir dans les Pays-Bas par le double mariage de ses enfants avec ceux de l'illustre maison de Bavière. Jean, comte de Nevers, son fils aîné, épousa Marguerite, fille du duc Albert de Bavière, régent de Hainaut, de Hollande, de Frise et de Zélande ; tandis que la sœur de Jean, Marguerite de Bourgogne, épousait Guillaume, fils du duc Albert, qui fut investi de la seigneurie du comté d'Ostrevant, et déclaré héritier présomptif des souverainetés de son père. Les princes rassemblés à Cambrai, pour les fêtes brillantes de ces deux mariages, qui furent célébrés le même jour (12 avril 1385), en conclurent un autre plus illustre encore. Philippe-le-Hardi avait déjà eu l'idée de marier le roi dans cette même maison de Bavière, qui, de tout temps, avait paru dévouée aux intérêts de la France. Il en avait même parlé secrètement au duc Frédéric, quand il était venu se réunir à l'armée royale. Il songeait d'ailleurs à remplir les dernières volontés de Charles V, qui avait ordonné, au lit de la mort, que son fils fut marié en Allemagne. Aussi demanda-t-il au duc Frédéric, auquel on avait fait le plus gracieux accueil, s'il n'avait pas quelque princesse à marier. « Non, répondit le duc ; mais mon frère aîné, Etienne de Bavière, a une fille très-belle, d'environ quatorze ans. — C'est tout ce qu'il nous faut, reprit le duc de Bourgogne ; retournez en Bavière, parlez à votre frère, et amenez votre nièce en pèlerinage à Saint-Jean d'Amiens ; le roi se trouvera dans cette ville, et si la princesse lui plaît, elle sera reine de France. » Lorsque Frédéric fut de retour en Bavière, il en parla au duc Etienne, qui, après de sérieuses réflexions, lui répondit : « Je crois, beau-frère, qu'il en est ainsi que vous me le dites ; je crois que ma fille serait bien heureuse si elle pouvait parvenir à l'insigne honneur d'être reine de France ; mais ce pays est loin d'ici, et il est par trop difficile de devenir reine et femme de roi. Je serais vivement affligé

si l'on menait ma fille en France, puis qu'on me la renvoyât. Je préfère la marier à mon aise, près de moi. » Le duc Frédéric, se contentant de cette réponse, l'avait fait connaître à Phi-lippe-le-Hardi, et il croyait que toutes ces choses avaient été oubliées, d'autant plus qu'on parlait du mariage du roi, tantôt avec la fille du duc de Lorraine, princesse d'une rare beauté, de l'âge du roi environ, et du sang le plus noble ; tantôt avec la fille du duc de Lancastre, qui depuis fut reine de Portugal. Mais, pendant les fêtes de Cambrai, la duchesse de Brabant parla de nouveau, en présence des princes, de la fille du duc Etienne, et dit que ce mariage de Bavière était le plus avantageux et le plus utile qu'on pût voir, à cause des alliances qui pouvaient en résulter en Allemagne. Les oncles du roi lui répondirent qu'ils n'en entendaient plus parler. « Puisqu'il en est ainsi, dit la duchesse, laissez-moi faire, et vous en aurez des nouvelles cet été même, sans nulle faute. » Ces promesses ne tardèrent pas à se réaliser ; car la duchesse fit tant, que le duc Frédéric obtint le consentement de son frère. Il partit donc avec sa nièce, et dans le voyage ils ne manquaient pas de dire qu'ils se rendaient en pèlerinage à Saint-Jean d'Amiens. On les croyait, car, à cette époque, les Allemands avaient assez l'habitude d'aller aux divers pèlerinages. Après avoir passé trois jours à Bruxelles, le duc Frédéric et sa nièce, madame Isabelle de Bavière, se rendirent au Quesnoy. Ils y trouvèrent le duc et la duchesse Albert, avec Guillaume, comte d'Ostrevant, et son épouse. Ils furent reçus avec la joie la plus vive ; mais on fut étonné de ce qu'ils étaient venus ainsi, et on leur demanda comment le duc Étienne avait consenti à leur départ. « Certes, dit le prince Frédéric, j'ai éprouvé la plus grande peine ; et toutefois j'ai tellement insisté auprès d'Étienne, que j'ai amené sa fille, comme vous voyez. Mais au moment de prendre congé de lui, il m'appela : « Frédéric, beau-frère, me dit-il, vous emmenez Isabelle, ma fille, sans nul sûr état ; car si le roi de France ne la veut pas pour épouse, elle sera déshonorée. Sachez que si vous me la ramenez, vous n'aurez jamais de plus grand ennemi que moi. » Vous voyez, ajouta Frédéric, à quel danger je me suis exposé. — Ne craignez rien, beau neveu, répondit le duc Albert ; car, s'il plaît à Dieu, elle sera reine de France, et ainsi vous ne perdrez point l'affection de votre frère. » Ils passèrent trois semaines au Quesnoy, pendant lesquelles la duchesse de Brabant, qui était moult sage, endoctrina bien la jeune Isabeau, et lui fit faire de belles robes, car elle était mise trop simplement pour la cour de France ; enfin elle en prit le soin qu'une mère prend de sa fille. Puis, quand tout fut bien disposé, madame Isabelle fut amenée en grande pompe à Amiens, où le roi avait été également conduit par le duc de Bourgogne. Charles, à qui l'on avait fait part des projets qu'on avait sur lui, était fort impatient de la voir, et souvent il demandait au sire de la Rivière, l'un des anciens ministres de son père, quand elle lui serait présentée. Les dames de la cour augurèrent bien de ces paroles, et le vendredi, lorsque la princesse eut été parée de ses plus riches vêtements, les duchesses de Bourgogne, de Brabant et de Bavière, la présentèrent au roi. Elle s'agenouilla devant lui, tout bas. Il la prit aussitôt par la main pour la relever, et il ne pouvait détacher son regard de dessus elle. Ce qui fit dire par le connétable au sire de Coucy : « Par ma foi, cette dame nous demeurera. »

Le soir, après que les princesses se furent retirées, le sire de la Rivière dit au roi : « Sire, que vous semble de cette jeune dame ? Nous demeurera-t-elle ? — Par ma foi, oui, dit le roi ; car elle nous plaît. Or, dites au bel oncle de Bourgogne de terminer tout de suite. » Le duc, averti par le sire de la Rivière, vint annoncer cette bonne nouvelle aux dames, qui furent bien joyeuses, et crièrent : « Noël ! Noël ! » Charles VI, ne souffrant aucun délai, ne voulut point que ses noces

fussent célébrées à Arras, selon les désirs de ses oncles, mais à Amiens même. Quatre jours après la première entrevue des deux époux, la princesse Isabeau fut conduite à la cathédrale d'Amiens, dans un char couvert et d'une rare magnificence, et la bénédiction nuptiale leur fut donnée par l'évêque du lieu (18 juillet 1385). C'est ainsi qu'Isabeau de Bavière, qui devait être le fléau de la France, entra dans la maison royale. Après la messe et les cérémonies d'usage, le roi, les seigneurs et les dames allèrent s'asseoir à un somptueux banquet où, ce jour-là, servirent des comtes et des barons ; et ce mariage fut célébré par des fêtes brillantes qui durèrent plusieurs jours<sup>1</sup>.

Tandis que tout prospérait au duc de Bourgogne, le malheur accablait son autre frère, Louis d'Anjou. Après avoir franchi les Alpes, ce prince était descendu en Lombardie, où il avait perdu beaucoup d'hommes et d'argent. En s'avancant dans l'Italie, il trouva le pays dévasté ; point de vivres pour les hommes d'armes, pas même de nourriture pour les chevaux ; partout la pauvreté et la misère, partout des populations hostiles, et presque toutes les places fortes occupées par les garnisons de son adversaire. Durazzo le laissa s'avancer jusqu'en Calabre, et, se renfermant ensuite dans Naples, il lui refusa la consolation de voir son ennemi. C'est en vain que Louis d'Anjou défia par dix fois cet habile et prudent capitaine, qui n'avait oublié ni la mort de Manfred à Bénévent, ni la défaite de Conradin à Tagliacozzo. A la disette et aux maux de toute espèce qu'endurait l'armée, vint bientôt se joindre une cruelle épidémie, qui exerça d'affreux ravages. Au bout de quelques mois, la brillante armée du duc d'Anjou, et ses trésors, fruit de ses immenses dilapidations, tout était perdu. Le duc avait vendu toute sa vaisselle, tous ses bijoux, jusqu'à sa couronne. Il ne lui restait plus que quelques florins, lorsqu'il mourut de la fièvre, à Bari, dans l'automne de 1384. Ceux de ses superbes chevaliers qui avaient échappé au fer de l'ennemi, ou qui n'avaient point succombé à la rigueur du climat, réduits maintenant à la dernière misère, eurent beaucoup de peine à regagner leur patrie. On vit plus d'un noble baron marcher péniblement à pied, un bâton à la main, en mendiant quelque morceau de pain, jusqu'aux frontières de la France.

La Provence, à l'exception d'Arles et de Marseille, se souleva à la mort de Louis d'Anjou, et le conseil de France fut obligé d'y envoyer cinq cents lances sous les ordres du maréchal de Sancerre, pour soutenir le parti angevin. Charles de Durazzo, se voyant débarrassé de son redoutable riva], pensa dès lors à faire valoir ses droits à la couronne de Hongrie, devenue vacante. En débarquant à Zeng, Charles trouva de nombreux amis prêts à le soutenir ; mais il avait à combattre un parti puissant, qui avait proclamé sa cousine, Marie, fille de Louis-le-Grand, roi de Hongrie et de Pologne. La veuve de Louis, Élisabeth, unit aussitôt sa fille au margrave Sigismond de Brandebourg, et ce mariage lui donna l'appui décisif des Bohémiens. Charles parvint cependant à se faire nommer d'abord gouverneur de Hongrie, puis à se faire proclamer roi. Mais il avait affaire à des adversaires qui ne reculaient point devant le crime. Invité par Élisabeth à une conférence dans son château, il fut frappé mortellement d'un coup de masse d'armes par l'échanson de cette princesse (7 février 1386).

À la mort de Durazzo, Marguerite, son épouse, qui était restée en Italie, fit proclamer roi de Naples son fils mineur Ladislas, et prit en main les rênes du gouvernement, en qualité de tutrice. La Provence insurgée, profitant de cette circonstance, repassa presque tout entière dans le parti angevin, à la tête duquel

---

<sup>1</sup> Froissart.

se trouvait la veuve de Louis d'Anjou, Marie de Blois, mère de Louis II. Cette princesse avait conçu la pensée de faire la conquête de Naples pour cet enfant, alors âgé de sept ans, et qui prit le titre de roi de Sicile et de Jérusalem. Pendant que ces choses se passaient en Provence, la guerre avait recommencé en Flandre et en Aquitaine à l'expiration de la trêve, qui avait été prolongée de quelques mois. Les Anglais avaient essayé une diversion dans la Guyenne, où ils avaient trouvé le duc de Bourbon ; et la France avait fait ravager le nord de l'Angleterre par les Écossais et l'amiral Jean de Vienne qui avait débarqué sur leurs rivages avec quinze cents hommes d'armes. Mais, si les hostilités languissaient sur ces deux points, il n'en était pas de même en Flandre. Les Gantois, qui avaient reçu de Calais un secours de quelques milliers d'archers anglais, avaient redoublé d'efforts, et s'étaient emparés de Dam, sous la conduite de Frank Ackerman. Le conseil du roi, ayant résolu de réduire les Gantois, fit tous les préparatifs nécessaires au milieu des fêtes de son mariage. Il pouvait tourner contre les ennemis du dehors des forces d'autant plus nombreuses qu'à l'intérieur il n'avait plus rien à craindre du peuple. En effet, une tentative de révolte dans l'ouest avait été réprimée, l'année précédente, par le duc de Berri. Les paysans, les laboureurs et les gens de métiers de l'Auvergne, du Poitou et du Limousin, exaspérés par la misère, s'étaient soulevés à l'imitation des Tuchins du Languedoc, et avaient mis à leur tête un capitaine nommé Pierre de Bruyères. Leurs bandes sauvages, parcourant les campagnes, attaquaient les châteaux et les livraient aux flammes. Malheur aux nobles et aux bourgeois qui tombaient entre leurs mains ; ils étaient impitoyablement massacrés. Un jour ils se saisirent d'un noble écossais, vaillant homme d'armes ; ils le coiffèrent d'un bassinet brûlant, et le firent mourir. Une autre fois ils s'emparèrent d'un prêtre, auquel ils coupèrent les doigts des mains ; ils lui enlevèrent ensuite la peau d'une partie de la tête, et le jetèrent dans les flammes. Plus tard, un hospitalier qu'ils rencontrèrent fut pris, pendu à un arbre, et tué à coups de glaives et de flèches. Il serait impossible de raconter toutes les atrocités dont ils se rendaient coupables. Le duc de Berri se mit en campagne contre eux avec une foule de nobles et de gens de guerre. Il connut bientôt les lieux qui servaient de retraite à ces hommes féroces et tomba sur eux à l'improviste ; la résistance ne fut pas longue ; beaucoup furent tués, et tous les prisonniers furent aussitôt pendus. Ceux qui avaient échappé à la mort par la fuite rentrèrent dans leurs maisons et se livrèrent à leurs premières occupations ; on leur pardonna<sup>1</sup>. Cette expédition du duc de Berri avait tellement affermi l'autorité des oncles du roi, qu'ils purent rétablir le plus odieux des abus, le changement de la monnaie. Toutes les anciennes monnaies furent déclarées hors de cours, à l'exception de celles de Charles V.

Quelques jours après son mariage, le roi, auquel l'intérieur ne causait plus d'inquiétude, entra en Flandre, conduisant l'armée féodale au siège de Dam, que les habitants de Bruges avaient inutilement essayé de reprendre sur Frank Ackerman. Le roi arriva le 1<sup>er</sup> août sous les murs de cette ville, où les milices d'Ypres, de Bruges et de toutes les bonnes villes de Flandre, s'empressèrent de rejoindre l'armée française. Frank Ackerman, renfermé dans la ville, s'y défendit avec sa valeur accoutumée. Chaque jour les Français livraient des assauts où grand nombre des leurs trouvaient la mort. Dans un de ces assauts, Guillaume de Hainaut fut armé chevalier de la main du roi, et ce jour-là le nouveau chevalier se fit admirer par son bouillant courage. Mais les Français eurent

---

<sup>1</sup> Juvénal des Ursins.

encore à regretter la perte de braves guerriers ; car les archers anglais et l'artillerie de la place causaient de grands désastres aux assaillants. Pendant ce siège meurtrier, quelques bourgeois des plus notables de l'Écluse, gagnés par ceux de Gand et par les Anglais, se rendirent coupables d'une infâme trahison. Ils s'étaient engagés à livrer leur ville aux ennemis du roi, après avoir égorgé dans leurs lits le capitaine et ses gens. Ils devaient incendier tous les vaisseaux qui étaient à l'ancre, et ouvrir les digues de la mer pour inonder le camp. Mais un sage bourgeois sut ce criminel projet ; il alla trouver le capitaine, lui raconta ce qu'il avait appris, et lui donna les noms d'une grande partie des conjurés. Le capitaine se fit aussitôt accompagner de cinquante lances, courut s'emparer des Irai très dans leurs maisons, et les fit conduire sous bonne garde en prison. Ensuite il alla au plus vite informer le roi et le duc de Bourgogne de tout ce qui s'était passé. Il lui fut ordonné de retourner à l'Écluse et de faire décapiter les coupables, afin que leur supplice servît d'exemple à ceux qui seraient tentés de les imiter : ce qui fut aussitôt exécuté.

Cependant le roi, qui ne voulait pas retourner à Paris sans s'être rendu maître de Dam, en poursuivait le siège avec ardeur, malgré les nombreuses difficultés qu'il rencontrait ; le pays était marécageux et malsain ; les larges fossés qui entouraient la ville étaient remplis d'eau fangeuse, et s'il eût fait un temps pluvieux, l'armée eût été forcée de se retirer. Par bonheur, pendant le mois entier que dura le siège, il ne tomba point d'eau, et les troupes avaient des vivres en abondance. Mais les chevaux mouraient par milliers, et leurs corps infectaient le camp. Beaucoup de chevaliers et d'écuyers étaient malades et mécontents de cette manière de faire la guerre ; plusieurs se retiraient à Bruges et dans les villes voisines pour éviter le mauvais air ; le roi lui-même abandonna ses tentes, qui étaient dressées non loin de Dam, et alla se loger à Mâle. Malgré tous ces inconvénients, la ville ne pouvait résister longtemps contre la nombreuse armée du roi. Frank Ackerman, après une belle résistance, ne voyant point arriver les secours que les Gantois avaient fait demander à l'Angleterre, et craignant d'être livré au roi de France par les habitants, évacua Dam pendant la nuit et retourna à Gand avec toute sa troupe. Au point du jour les habitants apprirent qu'ils avaient été abandonnés par les Gantois et se livrèrent au désespoir. Un grand nombre d'entre eux, voyant la porte ouverte, se mirent à fuir pour échapper à la vengeance des Français. Quand la nouvelle s'en fut répandue dans le camp, les Bretons et les Bourguignons montèrent sur leurs chevaux, et poursuivirent les fuyards jusqu'à deux lieues de Gand. Beaucoup furent tués, et plus de cinq cents furent faits prisonniers. Il y avait peu de Gantois parmi eux. Pendant ce temps-là, les Français entraient dans la ville, qu'ils saccageaient et réduisaient en cendres, malgré les ordres du roi et du duc de Bourgogne<sup>1</sup>.

Les Français, maîtres de Dam, envahirent tout le pays à l'entour, qui passait pour favorable aux Gantois. Ce pays, nommé les Quatre-Métiers, était le plus riche de Flandre ; on y trouvait d'excellents pâturages et des vivres en abondance. Malgré la résistance des habitants, il fut horriblement dévasté. Les Français détruisirent les tours, les monastères et les forts ; ils n'y laissèrent pas une maison debout. Les femmes et les enfants, qui n'eurent pas le temps de se sauver dans les bois, furent tous massacrés sans pitié. Vingt-quatre des plus riches habitants furent épargnés, parce qu'on espérait en tirer de bonnes rançons ; le roi les fit prendre, et voulut les faire mettre à mort. En ce moment, les princes et les seigneurs qui

---

<sup>1</sup> Froissart.

l'entouraient le supplèrent de leur pardonner et de se contenter de leur soumission. Mais l'un d'eux, vieillard d'une haute stature et dont le visage respirait une mâle fierté, répondit, au nom de tous ses compagnons d'infortune, que le roi pourrait bien soumettre les corps des plus braves hommes du monde, mais jamais leurs âmes, et que, quand il ferait mourir tous les Flamands, leurs ossements desséchés se relèveraient et s'assembleraient encore contre les Français. Ces hommes intrépides persistèrent à ne pas vouloir se déclarer sujets du roi, qui ordonna de les décapiter. Alors, sur les vingt-quatre, il y en eut un assez misérable pour offrir, si on lui faisait grâce, de servir de bourreau à ses compagnons, parmi lesquels il comptait de proches parents. Son infâme service fut accepté ; mais hâtons-nous d'ajouter que ce lâche assassin ne jouit pas du bénéfice de son crime. Le roi, justement indigné, ne lui tint pas parole, et le fit tuer après les autres.

Au lieu de faire le siège de Gand, le roi congédia l'armée, qui était fatiguée, et revint à Paris, sans abandonner toutefois le dessein qu'il avait formé de passer en Angleterre. De son côté, le duc de Bourgogne, sur lequel l'héroïque résistance du pays des Quatre-Métiers avait produit une vive impression, était disposé à renoncera sa vengeance contre cette redoutable cité, qui bravait depuis cinq ans toutes les forces de la France, et qui d'ailleurs paraissait se fatiguer chaque jour davantage d'une guerre funeste à son commerce et à celui de toute la Flandre. Le duc négocia donc secrètement avec les chefs des Gantois, et à force de promesses et de concessions, il parvint à conclure une paix honorable pour eux. Toutes les offenses furent pardonnées ; des chartes que le duc jura, confirmèrent les libertés et les privilèges de Gand et des autres villes. Les prisonniers furent délivrés, les bannis rappelés et remis en possession de leurs biens. Les Gantois jurèrent ensuite fidélité à Philippe-le-Hardi, et les peines les plus sévères furent décrétées contre quiconque, de l'un et de l'autre parti, oserait violer la paix, qui fut aussitôt publiée (18 décembre 1385).

Pierre du Bois n'osa pas se fier à cette paix, que les habitants de Gand reçurent avec la plus vive allégresse, et après avoir fait ses adieux à Frank Ackerman, qu'il avait inutilement sollicité d'abandonner la Flandre, il se réfugia en Angleterre, où Richard II et ses oncles le comblèrent de richesses et d'honneurs. Ackerman ne tarda pas à comprendre qu'il avait eu grand tort de mépriser les sages conseils de son ami. Le bailli de Gand, jaloux du respect qu'on lui témoignait dans toutes les occasions, lui ordonna de renoncer au cortège de serviteurs armés qui l'entouraient lorsqu'il se montrait en public. Quelques mois après, il fut assassiné par un bâtard du sire de Herzele, qui avait trouvé la mort au combat de Nevèle, abandonné, disait-on, par Ackerman. Le meurtrier se retira paisiblement et ne fut pas puni.

Après la pacification de la Flandre, le jeune Charles VI, excité par les discours du connétable de Clisson et par les succès qu'avait obtenus l'amiral Jean de Vienne, réuni aux Ecossais, résolut de faire une descente en Angleterre avec un appareil redoutable, et d'entreprendre la conquête de ce pays. Les circonstances semblaient favoriser ce projet : le duc de Lancastre, qui passait pour le plus habile des capitaines anglais, envahissait alors la Castille, notre fidèle alliée, pour revendiquer une couronne sur laquelle il prétendait avoir des droits. Les autres oncles de Richard II n'étaient occupés qu'à disputer l'autorité aux ministres et aux favoris du monarque, et les dissensions intestines déchiraient ce royaume, qui avait donné souvent des secours aux rebelles Gantois. Charles, sans expérience, s'abandonnait d'ailleurs au désir d'aller attaquer l'ennemi dans ses propres foyers, et d'être le premier des rois qui eût porté en Angleterre ses

armes victorieuses. L'effort fut grand et digne du but. Les revenus ordinaires ne suffisant pas, de nouveaux impôts, plus forts qu'on n'en avait exigé depuis cent ans, furent mis sur toutes sortes de personnes, sur les cités, sur les bonnes villes et sur toute la campagne. Beaucoup étaient taxés au tiers ou au quart de leur avoir ; plusieurs payaient même plus qu'ils n'avaient vaillant. On emprunta en outre de fortes sommes aux prélats et aux églises. Cette nouvelle taille fut cause qu'un grand nombre de familles abandonnèrent leurs maisons et leur patrie, et allèrent jouir des douceurs de la paix et de la liberté dans des régions plus heureuses.

Les comtes de Savoie et d'Armagnac, le dauphin d'Auvergne, les seigneurs les plus éloignés et tous les princes de l'Allemagne, alliés de la France, furent convoqués pour cette grande expédition. On rassembla tout ce qu'on put acheter et louer de vaisseaux sur toute la côte de la mer, depuis Cadix jusqu'à la Prusse. Jamais, dit Froissart, depuis la création du monde, autant de vaisseaux ne s'étaient vus réunis. Au mois de septembre, on en comptait déjà douze cent quatre-vingt-sept au havre de l'Écluse et sur la mer, entre l'Écluse et Blakenberghe. Tous les mâts semblaient former une vaste forêt au milieu des eaux. Parmi ces vaisseaux, il y en avait neuf cents à deux voiles, et de plus grands encore pour embarquer 50.000 chevaux, les munitions et l'artillerie. Le connétable, envoyé par le roi en Bretagne, assemblait une autre flotte à Tréguier. Mais la merveille de l'expédition, c'était une ville de bois qu'il faisait construire au même endroit, par les plus habiles charpentiers et architectes. Cette ville, de trois mille pas de diamètre, munie de tours et de retranchements, était capable de contenir la nombreuse armée qui devait suivre le roi, soit au dedans de ses murs, soit dans ses dehors, où l'on pouvait dresser un camp protégé par l'artillerie de la place. Les pièces qui la composaient, chargées sur soixante-douze vaisseaux, se démontaient et remontaient à volonté, et devaient être rassemblées à la descente. Quel que fut l'événement des batailles, cette machine monstrueuse, qui n'avait à craindre que le feu, assurait aux Français le plus sûr résultat du débarquement ; elle mettait l'armée à l'abri des attaques imprévues, et en lui fournissant une retraite assurée, elle lui laissait choisir l'occasion favorable pour combattre ou pour conquérir. Les seigneurs rivalisaient de zèle dans l'ornement de leurs vaisseaux. Quelques-uns d'entre eux firent venir des peintres qui obtenaient sans nulle difficulté le prix élevé qu'ils demandaient ; malgré cela, on n'en pouvait trouver assez. On ne voyait donc que sculptures et peintures ; les proues et les mâts étaient enrichis d'or et d'argent ; tout était blasonné et couvert d'armoiries ; de magnifiques bannières et de riches banderoles flottaient au gré des vents, et se mêlaient aux voiles distinguées par les couleurs différentes de chaque chevalier. Le sire de la Trémoille avait, disait-on, dépensé deux mille francs d'or, pour décorer le vaisseau qui lui était destiné. Le peuple ne voyait pas sans regrets cette magnificence qui lui coûtait si cher, cette espèce de défi jeté à sa misère ; mais quelquefois il était consolé par l'espoir que ces barons et ces chevaliers rendraient bientôt aux Anglais les maux qu'ils avaient si souvent accumulés sur la France. Cependant, depuis trois mois, des gens d'armes arrivaient de toutes parts et remplissaient les villes de Flandre, d'Artois et de Picardie. On y compta bientôt 20.000 chevaliers, 20.000 arbalétriers génois et autres, 20.000 fantassins, et une multitude de valets d'armée et d'aventuriers ; jamais l'Europe féodale n'avait vu d'armement aussi formidable. Partout on faisait d'amples provisions de vin, de biscuit, de farine, de blé, d'orge, de graisse et de viandes salées ; on n'épargnait pas plus l'argent que s'il fut tombé des nues, ou qu'on

l'eût puisé dans la mer, pour se procurer les munitions de guerre et de bouche. Il semblait qu'on voulait aller former quelque grande colonie au loin<sup>1</sup>.

Au bruit de cet armement formidable, la terreur devint universelle en Angleterre. Beaucoup de bourgeois de Londres se retirèrent dans le nord. Partout on implora le Ciel, afin qu'il détournât cette tempête dont le pays était menacé ; des processions solennelles eurent lieu trois fois par semaines dans les bonnes villes et les cités ; le chevalier de Burg proposa de faire transporter à Londres le corps de saint Thomas de Cantorbéry, auquel on croyait attaché le destin du royaume. Parmi les Anglais, il s'en trouvait cependant qui désiraient vivement l'arrivée des ennemis, et qui cherchaient à rassurer leurs timides compagnons. « Laissez venir ces Français, leur disaient-ils ; par Dieu, il n'en retournera pas un en France. » Ceux qui avaient des dettes et qui ne voulaient pas les payer, ou qui se trouvaient dans l'impossibilité de le faire, ne dissimulaient point leur joie. Ils répondaient à ceux qui leur demandaient de l'argent : « Taisez-vous, on fabrique en France les florins qui doivent vous payer. » Dans cette idée, ils vivaient au milieu de l'abondance et dépensaient largement ; on ne leur refusait point de crédit. Quand on leur reprochait leur manière de vivre : « Que nous demandez-vous ? disaient-ils, il vaut encore mieux que nous dépensions les biens du pays, que de les voir tomber entre les mains des Français. » Mais la première terreur s'évanouit bientôt. Sur l'ordre du roi et de son parlement, le peuple se leva en armes dans tous les comtés ; on occupa toutes les positions les plus favorables ; on réunit des vaisseaux de toutes parts avec une diligence incroyable, et Richard comte d'Arundel reçut le commandement de la flotte, avec des instructions pour éviter un engagement général et pour détruire les navires ennemis, dès que le débarquement serait effectué. Cent mille hommes aguerris se trouvèrent bientôt sous les armes, et des gardes placés de distance en distance sur les lieux élevés et les côtes qui regardaient la Flandre et la France, furent chargés de prévenir par de grands feux de l'approche de la flotte française, pour faire soulever tout le pays. En même temps cinq cents hommes d'armes allèrent renforcer la garnison de Calais.

Pendant qu'en Angleterre ces dispositions étaient prises contre les ennemis, Charles VI quittait Paris, après avoir fait célébrer le mariage ou plutôt les fiançailles de son unique sœur, alors âgée de dix ans, avec le comte de Montpensier, seul fils du duc de Berri. Il avait nommé régent du royaume, pendant son absence, le duc de Touraine, son frère, qui, à cause de son extrême jeunesse, ne devait rien ordonner que de concert avec le conseil. Il avait entendu une messe à Notre-Dame pour le succès de ses armes, puis s'était rendu à Saint-Denis, pour y déposer ses offrandes et demander l'oriflamme (5 août 1386). Le duc de Berri, en se séparant de son neveu, lui avait promis de le suivre de près ; il était ensuite allé dans son apanage pour se mettre à la tête des troupes qui devaient grossir la grande armée. Le roi s'arrêta dans les principales villes de la Picardie, et partout il fut reçu avec la joie la plus vive. Il se réunit au duc de Bourgogne à Arras, où il lit la revue de ses troupes. À l'Écluse il laissa éclater sa joie à la vue de tant de superbes préparatifs, qui flattaient son ambition et son courage.

La satisfaction des barons et des chevaliers n'était pas moins vive. Ils montraient autant d'impatience que s'ils avaient dû marcher à une conquête assurée. « Nous allons, disaient-ils, contre ces maudits Anglais, qui ont fait tant de maux et de

---

<sup>1</sup> Froissart.

persécutions en France. A ce coup, nous aurons vengeance de nos pères, de nos frères et de nos amis, qu'ils ont mis à mort. » Cette ardeur guerrière animait tous les hommes d'armes, qui arrivaient de toutes les parties de la France. Ils étaient en si grand nombre, que, dans les lieux où ils passaient, la contrée était *mangée et perdue*. Les Anglais, s'ils étaient entrés en France, n'auraient pas commis de plus cruels ravages, n'auraient point laissé derrière eux une plus affreuse solitude ; car, aux laboureurs, qui avaient recueilli et serré leurs grains, ils ne laissaient que la paille, et si les infortunés faisaient entendre des plaintes, ils étaient battus ou tués ; les viviers étaient pêchés, et les maisons abattues pour faire du feu. « Nous n'avons point d'argent maintenant, disaient ils, mais nous en aurons au retour et nous vous paierons. » Les pauvres gens, qui se voyaient tout dérober, n'osaient parler ; ils se contentaient de les maudire entre leurs dents et disaient tout bas : « Or, allez en Angleterre, et puisse-t-il n'en pas revenir un ! »

Parmi les barons et les chevaliers qui avaient devancé le roi à l'Écluse, un grand nombre s'étaient logés à Bruges ou dans les environs, en attendant le moment du départ. Tous les jours, quelques-uns d'entre eux venaient à l'Écluse trouver le roi, pour savoir quand on s'embarquerait : « Dans trois ou quatre jours, leur disait-on, ou quand monseigneur de Berri sera arrivé, ou quand nous aurons un vent favorable. » Ou trouvait toujours quelque prétexte pour retarder, et toujours la saison avançait. Le temps, qui avait été beau et calme tout l'été, devenait froid et mauvais aux approches de l'automne ; les nuits étaient plus longues. Cependant le duc de Berri, attendu avec tant d'impatience, n'arrivait pas ; ce prince, de retour à Paris, s'y occupait de mille choses inutiles ; lettres, messages du roi et des princes, rien ne pouvait lui faire hâter son départ. Ces délais paraissaient si peu fondés, que les uns l'accusaient de vouloir s'opposer à l'expédition, parce qu'il ne l'avait pas conseillée, et parce que le duc de Bourgogne seul devait en tirer quelque avantage ; les autres disaient qu'il était vendu à l'Angleterre. Mais les gens sensés croyaient qu'il agissait ainsi parce qu'il avait pénétré tous les dangers que présentait l'expédition ; qu'il voulait empêcher qu'en transportant le roi et toutes les forces du royaume sur une terre étrangère, on ne plongeât la France dans un abîme de malheurs.

Pendant le temps que le roi demeura dans l'inaction à l'Écluse, le désordre s'introduisit dans cette nombreuse armée. Les vivres coûtaient cher ; les chevaliers payaient quatre francs ce qui n'en valait qu'un, et bientôt l'argent leur manqua. Ils ne touchaient pas un denier de leur solde, tandis que les grands seigneurs se faisaient payer exactement de leurs gages par les trésoriers des guerres. Lorsqu'ils parvenaient à toucher une faible partie de ce qui leur était dû, ils abandonnaient l'armée et s'en retournaient chez eux. Tout le monde murmurait contre le duc de Berri, et le soldat, livré à la licence, dévastait les provinces de Picardie et de Flandre, qui essayaient ainsi les horreurs de la guerre préparée contre les Anglais. Cette conduite indignait surtout les Flamands, qui n'avaient point encore oublié la funeste bataille de Roosebeke et les cruautés des Français. Dans tous leurs discours ils laissaient voir la haine qui les animait. « Pourquoi, disaient les bourgeois et principalement les gens de métiers, pourquoi ce roi ne se hâte-t-il pas de partir pour l'Angleterre ? Pourquoi foule-t-il si longtemps notre pays ? Ne sommes-nous pas assez pauvres, pour que les Français viennent encore nous appauvrir ? Vous ne les verrez passer en Angleterre de cette année. Ils pensent qu'ils se rendront promptement maîtres de ce pays, mais ils se trompent. L'Angleterre n'est pas contrée si facile à conquérir. Les Anglais, ajoutaient-ils encore, sont d'autre condition que les

Français. Que feront-ils en Angleterre ? Quand les Anglais ont envahi leur pays, les Français se renfermaient dans leurs châteaux forts et dans leurs bonnes villes ; ils fuyaient devant l'ennemi, comme l'alouette fuit devant l'épervier. « C'était surtout à Bruges, qui avait plus à souffrir que les autres villes, qu'éclataient ces violents murmures, et une révolte générale était à craindre. Déjà les gens de métiers prenaient les armes et se rendaient sur la place du Grand-Marché, où ils devaient se réunir ; et il ne serait pas rentré un baron, un chevalier, ni un écuyer en France. Par bonheur pour les Français, le sire de Ghistelles se trouvait alors à Bruges. Quand il sut que le peuple s'armait, il comprit que c'était pour tout perdre, et sans remède. Il monta à cheval, avec cinq ou six de ses hommes, se mit à parcourir les rues, et s'adressant à tous ceux qu'il rencontrait armés ou se dirigeant vers le Grand-Marché : « Bonnes gens, leur disait-il, où allez-vous ? Vous voulez vous perdre. N'avez-vous pas assez guerroyé ? Et n'êtes-vous pas encore tous les jours empêchés de gagner votre pain ? Retournez dans vos maisons, car vous pourriez exposer Bruges à une entière destruction. Ne savez-vous pas que le roi et toutes les forces de la France occupent ce pays ? » Le sire de Ghistelles parvint à les calmer par ses douces paroles et par ses sages conseils : ils lui obéirent, et rentrèrent dans leurs maisons<sup>1</sup>.

Au milieu de ces difficultés, on apprit que le duc de Berri avait quitté Paris, et qu'il s'avancait à petites journées. De son côté, le connétable s'était mis en mer avec une flotte de soixante-douze vaisseaux, après avoir chargé la ville de bois sur les plus grands bâtiments. Mais alors on éprouva combien il est important, dans une guerre, de choisir les occasions favorables. Le temps, qui avait été beau et calme pendant trois mois, changea tout à coup. Il s'éleva une tempête affreuse, qui dispersa sa flotte pendant son voyage de Tréguier à Sluys. Sept de ses vaisseaux, qui portaient des munitions de toute espèce, furent jetés sur les côtes de la Zélande, et trois autres, chargés des débris de l'énorme forteresse, furent transportés par l'ouragan jusque dans la Tamise, et tombèrent avec les charpentiers au pouvoir des Anglais. Le connétable parut quelques jours après en face de l'Écluse, avec les débris de sa flotte, qu'il était parvenu à rallier.

Le duc de Berri ne rejoignit l'armée que le 14 octobre. « Ah ! ah ! bel oncle, dit le jeune roi en le voyant, je vous ai si ardemment désiré, et vous avez mis tant de lenteur à venir. Pourquoi avez-vous tant tardé ? Nous devrions être déjà en Angleterre et avoir combattu nos ennemis. » Le duc, peu soucieux des reproches du jeune roi, ne fit qu'en rire, excusa son retard par de frivoles raisons, et ne dit pas tout ce qu'il pensait. Il examina cependant tous les préparatifs, ce qui fit croire à l'embarquement ; et chaque jour on disait : « Nous partirons demain. » Mais le duc voyait avec plaisir que tout concourait à rompre une entreprise qu'il avait désapprouvée. En effet, le vent, devenu contraire, et soufflant quelquefois avec fureur dans le port même, rompant les câbles, dispersa et engloutit quelques navires. A la tempête, succédèrent des pluies continuelles, des orages terribles qui déracinaient les arbres, renversaient les tentes et les maisons. Alors, sans écouter l'impatience des chevaliers et de quelques jeunes princes du sang royal, qui s'étaient placés en tête de la flotte pour aborder des premiers en Angleterre, il représenta, au bout d'une semaine, que la saison était trop avancée, et que ce serait une folie de tenter la mer au milieu des tempêtes, d'exposer le roi et toutes les forces de la France à une ruine presque certaine. Il fut décidé, par le conseil, que les hommes d'armes seraient renvoyés dans leurs foyers, que le roi retournerait à Paris, et que l'entreprise serait remise au mois

---

<sup>1</sup> Froissart.

d'avril ou de mai de l'année suivante. Ainsi fut rompu le projet de descente en Angleterre, qui coûta au royaume de France trente fois 100.000 francs d'or<sup>1</sup>. « L'Océan garda encore cette fois son île, comme il l'a fait contre Philippe II, contre Bonaparte<sup>2</sup>. »

Il serait difficile d'exprimer le mécontentement des chevaliers et des grands seigneurs, à la nouvelle de la résolution du conseil. Un grand nombre d'entre eux, et particulièrement ceux des parties les plus éloignées de la France, le comte de Savoie, le comte d'Armagnac, avaient éprouvé les fatigues d'une longue route et avaient dépensé d'énormes sommes, et ils se voyaient obligés de partir sans avoir vu l'Angleterre, ce pays dont les riches dépouilles devaient largement les indemniser. Ils laissèrent leurs officiers pour vendre les provisions qu'ils avaient amassées à grands frais ; mais la vente en fut difficile, car les objets qui avaient coûté cent francs se donnaient pour dix, et quelquefois à plus vil prix encore. Le Dauphin d'Auvergne, qui avait dépensé 10.000 francs en provisions, n'en retira pas mille. Les soldats, qui n'avaient pas reçu leur solde, s'en retournèrent, selon la coutume, en laissant partout des traces de leurs dévastations. Lorsqu'ils apprirent l'issue d'une expédition qui leur avait inspiré tant d'alarmes, les Anglais se livrèrent dans Londres à une joie immodérée, et célébrèrent leur délivrance par des fêtes de plusieurs jours. Enfin, dès qu'il fut possible de tenir la mer, l'amiral, comte d'Arundel, à la tête de son escadre, vint assaillir le reste de la flotte qui se trouvait encore dans le port de l'Écluse, brûla un grand nombre de ces navires si richement décorés, et prit quelques vaisseaux de charge, où il trouva 2.000 tonneaux de vin. La belle ville de bois, qui n'était plus entière, fut laissée par le roi au duc de Bourgogne, qui voulait la faire dresser auprès de l'Écluse, pour en être comme la citadelle : autre projet non moins frivole, et qui ne reçut point non plus d'exécution.

Tandis que la France était si cruellement pressurée, Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, prince du sang, gendre de Jean-le-Bon et aïeul du roi, descendait dans la tombe. La mort de ce prince, que ses ténébreuses infamies et les maux qu'il avait causés en France, avaient rendu généralement odieux dans ce pays, a été diversement racontée. Une lettre que l'évêque d'Acqs écrivit à la reine douairière sa sœur, nous dit qu'il était tombé malade dès le 17 septembre, et qu'après avoir détesté ses fautes et s'être préparé à la mort en prince chrétien, il avait cessé de vivre le 1er janvier (1387). D'autres ont prétendu, et c'est l'opinion la plus suivie, que, pour ranimer ses forces épuisées par la débauche et par la vieillesse, il avait coutume, d'après le conseil de ses médecins, de s'envelopper de draps imprégnés d'esprit-devin et cousus sur tout son corps ; qu'une nuit, l'officier chargé de ce soin, au lieu de rompre le fil quand il eut fini, approcha imprudemment un flambeau pour le brûler ; que le feu se communiqua du fil au drap qui fut bientôt enflammé, et que le roi Charles, dévoré par les flammes, sans qu'on pût lui porter remède, expira au bout de trois jours, dans les plus cruelles souffrances et en poussant d'horribles cris. Cette mort épouvantable fut regardée comme une punition divine.

En licenciant la grande armée de l'Écluse, le roi et les princes n'avaient pas résolu pour cela de cesser la guerre contre les Anglais ; il fut donc arrêté qu'un corps considérable de troupes françaises passerait les Pyrénées, sous les ordres du duc de Bourbon et des sires de Lignac et de Passac, pour aller au secours du

---

<sup>1</sup> Froissart. — Juvénal des Ursins.

<sup>2</sup> Michelet.

roi de Castille contre le duc de Lancastre. Ce prince, qu'une flotte magnifiquement équipée avait débarqué avec 20.000 hommes sur les côtes de la Corogne, avait fait la conquête de la Galice et était entré en triomphateur dans le royaume de Portugal. Accueilli avec transport par le souverain de cette contrée, le duc lui avait accordé la main de Philippa, sa fille aînée. Au printemps il pénétra dans le royaume de Léon avec le roi de Portugal ; mais les succès des armes anglaises ne devaient durer qu'une saison ; le climat brûlant et aride détruisit ses troupes, et le roi de Castille, à la tête d'une puissante armée, laissa le temps et la disette consumer insensiblement son ennemi, et reprit toutes les villes conquises. Bourbon, quoique sage et habile, perdit beaucoup de temps à faire ses préparatifs ; il s'arrêta un mois dans Avignon, afin de concerter avec le pape les moyens de reconquérir le royaume de Naples pour la reine de Sicile. Après avoir reconnu l'impossibilité de ce projet, il passa les Pyrénées, descendit en Espagne, et fut reçu avec joie et reconnaissance par le roi de Castille. Mais déjà les hostilités languissaient par suite des pertes des Anglais et de la maladie dangereuse qui retenait le duc de Lancastre à Saint-Jacques-de-Compostelle. D'ailleurs les deux partis désiraient la paix ; aussi Bourbon prit bientôt congé de son allié. De l'argent nécessaire à la solde des troupes et de tous les présents magnifiques que lui envoya le roi, il n'accepta que quelques chevaux, quelques mulets et des chiens de chasse. Cette expédition ne fut cependant pas sans résultats : elle étendit l'influence française dans l'Aragon et la Navarre, dont les rois reconnurent avec la France pour souverain pontife le pape d'Avignon. Le duc de Lancastre, revenu de ses ambitieuses espérances et forcé de faire la paix, se rembarqua avec les débris de ses troupes et rentra en Guyenne.

Comme le temps de la campagne approchait, le roi et les princes tinrent un grand conseil sur ses opérations. On abandonna le projet de conquête de l'Angleterre ; mais pour faire expier aux orgueilleux insulaires les malheurs qu'ils avaient tant de fois causés à la France, on résolut de jeter dans leur île 6.000 hommes d'armes, 2.000 arbalétriers et 6.000 soldats armés à la légère. Deux flottes s'assemblèrent donc : l'une à Harfleur, sous les ordres de l'amiral Jean de Vienne, du comte de Saint-Pol et du sire de Couci ; l'autre, sous le connétable de Clisson. Les discordes qui déchiraient alors l'Angleterre semblaient offrir une occasion favorable à cette nouvelle expédition ; aussi le connétable pressait-il les deux armements avec toute l'activité dont il était capable. Mais un événement inattendu fit encore manquer l'entreprise projetée, et protégea une seconde fois les Anglais contre les coups de leurs ennemis. Le duc de Bretagne, Jean de Montfort, nourrissait contre Olivier de Clisson une vieille haine que de nouveaux motifs rendaient chaque jour plus implacable. Faible au point d'être importuné de la réputation du grand capitaine, il le voyait avec peine chargé de la nouvelle commission qu'il exerçait à Tréguier, et supportait impatiemment la nécessité de lui obéir. Les alliances que le connétable avait dans la Bretagne par sa femme, par sa fille et par ses sœurs, le rendaient si puissant dans ce pays, que le duc voyait moins en lui un vassal qu'un rival capable de balancer son autorité, surtout depuis qu'il était revêtu de la première dignité de la couronne. Afin qu'il ne manquât rien au ressentiment du duc, Olivier de Clisson avait racheté des mains des Anglais, pour la somme de 120.000 livres, qui équivalaient à plus d'un million de notre monnaie d'aujourd'hui, le fils aîné de Charles de Blois, retenu captif depuis trente-trois ans dans la tour de Londres. Le prince, reconnaissant de ce service signalé, avait épousé la fille de son libérateur. Le duc n'avait laissé échapper aucune de ces circonstances. Il crut voir déjà le comte Jean de Penthièvre, soutenu du connétable son beau-père, s'efforçant de réveiller la

guerre civile en Bretagne, de lui arracher la couronne ducale, et de le réduire encore une fois à fuir avec sa famille de contrée en contrée, exposé à tous les malheurs qu'il avait surmontés avec tant de peine. Bientôt la fureur succéda à ces réflexions inquiètes, et il jura de perdre, à quelque prix que ce fût, le connétable, dans lequel il ne voyait plus qu'un ennemi déclaré.

Déjà les préparatifs confiés à l'activité d'Olivier de Clisson étaient achevés, et les troupes à la veille de s'embarquer, lorsque Jean de Montfort convoqua ses états à Vannes, non loin de laquelle il faisait élever le grand et beau château de l'Hermine pour en être la citadelle, et pour lui servir à lui-même de maison de plaisance. Il fit aussi venir un corps de ses meilleures troupes, dans l'intention de faire arrêter le connétable. En proie aux passions qui troublaient sa raison et son jugement, peu d'accord avec lui-même, il ne savait s'il le ferait périr ou s'il livrerait aux Anglais leur plus mortel ennemi, afin de les rattacher plus étroitement à ses intérêts, qu'ils semblaient abandonner. Les barons de Bretagne vinrent en grand nombre au parlement ; sur une invitation affectueuse, Clisson s'y rendit aussi avec ses amis. On n'y parla que des choses qui concernaient le duc et le pays, et on garda le silence sur l'entreprise préparée contre les Anglais. Le parlement dissous, le duc donna un repas magnifique aux seigneurs qui y avaient assisté. Reçu avec les façons les plus aimables, le connétable, si grave et si sérieux à la tête des armées, s'abandonna volontiers à la joie la plus franche. A son tour, il les pria d'accepter une fête le lendemain. La plus grande partie des barons y assistèrent ; vers la fin du repas, les convives furent agréablement surpris par l'arrivée imprévue du duc. A son entrée, tous se levèrent en s'écriant : « Voici Monseigneur ! » et lui firent l'accueil qui convenait à son rang. Il s'assit au milieu d'eux, et montra cette gaieté qui sait faire naître la confiance. Il mangea, et voulut boire dans la même coupe que le connétable. « Beaux seigneurs, mes amis et mes compagnons, leur dit-il ensuite, que Dieu vous accorde un heureux voyage et un heureux retour ! Que le succès accompagne vos armes ! — Dieu puisse vous le rendre, Monseigneur, » répondirent-ils. Et comme ils allaient se séparer, le duc engagea Clisson à venir voir le château de l'Hermine. Le connétable monta donc à cheval avec le sire de Laval, son beau-frère, Beaumanoir et quelques autres chevaliers. Clisson et Laval arrivèrent les premiers ; Beaumanoir était resté en arrière.

Le duc promena le connétable de chambre en chambre, lui faisant tout voir, et demandant son avis sur les distributions ; ils burent ensemble dans le cellier. Parvenus à l'entrée de la grosse tour, le duc feignit d'être las, s'arrêta à causer avec Laval, et invita le connétable à y monter seul. Clisson monta l'escalier sans défiance ; mais à peine eut-il franchi le premier étage, que la porte se ferma brusquement, et que des soldats apostés se jetèrent sur lui et le chargèrent de fers. Ivonet, l'un d'eux, lui passa une chaîne autour du cou et lui mit les fers aux pieds. On l'enferma ensuite dans une des chambres de la tour, et en le quittant, un autre soldat, nommé Bernard, lui jeta par pitié un manteau sur les épaules. Aussitôt que Laval vit la porte de la tour fermée, et qu'il entendit le bruit qui accompagnait les actes de violence commis sur le connétable, il soupçonna quelque trahison. Il n'en douta plus lorsque tournant les yeux sur le duc il le vit pâlir et se troubler. « Ah ! Monseigneur, s'écria-t-il, pour Dieu, merci, que voulez-vous faire ? N'ayez aucun mauvais dessein contre mon beau-frère. — Sire de Laval, montez à cheval, répondit le duc, et partez d'ici ; vous pouvez quitter ces lieux, si vous voulez ; je sais ce que j'ai à faire. — Monseigneur, répliqua le

sire de Laval avec fermeté, jamais je ne partirai sans mon beau-frère le connétable<sup>1</sup>. »

Dans ce moment, le sire de Beaumanoir, que le duc haïssait mortellement, arriva rempli d'effroi : on venait de fermer toutes les portes de Vannes, et toutes les troupes avaient pris les armes. Beaumanoir demanda aussi le connétable. Dans un premier moment de fureur, le duc s'avança sur lui, le poignard à la main : « Veux-tu être au point où est ton maître ? lui dit Montfort. — Monseigneur, répond Beaumanoir, je crois que mon maître est bien. — Et toutefois, reprend le duc, je te demande si tu veux être ainsi ? — Oui, Monseigneur. — Or ça, s'écrie Montfort levant son poignard, puisque tu veux être ainsi, il faut te crever un œil, tu seras borgne comme lui. » Cette menace était d'autant plus odieuse, que le connétable avait perdu un œil en combattant pour sa cause à la bataille d'Auray. « Monseigneur, lui dit Beaumanoir en se jetant à ses genoux, il y a tant de bonté et de noblesse en vous, que, s'il plaît à Dieu, vous nous rendrez justice, car nous sommes à votre merci ; c'est à votre requête et à votre prière que nous sommes venus ici en votre compagnie ; ne vous déshonorez pas pour accomplir le seul projet que vous avez conçu ; il en serait trop grande nouvelle. » Un sentiment d'honneur, plutôt que ces remontrances et ces prières, retenant le bras de Montfort : « Va, va, répliqua-t-il, tu n'auras ni pis ni mieux que lui<sup>2</sup>. » Sur son ordre, des soldats entraînent le sire de Beaumanoir, qui fut aussitôt jeté dans la tour, chargé de fers comme le connétable. Le duc retourna ensuite dans son palais. Laval le suivit, plein d'étonnement et de douleur, ne voulant pas le quitter qu'il n'eût obtenu la liberté de l'illustre prisonnier.

A la nouvelle de ce qui s'était passé au château de l'Hermine, les seigneurs furent émus et saisis d'indignation. Les plus audacieux voulaient tirer de cruelles représailles de ce duc déloyal, de ce prince tout Anglais qui avait osé se conduire d'une manière aussi infâme à l'égard du plus illustre des barons de Bretagne, du plus fidèle serviteur du roi de France. Mais les moins emportés, pleins de confiance dans la sagesse et l'éloquence du sire de Laval, qui saurait bien remettre le duc dans la bonne voie, vinrent à bout de calmer cette exaspération, dont les suites pouvaient être si funestes.

Cependant Olivier de Clisson, chargé de fers, plongé dans un humide cachot, n'avait point d'espérance d'échapper à la mort. Par trois fois il fut délivré de ses chaînes, et le duc lui fit mettre la tête sur le billot. Enfin il appela le commandant du château, le sire de Bavalan, et lui ordonna qu'il fût mis dans un sac et jeté cette nuit même dans la mer. Bavalan, avec cette respectueuse liberté que donnent de longs services et un attachement inviolable à la personne du prince, lui représente toute l'horreur de cette action et les dangers dans lesquels elle pouvait le précipiter, et le conjure de renoncer à ce dessein. Les conseils, les supplications, rien ne peut apaiser la fureur de Montfort. Il réitère fièrement ses ordres, et ajoute que la tête de Bavalan répondra de leur exécution. Ce dernier se retire en promettant d'obéir. Mais averti par Bavalan, le sire de Laval vint se jeter aux genoux du duc, lui rappela toute la vie du connétable ; c'était lui qui avait été des premiers à le saluer duc de Bretagne, qui avait combattu avec tant de valeur pour assurer le succès de sa cause ; il avait perdu un œil à son service, et dans toutes les circonstances il lui avait montré une inviolable fidélité. Voyant que tous ces souvenirs ne servaient qu'à donner de nouvelles forces à la haine et

---

<sup>1</sup> Froissart.

<sup>2</sup> Froissart.

aux résolutions du prince, Laval osa lui représenter l'infamie dont il se couvrirait s'il assassinait le connétable ; qu'il n'y aurait en Bretagne ni chevalier, ni écuyer, ni cité, ni château, ni bonnes villes, qui ne le détestât à la mort, et qui ne voulût le chasser de son héritage. Il lui rappela la dignité de Clisson, les bontés dont le roi l'entourait, et l'assura que Charles VI tirerait une éclatante vengeance de la mort injuste d'un si noble chevalier. Irrité de la liberté de ce discours, le duc lui ordonna de se retirer, pensant que ces importunités cesseraient par la mort du connétable.

A minuit, au moment où Bavalan devait exécuter ses ordres, Montfort tombe dans une extrême agitation. Lorsqu'il croit sa vengeance satisfaite, les prédictions sinistres de Laval et de Bavalan viennent le troubler. Il envisage la foi violée, les amis et les parents du connétable se levant en armes pour le venger ; un jeune roi furieux rassemble toutes les forces de son royaume pour tirer raison d'un affront si sanglant. Il voit la Bretagne livrée à toutes les horreurs de la guerre, les villes prises et incendiées, lui-même fugitif et dépouillé ; sa femme et ses enfants, qu'il aimait tendrement, dans les fers ou errants. Il était dans ce trouble affreux, lorsque Bavalan entra dès le grand matin dans sa chambre. « Monseigneur, lui dit-il, vous êtes obéi. — Quoi ! s'écria le duc, Clisson est mort ? — Oui, Monseigneur, répondit Bavalan. Cette nuit, après l'avoir noyé, j'ai retiré son corps de la mer pour l'inhumer dans un coin du château. — Ah ! s'écria le duc, plutôt à Dieu, messire Jehan, que je vous eusse cru ! Plût à Dieu que vous ne m'eussiez pas obéi ! Retirez-vous, et que je ne vous voie plus. » Bavalan se retire aussitôt, et le laisse abandonné à son désespoir. Le duc, enfermé seul, tourmenté par les remords et la crainte, refusait de prendre aucune nourriture, ses convulsions étaient horribles.

Vers le soir, le sire de Bavalan revint ; il trouva le duc pâle et défiguré. A la vue de ce désespoir, Bavalan se jette aux pieds du prince, et lui apprend que, prévoyant sa douleur et les suites funestes de sa colère, il n'a pas cru devoir exécuter l'ordre fatal, et que le connétable vit encore. Rappelé à la vie par ces paroles, Montfort le relève précipitamment, l'embrasse, l'appelle son ami, son fidèle serviteur, et récompense une si salutaire désobéissance par un présent de 10.000 florins, pris sur son épargne. Bavalan avait rendu le calme au duc de Bretagne ; mais il ne lui avait pas ôté la haine qu'il avait au cœur contre Clisson. Il fit revenir le sire de Laval, et ne chercha plus qu'à tirer le meilleur parti possible de la prison de son ennemi. Après avoir exagéré tous les torts dont il accusait le connétable, il lui dit qu'à sa considération il avait bien voulu faire grâce à Clisson, mais à condition qu'il rachèterait sa vie et sa liberté par le paiement d'une rançon de 100.000 francs d'or, payables comptant, et par la remise de la ville de Jugon et des trois châteaux de Blain, de Josselin et de Lamballe. Le sire de Laval n'hésita point à tout promettre pour obtenir la délivrance de son beau-frère. Il lui fut ensuite accordé de descendre dans la tour, où il trouva le connétable garrotté par une triple chaîne. Clisson, qui se croyait perdu sans ressource, accepta la liberté et la vie au prix fixé par le duc ; et Beaumanoir, délivré de ses fers au moment où il attendait aussi la mort, fit ouvrir les châteaux du connétable au duc, et lui apporta la rançon exigée, qu'il avait recueillie en peu de jours. Le connétable sortit alors de prison, et *tandis qu'il était encore dans le trouble et la joie de sa délivrance*, dit Sismondi, il ratifia le traité de l'Hermine, monument de l'injustice et de la trahison du duc de Bretagne.

Olivier de Clisson, ne respirant à son tour que la haine et la vengeance, ne resta pas en Bretagne ; il se mit en route pour Paris, où il arriva avec une extrême

diligence. Il s'arrêta un moment en son hôtel, et se rendit immédiatement au Louvre pour se présenter au roi et à ses deux oncles, les ducs de Berri et de Bourgogne. Il était accompagné des gens de sa maison et d'un nombreux cortège. « Très-redouté sire, dit-il en mettant un genou en terre devant le jeune roi, votre père, à qui Dieu pardonne ses fautes, me créa connétable de France. Je ne me suis point rendu indigne de cet office ; et si quelqu'un, excepté vous et messeigneurs vos oncles, soutenait le contraire, et voulait dire que j'aie manqué à vous et à la noble couronne de France, je jetterais ici le gage du combat. » A ces mots il s'arrêta, le roi et tous les autres gardèrent le silence, et le connétable continua ainsi : « Très-cher sire et noble roi, il est arrivé, tandis que je remplissais mon office de connétable, que le duc de Bretagne m'a pris et retenu dans son château de l'Hermine, et a voulu me mettre à mort, sans autre raison que sa colère et sa volonté. De fait, il eût accompli son dessein si Dieu et mon beau-frère Laval ne m'eussent aidé. Je n'ai pu obtenir ma liberté qu'en abandonnant une de mes villes de Bretagne et trois châteaux forts, et en payant la somme de 100.000 francs. Très-cher sire et noble roi, le grand affront et le dommage que m'a fait le duc de Bretagne concernent grandement Votre Majesté Royale. Par ce moyen, a été arrêtée la guerre que mes compagnons et moi espérions faire pour vous. Incapable désormais de remplir honorablement l'office de connétable, je vous supplie de le reprendre et d'en disposer. — Connétable, dit le roi, nous savons bien qu'on vous a fait injure et dommage, et que c'est grandement au préjudice de nous et de notre royaume. Nous mandrons incontinent nos pairs de France, et nous examinerons ce qu'il conviendra de faire. N'ayez point d'inquiétude, justice vous sera rendue. » Le roi le prit alors par la main, et le releva en ajoutant : « Connétable, nous ne voulons pas que vous quittiez votre office ; mais nous voulons que vous le conserviez tant que ce sera notre volonté<sup>1</sup>.

Le roi avait été fortement ému d'abord de l'outrage fait à son connétable ; mais la légèreté de sa jeunesse lui faisait promptement abandonner les affaires sérieuses, et le royaume était gouverné par les ducs de Bourgogne et de Berri. Ces deux princes avaient peu de bienveillance pour Clisson ; ils redoutaient l'influence qu'il pouvait exercer sur l'esprit du roi, qui aimait la guerre. Ils le blâmèrent de son imprudence d'avoir quitté son armée pour assister aux états de Vannes, et de s'être laissé prendre comme un enfant, et se montrèrent assez froids pour lui faire rendre la justice qu'il réclamait. Clisson vit bien qu'ils ne prenaient pas la chose aussi vivement que le roi, et il s'en retourna tristement à son hôtel. Il y reçut bientôt la visite empressée de l'amiral de France, du sire de Couci, du sire de Saint-Pol, et d'une foule d'autres seigneurs ses amis, qui lui conseillaient de se retirer quelques jours à Montlhéry, que le roi venait de lui donner ; ils lui promirent prompte et bonne justice. Du reste, l'opinion de la noblesse et des gens de guerre se prononça avec tant d'énergie, que les oncles du roi pensèrent qu'ils ne pouvaient s'empêcher de s'occuper de cette affaire et de rendre justice au connétable. On résolut d'envoyer trois hommes sages, l'évêque d'Évreux, l'amiral Jean de Vienne et le sire de Bueil, pour sommer le duc Jean de donner satisfaction sur la prison du connétable, de lui restituer les villes et châteaux, ainsi que l'argent qu'il lui avait pris, et de venir à Paris s'excuser devant le conseil du roi.

Le duc accueillit les envoyés avec la plus grande courtoisie, et cependant sa réponse fut pleine de hauteur ; tant il était aveuglé par la haine qu'il portait au

---

<sup>1</sup> Froissart, livre III.

connétable. Il prétendit qu'il avait usé de son droit en châtiant son sujet et son vassal, qu'il avait justement puni ses félonies, et qu'il soutiendrait jusqu'à l'extrémité le traité de l'Hermine. Il regrettait toujours de ne l'avoir pas fait mourir, et se préparait à la guerre. Il cherchait les moyens de se faire aimer et craindre des bonnes villes de son duché ; il renouait ses intelligences avec les Anglais, qui lui promettaient une Hotte, et écrivait au roi de Navarre, Charles III, son beau-frère, pour l'engager à une diversion en sa faveur. Mais Clisson, comprenant que personne ne se chargerait du soin de sa vengeance, avait formé une ligue dans laquelle les sires de Rohan, de Beaumanoir et plusieurs autres seigneurs de marque s'étaient empressés d'entrer, et avait commencé la guerre en son propre nom. Déjà il s'était emparé de Saint-Malo et de Saint-Mathieu, deux ports de Bretagne, de quelques autres places moins importantes, et de celles que le traité de l'Hermine lui avait enlevées, lorsque Montfort commença de craindre l'issue de cette guerre. Comptant peu sur les secours de l'Angleterre, agitée par des troubles civils, et cédant aux prières de ses conseillers, que sa résistance alarmait, il consentit à lever la saisie des châteaux du connétable, et à donner des gages pour les 100.000 francs qu'il avait touchés, jusqu'à la sentence du conseil du roi, devant lequel il s'engageait à comparaître (31 décembre 1387). Ce ne fut qu'au mois de juin de l'année suivante que le duc de Bretagne consentit à se mettre en route pour se présenter au roi, à Paris. Les ducs de Berri et de Bourgogne allèrent au-devant de lui jusqu'à Blois, et le 23 il fit son entrée solennelle dans la capitale, entouré d'un brillant cortège de chevaliers. Le peuple s'était porté en foule sur son passage ; chacun voulait voir ce prince si fameux par ses disgrâces et par sa fortune, et qui avait lutté si longtemps contre toutes les forces de la France. Le lendemain, il se présenta devant le roi, et lui rendit hommage de son duché.

Charles VI, qui avait déjà oublié sa colère, fit un accueil gracieux à Montfort, et voulut qu'il logeât au Louvre. Il lui pardonna, moyennant la restitution des 100.000 francs que Clisson avait été obligé de lui donner. Le connétable comprit alors qu'il fallait renoncer à l'espoir de sa vengeance, et en habile et sage courtisan il ne s'opiniâtra pas à pousser à bout son ennemi. Il consentit même à ce que le parlement jugeât l'affaire comme un procès civil. Un mois après, le chancelier prononça la sentence qui condamnait le duc de Bretagne à la restitution des places enlevées au connétable, avec tous les bijoux et meubles qui s'y trouvaient, et le traité de l'Hermine fut solennellement annulé. Le jeune roi fit ensuite manger à sa table le duc et le connétable, et leur fit jurer la paix. Mais leurs lèvres seules la jurèrent, et ils se séparèrent moins réconciliés que jamais<sup>1</sup>.

Le roi s'était empressé de sacrifier la querelle du connétable à la sienne propre ; car en ce moment toutes ses pensées étaient tournées vers la vengeance qu'il se préparait de tirer d'une extravagante provocation. Guillaume de Juliers, duc de Gueldre, prince jeune, téméraire, ambitieux, et d'une humeur chevaleresque, était en guerre avec la duchesse de Brabant, tante du duc de Bourgogne, pour la possession de quelques places des bords de la Meuse. Irrité de l'assistance que le roi de France et Phi-lippe-le-Hardi prêtaient à la duchesse, qui avait reçu du dernier deux cent vingt hommes d'armes, commandés par le sire de la Trémoille, ce prince se vendit aux Anglais pour une pension de quatre mille francs d'or, et fit hommage à Richard II. D'autant plus hardi qu'il n'avait rien à perdre, il osa même, contre les avis de son père, homme d'une prudence rare, et depuis

---

<sup>1</sup> Froissart. — Juvénal des Ursins.

longtemps allié de la France, envoyer à Charles VI des lettres de défi, dont la suscription ne contenait que ces paroles : A Charles de Valois, sans lui donner le titre de roi. Ce prince ressentit vivement l'insolence du duc de Gueldre ; il jura d'en tirer une éclatante vengeance, et d'aller châtier en personne l'audace de ce petit duc allemand. Il eut été sans doute plus sage de le mépriser, ou de se reposer sur quelqu'un de ses généraux du soin de l'humilier ; mais le jeune roi, excité d'ailleurs par le duc de Bourgogne, dont l'intérêt, comme héritier de la duchesse, était de dompter ce voisin turbulent, voulut en tirer lui-même réparation. « Il fit faire contre cet imperceptible duc de Gueldre, presque autant d'efforts qu'il en aurait fallu pour conquérir l'Angleterre<sup>1</sup>. » Il rassembla en Champagne 15.000 lances et 80.000 hommes d'infanterie, et de nouvelles tailles furent mises sur le peuple.

Pour arriver en Gueldre, le chemin le plus court et le plus facile était de traverser la Flandre et le Brabant ; mais sur la proposition du duc de Bourgogne, qui voulait ménager un pays ami et connu, on conduisit l'armée par les Ardennes et le Luxembourg, lieux incultes et de difficile transport pour les vivres. On fut obligé de faire marcher en avant 2.500 hommes armés de haches, pour aplanir les chemins, combler des marais, et ouvrir un passage à l'armée dans le pays des Ardennes. Les officiers et les soldats éclatèrent souvent en murmures et en plaintes dans cette route où ils avaient à traverser des vallées marécageuses et de vastes forêts, des rochers et des montagnes à franchir. Après avoir passé la Meuse à Mouzon, l'armée entra dans le duché de Juliers, où elle exerça quelques ravages, et commença la guerre en Gueldre. Mais le jeune duc, après avoir résisté à toutes les sollicitations de ses amis qui l'engageaient à donner satisfaction au monarque offensé, céda enfin à la menace que lui fit son père de le déshériter de son duché de Juliers, et promit de venir implorer la clémence du roi. Charles écouta les prières de l'archevêque de Cologne, de l'évêque de Liège et du duc de Juliers. Le téméraire qui avait osé l'insulter fut reçu à s'excuser ; il parla à genoux au roi, désavoua sa lettre de défi, comme ayant été écrite sur son blanc-seing, à son insu, par les chevaliers chargés de négocier son alliance avec le roi d'Angleterre, son parent. Le prince s'engagea ensuite par serment à ne jamais faire la guerre au roi de France sans le prévenir une année d'avance ; enfin il lui offrit de remettre entre ses mains la ville de Grave, et toutes celles dont il s'était emparé en Brabant, le laissant ainsi seul arbitre de ses différends avec la duchesse (13 octobre 1388).

Après avoir terminé cette querelle, qui coûta plus à la France qu'une guerre sérieuse et importante, le roi précipita son retour ; car la mauvaise saison s'avancait. Déjà les chemins étaient impraticables ; aussi l'armée rencontra-t-elle de grandes difficultés et même de grands dangers. Des chariots destinés à transporter les bagages s'embourbèrent et se perdirent dans les rivières débordées ; quelques-uns renfermaient de la vaisselle d'or et d'argent. Des bandes de maraudeurs allemands enlevèrent une partie du bagage de l'arrière-garde, et emmenèrent prisonniers plusieurs nobles chevaliers. Le passage de la Meuse, grossie par les pluies d'automne, fut difficile ; il s'y noya beaucoup de soldats et de bêtes de somme<sup>2</sup>. Enfin, cette armée si brillante et si bien équipée au départ, regagna les frontières de la Champagne dans un état déplorable, après une marche qui ressemblait à une affreuse déroute. Elle murmurait hautement contre le duc de Bourgogne, l'unique auteur de cette absurde

---

<sup>1</sup> Michelet.

<sup>2</sup> Juvénal des Ursins. — Religieux de Saint-Denis.

expédition. Le peuple lui-même, si cruellement opprimé par les déprédations financières des oncles du roi, osa unir ses plaintes à celles de la noblesse. Ce concert de plaintes et de murmures trouva d'éloquents interprètes dans les vieux compagnons d'armes de Bertrand du Guesclin, qui avec de faibles ressources avaient obtenu de brillants succès, dans les membres du conseil opposés aux ducs de Bourgogne et de Berri, dans les anciens serviteurs de Charles V, qui s'élevaient contre leur administration rapace et inepte, et conseillaient au roi de gouverner par lui-même. Celui qui contribua le plus à lui faire connaître l'opinion de l'armée, de la noblesse et du peuple, fut son frère, le duc de Touraine, qui, malgré son jeune âge, était fatigué d'être dans la dépendance de ses oncles, et sut lui persuader qu'ils agissaient toujours pour leur avantage, et jamais pour le bien public.

L'armée arriva enfin à Reims, où le roi voulait mettre à exécution un projet que lui avaient inspiré les fortes impressions qu'il avait reçues. Après y avoir célébré la Toussaint, et le lendemain la fête des Morts, il assembla dans la salle de l'archevêché un grand conseil, auquel assistèrent ses oncles, son frère, ses cousins, et les principaux prélats et barons. Il demanda ensuite les moyens de rendre un peu de repos au peuple ; et sur l'invitation du chancelier, Pierre de Montagu, cardinal de Laon, prit la parole, et fit avec modération l'éloge des mœurs, de la capacité, du courage et de la prudence du roi. Puis il montra que le roi, qui allait entrer dans sa vingt-unième année, pouvait gouverner sans le secours d'autrui des peuples qui l'adoraient, et qui attendaient de sa justice et de sa bonté le prix de leur affection. Les ducs de Berri et de Bourgogne, étonnés de ce discours du cardinal, n'osèrent le contredire, et Charles, qui goûtait cet avis, remercia gracieusement ses oncles des soins donnés à son royaume et à son éducation, et leur déclara que dorénavant il gouvernerait par lui-même. Les princes, qui ne s'attendaient pas à ce subit changement, prirent congé du roi, et se retirèrent, le duc de Berri dans son gouvernement de Languedoc, et le duc de Bourgogne dans ses États. Quelque temps après, mourut empoisonné le cardinal de Laon, qui avait donné le premier son avis dans l'assemblée de Reims, et qui avait rendu un double service au royaume<sup>1</sup>.

De retour à Paris, où il fut reçu avec de grandes acclamations, le roi accorda toute sa confiance au duc de Touraine, à son oncle le duc de Bourbon, qui n'avait pris aucune part aux exactions commises par les deux princes disgraciés, et au connétable de Clisson. Devenu plus libre, il se choisit des ministres selon son cœur. La Rivière, Noviant, Montagu, le premier président Arnaud de Corbie, et le Bègue de Vilaines, ancien lieutenant de du Guesclin, partagèrent entre eux l'administration des finances, des affaires étrangères, du commerce, de la justice et de la guerre. A leur tête, le roi mit le connétable, dont le génie vaste et heureux était également propre au conseil et à l'action.

---

<sup>1</sup> Juvénal des Ursins.



## CHAPITRE III

# MAJORITÉ DE CHARLES VI

1388-1392

Ministère des Marmousets. — Sages mesures. — Prodigalités du roi. — Fêtes de Saint-Denis. — Mariage du duc de Berri. — Le frère du roi épouse Valentine de Milan. — Entrée solennelle d'Isabeau de Bavière à Paris. — Voyage du roi dans le Midi. — Supplice de Bétizac. — Croisade du duc de Bourbon contre les Sarrasins d'Afrique. — Charles VI en Touraine. — Boucicaut maréchal de France. — Traité de Tours entre Jean de Montfort et Olivier de Clisson. — Prolongation de la trêve avec l'Angleterre. — Maladie du roi. — Assassinat du connétable de Clisson. — Condamnation de Pierre de Craon. — Le roi donne à son frère le duché d'Orléans.

La France accepta avec une joie universelle la révolution subite qui venait de renverser l'administration rapace des ducs de Berri et de Bourgogne, et de porter au pouvoir les hommes politiques les plus capables du règne précédent ; ces petites gens, ces Marmousets, car on appelait ainsi les nouveaux ministres, allégeraient sans doute les maux du royaume. Alors le peuple se rattacha au jeune monarque de toute la haine qu'il portait à ses oncles, et se plut à nourrir de flatteuses espérances. Le prestige était encore augmenté par la mâle beauté du jeune roi, par ses manières courtoises et sans orgueil, par sa douceur et son affabilité, qu'on ne pouvait voir sans être porté à l'aimer. Le peuple eut bientôt lieu d'applaudir au choix des conseillers. Leur premier soin fut de conclure avec l'Angleterre une trêve de trois ans, dans laquelle se trouvèrent compris les alliés des deux couronnes. Les impôts furent diminués autant que pouvait le permettre un gouvernement qui chaque jour devenait plus coûteux ; on supprima beaucoup dépenses et d'offices inutiles, que les oncles du roi avaient accordés à leurs créatures. Pour achever de gagner l'amour des Parisiens, on leur rendit une partie de leurs privilèges, ainsi que leur prévôt des marchands, dont on fit un officier du roi. Jean Jouvenel, autrement dit Juvénal des Ursins, père de l'historien de ce nom, homme recommandable par sa sagesse et sa fermeté, également agréable au roi et au peuple, fut revêtu de cette importante prévôté. L'administration de la justice, fondement du bonheur des peuples, attira particulièrement l'attention des ministres ; ils publièrent un règlement pour le parlement, nommèrent de nouveaux baillis, de nouveaux prévôts, et réformèrent la juridiction des aides pour faciliter la levée des impôts et abrégier les procès qui en naissaient. Le gouvernement était plus sage ; mais si le roi était aimé, à cause de sa douceur et de son affabilité, il était d'une ignorance extrême et d'une prodigalité insensée, qui firent bientôt évanouir les belles espérances qu'avait conçues le peuple. A ce monarque de vingt ans, qui avait passé les premières

années de son règne dans les joies et les hasards de la guerre, il fallait des tournois pour remplacer les combats réels, des fêtes continuelles, de pompeuses cérémonies, de joyeux festins, en un mot tous les brillants hochets de la royauté. Dans sa fougue indomptable pour les plaisirs, il propageait autour de lui une licence de mœurs inconnue à la cour plus sévère de ses prédécesseurs, et ses incroyables profusions, que s'efforça vainement d'arrêter la chambre des Comptes, devenaient une calamité publique.

Lorsque Louis II, duc d'Anjou, et Charles son frère, comte du Maine, se disposaient à passer en Italie pour revendiquer la couronne de Naples, le roi voulut conférer lui-même la chevalerie à ses jeunes cousins, et solenniser cette cérémonie à Saint-Denis. Le jour en fut fixé au 2 mai, et non-seulement toute la noblesse de France, mais encore celle d'Angleterre et d'Allemagne y furent invitées. Le roi brûlait d'envie de faire briller sa magnificence et son adresse au milieu de ce vaste concours d'étrangers et de ces pompes éblouissantes ; car nul ne déployait plus de grâce et de dignité que lui dans les exercices chevaleresques. Il se rendit à Saint-Denis, la veille de la cérémonie (1er mai 1389), suivi du roi d'Arménie, du duc de Bourgogne, qui était revenu en France pour orner de son faste les fêtes données par son neveu ; des ducs de Touraine, de Bourbon, de l'infant de Navarre, de tous les seigneurs de la cour et de toute la jeune noblesse. De nobles dames, venues de toute la chrétienté, formèrent le brillant cortège d'Isabeau de Bavière et de la reine de Sicile, mère des deux futurs chevaliers. Un souper magnifique fut servi dans la salle royale, après lequel les deux jeunes princes d'Anjou furent conduits en habits d'écuyers devant les saintes reliques des martyrs, dans l'église de Saint-Denis. Suivant les lois de la chevalerie, ils devaient y passer la nuit en prières ; mais ils furent dispensés de cette cérémonie fatigante pour des enfants de dix et onze ans.

Le lendemain, sur les neuf heures, le roi entra dans l'église, revêtu de son manteau royal ; toute la cour marchait après lui. Il était précédé par deux écuyers, tenant chacun, par la pointe, une épée nue ; deux paires d'éperons dorés étaient suspendues à la garde ; venaient ensuite les deux candidats en habits de chevaliers, c'est-à-dire avec la robe et le manteau de soie rouge, fourrés de vair. Leur extrême jeunesse attirait sur eux tous les regards ; ils marchaient entre leurs parrains. Ceux du roi de Sicile, étaient les ducs de Bourgogne et de Touraine ; les parrains du comte du Maine étaient le duc de Bourbon et l'infant de Navarre. Après la messe, qui fut célébrée par l'évêque d'Auxerre, les deux jeunes princes allèrent, les mains jointes, se mettre à genoux aux pieds du roi, qui leur fit prêter serment, leur ceignit l'épée, et leur lit chausser les éperons d'or par le sire de Chauvigny. Il leur donna ensuite l'accolade, en les faisant chevaliers au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges. Cette cérémonie terminée, l'évêque leur donna la bénédiction ; aussitôt sonnèrent les trompettes et les instruments de guerre, et des hérauts firent retentir l'air des cris mille fois répétés de *Noël ! Noël ! Vivent Louis II, roi de Sicile et de Jérusalem, et Charles, comte du Maine !*

Ces princes furent ensuite conduits à la salle du banquet royal, construite en forme d'église, dans la grande cour de l'abbaye. Le reste du jour se passa en danses et en jeux, au milieu d'un nombre prodigieux de spectateurs, qui étaient accourus de toutes les provinces de la France et des royaumes étrangers.

Le jour suivant, eut lieu un tournoi solennel, moins pour illustrer la chevalerie des deux princes, que pour faire paraître l'adresse et la magnificence du roi, et des plus nobles chevaliers, l'élite de toutes les cours de l'Europe. Toute la

campagne était couverte aux environs de tentes et de pavillons superbes. Autour de la lice, qu'on avait préparée dans un champ voisin de l'abbaye, s'élevaient des échafauds construits en forme de galeries ou de tours, partagés en loges et en gradins, décorés de riches tapisseries, de légers pavillons, de bannières aux couleurs variées, de banderoles et d'écussons. Ils étaient destinés aux deux reines, aux princes et aux princesses, aux dames de la cour, et aux anciens chevaliers qui devaient juger des coups, et qui ne voyaient pas sans plaisir leur antique valeur renaître dans cet essaim de jeunes guerriers, qui se disposaient à disputer le prix de l'adresse et du courage. Une foule de ménétriers, avec toutes sortes d'instruments d'une musique guerrière, étaient prêts à célébrer les hauts faits des vainqueurs.

Le bruit des fanfares annonça l'arrivée du roi, qui parut avec son cortège, formé des princes du sang et des principaux chevaliers du royaume. Dans ce premier jour du tournoi, Charles VI fut tenant ; il portait pour emblème un soleil d'or, Vingt-deux chevaliers, qui devaient jouter, s'avancèrent ensuite, revêtus d'armures vert et or, suivis de leurs écuyers, tous à cheval. Ils étaient conduits à l'entrée de la lice par vingt-deux des plus belles dames de la cour, vêtues en amazones, avec des robes de drap vert, brodées d'or et de perles, et montées sur d'élégants palefrois. À leur tête brillait la comtesse de Saint-Pol, sœur du roi d'Angleterre. Chacune d'elles guidait le coursier de chaque chevalier par un ruban d'or ; et lorsqu'on était dans la lice, elle descendait, exhortait le chevalier à se comporter vaillamment, puis elle montait sur les échafauds. Les chevaliers fournirent leurs courses avec une adresse et une grâce merveilleuses. La comtesse de Saint-Pol distribua le premier prix à un Français, et le second à un étranger, dont l'historien n'a pas conservé le nom.

Le second jour, les écuyers furent amenés à la lice par des damoiselles, parées comme les dames de la veille ; et ils joutèrent à leur tour. Leur tenant fut le fils aîné de Philippe-le-Hardi, Jean de Nevers, qui portait pour emblème un soleil d'argent.

Le troisième jour, les chevaliers et les écuyers recommencèrent indistinctement leurs courses ; les festins, les jeux et les bals continuèrent, et une indigne mascarade, que n'empêchèrent point la présence du roi et la sainteté du lieu, termina ces jours de fêtes<sup>1</sup>.

Toujours avide d'émotions nouvelles, Charles conçut l'étrange désir de mêler aux plaisirs la pensée de la mort. Aux exercices chevaleresques, aux fêtes éblouissantes, il fit succéder une cérémonie d'un caractère plus sévère, mais non moins fastueuse. Plein d'estime et de vénération pour la mémoire de Bertrand du Guesclin, dont les exploits avaient charmé son enfance, il voulut faire rendre les honneurs funèbres à ce grand capitaine, mort depuis neuf ans, et dont les restes avaient été déposés dans le tombeau des rois. Les voûtes de l'église de Saint-Denis, changée en chapelle ardente, se revêtirent alors de leur parure de deuil ; la forme élégante des piliers disparut sous les noires tentures, et au milieu du chœur s'éleva un riche catafalque. L'ancien compagnon d'armes du héros, le sire de Clisson, menait le deuil, vêtu de noir, suivi des maréchaux de Sancerre et de Blainville, du comte de Longueville, frère de du Guesclin, et de tous ses autres parents. Ferri Cassinel, évêque d'Auxerre, célébra l'office. A l'offrande, le roi et l'évêque se rendirent à la porte du chœur. Là, quatre chevaliers, armés de toutes pièces, s'avancèrent à cheval, et offrirent quatre superbes chevaux, richement

---

<sup>1</sup> Juvénal des Ursins.

caparaçonnés aux armes de du Guesclin. L'évêque leur mit la main sur la tête, en signe d'acceptation pour l'église de Saint-Denis. Le connétable parut ensuite au milieu de huit seigneurs, portant les écus renversés en signe de deuil. Le duc de Touraine, frère du roi, vint à son tour, accompagné du comte de Nevers, du prince de Navarre et du prince Henri de Bar ; ils portaient par la pointe les épées nues du connétable. Enfin, quatre autres seigneurs, armés de pied en cap, tout vêtus de noir, ainsi que les quatre écuyers qui les conduisaient, présentèrent : les premiers, des casques du plus grand prix ; les seconds, des bannières aux armoiries de messire Bertrand. Toutes ces offrandes furent déposées devant l'autel. L'évêque prononça ensuite l'oraison funèbre du héros, dont cette triste et imposante cérémonie rappelait le souvenir. Il prit pour son texte ces paroles de l'Écriture sainte : « *Nominatus est usque ad extrema terræ* ; sa renommée a volé d'un bout du monde à l'autre, » et prouva par le récit des grands travaux de guerre de sire Bertrand, de ses merveilleux faits d'armes, de ses trophées et de ses triomphes, qu'il avait été la véritable fleur de la chevalerie, et que ceux-là seuls qui s'illustraient également par leur valeur et leur probité, à l'exemple du connétable, étaient dignes du nom de preux. Après avoir fait ce jour-là d'abondantes aumônes aux pauvres, le roi revint à Paris.

Le duc de Berri n'assista point à toutes ces fêtes, il était resté dans ses apanages, où d'autres soins l'occupaient, et le mois suivant il se rendait en Auvergne pour épouser Jeanne, fille unique de Jean II, comte d'Auvergne et de Boulogne, et d'Éléonore de Comminges. Elle n'avait encore que douze ans ; mais elle était déjà d'une beauté remarquable, d'un esprit vif et plein d'agrément. Les nouvelles noces du duc se firent avec une extrême magnificence et un grand concours de nobles chevaliers.

Vers le même temps, le mariage du duc de Touraine avec la charmante Valentine, fille de Galéas Visconti, premier duc de Milan, et d'Isabelle de France, fut célébré à Melun avec autant d'appareil et de magnificence que celui du duc de Berri. Cette princesse apportait en dot à son époux le comté d'Asti avec son territoire, et 450.000 florins d'or. Le roi alla au-devant de sa belle-sœur jusqu'à Melun, et la cour parut embellie de Valentine, qui était âgée de quinze ans seulement, et qui était aussi belle que spirituelle.

Comme les fêtes appellent les fêtes, le roi voulut que la reine sa femme, qui depuis quatre ans était souvent venue à Paris, fît son entrée solennelle dans cette ville, et qu'elle y fût couronnée. C'était une belle occasion d'étaler des pompes majestueuses qui devaient l'emporter sur les fêtes de Saint-Denis. Il y invita encore tous les princes des États voisins et toute sa noblesse, et, à cette occasion, il fut accordé aux bannis de rentrer à Paris pour quatre mois. Les habitants de cette ville, qui commençaient à oublier le gouvernement tyrannique des oncles du roi, et qui vivaient d'espérances, firent de grands préparatifs pour recevoir dignement Isabeau de Bavière. Le roi pria la reine Blanche de Navarre, veuve du roi Philippe VI, de régler la cérémonie et d'en faire les honneurs. La reine se rendit de Melun à Saint-Denis, le 20 août. C'est là que les ducs de Berri, de Bourgogne, de Touraine et de Bourbon, allèrent la joindre à la tête de la plus brillante noblesse.

Le 22, la reine partit de Saint-Denis en litière découverte, où un archet en forme de parasol la mettait à l'abri des rayons du soleil. Elle portait une robe de soie bleu-céleste, parsemée de fleurs de lis d'or. La litière de la reine Blanche suivait, mais couverte. Après elle, venaient la duchesse de Bourgogne, la jeune duchesse de Berri, arrivée depuis à la cour, dont elle était aussi l'un des plus beaux

ornements ; la duchesse de Bar, fille du roi Jean, et la nouvelle duchesse de Touraine, montée sur un superbe palefroi. Des autres princesses ou dames de la cour, les unes étaient dans des litières peintes et dorées, les autres sur des palefrois merveilleusement harnachés. Devant la litière de la reine marchaient à cheval le duc de Touraine et le duc de Bourbon ; aux deux côtés, le duc de Bourgogne et le duc de Berri ; derrière, le comte d'Ostrevant et le prince Henri de Navarre. Des chevaliers escortaient aussi les autres dames. À la chapelle de Saint-Quentin, ce brillant cortège fut grossi par une foule de seigneurs qui se présentèrent pour complimenter la reine. Plus loin, à Saint-Lazare, la route était bordée de douze cents bourgeois de Paris, à cheval, conduits par le prévôt des marchands, vêtus de robes vertes, et d'une troupe nombreuse d'officiers de la maison du roi, habillés de soie vermeille. Lorsqu'on approcha de Paris, la reine mit sur sa tête une couronne enrichie d'or et de pierreries. Elle fut imitée par la reine Blanche et les autres princesses. Le cortège arriva enfin à la porte Saint-Denis, au son de mille instruments. Là, on avait arrangé un ciel tout semé d'étoiles, et dans ce ciel, de petits enfants représentant les anges. Ils chantaient mélodieusement, et au milieu d'eux était la sainte Vierge Marie tenant dans ses bras le petit enfant Jésus, qui s'amusait avec un moulinet fait d'une grosse noix. Dans ce ciel richement orné brillait un soleil d'or aux armes de France et de Bavière ; ce soleil était l'emblème que portait le roi dans les tournois. La reine et les dames, continuant lentement leur marche, passèrent devant une fontaine établie dans lame Saint-Denis. Elle était couverte et ornée d'un drap de fin azur, parsemé de fleurs de lis d'or ; aux colonnes qui l'entouraient, étaient suspendues les armoiries des plus nobles barons de France. De cette fontaine coulaient des ruisseaux d'hypocras et de vins délicieux ; alentour était rangée une troupe de jeunes filles d'une beauté remarquable, parées d'étoffes brillantes avec de beaux chapeaux de drap d'or. La douce harmonie de leurs chants flattait agréablement les oreilles ; elles puisaient dans des coupes d'or la douce liqueur coulant de la fontaine, et offraient à boire aux passants. La reine s'arrêta, et laissa tomber sur elles des regards satisfaits.

Un immense échafaud était dressé devant le couvent de la Trinité, avec une forteresse ; le long de cet échafaud était représenté le pays de Saladin ; d'un côté on voyait le sultan à la tête de ses Sarrasins ; de l'autre, le roi d'Angleterre, Richard Cœur-de-Lion, avec ses braves chevaliers et tous les seigneurs qui s'étaient le plus signalés dans les croisades, portant leurs écussons tels qu'ils les avaient eus à la guerre sainte. Là figurait aussi le roi de France, Philippe-Auguste ; il était assis sur un trône et entouré des douze pairs de son royaume avec leurs armoiries. Lorsque le cortège fut arrivé devant l'échafaud, le roi Richard s'approcha du roi de France et lui demanda la permission d'aller combattre les Sarrasins. Après l'avoir obtenue, il retourna vers ses compagnons qu'il conduisit à l'ennemi. Alors s'engagea une grande bataille dans laquelle Richard, de chaque coup de sa terrible épée, donnait la mort. Encouragés par son exemple et ses vaillants exploits, ses soldats triomphèrent des efforts des infidèles. Cette bataille dura longtemps, à la satisfaction de tous les spectateurs. Un agréable spectacle arrêta encore la reine à la seconde porte Saint-Denis. Il y avait, comme à la première, un ciel richement étoilé. On y avait représenté en son paradis Dieu le Père, dans toute sa majesté, avec le Fils et le Saint-Esprit. Dans les nuages, des enfants de chœur, vêtus en anges, faisaient retentir les airs de leurs doux accents. Lorsque la reine passa sous la porte du paradis, deux anges en descendirent par une corde, et lui posèrent sur la tête une couronne d'or garnie de pierres précieuses, en chantant :

Dame enclose entre fleurs de lys,  
Reine êtes-vous du paradis  
De France, et de tout le pays ?  
Nous retournons en paradis.

Devant la chapelle Saint-Jacques était aussi dressé un échafaud orné de tapisseries de haute lisse. On y avait construit une espèce de chambre, où d'habiles musiciens faisaient entendre les sons harmonieux de l'orgue. Toute la rue Saint-Denis était couverte et tapissée de draps de camelots, de soieries et d'étoffes brillantes. On aurait pu se croire transporté à Alexandrie ou à Damas, ajoute l'historien auquel nous avons emprunté ce récit, et qui fut lui-même un des témoins oculaires de cette fête éblouissante. Il était étonné de voir de si riches étoffes et en aussi grande quantité ; car toutes les maisons, des deux côtés de la grande rue Saint-Denis jusqu'au Châtelet, et même jusqu'au grand pont de Paris, étaient bordées des plus belles tentures, représentant les personnages des diverses histoires.

Près du grand Châtelet s'élevait un château de bois, flanqué de tours solides, dont chaque créneau était confié à la garde d'un homme armé de toutes pièces. Sur la terrasse était le lit de justice du roi, merveilleusement orné, où siégeait madame Sainte-Anne. Dans ce vaste château, on avait fait un parc planté d'un bois touffu, où se jouaient des lièvres, des lapins, et une multitude d'oiseaux. Au moment où le cortège vint à passer, on vit sortir d'un côté du bois un grand cerf blanc, aux cornes dorées, et qui portait une couronne d'or à laquelle étaient suspendues les armes de France. Le merveilleux animal remuait la tête et tournait les yeux. De l'autre côté s'élançèrent aussitôt un aigle et un lion qui s'approchèrent du cerf pour l'attaquer. Alors parurent douze jeunes filles ornées de pompeux habits, de colliers d'or, et l'épée à la main, pour protéger le cerf et le lit de justice. Ce fut pour voir ce cerf, qui lui rappelait sa devise, que le roi, qui ne pouvait faire partie du cortège de sa femme, obtint à force de prières du jeune Savois, l'un de ses favoris, de monter en croupe derrière lui. Comme Savois, tout fier d'un si noble compagnon, s'avavançait audacieusement pour lui faire voir de plus près cette machine, les sergents chargés de maintenir l'ordre frappèrent de leurs verges de bouleau Savois, qui s'était déguisé, ainsi que le roi, pour n'être pas reconnu. Quelques coups portèrent, dit-on, sur le dos du monarque, qui fut assez sage pour garder le silence. Il fut raillé le soir chez la reine de cette mésaventure ; mais il prit le judicieux parti d'en plaisanter lui-même. Avouons cependant que c'était avilir un peu la dignité du souverain, et se soustraire follement à la majesté dont il doit s'entourer pour se concilier le respect de son peuple.

On entra enfin sur le grand pont Notre-Dame, qui surpassait en magnificence tout ce qu'on avait vu. Il était surmonté d'un ciel étoilé, et le pavé était couvert de drap bleu fleurdelisé d'or. Une corde d'une longueur prodigieuse avait été tendue de l'une des tours de la cathédrale jusqu'à la plus haute maison du Pont-au-Change. Quand la reine passa sur le pont, un Génois, homme qui depuis quelque temps se faisait admirer de tout Paris pour son adresse, descendit tout à coup des tours de Notre-Dame en voltigeant sur la corde tendue. Au grand étonnement de tout le monde, il passa par une fente de la tenture qui couvrait le pont, plaça une belle couronne sur la tête de la reine, et disparut par la fente, comme s'il eût regagné le ciel.

Le cortège, qui depuis Saint-Denis avait marché lentement, n'arriva à Notre-Dame que sur les huit heures du soir. L'évêque de Paris, entouré d'un clergé

nombreux, attendait la reine à la porte de l'église ; les ducs de Bourgogne, de Berri, de Touraine et de Bourbon l'aidèrent à descendre de litière. Toutes les autres dames en firent autant. Elles entrèrent dans l'église précédées de l'évêque et du clergé, qui chantaient des hymnes à la louange de Dieu et de la Vierge Marie. La reine fut conduite dans le chœur, au pied du grand autel. Là, elle fit sa prière, et déposa sur l'autel quatre draps d'or et la couronne que les anges lui avaient mise sur la tête à son entrée dans Paris, dont elle fit offrande à la trésorerie de Notre-Dame. La reine et les dames montèrent ensuite dans leurs litières, et se rendirent, à la lueur de plus de cinq cents flambeaux, au palais, où les attendaient la reine Jeanne, veuve de Charles-le-Bel, et sa fille Blanche, duchesse d'Orléans.

Le lendemain, la reine fut conduite en grande pompe à la Sainte-Chapelle, où elle fut couronnée par l'archevêque de Rouen, assisté des évêques de Langres, de Noyon, et de l'abbé de Saint-Denis. Après la messe, qui fut célébrée avec la plus grande solennité, le roi et la reine vinrent s'asseoir au banquet dressé en la grand'salle du palais, sur la table de marbre, avec une magnificence vraiment royale. Le roi était revêtu de ses habits royaux, avec son manteau d'écarlate fourré d'hermine, et la couronne en tête. La reine était aussi en grand appareil. Ils admirèrent à leur table les trois prélats, le roi d'Arménie, de la maison de Lusignan, les duchesses de Berri, de Bourgogne, de Touraine, la comtesse de Nevers, madame de Couci, madame de la Trémoille, mademoiselle Bonne de Bar, et mademoiselle Marie d'Harcourt, cousine germaine du roi. Cinq cents dames mangèrent aux autres tables. La foule des spectateurs était si grande, que la chaleur fit évanouir la reine et madame de Couci.

Après les fêtes, l'allégresse de la cour fut entretenue par les riches présents des Parisiens au roi, à la reine et à la duchesse de Touraine. Par ces présents, qui pouvaient s'élever à la somme de 60.000 couronnes, les habitants de Paris espéraient obtenir une large diminution d'impôts ; mais leurs illusions ne furent pas de longue durée. Quelques jours après, le roi partit pour Melun avec la reine, et fit publier aussitôt deux édits : l'un qui augmentait la gabelle ; l'autre qui prohibait, sous peine de la hart, les pièces de douze et de quatre deniers, et qui en ordonnait une refonte pour faciliter l'émission de nouvelles pièces d'argent. C'était principalement la monnaie du petit peuple ; ce fut donc lui qui eut le plus à en souffrir<sup>1</sup>.

Le roi n'était cependant pas insensible aux souffrances de son peuple. En ce moment même, par le conseil de ses ministres, il se disposait à visiter le Languedoc, pour faire droit aux plaintes des habitants contre les exactions et la tyrannie du duc de Berri. On disait que plus de 40.000 Aquitains ou Languedociens, pour échapper à son odieuse rapacité, s'étaient enfuis en Aragon ou dans le royaume de Provence. Il voulait d'ailleurs, en passant à Avignon, s'entendre avec le pape Clément VII sur les moyens de mettre fin au schisme qui désolait l'Église. Il laissa la reine au château de Beauté, se rendit à Saint-Denis pour y faire ses dévotions, et partit de Paris vers la Saint-Michel, suivi de la reine de Sicile, du jeune roi son fils, du prince de Tarente, des ducs de Touraine et de Bourbon, du seigneur de Couci et de ses ministres : on pourvut aux frais de ce voyage solennel par un emprunt sur le clergé. Partout il fut reçu avec des acclamations et des témoignages d'une joie vive et sincère. Le roi passa par Montargis, la Charité et Nevers, fit quelque séjour à Clermont, et, rentrant en

---

<sup>1</sup> Juvénal des Ursins.

Bourgogne, alla visiter Dijon, où son oncle Philippe et Jean de Nevers avaient fait de grands préparatifs pour le recevoir. Le duc et la duchesse firent de magnifiques présents au roi et à sa suite. Charles passa huit jours à Dijon, au milieu des festins, des bals, des courses et des tournois. A Lyon, il fit son entrée sous un dais de drap d'or, porté par quatre jeunes demoiselles, qui le conduisirent au palais de l'archevêque. Dans certains endroits de la ville, des enfants, vêtus de robes magnifiques, étaient rassemblés jusqu'au nombre de mille, et chantaient des vers en l'honneur de son arrivée. Pendant les quatre jours que le roi s'y arrêta, le prévôt des marchands s'efforça de surpasser les fêtes de Dijon.

A quelques milles d'Avignon, il fut complimenté par deux cardinaux députés pour aller au-devant de lui. Il n'était plus qu'à une lieue de cette ville, lorsque tous les officiers de la cour du pape et toute la noblesse vinrent à sa rencontre, et l'y conduisirent comme en triomphe (30 octobre 1389). Le pape reçut avec solennité l'illustre voyageur. Le lendemain il couronna roi de Sicile Louis II d'Anjou. Peu de jours après le nouveau roi passa par mer en Aragon, où il épousa l'infante Yolande. Charles était encore dans Avignon lorsqu'il apprit la mort du pape Urbain VI. Cette circonstance pouvait mettre fin au schisme et rendre la paix à l'Église ; mais les cardinaux du parti d'Urbain lui donnèrent presque aussitôt Boniface X pour successeur.

Charles partit grand ami du pape, et au moment d'entrer en Languedoc il congédia ses deux oncles, les ducs de Bourgogne et de Berri, qui étaient venus le rejoindre à Lyon, et qui l'avaient suivi dans Avignon. Le duc de Berri retourna dans son apanage d'Auvergne, et le duc de Bourgogne dans ses États. Leur présence auprès du prince pouvait gêner ses conseillers, ou intimider les gens qui avaient à se plaindre du duc de Berri. Charles était bien décidé à réparer, autant qu'il était en son pouvoir, les maux dont ces malheureuses provinces avaient été accablées. A Montpellier il entendit déjà des plaintes des Languedociens contre Bétizac, trésorier du duc, exécuteur de ses tyrannies, et qui était devenu la terreur de la province. Ce misérable eut l'audace de venir saluer le roi dans cette ville, croyant par cette démarche montrer une profonde sécurité et prévenir la cour en sa faveur. A mesure que Charles avançait dans le pays, il était frappé de la profonde désolation qui y régnait. Partout des villages déserts, des maisons abandonnées s'offraient à ses regards ; partout un concert de voix accusatrices s'élevait contre Bétizac. Les malédictions et les cris de douleur du peuple montèrent vers le roi plus grands et plus lamentables encore dans l'intérieur de la contrée. L'arrestation de Bétizac, l'instrument de toutes les iniquités reprochées au duc de Berri, fut enfin décidée et exécutée à Béziers, dans le lieu même de sa naissance.

De Béziers le roi se rendit à Narbonne, puis à Carcassonne, et fit une entrée triomphante à Toulouse, aux acclamations de la multitude ivre de joie. Le sénéchal et tous les magistrats allèrent au-devant de lui, avec tous les corps de métiers, distingués par leurs bannières. Toute la noblesse de la province était venue grossir la cour du roi. Dans toutes les rues, ornées comme aux plus beaux jours de fête, étaient dressées des tables chargées de mets et de vins délicieux. C'est là que Charles VI agit véritablement en roi, en laissant à toute heure un libre accès auprès de lui à son peuple, en écoutant toutes les plaintes avec discernement et avec bonté, et en s'efforçant de remédier à tous les maux. Tous les officiers qui, dans la justice ou dans les finances, avaient manqué à leurs devoirs ou les avaient négligés, furent destitués et remplacés par des sujets d'une probité reconnue.

Le bruit de l'emprisonnement de Bétizac s'étant répandu dans la province, de tous côtés on demanda sa tête ; on l'accusait des plus odieux forfaits. Son procès, qu'on avait suspendu par crainte du duc de Berri, fut donc repris. Bétizac nia hardiment les exactions et les homicides qu'on lui imputait sans preuves suffisantes ; et quand on lui reprocha les impôts exorbitants qu'il avait fait lever dans la province sans aucun ordre du roi, il répondit qu'il n'avait rien fait que par les ordres du duc de Berri. Ce prince, informé de ce qui se passait, fut très-irrité, et envoya vers le roi deux chevaliers chargés de lui remettre des lettres, dans lesquelles il déclarait qu'il avouait toutes les actions de Bétizac. Élevé dans l'amour et le respect pour son oncle, le roi hésitait devant une lutte directe avec le duc, et l'accusé, malgré ses crimes, allait peut-être sauver sa tête, lorsque les ministres eurent recours à un stratagème peu loyal, il est vrai, mais qui l'empêcha d'échapper au châtement qu'il méritait. Bétizac fut prévenu indirectement qu'il ne pouvait éviter la vengeance du roi et de ses ministres, qu'il serait condamné à mort ; et on lui suggéra, comme unique chance de salut, de s'accuser d'hérésie pour se soustraire au bras séculier, et être ainsi renvoyé devant le tribunal de l'évêque. Bétizac devait d'autant plus redouter le jugement des magistrats civils, que le roi venait de découvrir à Toulouse de nouveaux mystères d'iniquité, et qu'il avait rendu une éclatante justice à Oudard d'Artainville, bailli de cette ville, que l'infâme ministre du duc de Berri avait opprimé par son crédit, et qu'il avait fait jeter en prison après une injuste procédure. Pensant donc que l'évêque de Béziers ne manquerait pas de l'envoyer à Avignon, et qu'il serait délivré par le crédit dont son maître jouissait auprès du pape, Bétizac suivit le conseil qu'on venait de lui donner. Le lendemain, il pria le geôlier qui le gardait de faire venir quelques personnes qu'il lui désigna ; c'étaient des officiers de l'évêque. Le geôlier les fit prévenir, et ils arrivèrent sur-le-champ ; ils savaient déjà ce que voulait Bétizac. Quand ils furent en sa présence, ils lui demandèrent : « Que voulez-vous nous dire ? — Beaux seigneurs, répondit Bétizac, j'ai examiné mes actions, je suis descendu dans ma conscience. Je suis sûr d'avoir gravement offensé Dieu, car depuis longtemps j'ai péché contre la foi ; je ne puis croire en la Trinité, que le Fils de Dieu ait daigné s'abaisser au point de descendre des cieux et de se faire homme ; je crois et je soutiens qu'à la mort il n'est rien de l'âme. — Ah ! sainte Marie ! s'écrièrent les inquisiteurs, quelle erreur contre l'Église ! Bétizac, vos paroles demandent le feu. Songez-y. — Je ne sais, répliqua-t-il, si mes paroles méritent le feu ou l'eau, mais telle a toujours été mon opinion, et jusqu'à la fin je n'en changerai point. » Les commissaires de l'évêque n'en voulurent pas entendre davantage pour le moment. Ils s'en retournèrent pleins de joie, et recommandèrent au geôlier de ne laisser communiquer le prisonnier avec quelque personne que ce fût, afin qu'il ne changeât pas d'opinion. Le roi, ayant appris tout ce qui s'était passé, dit : « Nous voulons qu'il meure, c'est un mauvais homme, c'est un hérétique et un larron. Nous voulons qu'il soit pendu et brûlé. » La nouvelle s'en répandit dans la ville de Béziers, et la joie du peuple fut grande. Les deux chevaliers envoyés par le duc de Berri furent très-étonnés ; pensant que Bétizac avait été mal conseillé, ils se rendirent à la prison, prièrent le geôlier de leur permettre de s'entretenir avec lui. Le geôlier s'excusa : « Messieurs, dit-il, il m'est enjoint et recommandé sur la tête, ainsi qu'à ces quatre sergents envoyés ici par le roi, délaisser parler quelqu'un avec Bétizac. Nous n'oserions enfreindre les ordres du roi. » Les chevaliers virent bien que tous leurs efforts étaient inutiles, montèrent à cheval et s'en retournèrent vers le duc de Berri, leur maître.

Le lendemain, vers les dix heures du matin, Bétizac fut tiré de sa prison et conduit au palais de l'évêque. Là, étaient rassemblés tous les juges et tous les officiers de la cour épiscopale. Le bailli de Béziers se présenta devant eux, et leur dit : « Voici Bétizac que nous livrons à votre justice, comme hérétique et comme mécréant. » L'official demanda alors à Bétizac si ce que disait le bailli était vrai, et qu'il voulût bien le confesser en présence de l'assemblée. Bétizac, qui croyait échapper à la mort par cet aveu, répondit : « C'est vrai. » Trois fois la même question lui fut adressée, et trois fois, devant le peuple, il se reconnut coupable. Alors il fut condamné et livré par les juges ecclésiastiques entre les mains du bailli de Béziers, qui l'envoya à Toulouse. Arrivé dans cette ville, il fut conduit au supplice, sur la grande place. Lorsqu'il aperçut le bûcher, et qu'il se trouva entre les mains du bourreau, il fut grandement surpris, reconnut son imprudence, et comprit alors qu'il avait été trompé et trahi. Il demanda à grands cris à être entendu ; mais on n'en tint pas compte. « Bétizac, lui dit-on, il est ainsi ordonné, il vous faut mourir. Vos mauvaises œuvres vous mèneront à mauvaise fin. » Déjà le bûcher était prêt. On avait dressé sur la place un gibet avec un collier et une grande chaîne de fer. On lui mit le collier autour du cou, on le tira en haut, et afin que son supplice fût plus long, on lui passa plusieurs fois la chaîne autour du corps, ce qui devait le tenir plus roide. Bétizac cependant poussait de grands cris et disait : « Duc de Berri, on me fait mourir sans raison. » Dès qu'il fut attaché, on mit le feu au bûcher : bientôt les flammes dévorantes s'élevèrent et enveloppèrent ce grand coupable. C'est ainsi que périt Bétizac, aux acclamations d'un peuple immense (22 décembre 1389)<sup>1</sup>.

Après cette satisfaction donnée aux plaintes du Languedoc, le roi passa encore quelque temps à Toulouse, où il n'entendait que des bénédictions autour de lui. Il y reçut l'hommage de Gaston Phœbus pour son comté de Foix ; son affabilité et sa confiance lui gagnèrent tellement le cœur de Gaston, que cet illustre seigneur devint le plus assidu et le plus respectueux des princes de la cour. Le roi partit enfin de Toulouse dans le courant de janvier 1390, et quelques jours après il nomma trois commissaires chargés de la réformation générale des pays de Languedoc et du duché de Guyenne. Arrivés à Montpellier, qu'ils visitaient pour la seconde fois, le roi et le duc de Touraine paraissaient se plaire beaucoup dans cette ville, lorsque tous les deux furent pris d'un grand désir de revoir Paris et d'éviter toutes les fêtes qu'on leur préparait. Le roi gagea avec son frère qu'il serait de retour avant lui à Paris. Le dernier arrivé devait payer 5.000 francs d'or ; deux gentilshommes seulement devaient les suivre. Ils partirent donc à la même heure, à franc étrier, chacun prenant le chemin qu'il croyait le plus court. Ils marchèrent nuit et jour, et, pour se délasser, ils allaient tantôt par eau, tantôt sur des chariots. Équipage indigne du roi d'un grand peuple, et qui pouvait l'exposer aux plus graves dangers. « Mais il n'y avait plus de repos pour lui que dans l'étourdissement. A vingt-deux ans il était fini, il avait usé deux vies, une de guerre, une de plaisirs. La tête était morte, le cœur vide, les sens commençaient à défaillir. Quel remède à cet état désolant ? l'agitation, le vertige d'une course furieuse<sup>2</sup>. » Le roi, accablé de fatigue, fut obligé de s'arrêter à Troyes en Champagne, où il dormit pendant huit heures environ. Ce sommeil lui coûta 5.000 francs d'or, qu'il paya de bonne grâce à son frère, arrivé six heures avant lui.

---

<sup>1</sup> Froissart, t. III, ch. VII.

<sup>2</sup> Michelet, t. IV.

De retour à Paris, le roi rassembla un grand conseil, dans lequel fut prononcée la destitution du duc de Berri. Son gouvernement du Languedoc fut confié au sire de Chevreuse, simple gentilhomme de l'Ile-de-France, que sa probité et ses lumières rendaient digne de ce haut emploi. Le sire de Harpedanne, neveu de Clisson, fut envoyé par le roi au duc pour lui signifier cette révocation. Surpris et irrité, le duc vomit des imprécations et des menaces contre le connétable et les ministres, auxquels il attribuait cet affront, et jura de les en faire repentir. Ces menaces n'intimidèrent cependant pas les conseillers du roi, que le duc de Touraine soutenait contre la malveillance de ses oncles, qui supportaient avec peine de se voir écartés des affaires. Le peuple n'en était cependant guère plus heureux, excepté dans le Languedoc. Les efforts des Marmousets pour rétablir l'ordre dans l'administration et les finances, étaient sans cesse contrariés par les dépenses insensées du roi et du duc de Touraine, prince spirituel, mais plein de faste et d'orgueil, qui exerçait le plus grand ascendant sur son frère.

Dans l'été de cette année, la noblesse française, sous les ordres du duc de Bourbon, prince toujours animé par la gloire et par l'honneur, se laissa entraîner à une croisade contre les Sarrasins d'Afrique, qui infestaient la Méditerranée. A l'appel des Génois, qui essayaient de grandes pertes commerciales par leurs pirateries, Philippe d'Artois, comte d'Eu, prince du sang ; Charles, sire d'Albret ; Jean, comte d'Harcourt ; Philippe, prince de Bar ; l'amiral de Vienne, le Dauphin d'Auvergne, les sires de Couci, de la Trémoille, de Sancerre, de Sully et d'Amboise, et un grand nombre d'autres chevaliers de France et d'Angleterre, s'embarquèrent sur 300 vaisseaux avec près de 1,500 lances, et nettoyèrent la mer des pirates. Ils débarquèrent non loin des lieux où était autrefois descendu saint Louis. Ils mirent ensuite le siège devant Tunis, qui était ceinte de bonnes murailles, défendue par de fortes tours et protégée par une armée nombreuse et formidable, rassemblée à Tunis et dans le Maroc. Après deux mois de travaux et plusieurs assauts infructueux, les chevaliers levèrent le siège malgré leurs prodiges de valeur, mais ils forcèrent les Maures à leur rendre les esclaves chrétiens et à payer dix mille écus d'or aux Génois pour les frais de l'armement. Ils revinrent en France, diminués de moitié par les maladies qui, sous ce climat brûlant, avaient sévi avec fureur contre l'armée.

C'est vers ce temps que les affaires du duc de Bretagne commencèrent à occuper de nouveau le conseil du roi. La querelle entre Montfort et le connétable s'était renouvelée depuis deux ans. Le traité de Montereau ne les avait point réconciliés, et avait été pour eux une source de nouvelles discussions. Comme Montfort savait qu'il était soutenu par les deux oncles du roi, ennemis acharnés de Clisson, il avait éludé l'exécution du traité. Alors le connétable avait excité le comte de Penthièvre, son gendre, à garder le nom et les armes pleines de Bretagne. De là, des prétentions nouvelles élevées chaque jour par le duc, le comte de Penthièvre et le connétable, prétentions qu'il était impossible de concilier. La noblesse de Bretagne s'était partagée, et les deux princes ennemis en étaient revenus à des hostilités ouvertes. Ajoutons à cela que Montfort paraissait peu s'inquiéter du mauvais vouloir du roi et de son conseil ; qu'il continuait à ne point reconnaître l'autorité du pape d'Avignon, à faire battre de la monnaie d'or et d'argent sans y mettre le nom du roi, à lever des impôts, à recevoir le serment des évêques nouvellement élus ; et que ses officiers de justice déclinaient le parlement de Paris. Irrité de cet esprit de rébellion, et excité par les plaintes continuelles du connétable, le roi, jaloux de son autorité, résolut de forcer le duc de Bretagne à la soumission, de lui défendre les voies de fait

ainsi qu'à Olivier de Clisson, et de les citer devant lui à Tours pour régler leurs différends.

Le roi, son frère et le conseil se rendirent à Tours la veille de la Saint-Martin d'hiver (1391). Ils étaient accompagnés des ducs de Berri et de Bourgogne, qui, malgré leur haine contre le connétable et les Marmousets, faisaient tous leurs efforts pour se maintenir en bons termes avec le roi. Le duc de Berri quitta la cour en chemin par ordre de Charles VI, et prit la route de Nantes pour décider Montfort à se rendre auprès de lui.

Pendant que l'oncle du roi allait trouver le duc de Bretagne, Jean le Meingre de Boucicaut, seigneur de la Bourdaisière en Touraine et de Château-Neuf au diocèse de Langres, arriva à Tours sur l'ordre du roi, qui l'avait appelé de Prusse pour lui donner solennellement le bâton de maréchal de France. Il était né dans cette ville, où, après sa mort, son corps fut rapporté et enseveli dans la chapelle de sa famille. Son père, qui avait été élevé à la dignité de maréchal, avait l'âme d'un héros et les sentiments d'un honnête homme. Boucicaut n'était alors âgé que de vingt-cinq ans ; mais il avait fait ses preuves d'une manière éclatante, et, pour ainsi dire, aux yeux de l'univers. Il avait pris le parti des armes à l'âge de dix ans. Armé chevalier de la main du roi, la veille de la bataille de Roosebeke, il avait fait des prodiges de valeur dans cette mémorable journée, en combattant à côté de Charles VI, dont il était enfant d'honneur. Son esprit et sa sagesse répondaient à sa valeur. Le roi l'aimait tendrement, et il eût pu devenir son favori, s'il n'eût pas été ennemi des souplesses et des intrigues de la cour. Ce fut le jour de Noël, après la messe, que Boucicaut reçut le bâton de maréchal, que des personnages de la plus haute distinction avaient sollicité avec instance, et qu'il prêta le serment accoutumé. Pour faire honneur au choix du roi, le duc de Bourgogne voulut remplir l'office de chancelier à cette cérémonie, et tous les seigneurs de la cour fêtèrent à l'envi le nouveau maréchal.

Cependant Jean de Montfort, que le duc de Berri exhortait à donner satisfaction au roi, semblait craindre de se confier à la discrétion d'une cour où son ennemi jouissait de la plus grande influence. Mais ayant enfin compris le danger auquel il s'exposait par sa résistance, il déclara qu'il était prêt à obéir au roi, et se rendit à Tours avec une suite de quinze cents hommes et une escorte de galères armées de canons (décembre 1391). Le connétable et Jean de Blois, comte de Penthièvre, y étaient déjà arrivés avec un cortège non moins formidable. Il semblait qu'on fût dans un camp, à la veille de livrer bataille. Il y eut plusieurs fois entre les deux partis des rixes tumultueuses et sanglantes<sup>1</sup>. Après des négociations qui se prolongèrent plus d'un mois, le roi fit prononcer par son chancelier un second jugement, auquel le duc acquiesça, et qui fut suivi d'un pacte de réconciliation signé à Tours le 26 janvier 1392, en présence de Charles VI. Par ce traité, le duc promit de remplir désormais ses devoirs de vassalité à l'égard du roi ; le connétable fut rétabli dans ses biens, et Jean de Montfort condamné, comme parle le traité de Montereau, à lui payer les 100.000 francs d'or qu'il avait injustement exigés ; mais il pouvait imposer cette somme sur son duché. Quant au comte de Penthièvre, il ratifia purement et simplement le traité de Guérande, renonça à toutes ses prétentions, rendit hommage-lige de toutes ses terres au duc, qui abandonna les trois places dont il s'était emparé sur lui. Pendant les conférences de Tours, le roi termina les différends touchant la succession de Poix. Il avait mis à profit son voyage dans le Languedoc pour traiter avec le

---

<sup>1</sup> Daru, *Histoire de Bretagne*.

comte de Poix, qui n'avait point d'héritier naturel et qui haïssait son neveu le vicomte de Castelbon. Gaston Phœbus avait engagé son comté au roi pour la somme de 100.000 francs, avec l'intention de le laisser la couronne. Le comte venait de mourir ; mais les ducs de Berri et de Bourgogne eurent encore assez de crédit pour déterminer leur neveu à ne pas réunir sa succession au domaine de la couronne, et pour lui faire céder ses droits au vicomte de Castelbon, moyennant la restitution de l'argent prêté à Gaston Phœbus. Le vicomte, qui avait offert 30.000 francs d'or au duc de Berri pour l'engager dans ses intérêts, reçut également la seigneurie de Béarn, qui ne relevait point de la couronne, et ne fit hommage au roi que pour le comté de Foix.

De Tours, où il avait reçu des ambassadeurs de Richard II qui lui proposaient une entrevue dans la ville d'Amiens, afin de travailler à la conclusion de la paix, Charles VI revint à Paris avec ses oncles. Pendant le court séjour qu'il y fit, la reine combla ses espérances et celles de la France en mettant un prince au monde. Les Parisiens en témoignèrent leur allégresse par des illuminations, des feux de joie, des danses et des festins publics (6 février 1392)<sup>1</sup>. Le dauphin fut baptisé à Saint-Paul avec une magnificence incroyable. L'archevêque de Sens fit la cérémonie, assisté de dix évêques. Le duc de Bourgogne et la duchesse douairière d'Orléans tinrent sur les fonts baptismaux cet enfant, qui fut appelé Charles, du nom de son père et de son aïeul, dont le souvenir était si cher aux Français.

Il ne manquait plus au bonheur de Charles que de changer en paix définitive avec les Anglais la trêve qui expirait cette année-là. Dans l'espérance d'y réussir, il se dirigea sur Amiens au commencement du carême. Les ducs de Lancastre et d'York ne manquèrent pas de s'y rendre avec une suite nombreuse. Les négociations s'ouvrirent aussitôt ; mais, malgré de bonnes dispositions de part et d'autre, il fut impossible d'arriver à la conclusion d'une paix durable, et l'on se borna à prolonger la trêve d'un an.

Immédiatement après le départ du duc de Lancastre, le roi, qui durant les négociations ne s'était occupé que de réjouissances et n'avait pris aucun soin de sa santé, tomba malade à Amiens d'une fièvre chaude, accompagnée de violents transports au cerveau. Les médecins conseillèrent de lui faire changer d'air. On le transporta donc en litière à Beauvais, où il fut logé au palais de l'évêque. Le duc de Touraine et les ducs de Berri et de Bourbon restèrent près du malade, qui se rétablit assez promptement. Le roi alla ensuite passer quelque temps à Gisors, à l'entrée de la Normandie, pour se distraire par le plaisir de la chasse dans les bois qui couvrent ce pays. Là, il reçut l'hommage de Bernard d'Armagnac, pour ses comtés d'Armagnac et de Rodez, et vers l'Ascension il revint à Paris dans son hôtel Saint-Paul, où il trouva la reine et la duchesse de Touraine<sup>2</sup>. Depuis l'époque de cette maladie, provoquée sans doute par une profonde altération organique, on remarqua, disent les historiens, de l'affaiblissement dans les facultés morales du roi. Il ne put jouir à la cour du repos qui lui était si nécessaire ; car jamais la cour n'avait été aussi brillante, jamais elle n'avait été plus avide de fêtes et de réjouissances. Isabeau de Bavière, dans toute la fleur de la jeunesse et de la beauté, portait le faste et la parure plus loin qu'aucune des reines qui l'avaient précédée ; à l'exemple de son royal époux, elle manifestait un grand penchant pour le plaisir, les amusements et les fêtes.

---

<sup>1</sup> Juvénal des Ursins.

<sup>2</sup> Froissart.

Charles était depuis peu de jours à Paris, lorsqu'une funeste aventure ébranla violemment son esprit, dans lequel on remarquait déjà quelque chose d'égaré et d'étrange. Messire Pierre de Craon, noble baron de l'Anjou et parent du duc de Bretagne, jouissait de la plus grande faveur auprès du roi et du duc de Touraine. Autrefois il avait eu toute l'amitié du duc d'Anjou, dont il avait indignement consommé la perte dans l'expédition de Naples, en s'appropriant un trésor considérable destiné à payer les soldats. La duchesse d'Anjou ne perdait pas de vue cet homme, qui cachait une âme si basse sous des dehors si brillants ; et Clisson, allié de la maison d'Anjou, lui avait plus d'une fois reproché ses désordres et ses méfaits. Pour ce motif et à cause de sa parenté avec Jean de Montfort, sa haine contre le connétable n'avait point de bornes, et il entretenait une secrète et active correspondance avec le duc de Bretagne, qu'il informait de tout ce qui se passait à la cour. Mais le sire de Craon, ayant un jour révélé à Valentine de Milan une infidélité de son mari, vit bientôt se changer en ressentiment la faveur que lui témoignait le prince. Tout plein de sa douleur et de sa vengeance, le duc de Touraine, qui vivait dans une étroite amitié avec le roi, ne put s'empêcher de s'ouvrir à lui. Alors, le même jour, tous les deux firent signifier à messire Pierre de Craon de quitter la cour, sans lui faire connaître le motif de cette disgrâce. Honteux et indigné, il se retira à son château de Sablé, près du Mans. Comme il haïssait mortellement le connétable, il se persuada que le coup était parti de sa main, et ne tarda pas à ressentir toute la douleur d'un courtisan ambitieux qui se voit privé de ses espérances. Il alla ensuite à l'Hermine confier ses chagrins au duc de Bretagne, « qui vivait en crainte continuelle de Clisson et ne rêvait que du terrible borgne<sup>1</sup>. » Tous deux s'entretinrent avec amertume de leur haine contre le connétable, et bientôt une pensée du démon s'empara du sire de Craon : il se détermina à venger dans le sang de son ennemi l'injure qu'il prétendait en avoir reçue. Il se prépara de loin au crime qu'il méditait.

Sans tenir trop secret le sujet de sa disgrâce, il publia qu'il voulait en aller passer le temps dans la Terre-Sainte. Pour se mettre en état d'entreprendre ce lointain voyage, il commença par vendre au duc de Bretagne presque tous les domaines qu'il possédait dans l'Anjou. Il avait à Paris, près du cimetière Saint-Jean, un très-bel hôtel, à l'exemple de plusieurs grands seigneurs de France. Messire Pierre de Craon avait envoyé dès le commencement de l'année plusieurs de ses valets pour faire à Paris d'amples provisions de vin, de farine, de viande et de sel. Il avait ensuite écrit au concierge de son hôtel de lui acheter des armures, des cottes de mailles, des gantelets, des coiffes d'acier, pour armer quarante hommes, et de lui faire savoir quand tout serait prêt, afin qu'il l'envoyât chercher ; il lui recommanda en même temps le plus grand secret. Le concierge, sans soupçonner rien de mal, obéit fidèlement aux ordres de son maître, qui pendant ce temps-là habitait son magnifique château de Sablé. Celui-ci envoya secrètement loger dans son hôtel des hommes dévoués, hardis et robustes, qu'il faisait partir par deux, par trois, ou par quatre, sans leur laisser supposer de quoi il s'agissait. « Allez à Paris, leur disait-il, usez des provisions de mon hôtel ; tout ce dont vous aurez besoin, demandez-le au concierge, vous l'aurez sur-le-champ, et surtout ne vous montrez point ; je vous contenterai un jour, et vous aurez de bons gages. » Ces gens-là arrivaient à Paris par des chemins différents, de nuit ou le matin, car, depuis la punition des Maillotins, les chaînes étaient levées et les portes toujours ouvertes. Lorsqu'il eut quarante compagnons bien

---

<sup>1</sup> Michelet.

déterminés, messire Pierre de Craon revint secrètement à Paris vers les fêtes de la Pentecôte, se présenta de nuit à son hôtel, et commanda au concierge, sur sa tête, de ne laisser entrer ou sortir ni homme ni femme. En attendant l'occasion favorable, il resta caché dans son hôtel avec ses hommes, recevant chaque nuit des avis de tout ce qui se passait à la cour, où l'on ignorait son détestable projet. Malgré toutes les précautions dont s'entourait Pierre de Craon, un secrétaire du duc de Berri apprit qu'il était de retour à Paris, et il en informa son maître. Il était facile de conjecturer que ce seigneur n'y était rentré qu'avec de coupables pensées ; toutefois le duc ne chercha pas à les pénétrer, et n'y fit même aucune attention. Enfin, le 13 juin, jour de la Fête-Dieu, le roi donna en son hôtel Saint-Paul une fête à tous les barons et à tous les seigneurs qui se trouvaient à Paris ; il y eut des joutes, suivies d'un magnifique souper et d'un bal qui dura jusqu'à une heure après minuit. La danse finie, chacun se retira sans crainte et sans escorte. Instruit de toutes ces circonstances, Craon avait choisi cette nuit-là pour l'exécution de sa vengeance. Lorsqu'il eut été informé par ses espions que le bal était fini, il monta à cheval suivi de ses quarante hommes, armés jusqu'aux dents, dont le plus grand nombre ignorait complètement son dessein. Il se rendit au carrefour de la rue Culture-Sainte-Catherine, et y demeura tranquille en attendant son ennemi.

Messire Olivier de Clisson, connétable de France, était resté des derniers ; après avoir pris congé du roi, il se rendit à l'appartement du duc de Touraine : « Monseigneur, lui dit-il, restez-vous ici, ou retournez-vous chez Poulain ? » Ce Poulain était trésorier du duc de Touraine, et demeurait à la croix du Trahoir, assez près du Lion-d'Argent. « Connétable, lui répondit le duc, je ne sais pas encore si je resterai ici, ou si j'irai coucher chez Poulain. Allez-vous-en, il est bien temps de partir. Bonne nuit je vous souhaite. » Le connétable sortit aussitôt à cheval de l'hôtel Saint-Paul, suivi de six cavaliers ; deux pages portaient des torches devant lui. Il reprenait la route de son hôtel, qui était situé sur l'emplacement actuel de l'hôtel Soubise. Il s'entretenait avec un de ses écuyers : « Demain, lui disait-il, je dois avoir à dîner monseigneur de Touraine, le sire de Couci, messire Jean de Vienne, messire Charles d'Angers, le baron d'Ivry, et plusieurs autres seigneurs. Faites en sorte qu'ils soient tous contents, et que rien ne soit épargné. » Mais à l'instant où il traversait la rue Saint-Antoine pour entrer dans la rue Culture-Sainte-Catherine, messire de Craon, qui était là embusqué avec ses bandits, marcha droit à lui, se mêla aux gens du connétable et lit éteindre les torches.

Le connétable était si loin de penser qu'on en voulût à sa vie, qu'il crut que c'était une malice du frère du roi : « Monseigneur, dit-il, par ma foi, c'est mal fait ; mais je vous le pardonne, car vous êtes jeune, et ce sont là des jeux de votre âge. — A mort ! à mort ! Clisson ! cria le sire de Craon en tirant son épée ; ici vous faut mourir ! — Qui es-tu, dit le connétable, toi qui dis ces paroles ? — Je suis Pierre de Craon, votre ennemi, que vous avez tant de fois offensé. Il vous faut le payer aujourd'hui. En avant ! cria-t-il à ses gens ; j'ai celui que je demande et que je veux avoir. » A ces mots, il fondit sur lui, et toutes les épées se tournèrent à la fois contre Clisson. Les gens de ce dernier, pris au dépourvu et saisis de frayeur, se mirent à fuir. « Les tuerons-nous tous ? demandèrent les assassins à Pierre de Craon. — Oui, répondit-il, ceux qui se défendront. » Au milieu de cet effroyable danger, le connétable conserva tout son jugement, et quoiqu'il n'eût aucun espoir d'échapper, il voulut du moins mourir en homme de cœur. Armé d'un petit coutelas de deux pieds de long, il se rangea contre le mur, et para longtemps les coups mal assurés que lui portaient les gens du sire de

Craon, dont quelques-uns ne venaient d'apprendre qu'à l'instant le nom redouté de la victime. Étonnés, ils attaquaient avec peur ; car la trahison n'est jamais hardie. Clisson se défendait toujours vaillamment, et sa cuirasse ou son corselet résistait à tous les coups de pointe. Enfin un grand coup sur la tête le renversa de son cheval ; il tomba contre la porte d'un boulanger. Cet homme chauffait son four à cette heure avancée de la nuit ; mais, au bruit des chevaux qui piétinaient sur la chaussée et des paroles qu'il entendait, il avait entr'ouvert sa porte. Par bonheur pour le connétable, cette porte, contre laquelle il s'était adossé, céda au choc, et il roula dans la maison. Pour l'achever, il eût fallu entrer ; mais les quarante assassins n'osèrent pas mettre pied à terre. Pierre de Craon lui-même le crut mort ou mourant. « Allons-nous-en, dit-il, nous en avons assez fait. S'il n'est pas encore tué, il mourra du coup qu'il a reçu à la tête, car c'est un bon bras qui l'a frappé. » A ces mots, il donna le signal de la fuite, et tous se sauvèrent au galop par la porte Saint-Antoine.

Au bruit qui s'était fait devant sa maison, le boulanger accourut, et reconnut le connétable. En même temps ses serviteurs, que la crainte avait dispersés, revinrent, et trouvèrent dans la boutique du boulanger leur maître sans connaissance, baigné dans son sang, avec une large blessure à la tête. Ils versèrent des larmes et éclatèrent en sanglots, car ils le croyaient mort.

La nouvelle de cet attentat arriva bientôt à l'hôtel Saint-Paul, et le roi en fut averti au moment où il se mettait au lit. « Ah ! sire, lui dit-on, nous n'osons vous cacher le grand malheur qui vient d'arriver à Paris. — Quel est ce malheur ? répondit le roi. — C'est votre connétable, messire Olivier de Clisson, qui vient d'être tué. — Tué ! dit le roi, comment et par qui ? — Nous l'ignorons, sire ; mais ce malheur est arrivé près d'ici, dans la grande rue Sainte-Catherine. — Vite des flambeaux, dit le roi, je veux l'aller voir. » Les serviteurs obéirent ; le roi jeta une simple houppelande sur ses épaules ; et sans donner à ceux de ses gens qui étaient couchés le temps de se lever, il partit accompagné seulement de messire Gautier Martel et de messire Jean de Lignac. Il entra dans la boutique où gisait Olivier de Clisson, et le trouva déjà revenu à lui. « Connétable, lui dit-il, comment vous sentez-vous ? — Ah ! cher sire, bien faiblement, répondit-il. — Et qui vous a mis en cet état ? — Sire, Pierre de Craon et ses complices, traîtreusement et sans nulle défense. — Connétable, ajouta le roi, jamais chose ne sera si punie et si chèrement payée que celle-là. Qu'on aille chercher des médecins. » Mais les chirurgiens et les médecins qu'on avait envoyé quérir, et principalement ceux de la maison du roi, arrivaient de tous côtés. Quand ils furent venus, le roi en eut grande joie, et leur dit : « Regardez mon connétable, et dites-moi en quel état il est, car je suis désespéré de ses blessures. — Volontiers, sire, » répondirent les médecins. Ils commencèrent par étancher le sang, visitèrent les plaies et mirent le premier appareil. Pendant ce temps-là, le roi leur demandait toujours impatiemment s'il y avait danger de mort. « Non, sire, répliquèrent les médecins d'une voix unanime ; dans quinze jours le blessé pourra monter à cheval. » Cette réponse fit grand plaisir au roi. « Dieu soit loué ! s'écria-t-il, vous m'annoncez une heureuse nouvelle. Pensez à vous, connétable, ajouta-t-il, et ne vous souciez d'autre chose. Les traîtres seront punis, cette affaire me regarde. — Sire, répondit le connétable d'une voix défaillante, merci de votre bonne visite ; que Dieu vous le rende. » Après avoir pris congé du connétable, il retourna à l'hôtel Saint-Paul.

Le roi, regardant l'attentat de Craon comme fait à sa propre personne, ne respirait que vengeance. Il envoya chercher aussitôt Folleville, prévôt de Paris. Celui-ci se rendit immédiatement au palais. « Prévôt, lui dit alors le roi, prenez

force gens d'armes et mettez-vous à la poursuite de ce traître de Craon, qui a si perfidement blessé mon connétable, et qui l'a laissé en danger de mort. Vous ne pourrez me rendre un service plus agréable que celui de le trouver, de le prendre, et de me l'amener. — Sire, répondit le prévôt, je ferai tout mon possible ; mais quel chemin a-t-il suivi ? — Informez-vous-en, répliqua le roi, et faites bonne diligence. » Pendant ce temps-là Pierre de Craon fuyait à toute bride vers Chartres et faisait couper les cordes des bacs où il passait. Ses complices le suivirent d'abord avec la même diligence ; mais quelques-uns d'entre eux, qui n'étaient pas bien montés, furent obligés de rester en arrière et de se cacher. Arrivé à huit heures du matin à Chartres, où il s'était assuré des relais, Pierre de Craon s'y reposa quelque temps chez un chanoine de cette ville, son ancien serviteur, et se rendit à son château de Sablé avec la même rapidité. Il résolut d'y rester jusqu'à ce qu'il eût appris des nouvelles du connétable.

Le lendemain, toute la ville de Paris apprit ce forfait, et montra la plus grande indignation contre Pierre de Craon. À la nouvelle qu'il en reçut dès le matin, le sire de Couci monta à cheval et se rendit à l'hôtel du connétable, car on l'y avait transporté. Tous les deux s'aimaient depuis longtemps, et s'appelaient frères et compagnons d'armes. Cette visite causa un grand plaisir à Clisson. Tous les autres seigneurs s'empressèrent aussi de lui donner des preuves de leur attachement. Le duc de Touraine allait souvent le voir avec le roi, qu'il excitait à la vengeance, en lui montrant que cette affaire était une insulte à son autorité et à sa dignité, et une tentative pour troubler le royaume.

Cependant le prévôt de Paris, sorti de la ville par la porte Saint-Honoré, s'était mis à la poursuite de l'assassin et de ses complices avec plus de soixante cavaliers. Il traversa la Seine, et demanda au batelier si depuis le matin il n'avait passé personne. Cet homme lui répondit qu'il avait passé douze cavaliers environ, mais que parmi eux il n'avait vu aucun chevalier, aucun homme qu'il connût. « Quelle route ont-ils prise ? demanda le prévôt. — Sire, répondit le batelier, la route de Vanvres. — Ah ! dit le prévôt, ils vont peut-être à Cherbourg. » Il se remit aussitôt en marche, et laissa la route de Chartres. À l'heure du dîner, il rencontra un chevalier du pays qui chassait au lièvre, et qui lui assura avoir vu le matin environ quinze hommes à cheval, traversant les champs ; il croyait bien qu'ils avaient pris la route de Chartres. Le prévôt entra donc sur cette route et la suivit jusqu'au soir. Arrivé à Chartres, il apprit les détails que nous avons donnés plus haut. Mais jugeant que les poursuites, quelque diligence qu'il y mit, seraient inutiles, Folleville retourna le lendemain à Paris. Pour avoir de plus amples renseignements, le roi et le duc de Touraine, qui désiraient vivement que le coupable fût pris, avaient envoyé encore à sa poursuite Jean le Barrois, avec le même nombre de chevaux. Sortis par la porte Saint-Antoine, ils passèrent la Marne et la Seine au pont de Charenton, battirent tout le pays et vinrent à Étampes. Ils étaient à Chartres à l'heure de dîner. Là, Jean de Barrois apprit ce qui s'était passé, et quand il sut que Pierre de Craon avait continué sa route, et qu'il était trop loin pour qu'on pût l'atteindre, il rentra également à Paris.

Mais des sergents qui faisaient des recherches prirent deux des complices de Pierre de Craon et un page, qui se tenaient cachés dans un village à sept lieues de la capitale. Amenés aussitôt devant le Châtelet, le 16 juin ils furent condamnés. On leur coupa d'abord le poing dans la rue Sainte-Catherine, comme s'ils eussent été des sacrilèges ; puis on les conduisit aux Halles, où ils furent décapités, et leurs corps suspendus au gibet. On vit avec plus de pitié le supplice du malheureux concierge, qui soutint jusqu'à la fin qu'il avait ignoré le projet de

son maître ; mais on lui imputa surtout à crime de n'avoir point révélé la venue de Pierre de Craon à Paris. On poursuivit même le chanoine de Chartres, chez qui mes sire Pierre s'était arrêté, malgré la bonne renommée dont il jouissait. Il fut dépouillé de son bénéfice, et condamné à passer le reste de ses jours au pain et à l'eau dans la prison de l'évêque. Enfin, on instruisit le procès de Craon, qui se donna bien de garde de comparaître devant ses juges. Reconnu coupable du crime de lèse-majesté au second chef, il fut condamné à mort par contumace, et ses biens confisqués. L'hôtel qu'il avait à Paris fut rasé jusqu'aux fondements. Le terrain fut rendu à l'église de Saint-Jean en Grève, à laquelle il avait autrefois servi de cimetière. La rue qui portait le nom de Craon fut désormais appelée rue des Mauvais-Garçons. Par l'ordre du roi, l'amiral alla s'emparer de la Ferté-Bernard, l'un des plus riches manoirs du coupable, et en chassa impitoyablement et demi-nues la dame de Craon, Jeanne de Châtillon, et sa fille unique, qui se virent bientôt sans asile. Leur sort inspira d'autant plus de compassion qu'elles l'avaient moins mérité, car leur vertu devait les mettre à l'abri de cette vengeance. L'amiral fit sommer inutilement le château de Sablé ; le commandant refusa d'en ouvrir les portes, déclarant que la place n'appartenait plus au sire de Craon, mais au duc de Bretagne, qui y avait mis une garnison. Les autres terres de Pierre de Craon furent distribuées. Beaucoup de courtisans eurent part à ses dépouilles ; mais personne ne profita plus du crime de son ancien ami que le duc de Touraine, auquel le roi donna les terres de la Ferté-Bernard et de Porche-Fontaine, avec les riches ameublements qui ornaient le château de cette dernière.

Pierre de Craon était encore dans son château de Sablé, où il s'était caché en attendant des nouvelles, lorsqu'il apprit que le connétable n'était pas mort et qu'il n'avait été que légèrement blessé. Désespéré, et comprenant que les suites de son crime seraient plus dangereuses que s'il l'eût consommé, il alla chercher un asile auprès du duc de Bretagne. « Vous êtes un chétif, lui dit le duc en le voyant, de n'avoir pas su tuer un homme que vous aviez entre vos mains. — Monseigneur, répondit Pierre, c'est chose diabolique. Je crois que tous les démons de l'enfer l'ont gardé et délivré de mes mains et de celles de mes gens, puisqu'il a reçu plus de soixante coups d'épée et de couteau ; et quand il a été renversé de son cheval, j'ai cru, en bonne vérité, qu'il était mort. Heureusement pour lui, il est tombé dans la boutique d'un boulanger ; car, s'il fût tombé dans la rue, nous l'eussions tué et nous eussions fait fouler son corps par nos chevaux. — Or maintenant, ajouta le duc, la chose n'en restera pas là. Je suis certain que le roi de France m'en donnera bientôt des nouvelles, et il m'en voudra autant qu'à vous. Je sais, si vous restez auprès de moi, que le roi et le connétable me feront une grande guerre ; mais je vous ai promis ma protection, et je vous tiendrai parole. »

Le roi sut bientôt que Pierre de Craon avait été recueilli par le duc de Bretagne. Il envoya aussitôt un message à ce dernier pour lui enjoindre, aux termes de sa foi et de son hommage, de saisir et de lui envoyer Pierre de Craon, traître envers la couronne de France. Le coupable, ne comptant pas trop sur la protection de Montfort, avait pris le parti de se cacher ; le duc répondit qu'il ne savait rien, et qu'il ne voulait rien savoir de ce qui concernait le sire de Craon, et qu'il ne pouvait l'envoyer au roi, puisqu'il ne l'avait point en sa puissance. Charles, qui s'était laissé persuader que l'assassin était en Bretagne, prit le refus de Montfort pour un aveu ou au moins une preuve de sa connivence avec le sire de Craon. Il rassembla un grand conseil composé des créatures du connétable, qui faisait tous ses efforts pour déterminer le roi à ne pas accueillir les excuses du duc de

Bretagne. Le conseil décida que le temps était venu de punir Montfort de toutes ses infidélités, et surtout de la protection qu'il accordait à un ennemi de l'État, et que le roi en personne marcherait contre lui avec toutes ses forces.

Depuis ce jour, le roi, dont le caractère paraissait changé, ne respirait que la guerre de Bretagne, et toutes les fois qu'il voyait le duc de Berri, qui était alors à Paris, il lui parlait de la nécessité d'aller en Bretagne et de mettre à la raison un arrogant et présomptueux vassal, qui cherchait tous les moyens de lui déplaire. Le duc de Berri, qui savait que le roi s'était impérieusement prononcé et qu'il n'était pas facile à contredire, feignit d'entrer dans ses vues, attendant l'arrivée du duc de Bourgogne pour s'efforcer de montrer à son neveu l'injustice de la guerre qu'il allait entreprendre.

Philippe-le-Hardi arriva bientôt à la cour, et témoigna une grande indignation de n'avoir pas été consulté dans une affaire de cette importance. Il soutenait avec le duc de Berri, que sa présence semblait rendre plus ferme, que les excuses du duc de Bretagne étaient satisfaisantes ; qu'on engageait l'État dans une guerre qui amènerait peut-être les Anglais en France, et cela pour un orgueilleux ministre qui voulait dominer son maître. Ennemis secrets d'Olivier de Clisson, ils auraient été satisfaits de le voir échouer dans ses projets de vengeance. Pour ralentir l'ardeur martiale de leur neveu, tantôt ils cherchaient à lui faire envisager les nombreuses difficultés de cette guerre, tantôt ils faisaient intervenir les médecins ; ceux-ci, alarmés de l'abattement et de la tristesse qui parfois faisaient subitement contraste avec son excessive activité, recommandaient la plus grande circonspection. Plus impérieux que son frère, le duc de Bourgogne s'élevait avec force contre l'orgueil et le despotisme du connétable, contre son luxe et son avidité qui lui avait fait amasser en si peu de temps la somme énorme de 1.700.000 livres. « Le roi de France n'en a pas autant, disait-il, on peut bien croire que tout cela ne vient pas de bonne source<sup>1</sup>. »

Le roi avait tellement à cœur l'expédition de Bretagne, que tous les moyens employés pour l'en détourner furent inutiles. Il se prononça d'une manière si absolue, que ses oncles furent obligés d'obéir. Pour montrer en ce moment de quel côté penchaient ses affections, il donna à son frère Louis, en échange de la Touraine, le duché d'Orléans à titre d'apanage héréditaire. Il n'écouta point les justes réclamations des habitants d'Orléans, à qui le sage roi Charles V, après la mort de Philippe de France, avait expressément promis qu'ils seraient désormais inséparables du domaine royal. Quelque temps auparavant, le duc Louis avait acheté du dernier comte de la maison de Châtillon, pour la somme de 200.000 francs d'or, les comtés de Blois, de Dunois et de Romorantin. Tous ses domaines lui formaient un apanage capable de rivaliser avec ceux de ses oncles, et rendaient ce jeune prince plus puissant que ne l'avait été aucun fils de France.

---

<sup>1</sup> Froissart. — Juvénal des Ursins. — Le Religieux de Saint-Denis.



## CHAPITRE IV

# DÉMENCE DE CHARLES VI

1392-1398

Le roi marche contre le duc de Bretagne. — Scène de la forêt du Mans. — Démence du roi. — Charles VI au château de Creil-sur-Oise. — Régence des ducs de Berri et de Bourgogne. — Disgrâce du connétable et des Marmousets. — Déplorable situation du roi. — Guérison et rechute du roi. — Le magicien Arnaut Guilhem. — Pèlerinage de Charles VI au mont Saint-Michel. — Réconciliation de Jean de Montfort et d'Olivier de Clisson. — Tentatives pour rétablir la paix de l'Église. — Trêve avec l'Angleterre. — Richard II épouse Isabelle de France. — Gênes se met sous la protection de la France. — Croisade contre les Turcs. — Défaite de Nicopolis. — Conférences de Reims. — Assemblée de Paris. — Benoît XIII assiégé dans Avignon.

Le duc Jean de Montfort, qui n'était point préparé à la guerre subite et imprévue que lui déclarait le roi de France, en conçut les plus vives alarmes : il se croyait à la veille d'être dépouillé une seconde fois de ses Etats. Il se hâta donc de fortifier ses frontières, de lever de nouvelles troupes, et d'envoyer des messagers en Angleterre pour exposer sa situation difficile et demander des secours. Mais il voyait avec évidence l'inutilité de ces mouvements ; l'armée française, commandée par un brave capitaine, par ce connétable si puissant en Bretagne et qu'il avait tant de fois irrité, le faisait trembler.

Pendant ce temps-là, Charles VI ne se donnait aucun repos ; il envoyait partout des ordres pour accélérer la marche des troupes, auxquelles il avait assigné pour rendez-vous la ville du Mans. Jamais on avait vu pareille activité. Dès que le connétable, rétabli de ses blessures, put monter à cheval, le roi prit congé de la reine, de la duchesse d'Orléans et des autres dames de la cour. La reine, vivement affligée de son départ, comme si elle eût prévu pour son époux quelque grand malheur, lui fit présent d'un chapelet de grosses perles, qu'elle le pria de porter pour l'amour d'elle. Il partit sans attendre ses oncles et contre l'avis de ses médecins, qui, ne le trouvant pas en bonne santé, désiraient qu'il se soignât et qu'il se tînt tranquille. Il était suivi de son frère, de son oncle de Bourbon, du sire de Couci et des gens de son conseil. À Chartres, Montagu, qui était évêque de cette ville, le reçut dans son palais avec un grand appareil. Deux jours après, le duc de Berri le rejoignit avec le comte de la Marche. On n'attendait plus que le duc de Bourgogne ; il arriva enfin le quatrième jour, à la grande satisfaction du roi. Des hommes d'armes se rendaient de toutes parts, et le roi disait qu'il ne rentrerait point à Paris sans avoir mis à la raison ce duc de Bretagne qui lui avait déjà causé tant de peines et de fatigues. Ses oncles

essayèrent encore inutilement de retarder cette guerre ; du reste le roi les accueillit avec bonté, et pour plaire au duc de Berri, il lui rendit le gouvernement du Languedoc, contre la promesse qu'il avait faite aux habitants de cette province. Il lui recommanda néanmoins de traiter les peuples avec plus de sagesse et de douceur, et surtout de ne choisir que des lieutenants et des officiers d'une probité reconnue.

On arriva enfin au Mans, où l'armée devait se réunir ; le roi y trouva une foule de seigneurs et de gens de guerre. Là, ses oncles, dont le mauvais vouloir était si évident que tous les chevaliers et les écuyers ne s'entretenaient point d'autre chose, parvinrent à le retenir encore trois semaines. Il est vrai qu'il était malade, et que les médecins s' alarmaient vivement des fatigues auxquelles il allait se livrer. Mais bientôt il se trouva mieux, et malgré leurs représentations, il donna des ordres pour le départ, dont le connétable accéléra l'exécution.

Le 5 août 1392, les hérauts d'armes publièrent l'entrée en campagne, le roi fit déployer son étendard, et l'armée sortit du Mans en bataille, et prit la route d'Angers et de Bretagne. Le roi, déjà agité par la fièvre, monta à cheval et vint se placer au milieu de ses troupes. Autour de lui marchaient son frère, les ducs ses oncles, et un grand nombre d'autres seigneurs. On était alors au milieu de l'été ; il faisait une chaleur insupportable, rendue plus incommode encore par une sécheresse de deux mois qui avait tari tous les ruisseaux. Le roi était armé de toutes pièces ; il portait sous ses armes une jupe de velours noir, et sur la tête un chaperon écarlate aussi de velours, et orné du riche chapelet que la reine lui avait donné à son départ. On traversait les longues forêts du Maine, et les seigneurs qui l'accompagnaient se tenaient à quelque distance de lui. Tout à coup sortit d'entre deux arbres un homme d'une haute stature, à la figure hideuse, à la barbe longue, la tête et les pieds nus, vêtu d'une mauvaise cotte blanche. Il s'élança, et saisit les rênes du cheval du roi. « Arrête, noble roi, crie-t-il d'une voix rauque, retourne ; car tu es trahi ! » Cette audace étonna le roi, il frémit, et tout son sang se troubla. Des hommes d'armes accoururent aussitôt, forcèrent l'inconnu à lâcher la bride du cheval, et le regardant comme un insensé, ils ne daignèrent pas l'arrêter. Mais il continua à suivre le roi de loin, près d'une demi-heure, en répétant avec une voix de tonnerre : « Tu es trahi ! tu es trahi !<sup>1</sup> » Cette apparition inattendue fut, à cette époque, le sujet de diverses conjectures. Le peuple soutint que c'était un spectre enveloppé d'un linceul et envoyé par un ordre particulier de Dieu, pour avertir le roi de quelque grand péril et d'une horrible conspiration tramée contre lui. D'autres ne l'attribuaient qu'à la folie ou à l'insolence. Les plus sages étaient persuadés que les ducs de Berri et de Bourgogne, qui voulaient détourner leur neveu de cette expédition, avaient ménagé cet événement pour faire impression sur son esprit. La négligence affectée qu'on avait mise à ne pas arrêter cet homme, les confirmait dans cette opinion. Quoi qu'il en soit, le roi, vivement frappé des paroles qu'il avait entendues, parut n'en conserver aucune impression.

Renfermé dans un silence absolu et dans une attitude mélancolique, il continua sa route, et sortit bientôt de la forêt pour entrer dans une grande plaine sablonneuse. Il était midi, le soleil dardait ses rayons brûlants, les hommes et les chevaux étaient accablés par la chaleur. Deux pages marchaient derrière le roi. Celui qui portait la lance royale s'endormit sur son cheval, et la lance, lui échappant des mains, alla frapper le casque de fin acier que portait l'autre page.

---

<sup>1</sup> Le Religieux de Saint-Denis. — Froissart.

A ce bruit soudain, à cette lueur, le roi sort de sa rêverie, il se rappelle les paroles du prétendu spectre et se croit trahi. Il devient furieux, ses yeux étincellent, on le voit se lever sur ses étriers, tirer son épée et piquer des deux en s'écriant : « Sus ! sus ! aux traîtres ! Ils veulent me livrer aux ennemis ! » Il se précipite alors sur les gens de sa suite, frappant à droite et à gauche sans reconnaître personne ; il en tue quatre et en blesse plusieurs. L'étonnement et la frayeur s'emparent de tous les esprits. On s'écarte, on fuit devant le roi, personne ne lui résiste, on respecte jusqu'à sa fureur. Le duc d'Orléans, son frère bien-aimé, se persuade que sa présence pourra le calmer ; il s'approche ; mais le roi fond sur lui l'épée haute. « Fuyez, beau neveu d'Orléans, lui crie le duc de Bourgogne ; fuyez, monseigneur veut vous tuer : haro ! le grand malheur ! le roi est tout égaré ! Dieu ! qu'on le prenne ! » Le duc n'évite la mort qu'en gagnant à toute bride la forêt. On ne sait comment arrêter le roi, ni comment échapper à sa poursuite. Enfin ses forces s'épuisèrent, son épée se rompit dans sa main, et son cheval s'arrêta un moment. Alors messire Guillaume de Martel, l'un de ses chambellans, parvint à le saisir par derrière, et facilita à quelques officiers les moyens de le descendre de cheval. On le désarma, on le coucha doucement à terre, et on lui ôta sa jaque de velours qui l'accablait. Les yeux lui roulaient étrangement dans la tête ; l'égarément y était peint, aussi bien que dans tous ses traits. Son frère et ses oncles étaient autour de lui ; mais il ne reconnaissait personne et ne proférait pas une parole. « Il faut retourner au Mans, dirent les ducs de Berri et de Bourgogne ; le voyage de Bretagne est fini pour cette saison. » On trouva sur le chemin une charrette de bouvier, on l'y plaça après avoir pris la précaution de le garrotter, et l'on rétrograda vers le Mans. C'est en cet état que le plus digne, le plus noble et le plus puissant roi du monde<sup>1</sup> rentra dans cette ville, qu'il avait quittée le matin même dans le plus pompeux appareil et à la tête de 40.000 hommes. Triste et déplorable exemple des vicissitudes et des misères humaines !

Au Mans, la maladie du roi augmenta, et sa léthargie devint plus profonde. Le 7 août il était encore sans parole et sans mouvement, et bientôt le bruit se répandit dans l'armée que les médecins désespéraient de lui et qu'il allait mourir. Ce fut alors que la douleur de ses courtisans, qu'un peu d'espoir avait suspendue, se répandit en pleurs et en gémissements. L'armée et le peuple les imitaient ; chacun oubliait les défauts de ce prince pour ne parler que de sa bonté et de ses qualités toutes royales. Les temples retentissaient de vœux et de prières ; on se précipitait pour le voir une dernière fois. Dans ce moment, où la dissimulation et l'intérêt s'effacent pour faire place à de meilleurs sentiments, le duc de Bourgogne, les yeux baignés de larmes, l'embrassait tendrement, « Mon roi, s'écriait-il, mon cher seigneur et neveu, du moins, avant que je vous perde, ouvrez les yeux ; qu'un regard, qu'une parole soulage ma douleur !<sup>2</sup> » Le bruit courut tout aussitôt que le roi avait été ensorcelé ou empoisonné ; mais les médecins s'empressèrent de le démentir, et déclarèrent que l'abus de tous les plaisirs l'avait conduit à la folie.

Le troisième jour, le roi donna enfin quelques signes de vie ; il ouvrit les yeux, recouvra insensiblement l'usage de ses sens, et parut même parler avec assez de raison. Il voulut, malgré sa faiblesse, être informé de tout ce qui s'était passé. Il témoigna le plus vif repentir de l'excès de ses fureurs, en demanda pardon, se confessa et reçut la communion. Il fit ensuite le vœu d'aller en pèlerinage à

---

<sup>1</sup> Froissart.

<sup>2</sup> Le Religieux de Saint-Denis.

Notre-Dame de Chartres et à Saint-Denis, mais il demeura incapable de toute application. L'occasion que les oncles du roi attendaient depuis si longtemps pour prendre en main les rênes du gouvernement, se présentait enfin ; ils s'empressèrent d'en profiter. Ils commencèrent par s'emparer de la garde de sa personne, qu'ils confièrent à quatre de ses chambellans, leurs affidés. Des ordres furent donnés pour licencier l'armée, devenue inutile désormais et ruineuse pour les provinces. Cet événement, si funeste à la France, sauva le duc de Bretagne et ses États. Les Bretons le regardaient comme un miracle de la Providence, et disaient « que c'était monsieur saint Yves qui était apparu au roi en la forêt pour l'aviser de se détourner de ce voyage<sup>1</sup>. » Il était difficile que Jean de Montfort n'en ressentit pas une secrète joie ; mais il affecta la plus profonde affliction, et ordonna dans toutes les églises de Bretagne des prières et des processions pour le rétablissement de la santé du roi. Lorsque l'auguste malade eut recouvré une partie de ses forces et qu'il fut en état de se soutenir, il alla faire une neuvaine aux reliques de saint Julien, premier évêque du Mans. Le 22 septembre il quitta cette ville, accomplit son vœu à Chartres en y passant, et fut conduit au château de Creil-sur-Oise, petite ville située en bon air, où il pourrait jouir d'un repos convenable à l'état de sa santé. Il y fut confié à la garde des médecins et de ses chambellans, et l'on prit toutes les précautions nécessaires pour que la reine, qui était enceinte, ignorât le plus longtemps possible l'affreuse maladie dont il était attaqué. C'est là que les ducs d'Orléans et de Bourbon venaient souvent le voir et s'informer de ses nouvelles. Quant aux ducs de Berri et de Bourgogne, ils restaient à Paris, où par leurs intrigues ils s'efforçaient de ressaisir les rênes de l'État. L'opinion, sans revenir à ces deux princes, abandonnait les Marmousets, dont quelques-uns s'étaient aliéné le clergé, et le connétable qui, disait-on, n'avait amassé d'immenses trésors qu'aux dépens du peuple. Aussi les ducs de Berri et de Bourgogne profitèrent habilement de cette circonstance. Dans une assemblée des conseils du roi, des principaux seigneurs, des prélats et des gens des bonnes villes, convoquée à Paris, ils parvinrent à faire écarter du pouvoir leur neveu d'Orléans, qui avait voulu faire valoir sa qualité de frère unique du roi, mais que son âge (il avait vingt ans) fit regarder comme incapable d'un si pesant fardeau. Ils se firent ensuite donner le gouvernement pendant la maladie de l'infortuné Charles VI ; la principale autorité fut cependant confiée au duc de Bourgogne. L'assemblée décida aussi que madame de Bourgogne aurait la garde de la reine, et serait la seconde après elle<sup>2</sup>.

Cette décision changea entièrement la face de la cour. L'autorité royale, que le duc de Berri et de Bourgogne avaient entre les mains, leur attacha tous les courtisans, et bientôt on entendit désapprouver tout ce qu'avaient fait les ministres, même ce qu'on avait trouvé autrefois juste et légitime. Le premier usage que les deux princes firent du pouvoir dont ils avaient supporté la privation avec tant d'amertume, fut de se venger de ceux qui les en avaient dépouillés quatre ans auparavant. Le connétable, qui osa se montrer à l'hôtel Saint-Paul, y trouva une réception hautaine et outrageante. Le duc de Bourgogne, qui ne l'aimait pas et dont la haine était encore excitée par sa femme, princesse absolue et méchante, le menaça de lui faire crever le seul œil qui lui restait, s'il reparaisait devant lui. Clisson se retira sans montrer son indignation, mais il n'estima plus sa vie en sûreté à Paris ; il mit ordre à ses affaires, et partit pour son château de Montlhéry. Averti par quelques amis qui lui

---

<sup>1</sup> Le Baud, *Histoire de Bretagne*.

<sup>2</sup> Froissart.

restaient dans le conseil, que le duc, se repentant de ne l'avoir pas fait arrêter, se disposait à exercer des violences contre lui ; que trois cents lances, commandées par de vaillants chevaliers forcés d'obéir, étaient parties de Paris pour l'enlever, il se retira dans sa bonne forteresse de Josselin en Bretagne. Les autres conseillers du roi furent également disgraciés et persécutés. Le sire de Montagu, épouvanté, se hâta de quitter Paris et se réfugia près de Clément VII, dans la ville d'Avignon. Ses collègues furent arrêtés et jetés en prison ; mais le Bègue de Vilaines, délivré bientôt par le crédit de ses amis, se retira en Castille, où il possédait le comté de Rebeldo, pour y finir ses jours dans une heureuse tranquillité. Les sires de Noviant et de la Rivière, que Philippe-le-Hardi et sa femme haïssaient mortellement, furent plus de six mois dans une détention rigoureuse, pendant laquelle on les menaça souvent du dernier supplice. Jean Juvénal des Ursins prit leur défense, et fut assez heureux pour les sauver.

Pendant ce temps-là, Clisson, ajourné à comparaître devant le parlement de Paris, jugea prudent de ne pas s'y présenter. Un arrêt rendu par défaut le condamna à une amende de 100.000 fr. d'argent pour ses concussions, le bannit du royaume « comme faux et mauvais traître à la couronne, » et le priva de son office de connétable. Dans les premiers mois de l'année suivante, il fut remplacé, sur le refus du sire de Couci, par Philippe d'Artois, comte d'Eu, gendre du duc de Berri. Le duc d'Orléans refusa de prendre part à cette injuste sentence. Jean de Montfort, voyant Clisson réduit à ses propres moyens, voulut se charger de la faire exécuter ; mais Clisson, soutenu de ses fidèles amis de Bretagne et de sa valeur, opposa à son irréconciliable ennemi une résistance à laquelle celui-ci était loin de s'attendre, et qui fut souvent couronnée du succès.

Tandis que les princes et leurs partisans se réjouissaient de pouvoir conduire à leur gré les affaires de l'État, et qu'ils se vengeaient sur les Marmousets de leur ancienne défaite, le peuple n'oubliait point son jeune monarque ; il le plaignait et priaït pour lui. Il était toujours à Creil, habituellement plongé dans une noire mélancolie. Les remèdes violents employés par les médecins affaiblissaient de jour en jour son corps et son esprit ; il était à craindre qu'il ne périt entre leurs mains, lorsque le sire de Couci lui envoya un médecin de Laon, nommé Guillaume de Harsely, qui jouissait d'une réputation justement méritée. Par ses bons soins cet habile médecin le délivra de la fièvre, lui rendit l'appétit et le sommeil. En trois semaines ses forces revinrent ; il put monter à cheval, sa raison se fortifia, mais lentement ; il recouvra la mémoire, et demanda à voir la reine et son fils. On les lui amena, et il les reçut avec le plus grand plaisir. Cette nouvelle répandit une joie universelle dans le royaume. Quand maître Guillaume de Harsely vit qu'il était revenu peu à peu à la santé, il en fut tout joyeux, et le rendit en bon état à son frère et à ses oncles. Il leur recommanda de ne point l'appliquer de longtemps aux affaires sérieuses à cause de sa faiblesse de tête, et de se garder de l'irriter ou de l'affliger, et de ne lui procurer que des délassements raisonnables, des plaisirs tranquilles.

Après avoir si heureusement rempli sa mission, maître Harsely voulut s'en retourner à Laon, malgré les efforts et les brillantes promesses des princes pour le retenir auprès du roi. Vers la mi-novembre, Charles VI revint à Paris, où il fut reçu avec tous les témoignages de la plus vive allégresse. Il ne se livra point aux affaires importantes ; mais plein de reconnaissance envers Dieu, il se rendit à Saint-Denis avec une partie de la cour pour y accomplir son vœu. Il y lit transférer le corps du roi saint Louis dans une chasse d'or, qui pesait 252 marcs, et qui était plus précieuse encore par la beauté et par la délicatesse du travail que par la matière. La santé du roi semblait s'affermir de jour en jour ; mais les

craintes qu'on avait eues pour sa vie le portèrent à rendre une ordonnance, enregistrée sous ses yeux au parlement, par laquelle, s'il venait à mourir, la reine, ses trois oncles et le duc Louis de Bavière étaient chargés de la tutelle et de l'administration du revenu assigné au roi. Cette ordonnance réglait aussi le conseil de tutelle, et attribuait au duc d'Orléans le gouvernement de l'État.

Il semblait que le roi, par cette précaution, eût un pressentiment du triste accident qui lui arriva peu de jours après. Au milieu des mœurs plus que légères de la cour, il lui était difficile de trouver ces paisibles amusements que le savant médecin de Laon lui avait recommandés ; il se livra encore sans mesure à ces fêtes et à ces festins par lesquels les longues nuits d'hiver étaient abrégées. Un jour, la reine mariait une dame allemande de sa maison, déjà veuve, qu'elle aimait beaucoup. Le roi voulut que les noces fussent célébrées à l'hôtel Saint-Paul ; il y invita un grand nombre de seigneurs, avec les ducs d'Orléans, de Berri, de Bourgogne, et leurs femmes (29 janvier 1393). On dansa tout le jour, et la joie fut grande. Il y eut ensuite un festin magnifique, suivi d'un grand bal. Il se trouvait alors à la cour un gentilhomme du Bourbonnais, écuyer d'honneur du roi, nommé Hugonin de Guisay ; c'était un jeune homme plein de feu et d'esprit, un de ces courtisans qui sont l'âme des plaisirs, qui deviennent quelque chose en amusant les grands ; mais les hommes sages le méprisaient à cause de ses mœurs corrompues. Ce Guisay voulut se distinguer encore ce soir-là par quelque nouveauté ingénieuse ; il imagina une mascarade. Le jeune comte de Joigny, Emery de Poitiers, fils du comte de Valentinois, Jobbain, bâtard de Foix, et Nantouillet, adoptèrent cette idée et se retirèrent avec Hugonin pour se déguiser en sauvages. Le roi, informé du projet, le trouva si plaisant qu'il voulut absolument être de la partie. Il était environ minuit lorsqu'ils entrèrent dans la salle, masqués de façon à n'être pas reconnus ; le roi était à leur tête. Ils étaient vêtus d'une toile de lin enduite de poix-résine, sur laquelle on avait appliqué des étoupes. Les jeunes seigneurs, attachés entre eux par des cordons de soie, se mirent à danser, tandis que le roi s'approcha de sa tante, la duchesse de Berri, qui le reconnut sans le lui dire, et, le tenant par le bras, lui demanda quel il était. Toute l'assemblée applaudissait à la mascarade, lorsqu'un funeste accident changea tout à coup la joie en cris, en terreur, et présenta le plus affreux spectacle.

Sur l'ordre du roi, tous ceux qui portaient des torches et des flambeaux s'étaient éloignés des sauvages et s'étaient rangés contre les murs. Le duc d'Orléans, qui avait passé la soirée ailleurs, rentra avec le jeune comte de Bar : attirés par la foule qui, impatiente de connaître les masques, se pressait autour d'eux, ils s'approchèrent, et imaginèrent étourdiment, pour faire peur aux dames, de mettre le feu aux étoupes. Au même instant les cinq sauvages liés ensemble furent entourés de flammes. La toile était cousue ; il était impossible de les sauver. Plusieurs chevaliers essayèrent d'étouffer le feu ; mais la chaleur de la poix leur brûlait les mains, et depuis aucun n'osait approcher d'eux. Qui pourrait exprimer l'horreur, le tumulte, la confusion, et l'effroi de tous les assistants ? Les masques couraient dans la salle, et donnaient encore plus de force à la flamme dévorante ; la douleur arrachait à ces infortunés des hurlements affreux. Au milieu de ses tourments, Jobbain se souvint du roi, et se mit à crier : « Sauvez le roi ! sauvez le roi ! » La reine, qui était dans le secret de ce déguisement, s'évanouit en pensant au danger qui menaçait son époux. Dans cet épouvantable désordre, la présence d'esprit de la jeune duchesse de Berri sauva l'imprudent monarque. Elle le retint auprès d'elle, et le couvrait de son manteau pour le préserver du feu, lorsqu'il voulait à toute force s'éloigner. « Où voulez-vous aller

?lui dit-elle ; vous voyez que vos compagnons sont au milieu des flammes. Qui êtes-vous ? » Charles se nomma et dit : « Je suis le roi. — Sortez, ajouta-t-elle, allez aussitôt mettre un autre vêtement, et vous montrer à la reine qui est désespérée. » Il obéit, et courut ensuite rassurer Isabeau, qui tressaillit de joie en le voyant. Les gens de leur suite s'empressèrent de les dérober tous deux à ce spectacle déchirant. Ses infortunés compagnons restèrent une demi-heure dans les flammes ; un seul des cinq, Nantouillet, put échapper à cette horrible catastrophe ; il conserva assez de sang-froid pour aller se précipiter dans un cuvier plein d'eau. Le comte de Joigny, jeune homme de la plus grande espérance, tomba mort sur la place, brûlé et suffoqué. Le bâtard de Foix et le fils du comte de Valentinois périrent le lendemain au milieu d'atroces souffrances. Hugonin, l'inventeur de cette bizarre mascarade, mourut le troisième jour en maudissant ceux qui lui survivaient. Sa mort, que le peuple apprit avec joie, fut regardée comme une juste punition de Dieu. T1 avait toujours traité les pauvres gens avec la plus cruelle insolence ; les battre comme des chiens, les fouler aux pieds en les perçant de ses éperons, et les forcer ensuite d'aboyer, c'était là son plus grand plaisir. Aussi, lorsque son convoi passa dans Paris, plusieurs se vengèrent en criant après lui son mot ordinaire : « Aboie, chien ! »

Le roi s'était retiré épouvanté et si consterné qu'il était facile de juger de ses regrets. Le bruit de cette affreuse catastrophe s'était déjà répandu dans la ville, et y avait causé une violente indignation ; on disait que le roi y avait péri. A cette nouvelle, le peuple se lève en tumulte et s'assemble. Des bourgeois, au nombre de plus de cinq cents, se précipitent furieux, environnent l'hôtel Saint-Paul, et demandent à grands cris à voir le roi, tout prêts, s'il a perdu la vie, à le venger, et à mettre en pièces les seigneurs qui l'ont abandonné à ces honteuses folies. On ne put les calmer qu'en les laissant entrer dans la salle des audiences, où Charles parut sur son trône. Toute cette multitude portait des regards avides sur le visage du prince, qui la remerciait des témoignages empressés de son affection.

Le lendemain tous les temples de Paris retentirent d'actions de grâces rendues à Dieu pour la conservation du roi ; car le peuple l'aimait et le plaignait sincèrement. Une messe solennelle fut célébrée à Notre-Dame, et suivie d'une procession à laquelle le monarque assista ; les ducs d'Orléans, de Berri et de Bourgogne marchèrent derrière lui, les pieds nus : ce qui n'empêcha point le peuple de s'élever contre les scandales d'une cour où l'on prenait si peu de soin de l'honneur et de la vie du roi, et de reprocher aux princes les folies elles débauches dans lesquelles ils l'entraînaient. Le public ignorait d'abord l'auteur de cette funeste catastrophe ; le duc d'Orléans l'avoua avec toutes les marques de la plus vive douleur et du plus amer repentir. Il fit bâtir en expiation une magnifique chapelle aux Célestins, où il voulut qu'on priât Dieu à perpétuité pour le repos des victimes de sa fatale étourderie.

Charles VI désirait ardemment rendre la paix à l'Église par la fin du schisme, et à la France par un traité avec l'Angleterre. Il autorisa donc l'Université de Paris, foyer de lumières pour toute l'Europe, à chercher tous les moyens de terminer les divisions si déplorables du monde chrétien. Il pressa ensuite Richard II de se prêter au dessein d'unir les deux nations par une paix solide, et parvint à faire reprendre les conférences à Lelighen, petit village situé sur la frontière du comté de Boulogne et du comté de Ponthieu. Les ducs de Lancastre et de Gloucester se réunirent donc avec les ducs de Berri et de Bourgogne, et reprirent les négociations. Elles duraient depuis quelque temps, lorsque le roi, qui, bien qu'ayant toujours présente à la mémoire la scène effroyable de l'hôtel Saint-Paul,

semblait se mieux porter qu'auparavant, se rendit à Abbeville pour en accélérer la conclusion. Cette fois encore on ne termina rien, et l'on se contenta de prolonger la trêve d'un an. Le roi ne put en ratifier la prorogation ; car la secousse qu'il avait éprouvée avait amené une violente rechute (15 juin 1393), et les ducs d'Orléans et de Bourgogne l'avaient aussitôt conduit à Creil. Cette triste nouvelle, répandue dans le royaume, le plongea de nouveau dans la consternation. On est touché d'une pitié profonde en voyant cet infortuné monarque, dont la carrière avait été si agitée, exposé à devenir un objet d'amusement et de raillerie pour les serviteurs qui l'entouraient. Il avait entièrement perdu la mémoire ; il ne reconnaissait plus Isabeau, pour laquelle il avait conçu une espèce d'horreur. « Quelle est cette femme ? s'écriait-il à l'aspect de la reine ; qu'on m'en délivre. » Il soutenait qu'il n'était point marié, et qu'il n'avait point d'enfants. Il ne se reconnaissait plus lui-même, niait qu'il fût roi et qu'il se nommât Charles. Voyait-il des fleurs de lis sur les vitraux ou sur les murs, il les brisait ou les effaçait avec fureur. « Je m'appelle Georges, disait-il ; mes armes sont un lion percé d'une épée. » Sa fureur augmentait surtout lorsqu'on sa présence on parlait des Anglais et qu'il voyait des croix rouges comme cette nation en portait sur ses étendards. Quelquefois sa démence s'exaltait en transports si violents qu'on était obligé de prendre des précautions pour s'en garantir. Mais alors que tout le monde lui était odieux ou méconnu de lui, une femme exerçait sur sa raison une influence bienfaisante, c'était Valentine de Milan. Il la reconnaissait, et avait conservé pour elle une grande affection. Il l'appelait « chère sœur. » Lorsqu'il pouvait marcher, il allait la voir ; il trouvait du charme et du soulagement dans ses doux entretiens. A la cour on regarda bientôt cette prédilection du roi comme dangereuse. Les ducs de Berri et de Bourgogne, dont l'autorité n'était qu'empruntée, craignirent que Valentine, maîtresse de l'esprit du roi, ne le gouvernât à son gré lorsqu'il serait en convalescence, et ne trouvât ainsi le moyen de satisfaire son ambition et celle de son époux. La duchesse de Bourgogne redoutait surtout cette influence, et ne manquait pas, avec l'aide de ses amis, de propager secrètement mille soupçons et mille bruits offensants pour cette princesse. Le peuple, qui n'ignorait pas les mauvaises dispositions de la cour à son égard, et qui ne pouvait expliquer la maladie du roi que par quelque sortilège, blâmait une alliance contractée avec une maison dont les princes s'étaient familiarisés avec le crime. Il alléguait principalement l'usage des poisons, si fréquent en Italie, et disait que la jeune duchesse, venue du pays des maléfices, avait ensorcelé le roi<sup>1</sup>. Cependant Charles était toujours dans le même état de démence, malgré la science et les efforts des médecins qu'on avait appelés de toutes parts ; le célèbre Guillaume de Harsely était mort à Laon. On répétait que le malheureux prince était frappé de sortilège, et quelques esprits faibles conseillaient d'opposer la magie à elle-même. Ou parlait d'un savant astrologue du Languedoc, nommé Arnaut Guilhem, qui prétendait avoir un souverain empire sur la nature et guérir les maladies d'une seule parole. Pour être appelé à la cour, il s'était vanté de rendre la santé au roi. Guilhem fut mandé, il accourut. C'était un petit homme, de méchante mine ; son regard était perçant ; une longue barbe enveloppait son menton. Il était vêtu simplement, et pour exercer son art il lui fallait veiller et macérer son corps par le jeûne. Pour augmenter le prestige qu'il voulait produire, ce sorcier d'un nouveau genre portait un livre de grimoire qu'il appelait *Smagorad*. Dieu, disait-il, l'avait donné à Adam pour le consoler de la mort d'Abel qu'il avait pleuré cent ans. Le magicien fut accueilli de la cour avec des témoignages non

---

<sup>1</sup> Juvénal des Ursins. — Le Religieux de Saint-Denis.

équivoques de considération et de respect, malgré l'indignation des prélats et des docteurs, qui ne partageaient pas la crédulité publique. Cependant on cessa bientôt de croire aux talents du magicien lorsqu'on vit, au bout de quelques mois, que les secrets de son art ne rendaient point au roi la santé si désirée. Enfin, pressé et menacé, il avoua qu'il avait découvert un charme jeté sur l'auguste malade, charme qui était plus puissant que toutes ses conjurations. On chassa honteusement cet imposteur, auquel on eût pu infliger le châtement qu'il méritait.

Comme on n'attendait plus rien des hommes pour la guérison du roi, on invoqua de nouveau les secours divins ; partout on adressa au Ciel de ferventes prières. Dans un de ses meilleurs moments, Charles se voua à saint Denis et lui offrit une chaîne d'or. Enfin, après sept mois, il cessa d'éprouver les terribles atteintes de son mal, et la raison lui revint. La France retentit alors de cris de joie ; on le regardait comme rendu une seconde fois à son peuple (janvier 1394). Mais, depuis cette époque, les intervalles lucides devinrent de plus en plus rares. Il recouvrait quelquefois assez d'intelligence pour sentir sa position, pour comprendre le malheur de son peuple, et pour essayer d'y porter remède. Ses périodes de raison furent quelquefois signalées par des ordonnances utiles et populaires ; mais elles furent souvent plus funestes au repos de la France que ses accès de frénésie ou d'idiotisme. Elles empêchaient, par l'espoir de sa guérison, qu'on ne le privât entièrement du gouvernement, et faisaient de l'infortuné monarque l'instrument des passions de tous ceux qui l'entouraient.

Dans cette intermittence favorable de sa maladie, Charles voulut que les débats d'un procès intenté par le duc de Bourgogne à Juvénal des Ursins, prévôt de Paris, eussent lieu devant lui. Le duc, qui haïssait Juvénal parce qu'il s'occupait trop de l'intérêt public et qu'il défendait avec une noble constance les anciens conseillers du roi, l'avait accusé d'avoir mal parlé de lui, et trente témoins subornés avaient déposé contre cet homme vertueux. Le roi, ayant reconnu l'innocence de son prévôt au trouble et aux contradictions de ceux qui l'accusaient, prononça en sa faveur<sup>1</sup>. Quelque temps après il fit mettre en liberté Noviant et la Rivière, et alla faire un pèlerinage au mont Saint-Michel. Pendant qu'il accomplissait son vœu, il apprit que la Bretagne était le théâtre d'une lutte acharnée entre le duc et Clisson. Montfort, qui ne craignait plus rien du roi, avait osé confier le commandement d'une partie de ses troupes à Craon, qui était venu le rejoindre. Soutenu par un grand nombre de nobles bretons et par quelques secours que lui envoyait de temps à autre le duc d'Orléans, tandis que le duc de Bourgogne favorisait les armes de Montfort, Clisson se défendait avec succès, et les horreurs de la guerre civile désolaient cette province. Charles profita de son séjour sur les frontières de Bretagne pour intervenir dans les troubles de ce pays. Montfort reçut d'abord avec hauteur les envoyés du roi ; mais voyant que son protecteur, le duc de Bourgogne, désirait aussi la pacification de la Bretagne, il ne se refusa plus à des ouvertures de paix, et s'y prêta même avec sincérité. Il écrivit à Clisson pour lui demander une entrevue à Vannes. L'ancien connétable exigea des otages avant de s'y rendre. Le duc lui envoya l'aîné de ses fils. Le cœur du vieux Breton fut touché de la confiance de Montfort ; Clisson arriva au lieu fixé pour la conférence avec le jeune prince, qu'il rendit à son père, et se remit franchement entre les mains de son ennemi. Cette confiance réciproque disposa les esprits à une réconciliation, et ces deux implacables rivaux conclurent

---

<sup>1</sup> Juvénal des Ursins.

enfin la paix que la Bretagne appelait de tous ses vœux<sup>1</sup> (janvier 1395). Cette paix dut être sincère, puisque le duc, obligé de venir à Paris pour les fiançailles de son fils avec Jeanne de France, seconde fille du roi Charles VI, ne fit pas difficulté de confier à Clisson, pendant son absence, et la garde de sa famille et l'administration de la Bretagne.

Au mois de mai 1394 les princes avaient repris les conférences à Lelighen ; mais ils n'avaient rien pu conclure, et tout s'était borné à la prorogation d'une trêve de quatre ans avec l'Angleterre. Les princes, voyant que les Anglais ne pouvaient se résoudre à la paix, crurent qu'il y avait chez eux un fort parti pour la guerre, et résolurent de former des francs archers capables de lutter avec succès contre eux s'ils osaient attaquer le royaume de France. Une ordonnance du conseil défendit en conséquence tous les jeux de paume, de cartes et de hasard, auxquels le peuple, à l'exemple des grands et des nobles, se livrait avec passion ; on autorisa seulement les jeux d'adresse, tels que les exercices de l'arc et de l'arbalète. Le peuple, surtout dans les provinces, prit beaucoup de goût à ce genre d'exercice, et en peu de temps les enfants y devinrent fort adroits. Cette heureuse et patriotique institution méritait d'être encouragée ; elle eût rendu la France désormais inaccessible à l'invasion étrangère ; mais les grands craignirent de donner à la couronne des forces trop redoutables. Sur leurs instances, le roi défendit l'exercice de l'arc et de l'arbalète, excepté dans quelques compagnies soldées d'arbalétriers. Le peuple en revint aux jeux de hasard<sup>2</sup>.

Ce qui préoccupait vivement Charles VI, c'était l'anéantissement du schisme qui depuis seize ans désolait l'Église ; car le schisme était alors la plus grande plaie sociale. Le célèbre théologien Nicolas de Clémangis, secrétaire de l'Université, publia une déclaration au nom de cinquante-quatre docteurs. L'Université concluait à l'abdication des deux papes, au jugement de leurs droits respectifs par des arbitres ou par un concile œcuménique. La déclaration de Clémangis fut envoyée au pape d'Avignon, Clément VII, qui en conçut un grand chagrin et qui mourut le 16 septembre 1394. Dans l'idée que cette circonstance pourrait rendre plus facile l'union de l'Église, le roi écrivit aux cardinaux d'Avignon de ne pas lui donner de successeur ; mais ils s'empressèrent d'élever sur le trône pontifical l'Aragonais Pierre de Luna, qui prit le nom de Benoît XIII. Ce nouveau pontife parut d'abord animé du zèle le plus ardent pour la paix et tout disposé à se soumettre aux décisions de la cour. Mais le conseil du roi, qui avait pris la résolution de mettre fin au schisme, convoqua pour le 2 février 1395, à l'hôtel Saint-Paul, une nombreuse assemblée de prélats et de docteurs, dans laquelle il fut décidé qu'on demanderait aux deux papes la cession de leur dignité. Une ambassade imposante, composée des ducs d'Orléans, de Berry et de Bourgogne, des principaux seigneurs, prélats, docteurs de l'Université et conseillers du roi, se rendit auprès de Benoît XIII pour le solliciter de faire ce sacrifice à la paix de l'Église. Benoît s'y refusa opiniâtement, quoique la voie de cession eût été approuvée par le plus grand nombre des cardinaux. Alors l'indignation fut grande en France, et le roi écrivit à tous les souverains, et l'Université de Paris à toutes les universités étrangères, pour les solliciter à un concile général qui déposerait les deux papes et donnerait un chef unique au monde chrétien. Richard II se déclara pour la voie de cession, et le fit savoir aux deux pontifes.

---

<sup>1</sup> Froissart.

<sup>2</sup> Juvénal des Ursins.

Ce roi, qui se sentait le besoin d'un appui pour raffermir son autorité à l'intérieur, le chercha près de la France. Devenu veuf d'Anne, la bonne reine, il envoya une brillante ambassade, composée de plus de cinq cents gentilshommes, à la cour de France, pour demander la main d'Isabelle, fille de Charles VI, princesse âgée de sept ans seulement. C'était un moyen de réconcilier les deux nations et de conclure une paix durable (juillet 1395). Les ambassadeurs furent traités avec une rare magnificence pendant le séjour qu'ils firent dans le royaume, et s'en retournèrent avec une réponse satisfaisante. En attendant la consommation de cette alliance, les négociations de paix furent suivies avec plus d'espoir de succès. Au commencement de l'année suivante les ambassadeurs revinrent munis d'une procuration de leur roi pour son mariage avec la jeune princesse. Ils demandèrent d'abord deux millions d'écus pour sa dot, finirent par se contenter de 800.000 francs d'or, et le 9 mars 1396 le traité de mariage fut signé, sans amener la conclusion d'une paix définitive. Mais, dix jours après, une nouvelle trêve de vingt-huit ans, à partir de septembre 1398, vint couronner les négociations entre les deux puissances. À cette époque, Richard II rendit Cherbourg au roi de Navarre, et Brest, qu'il continuait d'occuper, au duc de Bretagne. Il demanda la grâce de Pierre de Craon, et n'eut pas de peine à l'obtenir. Ce lâche assassin, qui avait osé reparaître en France depuis la pacification de la Bretagne, ne tarda pas à rentrer à la cour et à jouir d'une grande faveur auprès du duc de Bourgogne.

Le roi d'Angleterre, qui voulait recevoir sa jeune fiancée des mains de son beau-père, passa sur le continent. Les deux rois eurent une entrevue près de Guines, entre Calais et Ardres, dans une ville de bois et de toile que d'habiles ouvriers avaient comme improvisée. Ils étalèrent à l'envi une pompeuse magnificence, échangèrent des présents d'une richesse merveilleuse, et dans les splendides festins qui eurent lieu pendant les deux jours que dura l'entrevue, Charles VI fut servi à table par les princes français. Le mariage du roi Richard, qui était alors âgé de trente ans, fut célébré à Calais le 4 novembre, et la petite reine fut ensuite couronnée avec solennité à Westminster par l'archevêque de Cantorbéry.

Le peuple avait accueilli avec plaisir la fin de la guerre avec les Anglais et l'alliance de leur roi avec une princesse de France. En faveur de cet heureux événement, Charles VI, voulant procurer quelque soulagement à ses sujets, avait réduit d'un quart la gabelle et la taxe des vins. Mais cette munificence était illusoire ; car l'année n'était pas révolue, une aide générale pour la dot d'Isabelle et pour l'entrevue des deux rois était à peine levée, que tout fut remis comme auparavant, la gabelle et le reste. Aussi les divertissements, les fêtes de toute espèce, et les énormes dépenses qui eurent lieu à cette occasion, excitèrent les murmures du peuple, qui voyait que la paix n'apportait aucun soulagement à sa profonde misère.

L'état intérieur du royaume n'empêchait pas la France d'étendre au loin son influence ; car la France marchait toujours à la tête de la civilisation, la France était toujours la première puissance chrétienne. L'Italie et l'Orient tournaient surtout leurs regards vers elle. A la fin de l'année précédente, la république de Gênes, déchirée par les factions, ne croyait pouvoir échapper à la tyrannie du duc de Milan qu'en se plaçant sous la protection de la France. Par un traité honorable pour notre patrie, elle investissait le vicaire du roi de toutes les fonctions qui avaient appartenu à son doge, et le pavillon français était arboré à Gênes et dans toutes les possessions de cette illustre république. En même temps, le duc de Bourgogne excitait Charles VI à se mettre à la tête d'une ligue franco-italienne contre l'ambitieux Visconti, qu'il lui représentait comme un

traître, qui conspirait contre les intérêts de la France. Valentine de Milan, jadis si aimée du roi, dont elle savait seule adoucir les maux, ne pouvait plus alors prendre la défense de son père. Les absurdes calomnies dont elle était l'objet, avaient été tellement accréditées par le duc de Bourgogne et ses partisans, que la princesse avait été obligée de quitter la cour sous prétexte d'un voyage de plaisir ; elle s'était soumise à une humiliante retraite, et était allée habiter une de ses maisons à Neuchâtel-sur-Loire. La reine n'avait pas été non plus étrangère à cette disgrâce.

Lorsque Charles VI préparait une expédition contre le dominateur de la Lombardie, un autre prince chrétien attaqué par les Turcs-Ottomans l'arrêta dans ses projets. Des ambassadeurs de Sigismond, roi de Hongrie, vinrent exposer à la cour le tableau des maux qui venaient de fondre sur leur patrie, et solliciter les secours de la France. En effet, les Turcs avançaient. Maîtres d'une grande partie de l'Asie, de la Macédoine, de la Servie et de la Bulgarie, ils enveloppaient Constantinople et envahissaient la Hongrie sous la conduite du plus rapide et du plus farouche des conquérants, de Bajazet l'Éclair (Hilderim). Fier de ses nombreux succès, Bajazet avait juré, disait-on, de faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre de Rome. Les Français ne pouvaient manquer d'être émus au récit des effroyables cruautés des Musulmans envers les chrétiens opprimés. Charles VI se montra tout disposé à remplir les espérances du roi de Hongrie, et la noblesse de France, qui souhaitait depuis longtemps de s'illustrer encore dans une croisade, saisit avec ardeur l'occasion qui se présentait : elle s'arma de tous côtés contre les infidèles. Le duc de Bourgogne prit à cœur cette croisade ; il renvoya les ambassadeurs de Sigismond après les avoir comblés des plus riches présents, ordonna à tous ses vassaux de prendre les armes, et ne recula pas devant les plus grands sacrifices pour le succès de l'entreprise. Mais ce prince ambitieux demanda et obtint que son fils, le comte de Nevers, jeune homme de vingt-deux ans, sans aucune expérience de la guerre, fut investi de la plus haute dignité militaire.

Tout se disposa en France. Les plus illustres chevaliers, le sire de Bourbon, comte de la Marche, Henri et Philippe de Bar, tous trois cousins du roi, Philippe d'Artois, le comte d'Eu, connétable de France, qui devait commander l'armée sous le nom du jeune comte de Nevers, l'amiral Jean de Vienne, le maréchal de Boucicaut, le sire de Couci, l'un des plus habiles et des plus anciens capitaines de la chrétienté, le sire de Sainpy, le sire de Roye, Guy de la Trémoille, le seigneur de Saint-Pol, et une foule d'autres puissants chevaliers, voulurent partager la gloire de la guerre sainte. Les communes se montrèrent pleines de bon vouloir, et levèrent une milice nombreuse, mais qui n'avait pas été assez formée aux exercices militaires.

Après avoir pris congé du roi, le comte de Nevers fut conduit par son père jusqu'à Dijon, où il fit ses adieux à la duchesse sa mère et à toute sa famille, qu'il y trouva réunie. Enfin, le 30 avril 1396, il se mit à la tête d'une armée où l'on comptait plus de mille chevaliers et écuyers, qui partirent pour la Hongrie sans avoir pris la croix comme au temps de Philippe-Auguste et de saint Louis, et sans avoir accompli toutes les autres cérémonies religieuses jadis usitées dans les guerres contre les infidèles. Cette armée brillait de l'éclat des plus belles armes et de tout l'appareil d'un luxe somptueux. Le comte de Nevers surpassait tous les autres chevaliers par un faste inouï jusque alors. La Bourgogne avait été écrasée de taxes et de tailles pour fournir à tous les frais de son lointain voyage. Les bannières, les guidons et les housses étincelaient d'or et d'argent ; les tentes et les pavillons étaient de la plus grande richesse. Des chariots suivaient l'armée

chargés de vaisselle d'argent, et des bateaux de vivres et de vins exquis descendaient le Danube<sup>1</sup>.

Tandis que les braves chevaliers traversaient les plaines de l'Allemagne, étonné de leur magnificence, et souvent la victime de leur ardeur au pillage, le roi et la France adressaient au Ciel de ferventes prières pour le succès de leurs armes. Aux gentilshommes français se réunirent, à leur passage dans ce pays, quelques autres troupes sorties de la Flandre et de l'Angleterre, et Frédéric, comte de Hohenzollern, grand prieur de l'Allemagne, à la tête des chevaliers teutoniques. Leur nombre leur inspirait tant de confiance qu'ils ne projetaient rien moins, après avoir vaincu Bajazet, que d'aller conquérir Jérusalem, de pénétrer ensuite en Perse, et d'exterminer toute la race des Musulmans. Après avoir traversé la Bavière et l'Autriche, ils joignirent le roi Sigismond à Bude. Alors l'armée chrétienne, forte de soixante mille hommes, passa le Danube, entra en Bulgarie, enleva aux Turcs plusieurs villes, dont elle massacra sans pitié tous les habitants, et mit le siège devant Nicopolis.

Pendant ce temps-là, en France, l'inquiétude s'emparait des esprits ; chaque jour elle devenait d'autant plus grande que depuis plusieurs mois on n'avait pas reçu de nouvelles de l'expédition de Hongrie, malgré les fréquents messages envoyés par le duc de Bourgogne, et que partout la superstition racontait des prodiges effrayants. Ainsi, outre une tempête des plus violentes qui avait exercé d'horribles ravages dans le diocèse de Maguelonne et dans tout le Languedoc, des habitants de ce pays avaient aussi vu dans le ciel une grosse étoile assaillie par cinq petites qu'elle avait voulu éviter, et qui l'avaient poursuivie l'espace d'une demi-heure. Des cris terribles avaient alors retenti dans tout le ciel ; puis un homme qui semblait d'airain, tenant à la main une lance en fer étincelant, frappait sur la grande étoile. On avait entendu pareillement sur les frontières de la Guyenne des voix formidables, des bruits d'armes qui s'entrechoquaient et de gens qui se combattaient<sup>2</sup>.

Nicopolis, ville grande et forte, était défendue par une vaillante garnison, qui comptait d'ailleurs sur les prompts secours de Bajazet. Après avoir vainement essayé de la prendre de vive force, les assiégeants, qui n'avaient pas assez de canons, résolurent de la réduire par la famine. Pendant le siège, le sire de Couci apprit que vingt mille Turcs arrivaient au secours de la ville. « Allons voir quelles gens ce sont, » dit cet intrépide chevalier aux sires de Roye et de Saimpy. Il prit aussitôt cinq cents lances et autant d'arbalétriers à cheval, et marcha contre les ennemis. Les Turcs, attirés dans une embuscade, furent attaqués avec impétuosité, et laissèrent plus de quinze mille des leurs sur la place. Le sire de Couci ne perdit qu'un très-petit nombre d'hommes. Lorsqu'il rentra dans le camp, le connétable, furieux, le blâma sévèrement d'avoir mis l'armée en danger par pure bravade, et d'avoir vaincu sans l'ordre du comte de Nevers.

Le succès du sire de Couci augmenta encore la présomption des chevaliers. Aux travaux du siège ils mêlaient avec fureur le jeu et les plaisirs les plus dissolus. Le bruit de leurs mœurs scandaleuses parvint jusqu'à Bajazet, qui s'en réjouit dans l'espérance de remporter sur eux une victoire plus facile. Le seigneur de Milan, son grand ami, en lui envoyant pour la chasse des vautours et des faucons, les plus beaux et les meilleurs que le sultan eût encore vus, lui avait fait savoir les

---

<sup>1</sup> Froissart. — Le Religieux de Saint-Denis.

<sup>2</sup> Juvénal des Ursins.

noms de tous les chefs des barons français qui devaient lui faire la guerre, et lui avait donné quelques autres détails dont le Turc sut profiter<sup>1</sup>.

Le bruit se répandit bientôt que Bajazet accourait d'Asie avec toutes ses forces pour combattre l'armée chrétienne. Dans leur présomptueuse confiance, les chevaliers ne parlaient de ce conquérant qu'avec le plus grand mépris ; ils doutaient qu'il eut le courage de passer le Bosphore pour les attaquer. Bajazet était à six lieues, que le maréchal de Boucicaut faisait couper les oreilles, pour avoir répandu une fausse alarme, aux messagers qui lui en apportaient la nouvelle. Dans leur jactance, ils allaient jusqu'à dire que si le ciel tombait ils le recevraient sur leurs lances. Mais au moment où ils se livraient au repos ou aux plaisirs dans leur camp, il fallut se rendre à l'évidence ; l'ennemi approchait. On leva précipitamment le siège de Nicopolis, et, dans le désordre de ce mouvement, on eut l'imprudente barbarie d'égorger dans le camp des prisonniers turcs qui s'étaient rendus sur parole<sup>2</sup>. Les Français n'étaient plus dignes de vaincre.

Les chefs de l'armée et les chevaliers étaient à dîner lorsqu'on vint leur annoncer que les premiers coureurs de l'armée ennemie couvraient la plaine. Le comte de Nevers, se levant, ordonna de prendre les armes. Échauffés par le vin et par leur intrépide courage, les chevaliers se hâtèrent d'abandonner leurs parures d'or et de soie, de revêtir leurs armures et de se préparer au combat. Aussitôt les étendards furent déployés ; la bannière de France, qui représentait Notre-Dame, était confiée à la valeur du vieil amiral Jean de Vienne, autour duquel s'était rangée la plus grande partie des barons français. On allait marcher au combat, lorsque le roi de Hongrie, habitué à la guerre contre les Turcs, et qui avait appris à ses dépens leur manière de combattre, pria les croisés de laisser ses Hongrois à l'avant-garde, d'opposer ainsi des troupes légères aux troupes légères, et de réserver les Français, mieux armés, pour combattre les troupes d'élite conduites par Bajazet lui-même. C'était l'avis du sire de Couci et de l'amiral Jean de Vienne. Mais le connétable comte d'Eu, et le maréchal de Boucicaut, mécontents de n'avoir pas été consultés des premiers, ne voulurent rien écouter, et s'écrièrent que le poste d'honneur appartenait aux Français dans la bataille. Les jeunes chevaliers répondirent à leurs paroles par de joyeuses acclamations, et tous coururent à l'avant-garde. Alors les deux armées s'ébranlèrent, et la bataille commença (28 septembre 1396).

Le premier choc des chevaliers français fut irrésistible ; ils renversèrent tout ce qui s'opposait à leurs coups. L'infanterie turque fut bientôt écrasée ; la redoutable milice des janissaires ne put elle-même résister à l'impétuosité de cette troupe de guerriers<sup>3</sup> ; 10.000 janissaires couvraient le champ de bataille de leurs cadavres, et les autres cherchaient un refuge derrière les spahis, lorsque les chevaliers se précipitent encore avec une force invincible sur la cavalerie turque. Elle veut leur résister ; les Français redoublent d'efforts, croyant que Bajazet se trouve au milieu de ce corps de cavalerie ; ils tuent 5.000 hommes, et mettent le reste en déroute. C'est en vain que le sire de Couci et l'amiral Jean de Vienne conseillent à leurs braves compagnons de rallier leurs escadrons et d'attendre l'infanterie hongroise ; dans leur folle audace, ils n'écoutent plus la voix de la prudence, ils se précipitent avec fureur sur les fuyards, sans observer

---

<sup>1</sup> Froissart.

<sup>2</sup> Le Religieux de Saint-Denis.

<sup>3</sup> Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*.

aucun ordre. Ils arrivent ainsi au haut d'une colline. Mais quel fut leur étonnement lorsqu'ils virent l'élite des troupes de Bajazet, qu'ils se trouvèrent en face d'une innombrable masse de cavaliers ennemis, se déployant en forme de croissant, et s'avancant pour les envelopper au bruit terrible des timbales et des trompettes ! A l'étonnement succéda une terreur panique ; la plupart des croisés s'enfuirent dans un affreux désordre, et beaucoup tombèrent sous le fer des Turcs. Les chevaliers seuls s'obstinèrent.

Cependant les Hongrois arrivaient avec le reste de l'armée pour les soutenir ; mais, épouvantés à la vue du désastre des Français, ils prirent honteusement la fuite, malgré les efforts de Sigismond pour les ramener au combat. Lui-même, voyant le champ de bataille jonché de chevaliers styriens et bavarois qui avaient fait des prodiges de valeur pour défendre sa bannière, désespéra de la victoire. Il se jeta dans une petite barque avec l'archevêque de Gran, Philibert de Naillac, grand maître des chevaliers de Saint-Jean, et quelques autres, pour atteindre la flotte réunie des croisés vénitiens et rhodiens, qui mouillait à l'embouchure du Danube<sup>1</sup>. Le palatin de Hongrie ne voulut point abandonner nos chevaliers. Pour eux, résolus de sauver l'honneur français s'ils ne pouvaient remporter la victoire, ils continuaient à combattre avec l'indomptable courage du lion, et avaient déjà renversé les premiers rangs des Turcs. Souillé de sueur et de poussière, Boucicaut se lançait au milieu du danger et faisait un horrible massacre des ennemis. Le sire de Couci, dont le grand cœur était inaccessible à la crainte, se précipitait avec tout le poids de sa force sur les infidèles et entassait les morts autour de lui. Guillaume de la Trémoille, après des prodiges de valeur, tomba frappé d'un coup mortel, et rendit le dernier soupir à côté de son fils, comme lui percé de coups. Le comte de Nevers remplissait les fonctions de chef de l'armée comme le plus expérimenté des capitaines, et se faisait admirer par son intrépide valeur. Mais celui qui dans cette journée surpassa tous les autres en gloire, ce fut l'amiral Jean de Vienne. Au milieu de ce champ de carnage, il se jetait au-devant des fuyards ; il leur barrait le passage, et tâchait de les ramener au combat. Malheur à l'ennemi qui ne savait pas l'éviter ! Il immolait quiconque était assez audacieux pour l'approcher. Un instant il avait eu l'idée de se retirer, lorsque, fidèle à l'honneur, il s'écria aux douze chevaliers qui l'entouraient : « A Dieu ne plaise que nous sauvions notre vie aux dépens de notre gloire, c'est ici qu'il faut se défendre ou mourir au champ d'honneur. » A ces mots il se précipite, suivi de ses généreux compagnons, dans les rangs ennemis ; partout il répand la terreur et la mort. Enfin il tombe épuisé de fatigue et perdant tout son sang par de larges blessures ; il fait un dernier effort, et retombe, pour ne plus se relever. Le lendemain on le trouva sur le champ de bataille, entouré d'une foule de Sarrasins qu'il avait immolés, et serrant dans ses bras roidis par la mort la bannière de Notre-Dame, qu'il n'avait pas abandonnée.

C'est ainsi que périt la fleur de la chevalerie française dans les plaines de Nicopolis. Elle tomba pour n'avoir écouté que son courage ; mais elle tomba noblement, car le sol qui avait reçu le dernier soupir de ces braves était jonché des cadavres de 60.000 infidèles. Lorsque la victoire se fut entièrement décidée, Bajazet ordonna d'épargner les seigneurs de France ; le comte de Nevers et vingt-quatre de ses compagnons lui furent amenés. Il alla ensuite camper devant Nicopolis, et le lendemain il voulut visiter le champ de bataille. En voyant le grand nombre de morts que son armée y avait laissés, il versa des larmes de rage, et jura de venger dans le sang des chrétiens, et les guerriers que le fer

---

<sup>1</sup> Hammer.

ennemi venait de moissonner, et les captifs qui avaient été égorgés dans le camp français. Il ordonna donc, pour user de représailles, que tous les prisonniers fussent mis à mort ; 10.000 furent traînés avec des cordes jusqu'en sa présence. Toutefois il épargna le duc de Nevers et vingt-quatre des plus grands seigneurs, dans l'espoir d'en obtenir de riches rançons ; parmi eux se trouvaient le comte de la Marche, le connétable comte d'Eu, le maréchal de Boucicaut, et les sires de Couci et Gui de la Trémoille. Mais le sultan voulut qu'ils fussent témoins de son épouvantable vengeance. Ces hommes courageux virent décapiter ou assommer à coups de massue leurs frères d'armes, leurs parents, leurs amis, et ne purent répondre à leurs déchirants adieux que par des larmes stériles<sup>1</sup>.

Le carnage dura depuis le lever du soleil jusqu'à quatre heures du soir, sans que Bajazet se fût laissé attendrir par les plaintes et le courage des victimes de sa vengeance. Alors les grands se jetèrent à ses pieds, et le supplièrent de faire suspendre le massacre ; il y consentit, et laissa les autres chrétiens à ceux qui les avaient faits prisonniers. Mais il ordonna que les captifs épargnés, avec le comte de Nevers et ses vingt-quatre compagnons, fussent enchaînés et renfermés dans la tour de Gallipoli. Il chargea ensuite le sire Jacques de Helly, sur le choix du comte de Nevers, d'aller informer de sa victoire le roi de France. Ce chevalier devait d'abord aller en instruire le seigneur de Milan.

Le sire de Helly fit la plus grande diligence, et arriva à Paris le 25 décembre, jour de Noël. Il se présenta sur-le-champ à l'hôtel Saint-Paul, et apprit au roi, qui ce jour-là était entouré de tous les princes, l'affreux désastre de Nicopolis. Lorsque cette triste nouvelle se fut répandue à Paris et en France, ce fut une désolation générale. Un grand nombre de familles des plus illustres du royaume avaient à déplorer quelque perte affligeante. Partout on ne voyait que vêtements de deuil, et dans les églises on n'entendait que des chants funèbres, pour solenniser le trépas des nobles victimes des infidèles. Mais il restait à sauver ceux qui avaient échappé au massacre et qui étaient les prisonniers de l'Amorabaquin. A cet effet on leva une taille extraordinaire dans le royaume. Le duc de Bourgogne, qui s'y trouvait le plus intéressé, contracta des emprunts et tira de ses sujets plus du double des 200.000 ducats que le sultan exigeait pour la rançon du comte de Nevers. Pour disposer favorablement le cruel vainqueur, le duc de Bourgogne et Charles VI lui envoyèrent de riches présents, de belles tapisseries d'Arras qui représentaient l'histoire du grand roi Alexandre, des étoffes d'or et de soie de Damas, des faucons de Norvège et de superbes chevaux. Lui, il envoya aussi des présents au roi de France ; mais ils étaient loin de répondre à la magnificence orientale. C'étaient une masse de fer, une cotte d'armes de laine, un tambour, un cheval arabe, et des arcs dont les cordes étaient formées d'entrailles humaines<sup>2</sup>.

Après les délais nécessités par la distance, le sultan reçut 200.000 ducats pour la rançon de l'héritier de la Bourgogne et des chevaliers encore existants. Les frais accidentels avaient doublé la somme exigée. On avait stipulé dans le traité que les captifs s'engageraient par serment à ne jamais porter les armes contre leur vainqueur ; mais le fier sultan les fit venir en sa présence, et les dispensa lui-même de cette condition peu généreuse. Avant leur départ, il les admit à la cour de Bursa, et leur donna le spectacle d'une chasse au faucon. Les princes français furent étonnés de la magnificence de son cortège, qui se composait de 7.000

---

<sup>1</sup> Le Religieux de Saint-Denis. — Hammer.

<sup>2</sup> Le Religieux de Saint-Denis.

fauconniers et de 6.000 valets de chiens<sup>1</sup>. Il ne fut pas donné à tous les captifs de revoir ce beau ciel de France, si ardemment désiré lorsqu'ils gémissaient dans les fers de Bajazet. Le connétable d'Eu mourut au moment d'être mis en liberté, et le noble Enguerrand de Couci expira loin de sa patrie, dans la ville de Bursa, où il était resté malade, seul, sans pouvoir aller plus loin. Sur la terre étrangère, où le souvenir de la vertueuse dame de Couci venait sans cesse ajouter à la douleur de la captivité, il était tombé dans une profonde mélancolie, à laquelle ses compagnons d'infortune n'avaient pu apporter de consolation. En lui finit la puissante maison de ce nom, dont les domaines passèrent à la fille du dernier des Enguerrand de Couci. Le comte Henri de Bar n'eut pas non plus le bonheur de revoir sa patrie ; il mourut de maladie à Venise. Jean de Nevers trouva dans cette ville un grand nombre d'officiers de sa maison, que le duc de Bourgogne avait envoyés au-devant de lui. Enfin il rentra avec le reste de ses compagnons dans ce pays de France, où, comme un nécromancien arabe l'avait dit à Bajazet, il devait répandre le sang de plus de chrétiens que tous les Turcs ensemble<sup>2</sup> (février 1398).

Pendant que les prisonniers du sultan revenaient dans leur patrie, on s'agitait en Allemagne, en Espagne et en France pour mettre fin au schisme, qui présentait un caractère menaçant pour la paix publique. Les peuples de la chrétienté sentaient le besoin de le faire cesser et de rendre le repos à l'Église. C'est pourquoi les États de l'obédience du pape d'Avignon envoyèrent des députés vers le pape de Rome, pour l'inviter à déposer la tiare, sur la promesse que Benoît en ferait autant. Boniface resta inflexible. Vers le commencement de l'année 1398, il se tint à Reims une grande assemblée de seigneurs, tant de l'empire d'Allemagne que du royaume de France, pour procurer l'union de l'Église<sup>3</sup>. Wenceslas de Luxembourg, roi de Bohême et empereur d'Allemagne, assista aux conférences de Reims. Ce prince, justement décrié pour ses folles entreprises, ses mœurs grossières et de honteuses orgies, fut reçu avec les plus grands honneurs et comblé de présents ; mais il n'inspira que du mépris aux seigneurs français. De nouvelles atteintes que ressentit Charles VI vinrent bientôt mettre fin à ces conférences d'étrange nature entre un empereur habituellement privé de sa raison par les excès de la table, et un roi auquel la démence n'en laissait qu'une faible lueur par intervalles. Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai, savant théologien qui avait eu pour disciples Jean Gerson, Nicolas de Clémangis et Gilles des Champs, se rendit à Rome de la part du roi et de l'empereur, et entra en négociations avec le pape, pour son abdication. Mais Boniface, après en avoir délibéré avec les cardinaux, subordonna son abdication à celle de Benoît.

Quelque temps après, une nombreuse assemblée de princes, de prélats, de docteurs et d'abbés du royaume fut convoquée à Paris (22 mai 1398). Les ducs d'Orléans, de Berri, de Bourgogne et de Bourbon y assistèrent avec le roi de Navarre et les envoyés du roi de Castille. L'Université eut une grande influence dans cette assemblée, qui adopta les résolutions les plus énergiques ; elle déclara la France soustraite à l'obédience des deux papes. Il fut défendu à tous Français de quitter le royaume pour aller à Rome ; on empêcha la levée de tout impôt pontifical, et on rendit aux chapitres et aux couvents la liberté des élections. Dès que cette décision fut connue des cardinaux d'Avignon, ils abandonnèrent la cause de Benoît, à l'exception de deux, les cardinaux de

---

<sup>1</sup> Hammer.

<sup>2</sup> Juvénal des Ursins.

<sup>3</sup> De Fleury, *Histoire ecclésiastique*, liv. XCIX.

Pampelune et de Tarragone, qui restèrent auprès de lui. Avec leur aide, il fit venir des troupes d'Aragon, sous la conduite du seigneur Rodrigues son frère. Vivement sollicité par la cour de France à se soumettre à la décision de l'assemblée de Paris, il répondit qu'il conserverait son nom et la papauté jusqu'à la mort. On ne recula pas devant la force pour triompher de cette obstination, et le maréchal de Boucicaut fut envoyé avec des troupes contre Avignon. Le maréchal investit la ville, et manda aux habitants que s'ils n'ouvraient leurs portes, il réduirait en cendres les oliviers, les vignes et les maisons qu'ils avaient à la campagne, jusqu'à la Durance. Les habitants, épouvantés, consentirent à laisser entrer les troupes du roi. Benoît se renferma aussitôt dans le château des Papes, où depuis longtemps il avait fait de grandes provisions de toutes sortes de vivres, et demanda inutilement des secours au roi d'Aragon. Cependant, secondé par Rodrigues et sa garnison d'aventuriers aragonais, il y soutint pendant plus de sept mois un siège meurtrier ; mais l'énergie déployée par le pontife aurait été inutile, s'il n'eût trouvé un secours inespéré dans les dissensions de deux maisons puissantes.

## CHAPITRE V

# LUTTE ENTRE LES MAISONS DE BOURGOGNE ET D'ORLÉANS

1398-1404

Crédit et pouvoir du duc d'Orléans. — Généreuse sympathie du peuple pour Charles VI. — Moines augustins appelés à la cour pour rendre la santé au roi. — Manuel Paléologue à la cour de France. — Richard II renversé par Henri de Lancastre. — Mort du duc de Bretagne. — Jean V, son fils, lui succède. — Déposition de l'empereur Wenceslas. — Le duc de Bourbon en Guyenne. — Rivalité des ducs de Bourgogne et d'Orléans. — Ambassades de Wenceslas et de l'empereur Robert à Charles VI. — Misère du royaume. — Mort du dauphin. — Sage ordonnance du roi. — La guerre civile est sur le point d'éclater entre Philippe-le-Hardi et Louis d'Orléans. — Réconciliation peu sincère des deux princes. — Gouvernement impopulaire du duc d'Orléans. — Le duc de Bourgogne réclame en faveur du peuple contre les impôts. — Il est déclaré régent de Bretagne pendant la minorité de Jean V. — Captivité de Benoit XIII dans Avignon. — Sa fuite. — Sa réhabilitation. — Ordonnances du roi. — Hostilités contre l'Angleterre. — Mort de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne.

Depuis la funeste démente du roi, le duc de Bourgogne avait acquis une supériorité décidée sur tous les seigneurs et les princes du sang, et avait concentré tout le pouvoir dans ses mains. Étendue de domaines, réputation dans les armes, talents, richesses, splendeur, tout semblait se réunir pour l'élévation de ce prince et la gloire de sa maison. Mais le moment était venu où le duc d'Orléans, qui n'avait encore joué qu'un rôle secondaire dans les affaires publiques, allait oser disputer à son oncle l'autorité qu'il exerçait dans le royaume. En effet, il pouvait faire valoir les droits de sa naissance, la faveur dont il jouissait auprès de la reine, la tendresse toute filiale du duc de Bourbon, qui avait élevé sa jeunesse, et quelquefois l'appui du duc de Berri, jaloux de l'influence de son frère, et souvent accessible à la séduction de l'argent.

Des acquisitions de domaines et des confiscations que lui abandonnait le roi son frère, qui maintenant lui était entièrement dévoué, venaient chaque jour augmenter les richesses dont il avait besoin pour soutenir ses prodigalités. Chaque jour aussi son crédit et son pouvoir prenaient de l'accroissement. Ainsi il faisait remplacer par Nicolas Dubois, évêque de Bayeux, le chancelier Arnaud de Corbie, que l'on regardait comme le conseil du duc de Bourgogne. Par sa protection, le sire de Montagu était nommé intendant des hôtels du roi, de la

reine et du duc d'Orléans, obtenait le gouvernement de la Bastille et devenait plus puissant que jamais. Louis d'Orléans ne négligeait rien pour diminuer l'influence de son oncle. Par son caractère doux et aimable, par ses manières gracieuses et prévenantes, par son langage facile et séduisant, il était parvenu à se concilier une partie de ce peuple qui naguère le poursuivait de toute sa haine. Enfin il était entouré d'une foule de courtisans qu'il s'était attachés par d'adroites promesses. Ainsi, à l'époque où nous sommes arrivés, la suprématie du pouvoir appartient encore au duc de Bourgogne, et ce prince a la ferme volonté de ne pas la laisser passer en d'autres mains. Le duc d'Orléans est disposé à lutter avec toutes les forces dont il peut disposer, pour l'ébranler, et se rendre maître de l'administration tout entière. Dans la série des événements que nous allons raconter, nous verrons souvent les deux rivaux redoutables qui se disputent le pouvoir, réussir tour à tour à se supplanter. Le roi, devenu l'instrument des passions de ceux qui l'entourent, penchera pour celui qui, dans ses intervalles lucides, parviendra le premier à fixer son attention. Cependant il écouterait souvent son frère avec plus d'intérêt, parce qu'il l'a toujours tendrement aimé, et que, Valentine revenue à la cour, il a senti se ranimer ses premiers sentiments pour elle. Mais cette lutte sur les plus graves objets de l'ambition humaine, cette lutte dans laquelle ne peuvent intervenir ni la sainte autorité de la loi, ni la force imposante du monarque, doit avoir les plus terribles conséquences ; elle doit aboutir au meurtre.

Le duc d'Orléans, admis à partager le pouvoir avec les ducs de Berri et de Bourgogne (1399), résolut d'en profiter en faveur du pape Benoît, avec lequel il s'était lié d'une intime amitié à l'époque de la grande ambassade d'Avignon, et qui se trouvait réduit alors à de fâcheuses extrémités. Benoît était chaque jour pressé davantage. L'hiver était rigoureux, et l'ennemi avait brûlé le magasin de bois à l'aide des feux grégeois. Il se résolut enfin à traiter par la médiation du roi d'Aragon, qui envoya des ambassadeurs à la cour pour tâcher d'adoucir son sort. Le duc d'Orléans prit ce prétexte pour se montrer favorable à ce pape et pour faire décider qu'on entrerait en composition avec lui, et réussit à faire abandonner le siège du château des Papes. On laissa passer des vivres à Benoît, qui s'engagea à ne pas sortir du château d'Avignon sans la permission du roi et des cardinaux, jusqu'à ce que l'union fut rétablie dans l'Église<sup>1</sup>. La France persista dans la soustraction d'obéissance. Mais Benoît présumait assez de son habileté et du crédit de son nouveau protecteur, pour espérer qu'il trouverait les moyens d'échapper à sa captivité.

Durant ces événements, la maladie du roi avait redoublé d'intensité ; ses accès le prenaient dans toutes les saisons, et ses intervalles de calme devenaient plus rares. Lorsqu'il sentait les premières atteintes d'une rechute, il invoquait Dieu, Notre-Dame et les saints. Tous ceux qui le voyaient, gentilshommes, dames et damoiselles, pleuraient à chaudes larmes, et on ne pouvait en entendre parler sans être touché de compassion<sup>2</sup>. Au milieu de tous ces princes ambitieux, violents et sanguinaires qui l'accablaient d'exactions, le peuple se prit d'une généreuse sympathie pour son jeune roi, qu'il voyait si malheureux, et lui décerna le surnom de Charles-le-Bien-Aimé. Charles n'avait cependant pas fait beaucoup pour le peuple ; mais il l'aimait, et dans ses retours à la raison il essayait de lui faire un peu de bien, de remédier à quelques-unes de ses souffrances.

---

<sup>1</sup> Froissart. — L'abbé Fleury.

<sup>2</sup> Juvénal des Ursins.

Les médecins, expulsés naguère avec ignominie et rappelés ensuite à la cour, virent échouer toutes les ressources de leur art, et dans leur impuissance de guérir le pauvre insensé, ils déclarèrent qu'il était sous le coup de sortilèges, comme on l'avait précédemment allégué. On prit encore la résolution de recourir à des remèdes étrangers. Il y avait alors en Guyenne deux moines augustins qui, disait-on, par des moyens secrets, opéraient des guérisons surprenantes. Les ministres écrivirent au maréchal de Sancerre, alors en Guyenne, de les faire partir pour la cour avec une escorte. Arrivés à Paris, ils furent présentés au roi ; ils examinèrent quelques jours tous les symptômes de sa maladie, et ne parurent pas désespérer de sa guérison. Ils furent logés à la Bastille, près de l'hôtel Saint-Paul ; on les y traita magnifiquement, et on leur fournit tout ce qu'ils demandaient. Ils donnèrent d'abord au roi de l'eau distillée sur des perles mises en poudre, les médecins ne désapprouvèrent pas ce breuvage ; mais ils joignaient à leurs remèdes certaines paroles secrètes et inconnues, auxquelles ils attribuaient une force et une puissance victorieuses. C'était lorsqu'on implorait Dieu dans tous les temples pour la santé du roi, qu'on avait recours à de semblables moyens, et que des imposteurs abusaient ainsi de la crédulité publique. Aussi les évêques, le clergé et tous les gens sages blâmaient-ils avec raison une telle impiété.

Au commencement de juillet, le roi éprouva quelque soulagement, il recouvra la raison, et fut même capable d'aller rendre de solennelles actions de grâces à Dieu dans l'église de Notre-Dame. Ce n'était qu'un moment de relâche ; le samedi suivant il retomba malade. Lorsqu'il sentit l'approche de la frénésie, il avertit de lui-même qu'on lui ôtât son couteau, et qu'on le mit hors d'état de nuire à personne. Il attendrissait tous ceux qui l'entouraient, lorsqu'il avait lui-même connaissance de son mal, et qu'il leur disait, les larmes aux yeux, qu'il aimait mieux mourir. Tout le monde aussi pleurait avec ce pauvre prince, lorsque, s'imaginant que parmi ses officiers se trouvait l'auteur de son mal, il s'écriait : « S'il est ici parmi vous, celui qui me fait souffrir, je le conjure, au nom de Jésus-Christ, de mettre fin à mes cruels tourments par une prompte mort ; qu'il m'achève, au lieu de me faire tant languir<sup>1</sup>.

Pour expliquer cette rechute du roi, les deux moines dirent qu'elle venait d'un sortilège qu'ils ne pouvaient lever. Pressés vivement de nommer l'auteur de ce sortilège, ils accusèrent, pour faire plaisir au duc de Bourgogne, Melin, barbier du roi, et le concierge du duc d'Orléans : Melin avait rasé le roi la veille. Ces deux hommes furent immédiatement arrêtés ; tout Paris fut ému, le peuple superstitieux et crédule applaudit. Ce barbier avait été vu, disait-on, rôdant autour du gibet de Montfaucon, pour y chercher les ingrédients de ses maléfices parmi les ossements des suppliciés. Les deux accusés furent interrogés ; mais comme on ne donnait pas de preuve contre eux, le conseil, honteux de cette ridicule procédure, les fit mettre en liberté.

Le duc d'Orléans ressentit vivement l'outrage de cette accusation, et sans le duc de Bourgogne il en eût tiré une vengeance éclatante. Quelques jours après, le roi se trouva mieux ; les deux moines s'en attribuèrent tout l'honneur, et leur crédit dura encore quelque temps, malgré l'opposition sensée des médecins et du clergé. Pendant cette convalescence, le roi se préparait à de nouvelles rechutes par des actes de piété. Il fit faire sur les bords de la Seine un vaste parc entouré de palissades. Il s'y rendait tous les matins avec une suite peu nombreuse, après

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis.

avoir assisté à la messe ; là, il distribuait d'abondantes aumônes aux pauvres, il saluait tout le monde et ne rebutait personne. Il voyait toujours avec le plus grand plaisir ses braves bourgeois de Paris et le prévôt des marchands, Juvénal, dans lequel il avait une confiance sans bornes. Il se faisait rendre compte des affaires les plus importantes, se livrait avec ardeur à tous les devoirs de la royauté, et se montrait plein d'amour pour son peuple.

Au bout de quelques mois, il éprouva une nouvelle atteinte de son mal, et les moines firent espérer une prompte guérison. Quelques prédictions hasardées sur des conjectures apparentes leur avaient concilié une certaine faveur parmi le peuple. Tout le monde venait les consulter à la Bastille, leur demander des remèdes pour des maladies. Ils y menaient une vie scandaleuse, en attendant le retour de la santé du roi, pour s'en attribuer encore le mérite. Ils espéraient éviter ainsi le châtement de leurs fourberies. Quand ils virent que la folie du roi ne cédait ni à leurs remèdes, ni à leurs formules mystérieuses, ils proposèrent de faire des incisions à la tête du malade. Alors on s'aperçut de l'inanité de leur science, dont ils continuaient à parler en termes magnifiques, et on mit fin à leurs cruelles et inutiles opérations. On les garda plus étroitement à la Bastille, et on les menaça de les traiter en criminels, s'ils ne découvraient les causes de la maladie du roi. Les misérables tentèrent un coup hardi pour se soustraire au danger. Ils déclarèrent que leur art se trouvait inutile, parce qu'il était combattu par des opérations magiques plus puissantes ; et dans l'espérance d'obtenir l'appui du duc de Bourgogne en attaquant son rival, ils accusèrent le duc d'Orléans. Les autres princes virent sans doute avec plaisir une semblable accusation ; mais ils n'osèrent la soutenir ouvertement. Le duc d'Orléans, calomnié, demanda vengeance. Philippe-le-Hardi, intéressé d'ailleurs à faire respecter la dignité de prince du sang, abandonna les deux imposteurs, qui ne tardèrent pas à voir tourner contre eux-mêmes leur ruse criminelle. Ils furent arrêtés, et persistèrent à se dire sorciers. Condamnés à la question, ils avouèrent les motifs de leur calomnie, et confessèrent un nombre infini de crimes qui étaient la suite de leur vie licencieuse et de leur impiété.

Leur procès fut jugé devant l'official, et ces magiciens, invocateurs du démon, furent condamnés au dernier supplice. Comme ils étaient revêtus des ordres sacrés, ils furent dégradés publiquement de la prêtrise par l'évêque de Paris et par six autres évêques. Cette triste cérémonie eut lieu à la place de Grève, où ils furent conduits les mains liées derrière le dos, au milieu d'une foule immense, et la tête couverte d'une mitre de papier, sur laquelle on lisait ces mots : apostats, sorciers, idolâtres. La dégradation une fois accomplie, ils furent livrés au bras séculier, puis décapités, leurs corps coupés par quartiers, et les quartiers attachés aux portes de Paris<sup>1</sup> (30 octobre 1398). Avant le supplice, il leur avait été permis de se confesser : faveur remarquable, en ce qu'elle était accordée pour la première fois aux criminels condamnés à mort, d'après une ordonnance du roi du 12 février 1397, rendue à la sollicitation de Pierre de Craon. Ainsi la sublime fonction du prêtre commença par l'édit d'un roi de France malheureux.

Après la désastreuse journée de Nicopolis, Bajazet, croyant que l'instant était venu de porter le dernier coup à l'empire d'Orient, avait tourné ses regards du côté de Constantinople, et avait repris le siège de cette ville. L'empereur d'Orient, Manuel Paléologue, avait sollicité dans sa détresse les secours des princes chrétiens. Charles VI se montrant disposé à lui venir en aide, le duc

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis. — Juvénal des Ursins.

d'Orléans le supplia de lui confier le commandement de cette nouvelle croisade. Mais le roi, qui n'avait pas perdu le souvenir de la bataille de Nicopolis, ne voulut point que son frère s'exposât à de si grands périls, et se contenta d'envoyer, après le blocus d'Avignon, le maréchal de Boucicaut à la tête de 1.200 hommes sur les rives du Bosphore (1399). Ce renfort précaire ne pouvait sauver Manuel du danger qui le menaçait ; il résolut donc de quitter ses États et de parcourir l'Europe, pour réveiller l'ardeur des croisades. Ce prince ne comprenait pas son époque. L'Europe n'était plus aux temps de Godefroi de Bouillon, ni même de saint Louis ; partout d'autres intérêts l'emportaient déjà sur les intérêts religieux, et les États européens allaient abandonner aux Ottomans l'empire décrépité de Constantinople. A Milan, à Gênes, à Florence et en Allemagne, il fit entendre d'inutiles prières ; partout il n'obtint qu'un stérile intérêt ; à la cour de France elle-même, qui n'était occupée que de ses divisions, on lui prodigua des honneurs, on lui fournit des secours d'argent, sans vouloir s'engager dans une expédition si éloignée.

Vers la même époque, en Angleterre, une terrible catastrophe renversait du trône le gendre de Charles VI, Richard II, pour y faire monter le fils du duc de Lancastre. Par son mariage avec Isabelle de France, Richard avait espéré se fortifier contre les projets ambitieux de ses oncles et le mécontentement de ses sujets. Pendant quelque temps il régna avec sécurité ; mais le duc de Gloucester, son oncle, fut bientôt le promoteur de nouvelles intrigues qui éveillèrent ses alarmes et son ressentiment. Richard alors secoua sa mollesse, se réconcilia avec ses autres oncles de Lancastre et d'York, et entra dans une lutte à mort avec son irréconciliable ennemi. Gloucester, qui s'était mis à la tête du parti de la guerre, ne manquait pas de nourrir la haine des Anglais soit contre la France, soit contre Richard, auquel il reprochait l'abandon de Cherbourg et de Brest. Sur le bruit que ce prince avait formé un complot contre lui avec l'archevêque de Cantorbéry et les comtes de Warwick et d'Arundel, le roi fit enlever et conduire à Calais le duc de Gloucester, par le maréchal d'Angleterre, comte de Nottingham, et arrêter tous ceux qui avaient embrassé son parti. Un parlement entièrement dévoué au roi fut convoqué pour les juger, et les déclara coupables de haute trahison. Les uns furent condamnés à l'exil, les autres périrent sur l'échafaud ; et quelque temps après le duc lui-même fut étranglé ou étouffé par ordre de Richard dans la tour de Londres. Les seigneurs et les communes approuvèrent tout ce que le roi voulut, et dès lors rien n'arrêta le cours de ses vengeances et de ses odieuses exactions.

Mais tandis que Richard trouvait un empressement servile dans le parlement, et exerçait, au mépris des lois et des chartes, une autorité sans bornes, une querelle particulière vint le troubler au milieu de ses succès. Henri de Bolingbroke, comte de Derby, duc de Hereford, fils du duc de Lancastre et cousin du roi, accusa le comte de Nottingham, devenu duc de Norfolk, d'avoir manifesté des soupçons injurieux au caractère du monarque. Le maréchal les nia ; et comme on ne pouvait appeler aucun témoin, le roi décida qu'une haute cour de chevalerie jugerait la contestation. Mais Henri persistant dans son accusation, et Norfolk continuant aussi à nier les discours qui lui étaient imputés, la haute cour des barons, des bannerets et des chevaliers, remit la décision au jugement de Dieu, et reçut les gages de bataille. Au jour fixé, les deux champions étaient en présence devant le roi, la noblesse, le parlement et un immense concours de peuple, lorsque Richard jeta son sceptre entre les prétendus combattants, déclarant qu'il ne pouvait souffrir un combat, quel qu'en fût l'événement, qui devait envelopper dans une éternelle disgrâce l'une ou l'autre des deux

personnes, ses alliées par le sang<sup>1</sup>. De l'avis d'une commission de gouvernement, il exila les deux adversaires : Norfolk pour toujours en Allemagne, en Bohême ou en Hongrie, avec l'ordre de faire un pèlerinage en Terre-Sainte ; Hereford, l'accusateur, pour six ans seulement. Celui-ci se rendit à Paris, reçut l'accueil le plus empressé du roi et des princes français, et se lia surtout d'une étroite amitié avec le duc d'Orléans. Délivré de ses plus redoutables ennemis, et n'ayant plus rien à craindre des deux oncles qui lui restaient, Richard s'abandonna à tous les excès de la tyrannie. Un comité composé de douze pairs et de six membres des communes, tous ministres complaisants de ses volontés, qui représentait le parlement et en avait tous les droits, sanctionnait les actes les plus arbitraires. Après avoir levé des fonds par emprunts forcés et obligé les anciens partisans de Gloucester à racheter de nouveau des chartes de pardon par de ruineuses amendes, le roi osa déclarer dix-sept comtés coupables de trahison, et acquis à la couronne sous prétexte qu'ils s'étaient jadis prononcés en faveur du comte de Derby contre le duc d'Irlande. « Cet acte audacieusement fou, par-delà toutes les folies de Charles VI, perdit Richard II<sup>2</sup>. » Le mécontentement se propagea dans toutes les classes de la nation, et le roi vit promptement disparaître la popularité qui l'avait soutenu tant que l'oppression n'avait porté que sur la noblesse. Sur ces entrefaites mourut à Londres Jean de Lancastre, l'un des princes les plus riches de l'Europe (3 février 1399). Son fils, le duc de Hereford, alors exilé en France, prit le titre de duc de Lancastre. Mais Richard fut effrayé de la puissance que ce prince, si cruellement offensé par lui, allait acquérir par la succession de son père. Non content d'avoir empêché son mariage avec la fille du duc de Berri, déjà veuve deux fois, du comte de Blois et du comte d'Eu, il retint la succession et ne voulut point la délivrer au duc Henri, sous prétexte que son bannissement le rendait incapable d'hériter de toute propriété. Le jeune prince, irrité de cette spoliation, ne chercha plus que les moyens d'en tirer vengeance. Cette injuste conduite du roi et le sentiment de leurs propres maux éveillèrent l'esprit de résistance dans la plupart des nobles et des prélats ; la nouvelle injure faite à leur favori le leur désigna comme chef<sup>3</sup> ; on se rassembla en conférences secrètes, on forma des plans de changements, et la plus grande fermentation agita le royaume.

Au milieu de circonstances si difficiles, Richard eut l'imprudence de quitter son royaume. Son cousin Roger, comte de March, héritier présomptif de la couronne et gouverneur d'Irlande, avait été surpris et tué par un parti de rebelles. Richard jura de venger son parent, et méprisant les conseils de ses amis, il quitta l'Angleterre pour diriger en personne une expédition contre les révoltés d'Irlande. Pendant son absence les partisans d'Henri ne restèrent pas en repos ; ils lui écrivirent pour l'engager à rentrer en Angleterre, lui représentant que la circonstance était heureuse. Comme le duc de Bourgogne, qui n'ignorait pas son dessein de s'embarquer, avait donné l'ordre de l'arrêter, Henri demanda et obtint la permission de visiter le duc de Bretagne, son ami et son allié. A Nantes il trouva Montfort, qui lui fournit trois vaisseaux pour son passage. Il mit à la voile de Vannes pour l'Angleterre avec cette faible escorte, placée sous les ordres de Pierre de Craon, l'assassin d'Olivier de Clisson. Il prit terre à Ravenspur, dans l'York-Shire, avec une vingtaine de ses partisans (4 juillet 1399). Avertis par ses

---

<sup>1</sup> Lingard, *Histoire d'Angleterre*.

<sup>2</sup> Michelet.

<sup>3</sup> Lingard.

émisaires, les comtes de Northumberland et de Westmoreland, et une foule d'autres seigneurs, vinrent se joindre à lui. Il déclara hypocritement en leur présence qu'il ne demandait que l'héritage de son père. Le proscrit se rendit promptement à Londres, où ses brillantes promesses le firent accueillir avec enthousiasme. Le duc d'York, prince d'un caractère faible, auquel Richard avait confié la régence du royaume, demeura neutre ; la noblesse et toutes les villes ne tardèrent pas à suivre le mouvement de Londres. Les partisans de Richard, qui s'étaient enfuis à Bristol, furent assiégés dans le château de cette ville, qui se rendit, et furent aussitôt envoyés au supplice.

A la nouvelle des événements de Londres, Richard, qui se vantait d'avoir dompté le peuple, ne perdit rien de son orgueilleuse confiance ; il marcha contre les troupes que Lancastre avait rassemblées sous sa bannière. Mais, abandonné de son armée, des courtisans qu'il avait comblés de biens, il prit un vêtement de prêtre, et se sauva avec un petit nombre de serviteurs dans le château de Conway, au pays de Galles ; il n'y trouva pas les secours qu'il espérait. Le comte de Northumberland, envoyé par Lancastre au monarque infortuné, l'attira hors de cette forteresse par des protestations de soumission et de fidélité, et le livra à son rival (20 août 1399). Après l'avoir abreuvé d'humiliations jusqu'à Londres, le duc de Lancastre le fit conduire à la Tour. Il le réservait pour un dénouement plus tragique encore. Henri convoqua le parlement au nom du roi captif, dont il avait obtenu par des menaces et des promesses une renonciation formelle à la couronne. Dans le parlement, réuni à Westminster-Hall le 30 septembre, un mois après l'emprisonnement de Richard à la Tour, on lut aux chambres assemblées un acte d'accusation en trente-trois articles contre le souverain captif. Cet acte ne fut ni examiné ni discuté par les membres de l'assemblée, soumise aux volontés d'Henri. Richard fut ensuite déposé solennellement, et le duc de Lancastre proclamé roi d'Angleterre sous le nom de Henri IV, au mépris des droits des petits-fils de Lionel, duc de Clarence, second fils d'Édouard III. Un an après sa déposition, une conspiration formée par quelques lords pour délivrer Richard décida de sa perte. Plusieurs historiens disent que ce malheureux prince mourut de faim par les ordres de l'ambitieux Henri, et qu'il souffrit quinze jours avant d'expirer. Suivant d'autres, il fut massacré après avoir tué quatre de ses assassins avec une hache d'armes. Avec Richard avaient péri l'alliance anglaise et la sécurité de la France.

Quelque temps après le triomphe d'Henri, mourut son ami et son allié Jean IV de Montfort, duc de Bretagne, surnommé le Vaillant. Ce prince, resté tranquille possesseur de tous ses États, transmit à son fils Jean V, âgé de onze ans, une couronne que dix fois il avait mérité de perdre.

A la nouvelle de la révolution qui en quelques jours avait précipité un monarque puissant de son trône, les princes français, accoutumés à ne trouver aucune limite à l'autorité royale, furent saisis de stupeur. Loin de voir dans cet événement une de ces grandes et terribles leçons données quelquefois par le Ciel aux souverains qui foulent aux pieds les lois de la justice et de l'humanité, ils continuèrent à faire peser les charges les plus oppressives sur le peuple. Ils semblèrent cependant oublier un moment leurs rivalités, comme à l'approche d'un péril commun : le duc d'Orléans et le duc de Bourgogne avaient, il est vrai, caressé le dangereux Lancastre pendant son séjour en France ; mais ils n'avaient point prévu les résultats de son expédition en Angleterre. Vers la même époque, une affreuse anarchie régnait en Allemagne, et une révolution analogue à celle d'Angleterre ébranlait ce pays. Au milieu de ses folles entreprises et de ses ignominieux excès, Wenceslas avait négligé les intérêts de l'empire. Pour

satisfaire ses ignobles penchants, il avait aliéné la plupart des fiefs, et il n'eût pas fait difficulté de vendre l'empire lui-même, s'il eut trouvé un acquéreur. Fatigués d'obéir à cet indigne chef, les électeurs prirent une résolution vigoureuse : ils déposèrent Wenceslas, et lui donnèrent pour successeur Robert, électeur palatin, parent de la reine Isabeau de Bavière.

Tous ces événements pouvaient exercer une grande influence sur la politique de la France. Elle voyait sans doute avec peine la couronne d'Angleterre sur la tête d'Henri, mais elle ne pouvait secourir le gendre et l'allié de son roi. Déjà il était trop tard pour l'entreprendre, puisqu'elle avait appris en même temps et la déchéance de Richard et l'entrée triomphante de son rival à Londres. Puis le royaume était désolé par tous les fléaux qui semblaient conjurés contre lui. Les grands fleuves qui distribuaient ordinairement à la France l'abondance et la fertilité, étaient tous sortis de leurs lits, et, changés en torrents dévastateurs, ils avaient exercé les plus affreux ravages. En même temps la famine désolait le royaume, et la peste, sa compagne ordinaire, répandait partout la mort et la consternation. Ce dernier fléau promena pendant trois ans la destruction dans toutes nos provinces ; plus rapide que la foudre, il frappait d'un seul coup des familles entières, et entassait par milliers ses tristes victimes. Les astronomes l'attribuaient à l'apparition d'une comète qui, à la même époque, parut dans le ciel durant huit jours consécutifs. Elle brillait d'un éclat extraordinaire, et sa chevelure, d'une prodigieuse étendue, jetait l'épouvante parmi les esprits faibles et superstitieux. Mais on regardait généralement les maux de la France comme une punition de la divine Providence<sup>1</sup>.

Cependant la cour de France avait conçu de grandes inquiétudes sur le sort de la jeune Isabelle, veuve de Richard II ; on envoya des ambassadeurs en Angleterre pour connaître les intentions du roi. Ils reçurent de lui un grand accueil ; il leur permit de voir la petite reine, après leur avoir fait jurer de ne point lui parler de Richard, et les combla de riches présents. Il les rassura ensuite sur les desseins hostiles qu'on aurait pu lui supposer, et leur promit que la princesse, toujours traitée d'une manière conforme à son rang, ne se ressentirait aucunement des changements survenus en Angleterre. Il leur déclara toutefois, dans l'intention sans doute de conserver ce précieux otage, qu'il garderait encore Isabelle pour quelque temps. Plus tard, la dame de Couci et tous les serviteurs français, furent renvoyés d'auprès d'Isabelle, qui fut traitée avec moins d'égards. Mais, l'année qui suivit la mort de Richard, elle fut ramenée à Calais avec les plus grands honneurs, et remise entre les mains du duc de Bourgogne<sup>2</sup>.

Lorsque la France pouvait redouter les dispositions hostiles d'Henri IV, les princes avaient l'imprudence de l'exposer à tout son ressentiment. Richard II était né à Bordeaux, il avait toujours aimé cette ville et l'Aquitaine. Lorsqu'on y apprit qu'il avait été détrôné par son perfide parent, les peuples s'y livrèrent à la douleur, ensuite à l'indignation. Le connétable de Sancerre s'empressa d'en donner avis aux princes, qui voulurent essayer de tirer profit de ce malheur. Dans l'espoir que les habitants de cette province refuseraient de reconnaître le nouveau roi et se réuniraient à la France, le conseil envoya le duc de Bourbon à Agen pour traiter avec les gens de Bordeaux, de Dax et de Bayonne, et les engager à renoncer à l'obéissance des Anglais. Mais le duc eut beau les exhorter à secouer le joug d'un usurpateur, leur vanter, en aval termes magnifiques, la douceur de

---

<sup>1</sup> Juvénal des Ursins.

<sup>2</sup> Froissart.

la domination française, leur prodiguer de brillantes promesses, ils rejetèrent toute proposition contraire aux intérêts d'Henri, et rendirent les négociations inutiles. En considérant combien d'impôts et d'exactions de tout genre pesaient sur le peuple français, ils ne purent consentir à partager son triste sort.

Déjà s'était rallumée entre le duc de Bourgogne et le frère de Charles VI la discorde qu'ils avaient paru oublier à l'époque de la révolution d'Angleterre. Les deux dernières années que nous venons de parcourir en fournirent des preuves éclatantes.

A la première nouvelle de la mort du duc de Bretagne, Louis d'Orléans, toujours empressé d'exercer quelque pouvoir, rassembla des hommes d'armes, et vint jusqu'à Pontorson, sur les frontières de cette province, pour demander la garde du fils aîné de Montfort. Il voulait que ce jeune prince lui fut remis pour être élevé en France, où il était fiancé avec la seconde fille du roi, et pour être formé aux mœurs et aux inclinations des Français. Il était à craindre qu'à l'exemple de son père, il ne contractât une alliance trop intime avec l'Angleterre. Appuyés et encouragés par le duc de Bourgogne, les barons de la province répondirent aux envoyés du prince qu'ils garderaient bien leur jeune duc, que sa présence était nécessaire à ses États, qu'on aurait soin de l'élever d'une manière convenable, et que, jusqu'à ce qu'il fut en âge de paraître à la cour de France, les États seraient garants de sa fidélité envers le roi. Ils se montrèrent prêts à repousser le duc par les armes. Celui-ci ne jugea pas à propos dépasser outre, et d'irriter les Bretons dans les circonstances difficiles où se trouvait alors le royaume. Il lui fallut donc revenir de Pontorson à Paris, avec la honte de n'avoir pas réussi dans cette expédition. On crut qu'elle avait été conseillée par Olivier de Clisson, mais le caractère loyal du vieux chevalier breton démentit suffisamment cette opinion.

Après sa déposition par la diète d'Allemagne, Wenceslas, qui avait d'abord paru assez insensible à tous les préludes de cet acte d'autorité, forma ensuite le projet de faire casser l'élection de Robert, et envoya des ambassadeurs à Charles VI pour porter plainte de l'affront qu'il venait d'essuyer. De leur côté, les électeurs députèrent en France pour engager la cour à reconnaître le nouvel empereur. On fit une réception magnifique à ces deux ambassades, que le conseil, auquel le roi ne put assister à cause de sa maladie, écouta l'une après l'autre. Jean de Moravie, docteur de l'université de Prague, représenta les droits de Wenceslas, l'injuste rébellion des princes d'Allemagne, l'étroite amitié qui unissait depuis longtemps la maison de France et la maison de Luxembourg, et finit par demander que le roi Charles vînt au secours d'un parent et d'un allié, qui désirait ardemment travailler avec lui à l'extinction du schisme. Le duc de Bavière, père d'Isabeau et cousin germain de Robert, intéressé par la gloire et le sang à faire approuver le choix de la diète par la France, exposa les crimes de Wenceslas, ses honteux excès, la nécessité où l'empire s'était trouvé, pour éviter sa ruine, de se donner un nouveau chef, demanda pour l'empereur légitimement élu par la diète le concours de la France, et offrit aussi de s'unir à elle pour rendre la paix à l'Église.

Le conseil se rassembla plusieurs fois avant de rendre une réponse décisive. Enfin les ducs de Berri et de Bourgogne reconnurent au nom de Charles VI l'électeur palatin roi des Romains, et promirent de renouveler avec ce prince les anciennes alliances. Mais le duc d'Orléans, contre les résolutions suivies par la majorité, se déclara pour Wenceslas. Il prétendit que l'injustice et la perfidie avaient présidé au jugement de ceux qui l'avaient déposé ; que la France ne reconnaîtrait que lui seul pour chef de l'empire, et que lui-même emploierait

toutes ses forces et toute sa puissance pour le défendre contre ses sujets rebelles.

La reine parut offensée de la résolution prise par le duc d'Orléans, dont le crédit et l'autorité semblaient croître de jour en jour ; mais celle des ducs de Berri et de Bourgogne, qui semblait engager la couronne, la remplit d'espérance. Elle retint à la cour son père, dont elle était séparée depuis longtemps. Ce prince, depuis quelques années veuf de Thadée de Milan, fut touché des éminentes qualités d'Isabelle de Lorraine, veuve d'Enguerrand VII, sire de Couci, qui avait jadis suivi en Angleterre Isabelle de France ; il la demanda et l'obtint en mariage. Cette alliance fut célébrée par les fêtes les plus brillantes. Le duc de Bavière retourna ensuite dans ses États avec sa nouvelle épouse.

Les réceptions faites aux ambassades et les fêtes données à la cour augmentaient encore la misère du peuple, sur lequel pesaient de nombreuses taxes. Le royaume était tellement appauvri, que plusieurs cantons du Valois restèrent trente années sans culture. Les paysans abandonnaient leurs demeures, et se retiraient dans les bois avec leurs familles et leurs bestiaux, pour y trouver un asile, qui n'était pas toujours sûr, contre les nombreuses troupes de brigands qui infestaient les campagnes. Les vagabonds se multipliaient chaque jour dans les villes, et les prisons étaient souvent insuffisantes pour renfermer les malfaiteurs ou pour épouvanter leur criminelle audace. L'administration des finances, qui était tombée entre les mains du duc d'Orléans et du sire de Montagu, ajoutait aussi à la misère du royaume ; car les nouveaux préposés des aides, établis par eux, commettaient impunément une foule d'exactions. Le gouvernement du Languedoc venait d'être rendu au duc de Berri, dont il avait conservé un bien triste souvenir. Mais ce prince ne retourna point dans cette province, qu'il fit administrer par son gendre Bernard, comte d'Armagnac.

Le peuple ne savait plus à qui recourir dans sa profonde misère ; il pensait que si le roi jouissait de sa raison, la ville et le royaume s'en trouveraient bien mieux. Il voyait avec plus de douleur que jamais la triste situation de ce prince, dont il aimait à se rappeler les aimables qualités. Toutes les fois qu'on le faisait paraître en public, une foule immense se pressait sur son passage. Ses fréquentes rechutes ayant fait perdre l'espoir de le voir délivré d'une maladie si profondément enracinée, les cœurs et les vœux se tournèrent avec plus de force vers le jeune Dauphin, alors âgé de neuf ans. Mais cet enfant était tombé dans une langueur qui faisait craindre pour ses jours. Ses oncles, contre lesquels d'injustes soupçons se répandaient parmi le peuple, jugèrent à propos de le montrer aux habitants de Paris pour leur complaire, et de le promener solennellement à cheval dans toute la ville. Ils le conduisirent ensuite à Saint-Denis, où il donna de riches présents à l'abbaye. À son retour, la ville lui fit aussi les siens. Des acclamations unanimes éclataient sur son passage ; tous lui souhaitaient un sort plus heureux que celui de son père. Vœux inutiles ! Dieu ne l'avait pas destiné à gouverner ce peuple qui lui donnait des preuves si éclatantes de son affection. Peu de mois après, sa maladie prit un caractère plus grave ; on fit à Paris des prières publiques, des processions dans lesquelles on porta les reliques des saints martyrs ; mais le prince tarda peu à mourir<sup>1</sup>. Louis, l'aîné de ses frères, qui avait déjà quatre ans, fut déclaré Dauphin et nommé aussi duc de Guyenne, quoique les Anglais possédassent la capitale et les plus

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis.

fortes villes de cette province. À la même époque, le prince Jean, second fils de France, eut le duché de Touraine pour apanage.

Au milieu de tant de maux et de désordres, quelques conseillers du roi, quelques hommes de bien, entre lesquels se distinguait le prévôt de Paris, Juvénal des Ursins, venaient quelquefois à bout de lui suggérer de sages ordonnances. Celle du 7 janvier 1401 réforma les finances, et donna sur cette matière des règles qui furent mal suivies ; mais elle pourvut d'une façon plus durable à un meilleur choix pour les emplois de justice, en substituant l'élection libre à la nomination royale. Un des premiers effets de cette salutaire ordonnance fut l'élection de Juvénal des Ursins aux fonctions d'avocat du roi au Parlement.

Cette même année, les dissensions des ducs d'Orléans et de Bourgogne prirent un caractère d'animosité profonde. La haine de ces deux princes s'envenimait encore de celle qui divisait leurs épouses. La duchesse de Bourgogne était jalouse de l'esprit et de la beauté de Valentine de Milan, qui elle-même ne voyait pas sans envie le rang que cette princesse occupait à la cour ; d'ailleurs elle était impatiente de voir le duc d'Orléans tenir seul le timon des affaires. Les domaines de Louis d'Orléans étaient moins étendus que ceux de Philippe de Bourgogne, mais à ceux que nous lui connaissons déjà, il avait ajouté le comté de Périgord, que lui avait abandonné le roi, après l'avoir confisqué, en 1398, sur le dernier de ses comtes ; l'héritage de l'illustre maison de Couci, auquel était annexé, en 1400, le comté de Soissons qu'il avait acheté de la fille du dernier des sires de Couci ; le comté de Dreux, que le roi lui donna encore vers la même époque. En outre, il avait une portion considérable de pouvoir, par l'administration des finances qu'il avait obtenue. La lutte entre les deux adversaires devenait de cette manière à peu près égale, et tout faisait craindre qu'elle n'aboutît à la guerre civile.

Pendant un voyage de son puissant rival qui s'était rendu en Flandre pour régler d'avance le partage de ses États et seigneuries entre ses enfants, le duc d'Orléans fit de sa propre autorité une levée de quinze cents lances, et prit la route d'Allemagne, sous le prétexte de secourir l'empereur Wenceslas, ainsi qu'il l'avait promis à ses ambassadeurs. Il était à peine arrivé à Reims, qu'il apprit que le palatin Robert avait été reconnu par la plupart des grandes villes d'Allemagne. Il n'en continua pas moins sa marche, et conduisit ses troupes dans le duché de Luxembourg, qu'il avait acheté de ce même roi de Bohême et de son frère, le duc de Gorlitz. Il en prit alors possession, et plaça des garnisons dans les forteresses. Il se forma un établissement au milieu des possessions de Philippe, « se logeant comme une épine au cœur du bourguignon, entre lui et l'empire, à la porte de Liège, de manière à donner courage aux petits princes du pays, par exemple au duc de Gueldre<sup>1</sup>. » Il eut une entrevue avec ce prince, qui avait jadis provoqué si insolemment le roi de France. Dès le mois de juin précédent, il avait conclu avec lui, au nom du roi, une alliance dans laquelle était aussi entré le duc de Juliers, son frère aîné. Louis d'Orléans rentra en France avec son armée, augmentée de huit cents hommes d'armes, et accompagné du duc de Gueldre. Il le conduisit d'abord au château de Couci, et lui fit l'accueil le plus amical. Il voulut qu'il tînt sur les fonts baptismaux une fille dont la duchesse venait d'accoucher. Ils se rendirent ensuite à Paris, et le duc d'Orléans logea ses troupes autour de son hôtel, situé près de la Bastille, et s'y fortifia. Un grand nombre de gentilshommes bretons et normands, ses feudataires, se rendirent à

---

<sup>1</sup> Michelet.

son appel, ainsi que plusieurs compagnies écossaises et galloises qui tenaient garnison en Guyenne, au service de la France.

A la nouvelle de cet armement, le duc de Bourgogne, qui était résolu à ne pas céder sans combattre la ville de Paris, y accourut vers le commencement de décembre, accompagné de sept cents gentilshommes, et se retira dans son hôtel d'Artois, où il attendit sans crainte les secours qu'il avait demandés. Jean de Bavière, évêque et prince de Liège, frère du comte de Hainaut, lui amena de nombreux renforts. Une foule d'aventuriers lui arrivèrent ensuite du Hainaut, de Brabant et de l'Allemagne. Il les cantonna aussi dans les environs de Paris. Chacun des princes réunit, après quelques semaines, plus de 7.000 hommes sous sa bannière. Depuis quatre mois, le roi était en pleine démence ; Paris était consterné en voyant la guerre civile sur le point d'éclater dans ses murs. Tous ces soldats paraissaient n'attendre que le signal du combat pour livrer cette grande ville à toutes les horreurs du pillage et de l'incendie. On fit des processions publiques pour détourner cette calamité, pour demander au Ciel la fin de ces cruelles dissensions. La reine, le duc de Bourbon et le duc de Berri lui-même, qui s'était d'abord uni au duc de Bourgogne, et les personnages les plus distingués mirent tout en œuvre pour apaiser ces deux fiers ennemis ; ils ne purent rien obtenir. Cependant les deux chefs, qui craignaient de faire déclarer Paris contre eux, maintenaient la discipline la plus sévère parmi leurs troupes. Ils avertirent, chacun de son côté, les magistrats et les principaux bourgeois de la ville, leur disant de ne rien craindre ; que ces soldats n'étaient venus que pour le service du roi, et qu'ils ne commettraient aucun désordre, pourvu qu'on leur fournit des vivres à un prix raisonnable. Les magistrats veillèrent donc à l'approvisionnement des marchés, où l'on voyait chaque jour une quantité prodigieuse de toutes sortes de denrées. Ils prirent en même temps toutes les précautions possibles pour la défense de la cité, si la chose devenait nécessaire. Enfin le choc que l'on redoutait n'eut pas lieu ; les deux rivaux, après avoir laissé Paris un mois dans les plus vives alarmes, parurent céder aux instances qui leur étaient faites et sacrifier leur ressentiment aux trois médiateurs. Dans un dîner, auquel les invita le duc de Berri à son hôtel de Nesle, ils se réconcilièrent solennellement, se donnèrent le baiser de paix, et se firent de grandes promesses d'amour et d'alliance qui ne devaient pas durer longtemps (14 janvier 1402)<sup>1</sup>. Après le repas, les trois ducs sortirent ensemble et se montrèrent au peuple de Paris. La joie fut grande parmi les citoyens, qui croyaient cette réconciliation sincère. Un Te Deum fut chanté à Notre-Dame, et dès le lendemain les gens d'armes des deux princes furent congédiés sans avoir commis de violences dans la capitale.

Ce simulacre de pacification entre les ducs d'Orléans et de Bourgogne n'avait point trompé les hommes sensés et judicieux. En effet, la cause de leurs divisions n'avait point disparu ; l'ambition les tourmentait sans cesse, aucun des deux n'avait renoncé au projet de s'emparer de l'autorité et de gouverner sans partage.

Vers la fin de janvier, le roi, après un long et cruel accès, revint à la santé. Il fut alors informé de tout ce qui s'était passé et du danger qui avait menacé Paris. Il en frémit ; car c'était le malheur qu'il avait craint, et c'était pour assurer la paix du royaume qu'à la mort de Richard II il n'avait pas rompu la trêve avec l'Angleterre. Il dissimula, pour ne pas enflammer la haine mal éteinte des deux

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis.

ennemis, et surtout pour ne pas être obligé d'adresser de sévères reproches au duc d'Orléans, qui lui était si cher ; mais il crut prévenir tout danger en établissant la reine arbitre souveraine pour régler et terminer les différends qui pourraient s'élever, pendant sa maladie, entre les trois gouverneurs du royaume (16 mars 1402). Rien n'était plus avantageux à l'ambition du duc d'Orléans, que l'on soupçonnait déjà d'une coupable intimité avec Isabeau de Bavière. Aussi les ducs de Bourgogne et de Berri en parurent-ils fort mécontents.

La mésintelligence éclata encore dans le conseil lorsque la soustraction d'obédience fut de nouveau débattue en présence du roi. C'était la question qui divisait aussi les écoles, le clergé et la cour. Les autres puissances, celles surtout qui reconnaissaient le pontife de Rome, n'avaient pas voulu s'y conformer. La Castille, qui avait d'abord suivi l'exemple de la France, s'en repentait, et des ambassadeurs de cette couronne et des députés de l'université de Toulouse étaient venus à Paris pour demander que les choses fussent rétablies dans leur premier état. Les ducs de Berri et de Bourgogne, qui regardaient la soustraction d'obédience comme leur ouvrage, réunissaient leurs efforts pour la maintenir. Le duc d'Orléans, qui se plaisait à faire briller son éloquence dans les débats théologiques, prétendait qu'il valait mieux tolérer tous les abus que d'avoir une Eglise sans chef ; il s'élevait surtout contre le scandale donné à la chrétienté par la captivité du pape dans Avignon. Un jour, il s'emporta jusqu'à dire qu'avant peu il irait en personne mettre le saint-père en liberté. Le duc de Berri lui répondit que cela n'était pas en son pouvoir ; la dispute s'échauffa ; des paroles trop vives furent lancées de part et d'autre, et le roi fut obligé de leur imposer silence. L'Université de Paris soutenait fortement les deux princes ; mais la Sorbonne était divisée, et le parti de Benoît XIII reprenait quelque vigueur. La différence remarquée dans les opinions engagea le roi à déclarer que l'affaire importante de la soustraction serait de nouveau examinée.

Peu après sa réconciliation, le duc de Bourgogne se rendit à Arras pour célébrer le mariage de son second fils, Antoine, comte de Rethel, avec Marie de Luxembourg, fille unique du comte de Saint-Pol. Aussitôt la reine et le duc d'Orléans extorquèrent au faible monarque une ordonnance qui attribuait à son frère, pendant ses temps d'absence, le gouvernement entier et absolu du royaume (18 avril)<sup>1</sup>. Vers la fin de mai, le roi voulut être un des tenants dans un tournoi qui eut lieu devant son hôtel Saint-Paul, et deux jours après il retomba malade. Alors le duc d'Orléans se hâta de profiter des moments de sa puissance, et prit un rôle impopulaire qui devait causer sa ruine. Comme il avait besoin d'argent pour faire la guerre, il fit décréter une nouvelle taille plus énorme que les précédentes, dans laquelle il comprit tout le clergé. L'archevêque de Reims, Guy de Roye, s'éleva hautement contre cette violation des privilèges du clergé, et se fit autant d'honneur par sa fermeté que Guillaume de Dormans, archevêque de Sens, s'attira de blâme pour avoir ordonné l'exécution de cet édit aux clercs de sa province sous peine d'excommunication<sup>2</sup>. Le duc acheva de soulever les esprits par un nouvel édit publié au Châtelet, le 20 mai suivant, pour la levée d'une autre taxe générale. Le secrétaire osa même insérer dans le préambule que le roi l'avait ordonnée en présence et du consentement de ses oncles, les ducs de Berri et de Bourgogne. Ces deux princes en parurent indignés ; le premier déclara publiquement que le secrétaire qui avait dressé l'édit était un faussaire. Le second se mit d'abord en route avec quelques troupes pour rentrer

---

<sup>1</sup> *Ordonnances*, t. VIII.

<sup>2</sup> Juvénal des Ursins.

Paris ; mais informé de la maladie du roi, il préféra attendre sa convalescence ; elle devait mettre un terme au despotisme de son rival. Il se contenta d'écrire d'Arras au prévôt de Paris une lettre qu'il lui ordonna de lire publiquement aux bourgeois. Non content de désavouer son consentement à cette nouvelle exaction, il déclarait qu'elle était injuste et insupportable pour un royaume ravagé par la misère et par un terrible fléau ; que si les coffres du roi étaient vides, il ne fallait pas les remplir avec le sang du pauvre peuple ; qu'il fallait faire restituer aux gens sans mérite les finances qu'ils avaient épuisées en libéralités, en luxe et en folles dépenses. Il terminait en ajoutant qu'on lui avait offert 200.000 écus s'il voulait consentir à la taille, mais qu'il les avait refusés pour ne pas s'enrichir de la misère et de la pauvreté du peuple. Toujours favorable à ceux qui défendent ses intérêts, le peuple entendit avec reconnaissance ces paroles de Philippe de Bourgogne. Le duc avait enfin compris qu'il existait dans la nation un nouvel élément de puissance, la bourgeoisie ; et il semblait invoquer son appui dans sa lutte contre un rival qu'il désignait à la haine publique, et qu'il s'efforcera désormais de représenter dans toutes les occasions comme le seul auteur des taxes qui pesaient sur la France. Plus tard Jean Sans-Peur imitera l'exemple de son père, et ne craindra point de recourir à la force brutale des dernières classes du peuple.

Vers le mois de juin, Charles VI recouvra la santé. Le duc d'Orléans profita de cette circonstance pour se faire continuer le pouvoir et pour faire approuver tous ses actes. Mais bientôt il apprit que le duc de Bourgogne revenait à Paris ; il prévint l'orage, et révoqua les nouvelles taxes par une déclaration royale. Aux yeux du peuple, qui le regardait déjà comme son protecteur, ce fut le duc Philippe qui en eut tout le mérite. A son retour, il se plaignit vivement au roi d'avoir été destitué si honteusement, après de longs et d'honorables services. Sur la représentation de ses oncles et de quelques autres personnages d'une sagesse éprouvée, Charles convoqua un conseil auquel n'assistèrent point les ducs d'Orléans et de Bourgogne. De l'avis de l'assemblée, le roi priva son frère du gouvernement du royaume, et le donna au duc de Bourgogne, ainsi que l'administration des finances. Pour se procurer de l'argent sans grever le peuple, il envoya dans tout le royaume des commissaires du parlement chargés d'examiner les contrats passés entre particuliers, et de frapper d'amendes arbitraires ceux de ces actes qu'ils reconnaîtraient usuraires ou frauduleux. Cette inquisition, exercée rigoureusement par les commissaires, qui parcoururent les grandes villes pendant plus de six mois, ne produisit que 100.000 écus, qui n'entrèrent pas dans les coffres du roi, et excita de fortes séditions dans beaucoup d'endroits. Le duc de Bourgogne, cédant au murmure du peuple, abolit la réforme.

Humilié par sa défaite, le duc d'Orléans ne se laissa cependant pas abattre ; il espérait regagner l'esprit du roi, et savait que la reine embrassait ses intérêts. En attendant l'occasion de ressaisir le pouvoir, il donna un libre cours à son humeur chevaleresque, et devança la fin de la trêve avec l'Angleterre par d'imprudents défis envoyés au roi Henri. Ce dernier lui répondit par des lettres dans lesquelles les invectives ne furent point épargnées. Pendant ce temps, le duc Philippe augmentait sa puissance par une circonstance qui faisait passer entre ses mains la régence du duché de Bretagne. La duchesse douairière, fille de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, s'était décidée à donner sa main au roi d'Angleterre (23 avril 1402). Cette alliance fit craindre à la cour de France que la Bretagne ne se jetât dans les intérêts de ce pays, et que la duchesse n'emmenât avec elle le jeune duc son fils. Philippe de Bourgogne y passa sur-le-champ,

après avoir exigé que Louis d'Orléans se rendit pendant son absence dans son duché de Luxembourg. Il eut soin de combler de présents les personnages les plus influents et de répandre l'or à pleines mains. Il réclama ensuite la tutelle de Jean V, et la garde de ses deux frères, Richard et Arthur, comme ami du feu duc et son proche parent. Déclaré régent de Bretagne par une partie des évêques et des barons, Philippe ramena à Paris, dans le courant de décembre, le duc Jean V avec ses deux frères.

Pendant que Philippe exerçait une autorité sans partage, le roi ne jouissait que de rares intervalles de raison. Pour le distraire, on le faisait jouer aux cartes. Mais, de tous les moyens qu'on employait, les représentations théâtrales obtenaient le plus de succès. Il trouvait tant de plaisir à ces spectacles, dont les sujets étaient tirés de nos plus augustes mystères ou de pieuses légendes, qu'il rendit une ordonnance pour l'établissement d'un théâtre permanent à Paris, en faveur de ses bien-aimés confrères de la Passion de noire Seigneur (décembre 1402). Le théâtre français naquit sous les auspices de cette confrérie.

Cependant le duc d'Orléans, revenu du Luxembourg, prit l'affaire du schisme pour champ de bataille contre ses oncles. Il avait d'autant plus de chances de l'emporter sur eux, que le parti qui blâmait la soustraction d'obéissance augmentait chaque jour. Quelques-uns des cardinaux qui avaient rompu avec Benoît XIII s'occupaient de se réconcilier avec lui. Le roi de Sicile et de Provence, Louis II, qui avait reçu de lui l'investiture de son royaume, lui était entièrement dévoué. L'Université de Paris appuyait les ducs de Berri et de Bourgogne, qui voulaient maintenir la décision déjà prise sur cette affaire ; mais le duc d'Orléans était secondé dans ses efforts pour rendre l'autorité pontificale sur le royaume à Benoît par l'université de Toulouse, par le roi Louis II, et les ambassadeurs de l'Aragon et de la Castille. Malgré l'opposition des ducs de Berri et de Bourgogne, une assemblée générale du clergé fut indiquée à Paris pour le 15 mai, afin de chercher les moyens de rendre l'union à l'Eglise.

Depuis plus de quatre ans, le pape était gardé à vue dans son palais d'Avignon, quoiqu'il eût entre les mains une lettre de Charles VI qui désavouait sa détention. Ennuyé de sa longue captivité, il concerta son évasion, malgré la surveillance dont il était l'objet, avec un gentilhomme normand, nommé Robinet de Braquemont, qui était assuré de plaire au duc d'Orléans en favorisant la fuite du pontife. Comme Robinet de Braquemont venait souvent le visiter le soir, il choisit cette heure pour s'échapper sous les habits d'un serviteur de ce gentilhomme, n'emportant avec lui, selon l'usage des papes, qu'une boîte renfermant le corps de notre Seigneur et la dernière lettre du roi. A la sortie d'Avignon, il trouva une escorte de cinq cents hommes que lui avaient amenée ses partisans, et se rendit avec elle à Château-Renard, petite ville du Comtat (12 mars 1403)<sup>1</sup>.

Délivré de son étroite captivité, le pontife écrivit au roi une lettre affectueuse, dans laquelle il lui mandait que sa liberté ne l'empêcherait point de remplir les promesses qu'il avait faites, et qu'il protestait de la continuation de ses bonnes intentions pour l'union de l'Eglise<sup>2</sup>. Alors on changea promptement de sentiments à l'égard du pontife : les habitants d'Avignon le supplièrent de rentrer dans leur ville, et bientôt il vit à ses pieds les cardinaux qui l'avaient abandonné. Ils obtinrent sans difficulté le pardon qu'ils sollicitaient. Enfin, dans le concile de

---

<sup>1</sup> Juvénal des Ursins.

<sup>2</sup> L'abbé Fleury.

Paris, qui avait été convoqué pour le 15 mai, ainsi que nous l'avons dit, on devait principalement s'occuper de la soustraction d'obédience. Déjà un grand nombre de prélats et de membres du clergé étaient arrivés à Paris, lorsque le roi, sur les pressantes sollicitations du duc d'Orléans, signa une ordonnance qui replaçait le royaume sous l'obédience du pape d'Avignon (30 mai). Les oncles du roi et l'Université durent céder, malgré le vif déplaisir qu'ils éprouvaient de ce changement<sup>1</sup>. Mais Charles, qui avait ordonné l'éclatante réhabilitation de Benoît XIII, déclara, quelques mois après, qu'il ne lui permettait pas de recevoir les revenus des bénéfices vacants.

Le triomphe du duc Louis dans la question d'obédience devait rallumer la discorde entre Philippe de Bourgogne et lui. Déjà, au mois d'avril, d'après les conseils de quelques personnes de la cour, la reine, profitant d'un reste d'empire qu'elle avait conservé sur son époux, lui avait ouvert les yeux sur la triste situation de son royaume. Le monarque avait ordonné la formation d'un nouveau conseil, dont la reine, les princes, le connétable et divers conseillers d'État faisaient partie, mais où rien ne serait décidé qu'à la pluralité des voix. Par un autre édit il fut prescrit à la reine, aux princes du sang, aux prélats, aux principaux seigneurs, au parlement, ainsi qu'aux premiers bourgeois des bonnes villes, de faire serment de n'obéir à nul autre qu'à lui, et après sa mort de reconnaître le dauphin pour roi et de lui jurer fidélité. Charles ordonna encore, pour prévenir la nomination d'un régent en cas de mort du roi, l'abolition de toute minorité pour son successeur, et déclara que la tutelle et l'éducation du dauphin et des autres enfants de France seraient confiées à la reine. Mais cette défiance du roi contre les princes de son sang et toutes ces précautions pour mettre un frein à leur ambition furent insuffisantes et devinrent inutiles.

Ces édits étaient évidemment dirigés contre le duc de Bourgogne, qui se trouvait encore une fois exclu du gouvernement. Il est vrai que son rival ne lui fut pas substitué ; mais on comprenait assez que ce serait lui qui gouvernerait sous le nom de la reine. Le duc Philippe montra cependant qu'il avait conservé un puissant crédit : il maria deux filles du comte de Nevers, son fils, avec le dauphin Louis et Jean duc de Touraine, les deux aînés des enfants du roi, et Michelle de France avec Philippe de Bourgogne, fils du même comte. Ces nobles alliances jetaient un nouvel éclat sur la maison de Bourgogne ; mais les deux fils du roi, qu'on venait de marier, n'étaient pas destinés à parvenir au trône. Ils devaient mourir jeunes, et la Providence réservait la couronne à l'enfant qui était né le 22 février, et qui eut pour parrain le sire d'Albret, élevé depuis quelques jours à la dignité de connétable, à la place du comte de Sancerre, qui venait de mourir en Guyenne. Ce fut Charles VII qui devait surmonter avec gloire les plus grandes tribulations, délivrer son royaume des Anglais, et mériter le surnom de Victorieux.

La cour de France reconnaissait toujours la trêve avec Henri IV, et cependant de part et d'autre on commettait des hostilités sur les côtes et sur les frontières. Des chevaliers français allaient chercher dans les armées de l'Écosse l'occasion de combattre les Anglais, et de leur côté ces derniers se livraient à des pirateries continuelles et ravageaient les côtes de Bretagne et de Normandie. Ces ravages fournirent au vieux Clisson l'occasion de signaler la haine qu'il avait au cœur contre les Anglais. Excités par son exemple, les Bretons formèrent une escadre à Brest, sur laquelle l'ex-connétable fit monter douze cents hommes à sa solde. Ils

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis.

attaquèrent ensuite la flotte anglaise dans la rade de Saint-Mahé, la battirent complètement, prirent ou détruisirent quarante bâtiments, tuèrent cinq cents hommes à l'ennemi, et lui firent mille prisonniers (juillet 1403). Poursuivant leur victoire, ils s'emparèrent des îles de Jersey et de Guernesey, qu'ils livrèrent au pillage. De là, ils osèrent descendre près du port de Plymouth, surprirent et incendièrent la ville, et revinrent en Bretagne chargés d'un riche butin. Les Anglais ne tardèrent pas à tirer de terribles représailles de ces imprudentes hostilités. Après avoir équipé une flotte nombreuse, ils descendirent à Saint-Mahé, mirent cette ville à feu et à sang, se saisirent de tous les vaisseaux qu'ils trouvèrent sur la côte, s'emparèrent d'un convoi chargé de mille pièces de vin que l'on conduisait en Bretagne et en Normandie. La garnison de Calais, sous la conduite du comte de Somerset, gouverneur de cette ville, ravagea les domaines de Waleran de Luxembourg, comte de Saint-Pol, qui, lui aussi, avait envoyé défier le roi d'Angleterre.

Les deux nations se bornaient, comme on le voit, à quelques hostilités sans résultats importants. Aucune n'osait déclarer l'armistice rompu ; il fallait cependant s'attendre à voir la guerre éclater tôt ou tard, et le roi de France n'avait nul moyen de la soutenir. Les finances étaient épuisées, et au commencement de 1404 le roi et les princes se trouvaient écrasés de dettes. Pour se rendre plus populaire, le duc de Bourgogne s'opposait à la levée de nouvelles tailles, mais comme il était le plus endetté des princes, il sacrifia ses intérêts politiques à ses besoins, et donna son consentement. Cependant le produit de la taille énorme et générale qui fut ordonnée, devait, par décision du conseil, être déposé dans l'une des tours du palais. On ne s'en servirait que sur un ordre signé des ducs de Berri, d'Orléans et de Bourgogne, pour le besoin de l'État et pour armer contre les Anglais, qu'on voulait forcer à une paix juste et raisonnable. Pendant qu'on enregistrait l'édit, les princes sortirent de Paris pour se dérober aux plaintes et aux gémissements des habitants ; d'ailleurs on pouvait craindre une explosion populaire. La taille fut levée sur-le-champ avec une violence et une rigueur excessives, et produisit dix-sept millions. Mais les précautions que le duc Philippe avait prises pour empêcher que ce trésor fut détourné, devinrent inutiles. Le duc d'Orléans vint la nuit avec de nombreux gens d'armes forcer la tour et en enleva la plus grande partie<sup>1</sup>.

Cet acte violent, injustifiable, fut commis pendant l'absence du duc de Bourgogne ; ce prince était allé à Bruxelles installer son second fds Antoine, comte de Rethel, dans le gouvernement des duchés de Brabant et de Limbourg. Au milieu des fêtes qu'il donnait dans Bruxelles à la duchesse de Brabant, il fut atteint d'une maladie contagieuse qui exerçait des ravages dans toute la France. Les symptômes en parurent d'abord très-dangereux. Le duc se fit transporter sur une litière de Bruxelles à son château de Hall en Hainaut, où était une église de Notre-Dame, célèbre par les miracles que la renommée en publiait. Arrivé à Hall, il fit ses prières à Notre-Dame, et se fit ensuite déposer dans un hôtel à l'enseigne du Cerf, qui était voisin de cette église. Le dixième jour de sa maladie, sentant la mort approcher, il demanda ses fils, leur recommanda d'aimer le roi Charles de France, de le servir avec fidélité, de vivre entre eux avec concorde et amour, et quelques instants après il mourut ; il était dans sa soixante-troisième année (27 avril 1404). Son corps fut ouvert, et ses entrailles enterrées dans ladite église de Notre-Dame de Hall ; ses restes furent embaumés, déposés dans un cercueil de plomb, et transportés à Douai, puis à Arras, accompagnés d'un

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis. — Juvénal des Ursins.

nombreux cortège, comme il convenait à son rang. On lui fit un service solennel dans cette ville, d'où il fut mené en Bourgogne, à l'église des Chartreux de Dijon, qu'il avait fondée. Son cœur fut porté à Saint-Denis en France, auprès du roi Jean, son père, qui l'avait si tendrement aimé<sup>1</sup>. Ce prince, que ses grands revenus rendaient un des plus riches seigneurs de l'Europe, ne laissait pas assez d'argent pour les frais de ses funérailles ; il fallut emprunter, et ses fils mirent en gage son argenterie.

La postérité a mis l'habile et heureux fondateur de la maison de Bourgogne au rang des princes dont la sagesse et la prudence égalaient la bravoure. Pendant tout le temps de son administration, sa prévoyance avait maintenu le royaume en paix. Son habile politique le faisait sortir heureusement des négociations. Il était vanté pour son affabilité envers ses serviteurs, et sa valeur n'excluait pas sa bonté ; il poussait même quelquefois cette qualité trop loin. Chaste au milieu d'une cour corrompue, il remplissait avec soin tous les devoirs de la religion. L'Église trouvait en lui un protecteur assuré ; savant dans l'art de connaître les hommes, il ne choisissait pour ministres et pour amis que des gens du premier mérite. On ne peut cependant l'excuser de son excessive prodigalité, défaut qui souvent entraîne après lui l'injustice. Dans les occasions publiques, dans les fêtes, il déployait un luxe incroyable ; au mariage de son second fils, on le vit distribuer pour 10.000 fr. de pierreries aux seigneurs des Pays-Bas qui y assistaient. Pour subvenir à ses énormes dépenses, il levait des tailles fréquentes et inusitées sur ses propres sujets et sur le royaume. Dans ces circonstances, il se montrait insensible aux plaintes et aux gémissements de toute la France ; et par cette conduite il avait perdu l'amour des peuples. Toutefois, sur la fin de sa vie, il s'en fit aimer ; il mourut populaire, parce que son ambition l'avait porté à s'opposer aux entreprises et aux vexations du duc d'Orléans. Ceux qui pénétraient dans le secret des affaires jugeaient aisément que la haine et l'envie d'en profiter étaient les seules causes de son opposition et de sa modération apparente.

---

<sup>1</sup> Monstrelet, *Chroniques*, t. I.

## CHAPITRE VI

# JEAN SANS-PEUR ET LOUIS D'ORLÉANS. - MEURTRE DU DUC D'ORLÉANS

1404-1407

Jean Sans-Peur duc de Bourgogne. — Guerre contre les Anglais, sans résultat. — Jean Sans-Peur encourage le peuple à refuser l'impôt. — Dilapidations du duc d'Orléans. — Le moine augustin Jacques Legrand. — Le duc de Bourgogne marche sur Paris à la tête d'une armée — Fuite du duc d'Orléans et de la reine à Melun. — Jean Sans-Peur ramène le dauphin à Paris. — Sa popularité. — Préparatifs du duc d'Orléans. — Paix de Vincennes. — Remontrances de l'Université. — Jean Gerson. — Efforts de l'Université pour l'extinction du schisme. — Fêtes de Compiègne et de Paris. — Siège de Calais par Jean Sans-Peur. — Expédition du duc d'Orléans en Guyenne. — Les deux princes échouent et rentrent à Paris. — Irritation de Paris et de l'Université contre le duc d'Orléans. — Exactions des princes et des seigneurs. — Assassinat du duc d'Orléans. — Fuite de Jean Sans-Peur.

Le duc de Berri, qui avait été atteint de la même maladie que Philippe-le-Hardi, et qui venait d'échapper à la mort, pleura le frère qu'il avait toujours aimé. Le roi, qui recouvra une lueur de raison vers la Pentecôte, donna aussi à ce prince des larmes sincères, et lui fit célébrer de magnifiques obsèques auxquelles il assista avec toute la cour. Louis d'Orléans seul ne fut point affligé de cette mort, qui le laissait sans concurrent au pouvoir. Le duc de Bourbon n'avait pas assez d'influence pour prétendre à la domination du conseil royal. Jean de Berri n'avait jamais obtenu l'affection et l'estime du peuple, et ne paraissait nullement disposé à sortir de son indolence pour disputer l'autorité à son neveu, qui était maître de son cœur et de son esprit. Ainsi la reine et lui se regardaient comme les maîtres du royaume. Le prince croyait n'avoir rien à craindre du nouveau duc de Bourgogne, plus jeune que lui de quelques années, sans expérience, et sans aucun titre pour entrer en concurrence avec lui. Mais il se trompait, et le caractère du fils aîné de Philippe-le-Hardi, qu'il n'avait pas assez pénétré, devait faire disparaître cette présomptueuse confiance.

Jean, duc de Bourgogne, qui avait pris part à la funeste campagne de Nicopolis, était âgé de trente-un ans à la mort de son père. Il était de petite taille, mais d'une complexion robuste. Il avait les yeux noirs et vifs, les traits assez réguliers.

Si la nature lui avait refusé l'art de la parole qui entraîne et subjugué les esprits, elle lui avait donné de l'intelligence, du jugement et de la capacité. Quoique son père eût chargé du soin de l'élever les maîtres les plus célèbres de l'époque, il montra peu de goût pour les lettres. Dès son enfance, il manifesta au contraire une grande passion pour les armes. Malheureux dans l'expédition de Hongrie, il y avait cependant acquis la réputation de brave chevalier, et même d'habile capitaine ; on l'avait vu donner aux soldats l'exemple du travail et de la frugalité. Héritier de l'ambition de son père, sans posséder les qualités qui en tempèrent la violence, il voulait gouverner le royaume. Quelques écrivains ont cru qu'il ne voulait pas se contenter de régner à la place d'un fantôme de roi, mais qu'à une époque où les plus violentes passions ne subissaient le frein, ni de la morale, ni de la religion, où tous les principes de justice et d'honneur étaient foulés aux pieds, il aspirait à la couronne. Pour l'exécution de ses projets, il ne croyait aucune voie illégitime. Plein de bonté pour ses sujets, il les gouverna toujours avec douceur, et conformément aux lois. Affabilité, bienveillance, caresses, tout était mis en usage par ce prince pour se faire des créatures. Prodigue à l'égard de ses amis, lorsqu'il avait reconnu leur fidélité, il ne s'inquiétait ni de leurs mœurs, ni de leur caractère. Implacable dans sa haine et dans sa vengeance, il sacrifiait tout aux moyens de satisfaire ces deux cruelles passions. Tel était le prince que le duc d'Orléans allait rencontrer sur la scène politique.

Avant de commencer le rôle qui lui était réservé, Jean Sans-Peur alla prendre possession des duché et comté de Bourgogne, de la Flandre et de l'Artois, que lui avait laissés son père. Il se rendit ensuite à la cour de France avec son frère Antoine, pour prêter foi et hommage au roi. Il retourna quelques jours après dans ses Etats, et laissa le champ libre au duc d'Orléans, qui en profita pour se faire donner par le roi des places qui couvraient Paris au nord, Couci, Ham, Soissons. Il fit ensuite révoquer l'édit qui interdisait au pape Benoît XIII toute levée d'argent sur le clergé de France. Enfin il reçut avec honneur l'ambassadeur d'Owen Glendower, chef des insurgés gallois, qui venait en France pour demander quelques secours contre Henri. Le 14 juillet, il signa au nom du roi un traité avec cet ambassadeur, et lui donna un casque doré, une épée et une cuirasse de grand prix pour Glendower. Il fut résolu qu'on enverrait dans le pays de Galles 8.000 hommes sous les ordres de Jacques de Bourbon, comte de la Marche, et qu'on équiperait à Brest le nombre de vaisseaux nécessaire pour le transport. On fit aussitôt partir par la Seine plusieurs bateaux chargés d'armes, que, des ports de la Normandie, on devait débarquer dans le pays de Galles. Pendant les préparatifs de l'expédition, le duc d'Orléans, qui seul parmi les princes voulait qu'on fit aux Anglais une guerre continue, envoya en Guyenne le connétable d'Albret, avec une armée dont le chef nominal était le jeune comte de Clermont, fils du duc de Bourbon. Albret força bientôt les garnisons anglaises à chercher un asile dans leurs forteresses, et s'empara de quelques-unes de leurs places dans la Guyenne et le Limousin. Cette dernière province fut presque entièrement délivrée des Anglais par le comte de Clermont. En même temps, le sire de Savoisy, grand maître d'hôtel de la reine, brave chevalier, qui jouissait d'un grand crédit auprès du duc d'Orléans, fut envoyé en Castille pour demander le secours d'une flotte contre l'Angleterre. On semblait avoir renoncé à tout ménagement avec ce royaume ; car sur plusieurs points de la France, des seigneurs et des capitaines, souvent sans en avoir reçu l'ordre, livraient aux Anglais des combats plus ou moins meurtriers. On ne leur faisait pas avec moins d'ardeur la guerre sur mer. Ainsi trois jeunes gentilshommes de la Normandie, aînés de leurs maisons, les sires de Roche-Guyon, de Martel et d'Acqueville,

ayant équipé plusieurs vaisseaux et assemblé 200 hommes, se mirent en mer et allèrent descendre dans l'île de Portland, qu'ils ravagèrent ; mais accablés par des forces supérieures, après avoir déployé le plus grand courage, ils furent obligés de se rendre, et furent conduits en Angleterre<sup>1</sup>.

Une expédition plus importante, et qui ne fut pas d'abord plus heureuse, ce fut celle de l'île de Jersey. Trois vaillants chevaliers bretons, les sires Guillaume Duchâtel, de Châteaubriant et de la Jaille, secrètement encouragés par le conseil, osèrent l'entreprendre avec environ 2.000 soldats, dont la plupart étaient gentilshommes. En chemin ils rencontrèrent quelques vaisseaux castillans chargés de vin pour l'Angleterre. Châteaubriant voulait les épargner comme amis et alliés de la France, mais Duchâtel et la Jaille les poursuivirent, les attaquèrent et les prirent. Mécontent de leur conduite, Châteaubriant se retira avec la division placée sous ses ordres. Les deux autres continuèrent, quoique affaiblis du tiers, et débarquèrent dans l'île de Jersey. Mais déjà la nouvelle de leur entreprise y était arrivée, et l'on y avait pris toutes les précautions nécessaires pour les recevoir. Ils trouvèrent 6.000 hommes sous les armes, et retranchés derrière un fossé profond que remplissaient les eaux de la mer. A cette vue, Duchâtel proposa de se retirer, ou du moins d'attendre si Châteaubriant, se repentant d'avoir abandonné ses braves compagnons, ne viendrait point les rejoindre. Le sire de la Jaille, vif et impétueux, est d'avis d'attaquer l'ennemi ; des Bretons ne doivent pas reculer devant des Anglais. Il ajoute quelques paroles qui semblent reprocher à Duchâtel sa timidité. Ce dernier, qui n'était pas moins brave que son noble compagnon d'armes, croit son honneur intéressé, et quoique la prudence lui ordonne de se retirer, il veut montrer combien peu il estime la vie. Il se jette à la nage avec les siens à travers le canal qui protégeait le retranchement des ennemis. Son exemple est suivi par la Jaille. Parvenus à l'autre bord après avoir essuyé tous les traits de l'ennemi, les Bretons attaquent les Anglais avec fureur ; partout ils sèment l'effroi et la mort, et 1,500 ennemis sont étendus sur le champ de bataille. Mais bientôt ces généreux guerriers succombent sous le nombre ; la plus grande partie périt, et le reste fuit en désordre. Pressé de se rendre, Duchâtel n'y veut point consentir ; frappé d'un coup mortel, il tombe noyé dans son sang, et rend le dernier soupir dans une ville voisine où il avait été transporté.

Le frère de ce héros, le sire Tanneguy Duchâtel, entreprit de le venger. Il n'avait pas moins de valeur, mais il avait plus de prudence. Il rassembla secrètement 400 gentilshommes, et se trouva bientôt à la tête d'une expédition plus nombreuse et mieux concertée. Il entra dans le port de Jersey, attaqua la ville à l'improviste, et la livra aux flammes après l'avoir pillée. Il s'embarqua ensuite avec la plus grande célérité, sans avoir perdu un seul homme, parcourut les côtes de l'Angleterre, descendit près de Darmouth, mit tout le pays à feu et à sang, et revint en Bretagne chargé de butin<sup>2</sup>.

Les Anglais à leur tour désolaient souvent les côtes de la France ; la Normandie eut beaucoup à souffrir de leurs ravages. L'expédition projetée dans le pays de Galles aurait pu faire une heureuse diversion à tous leurs mouvements. On avait fait de grands préparatifs à Brest ; on y avait rassemblé une flotte, et des chevaliers s'y étaient rendus en grand nombre. Instruit de ces préparatifs par les nombreux agents qu'il soudoyait, et parmi lesquels des historiens comptent le

---

<sup>1</sup> Le Religieux de Saint-Denis.

<sup>2</sup> Religieux de Saint-Denis. — Juvénal des Ursins.

nouveau duc de Bourgogne, le roi d'Angleterre avait réuni des forces imposantes pour s'opposer à la descente des Français. Mais il fut bientôt délivré de toute crainte. Le comte de la Marche, qui avait reçu le commandement de la flotte de Brest, faisait ce que le duc de Berri avait fait autrefois : il s'obstinait à rester à Paris, où il perdait un temps précieux dans les divertissements de la cour, dans les jeux de cartes et de dés, pour lesquels il montrait trop de passion. Malgré l'impatience des chevaliers qui l'attendaient à Brest, le jeune comte n'arriva qu'à la mi-novembre, après avoir dépensé la plus grande partie de l'argent destiné à payer les troupes, et lorsque déjà soufflaient les vents contraires. Il fut abandonné par un grand nombre de soldats, et s'embarqua avec le reste. Comme la saison était trop avancée pour tenter une expédition dans le pays de Galles, le comte de la Marche descendit à Dartmouth et à Falmouth. Mais aux premières démonstrations des habitants du pays, il donna précipitamment le signal de la retraite, et au retour il perdit quelques vaisseaux par la tempête. De piquantes railleries accueillirent le chef de cette ridicule expédition. Les écoliers attroupés sur son passage se mettaient à rire et disaient : *Mare vidit, et fugit*. Sa réputation en souffrit aussi à la cour, et pour la rétablir, il eut besoin de se signaler par des actes de courage, qui prouvèrent que le cœur n'avait point eu de part aux fautes qu'il avait commises.

Au milieu de cette guerre sans résultats décisifs, qui occasionnait cependant de grandes dépenses, un murmure général s'élevait contre le gouvernement de la reine, et du duc d'Orléans. Ce prince avait seul profité du produit de la dernière taille, il l'avait dissipé en fastueuses prodigalités, en acquisitions de domaines. Quelles sommes ne fallait-il pas aussi pour soutenir le luxe d'Isabeau ? Il courait même contre elle des bruits injurieux ; on disait qu'elle faisait passer en Allemagne des trésors qui épuisaient le royaume ; qu'on avait arrêté cette année même à Metz six mulets chargés d'or et d'argent, que personne n'avait réclamés, et dont les habitants de cette ville profilèrent. La Bavaroise les envoyait probablement chez elle, disait-on, pour s'assurer plus tard des ressources dans sa patrie. Il fallut cependant recourir à un nouvel impôt pour faire une guerre digne de la France. Ce fut dans ce but que le conseil se rassembla vers la fin de février 1405. Le duc d'Orléans avait inutilement obtenu du pape Benoît une défense au nouveau duc de Bourgogne de se mêler des affaires du royaume. Jean Sans-Peur était entré au conseil avec ses deux frères, les ducs de Limbourg et de Nevers. Louis d'Orléans proposa donc une nouvelle taille générale, en représentant que le trésor était épuisé, et qu'il fallait se précautionner contre les Anglais, qui menaçaient tous les jours d'une descente.

Jean Sans-Peur ne laissa pas échapper l'occasion de reprendre le rôle populaire qu'avait adopté son père sur la fin de ses jours. Il exposa la misère et l'épuisement du peuple, et dit que lui imposer encore une taille, c'était vouloir le réduire au désespoir. Il ajouta fièrement que si, malgré son avis, le conseil autorisait cette tyrannie, il saurait bien empêcher ses sujets de la payer. Le duc de Bretagne, qui était arrivé depuis peu de jours à Paris pour emmener sa jeune épouse, tint à peu près le même langage. Son opposition était d'autant plus noble, que la France lui devait encore 100.000 écus pour la dot de la duchesse sa femme ; mais il déclara qu'il aimait mieux attendre le paiement qui lui était dû, que de voir mettre un nouvel impôt sur le pauvre peuple.

Malgré l'opposition des ducs de Bourgogne et de Bretagne, la majorité du conseil vota la taille. Elle fut résolue, créée et publiée le 5 mars, et, comme la précédente, levée avec la plus cruelle rigueur. Les deux princes opposants se hâtèrent de quitter Paris et de retourner dans leurs Etats, pour ne pas être

témoins de la misère publique. Partout on voyait des malheureux qui n'avaient pu payer la taille, dépouillés de leurs meubles, de la paille même de leurs lits, et traînés dans les prisons en poussant des cris lamentables. De tous côtés retentissaient les plus sinistres imprécations contre la femme et le frère du roi, et leurs complices. Ils dévoraient les revenus du domaine, tandis que le pauvre insensé, devenu pour ses proches un objet d'indifférence et de dégoût, abandonné aux soins de serviteurs dont on ne payait pas les gages, manquait souvent des choses nécessaires à la vie. Enfin l'exaspération était si grande dans Paris, que le duc d'Orléans fit défendre à son de trompe aux bourgeois de porter ni épée, ni couteau, ni aucune arme défensive.

Au milieu de cette disposition des esprits, de cette indignation universelle, la popularité de Jean Sans-Peur allait toujours croissant, et les Parisiens le nommaient hautement leur protecteur. Il était alors dans les Pays-Bas, occupé à recueillir le riche héritage de Marguerite de Flandre, sa mère, qui était morte d'apoplexie dans la ville d'Arras. La succession de la Flandre, de l'Artois et du comté de Bourgogne, dont le duc devint le souverain absolu, augmenta beaucoup sa puissance ; elle devait aussi le rendre plus audacieux. A la cour, son absence laissait le champ libre à la domination d'Isabeau de Bavière, ainsi qu'à ses plaisirs et à ceux du duc d'Orléans. Malgré les fréquentes rechutes du monarque, la reine et le duc faisaient succéder les fêtes aux fêtes, les plaisirs aux plaisirs ; ce n'étaient que bals, tournois, repas et promenades. Maîtres des trésors de l'État, ils étalaient une magnificence inouïe. Chaque jour la reine inventait une nouvelle mode ; aussi l'appelait-on communément la Grande-Gaure, c'est-à-dire la superbe et la magnifique. Au milieu de ce luxe effréné, la mère dénaturée oubliait ses enfants, qui n'étaient guère mieux traités que leur malheureux père. Lorsque les ressources étaient épuisées par les plus folles dépenses, le duc d'Orléans levait des impôts, diminuait le titre de la monnaie, et se livrait aux plus odieuses dilapidations. Personne n'osait se plaindre, quand un homme, appuyé sur la vérité et la sainteté de son ministère, osa l'entreprendre.

Un moine augustin, Jacques Legrand, qui avait autrefois dédié un livre au duc d'Orléans, prêchant devant la reine le jour de l'Ascension, déclama avec force contre les désordres de la cour, contre la reine et contre le duc. Il attaqua avec courage la corruption des mœurs publiques, les dérèglements des grands, l'indécence des femmes, la mollesse des chevaliers et des écuyers, le luxe des habillements, les prodigalités de la cour, les abus, la danse et les modes. La reine, au lieu de s'irriter, dissimula et crut le silence plus propre à faire évanouir les reproches que lui avait adressés le prédicateur. Le roi avait en ce moment quelques lueurs de raison ; on lui parla du Père Legrand et des prétendus outrages qu'il avait faits à la reine ; mais, au lieu de se mettre en colère et de le punir, il voulut aussi l'entendre le jour de la Pentecôte. Alors l'intrépide prédicateur s'étendit avec plus de hardiesse encore sur les désordres de la cour ; il fit une peinture éloquente de la dilapidation des finances et de la misère publique. Il dit que le roi était vêtu de la substance, du sang, des larmes et des gémissements du peuple, dont les cris montaient jusqu'au pied du trône de Dieu. Il parla ensuite de quelqu'un qu'il nomma seulement le duc, qui était fait pour être l'amour et l'espérance de la France, mais que sa vie licencieuse et son insatiable cupidité avaient rendu l'objet des malédictions publiques. Il termina en prédisant que, si on persévérait dans ces crimes, le Dieu qui dispose à son gré du sceptre des rois, ferait passer la couronne sur une tête étrangère.

Les courtisans accusaient l'augustin d'avoir perdu le respect qu'il devait au roi, et d'être sorti des bornes de son ministère ; mais celui-ci leur imposa silence, et

approuva le zèle et la fidélité du prédicateur. Il pensait sérieusement à réformer les abus qu'il avait signalés, à porter un prompt remède à tous les maux qu'il avait découverts, lorsque, le 9 juin, il retomba dans sa frénésie. Les espérances que le peuple avait conçues s'évanouirent aussitôt. Les grands et les dames de la cour ne changèrent rien à leurs habitudes de luxe et ne réformèrent point leurs mœurs ; la reine et le duc d'Orléans continuèrent de mériter la haine du peuple. Un jour cependant, épouvantés par un furieux orage qui les avait assaillis pendant une promenade dans la forêt de Saint-Germain, et qui avait failli leur couler la vie, ils se persuadèrent que c'était un signe de la colère céleste, et montrèrent quelque repentir. Le duc résolut de se réformer, de soulager la misère du peuple, et lit publier qu'il payerait ses dettes le dimanche suivant. Au jour marqué, plus de huit cents créanciers se présentèrent à son hôtel ; mais le prince avait, déjà oublié sa bonne résolution : ses valets offrirent aux marchands un tiers de leurs créances, et les congédièrent avec force railleries.

Les excès et l'ambition de Louis d'Orléans finirent par soulever contre lui la plupart des princes et des seigneurs qu'il avait d'abord attachés à ses intérêts par ses prodigalités et ses manières séduisantes. Le duc profita d'une rechute de son frère pour se conférer à lui-même le gouvernement de la Normandie, qui pouvait lui fournir des ressources que Paris lui refusait. Il se rendit dans cette riche province pour en prendre possession ; mais les Normands ne voulurent point reconnaître leur nouveau gouverneur, et les commandants des forteresses, qu'il engageait à lui remettre leurs places, répondirent avec fermeté qu'ils les tenaient du roi, et qu'ils ne les rendraient qu'à lui-même ou sur des ordres formels de sa part. Il ne trouva pas les bourgeois de Rouen mieux disposés pour lui ; il leur fit ordonner de porter leurs armes au château : « Nous les porterons, lui répondirent-ils avec dérision ; c'est-à-dire que nous irons armés, armés aussi nous reviendrons. »

Après cette fausse démarche, le duc revint à la cour ; et lorsque le roi eut repris quelque santé, il profita de l'ascendant qu'il exerçait sur le malheureux monarque et le sollicita de le confirmer dans le gouvernement de la Normandie. Charles n'osa pas refuser son frère ; mais il dit qu'il fallait le proposer au conseil. Il se trouva des conseillers assez hardis pour représenter au monarque combien il importait de ne pas détacher ce gouvernement du domaine royal. Quelques-uns des principaux seigneurs eurent même le courage d'instruire le roi du désordre qui régnait dans les finances, des dépenses excessives de la reine et du duc d'Orléans. Ils lui apprirent que leur avidité ne respectait même pas les fonds destinés à l'entretien de la famille royale, que ses enfants étaient négligés, et qu'il n'y avait pas de quoi subvenir aux dépenses de la table du dauphin. Frappé de cette dernière circonstance, le roi fit aussitôt venir son fils, qui déclara que ce fait était vrai, et ajouta que depuis trois mois il avait eu souvent le dessein d'en avertir son père, mais qu'il avait été retenu par les caresses de la reine, et qu'il avait gardé le silence dans la crainte de lui déplaire. La gouvernante confirma la vérité de ces paroles, et dit en outre que le dauphin avait quelquefois manqué d'habits pour changer. Charles donna de justes éloges à la fidélité des officiers du jeune prince, et pour témoigner sa reconnaissance à la gouvernante, il lui fit présent d'une coupe d'or dans laquelle il venait de boire<sup>1</sup>.

Instruit de la triste situation du royaume, et déterminé à réformer tous les désordres du gouvernement, le roi convoqua un grand conseil afin d'y aviser. Il

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis.

voulut avoir l'avis de tous les princes du sang, et le duc de Bourgogne fut invité à se rendre à la cour. On attendait impatiemment le résultat de ces bonnes dispositions, lorsqu'il fut attaqué de sa maladie, dont les accès furent plus longs que les précédents (15 août 1405). Cependant le duc Jean, résolu de se mettre par la force à la tête du gouvernement, partit d'Arras avec 800 lances, que devaient suivre au besoin des forces plus considérables, et se dirigea vers Paris. Il apprit en route la rechute du roi, ce qui ne l'empêcha pas de faire diligence. Le 22 août, il arriva à Louvres en Paris, publiant qu'il venait faire hommage au roi de ses États.

Les forces rassemblées par le duc de Bourgogne, dans le dessein apparent de se venger des Anglais, qui avaient fait une descente dans le port de l'Écluse, n'avaient point inquiété le duc d'Orléans. Mais il fut frappé comme d'un coup de foudre en apprenant la rapidité de sa marche. Comme il manquait d'argent et de troupes pour résister à un ennemi armé et audacieux, et qu'il redoutait une insurrection populaire, il prit la fuite et partit pour le château de Pouilly-le-Fort, où la reine s'empressa de le suivre. Ils avaient laissé au duc Louis de Bavière et à plusieurs autres seigneurs l'ordre de leur amener le lendemain le dauphin avec ses frères et les filles du duc de Bourgogne, qu'ils regardaient comme des otages de la foi de ce prince, capables sans doute de le contenir. Toutes les troupes devaient aussi les rejoindre à Melun.

Le duc de Bourgogne, instruit à Louvres de la fuite de la reine et du duc d'Orléans, et du départ des enfants de France, s'élança sur le plus rapide de ses chevaux et vola sur leurs traces, suivi de quelques cavaliers. Il traversa Paris au grand trot, sans être arrêté par les instances du peuple, qui le regardait comme un libérateur. Il rejoignit l'escorte du dauphin à Juvisy, se présenta tout couvert de poussière au petit prince, et, après l'avoir salué respectueusement, lui demanda où il allait, si ce voyage lui était agréable, et si, au lieu de le continuer, il n'aimerait pas mieux revenir à Paris. Le jeune prince, mécontent d'avoir quitté la capitale, d'où on l'avait enlevé malgré lui, répondit qu'il suivrait le duc avec plaisir. Jean Sans-Peur ordonna de faire retourner sur-le-champ vers Paris la litière qui emmenait le dauphin. Le prince Louis de Bavière fit quelques efforts pour s'y opposer ; mais le Bourguignon, le regardant avec son air fier et terrible, lui dit qu'il ramènerait l'héritier du trône à Paris, malgré lui et malgré tous ceux qui tenteraient de s'y opposer. Ces menaces épouvantèrent le cortège, qui s'enfuit rapidement pour informer la reine et le duc d'Orléans de ce qui venait de se passer. Ils étaient alors au château de Pouilly, et ils allaient se mettre à table, lorsqu'ils apprirent cette nouvelle. Ne se croyant pas en sûreté dans ce lieu, où les hommes d'armes du duc de Bourgogne pouvaient les surprendre, ils s'enfuirent aussitôt à Melun.

Jean Sans-Peur conduisit tranquillement à Paris le dauphin, toujours accompagné du duc de Bavière, avec les autres enfants de France. Les ducs de Berri et de Bourbon, et les rois de Sicile et de Navarre, applaudissant à son action, sortirent au-devant de lui en grand appareil lorsqu'il rentra dans la capitale. Il y fut reçu aux acclamations du peuple, qui le regardait comme le défenseur des intérêts publics. Le duc Jean alla d'abord s'installer avec le dauphin dans le Louvre, où il établit une forte garde<sup>1</sup>.

Dès le lendemain 26 août, il convoqua dans l'hôtel Saint-Paul, au nom du dauphin, les ducs de Berri et de Bourbon, les rois de Sicile et de Navarre, le

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis. — Monstrelet.

conseil du roi et plusieurs prélats. Les membres de l'Université et les bourgeois dominaient dans cette assemblée. Le fauteuil du roi était occupé par le dauphin. Là, par l'organe d'un savant docteur, Jean de Nielle, il exposa la triste situation du royaume, et dénonça la mauvaise administration du duc d'Orléans. Il protesta avec force de la pureté de ses intentions, et offrit, pour réformer les nombreux abus et rétablir l'ordre dans le royaume, sa personne, ses biens et ses amis. Toute l'assemblée donna une entière approbation à la conduite qu'il avait tenue. Le peuple embrassa la cause du duc Jean avec un enthousiasme difficile à décrire, lorsque, de concert avec le duc de Berri, nommé par le conseil capitaine de Paris, il invita les bourgeois à s'armer, à rétablir les portes de la ville et à refaire les chaînes pour défendre leurs rues. L'ordre fut donné aux forgerons et aux serruriers d'en fabriquer de nouvelles, et en huit jours tout Paris fut sous les armes, et les rues barrées chaque nuit par de formidables chaînes. Louis d'Orléans, retiré à Melun, paraissait peu disposé à céder l'autorité à son redoutable adversaire. Il disait hautement qu'il saurait bien châtier les rebelles, qu'il mourrait plutôt mille fois que de laisser sans vengeance l'injure faite à la reine et à lui-même, et envoyait au Parlement l'ordre de fermer les portes de Paris aux troupes étrangères de Jean Sans-Peur. En même temps, il mandait de tous côtés, au nom du roi, des gens d'armes pour marcher contre le prince qui avait osé attenter à la majesté royale.

Instruit de tous les mouvements que se donnait le duc d'Orléans pour assembler des troupes et pour s'opposer à ses desseins, le duc de Bourgogne avait recours aux grands moyens. Il envoyait à tous les capitaines des places de l'Ile-de-France, de la Normandie et de la Picardie, l'ordre de veiller à la sûreté de leurs villes, et de n'y laisser entrer personne de suspect. Quoiqu'il fut assuré des bonnes dispositions de Paris à son égard, il plaçait des gardes à toutes les avenues de son hôtel. Un corps de cinq cents gens d'armes d'élite parcourait la ville pendant tout le jour, et la nuit le guet était composé d'un même nombre d'hommes. Le duc confiait ensuite le gouvernement de la Bastille au sire de Saint-Georges, et celui du Louvre à Renaud d'Angennes, ses partisans les plus dévoués. De nombreux renforts lui avaient été amenés par le comte de Clèves et par Jean de Bavière, évêque de Liège, connu sous le nom de Jean Sans-Pitié ; 20.000 soldats, venus de différents pays d'Allemagne, étaient alors rassemblés dans Paris. Il s'en trouvait encore dans les environs un nombre considérable, qui exerçaient d'horribles dégâts.

De son côté, le duc d'Orléans, ayant rassemblé les forces qui lui avaient été amenées à Melun par le duc de Lorraine et par quelques autres seigneurs, prenait une attitude des plus menaçantes. Les bourgeois craignaient à chaque instant de voir éclater la guerre civile, et paraissaient vivement désirer une sincère réconciliation entre les deux princes, et l'on faisait des prières et des processions pour l'obtenir du Ciel. Le duc de Bourbon fut envoyé à Melun pour entrer en négociations avec le duc d'Orléans. Mais ce dernier, qui comptait avoir le bon droit de son côté, comme frère du roi et comme lieutenant général du royaume, ne voulut pas entendre parler de propositions d'accommodement (31 août). Le lendemain, le duc de Bourbon y retourna avec le comte de Tancarville et le sire de Montagu ; mais il fut reçu avec encore plus de hauteur. Le roi de Sicile, qui les suivit, fut mieux accueilli. Sur cette nouvelle, l'Université, qui se mêlait dans toutes les affaires, crut qu'elle serait écoutée, et envoya des députés pour offrir sa médiation. La reine ne voulut point les entendre ; et si le duc leur accorda audience, ce ne fut que pour se moquer des discours de ses docteurs, tout hérissés de citations grecques et latines. Le vieux duc de Berri, qui avait

conservé quelque ascendant sur l'esprit de son neveu, se rendit aussi auprès de lui, à Melun, et lui parla avec l'autorité que lui donnaient son âge et son rang. Quoiqu'il ne pût en obtenir ni son retour ni celui de la reine, il jeta dans son esprit des semences de crainte et de défiance qui ne tardèrent pas à produire des fruits.

Pendant qu'il se disposait à marcher contre Paris, le duc d'Orléans ne cessait point de pratiquer des intelligences dans cette ville. Il gagna le capitaine de la porte Saint-Martin, qui promit de la livrer à ses troupes. Par l'ordre du duc Louis, des bateaux chargés de soldats descendirent la Seine pour s'assurer de ce poste. La trahison fut découverte, et Jean Sans-Peur fit arrêter le capitaine, contre lequel il n'y eut pas de preuves suffisantes. Il fut cependant jeté en prison, et la porte Saint-Martin fut murée. La nuit, les troupes qui remontaient la Seine arrivèrent au pied de l'hôtel de Nesle, habité par le duc de Berri, et tentèrent de le forcer ; mais elles furent repoussées. Comme les bateaux se dirigeaient vers le quartier de l'hôtel Saint-Paul, le bruit se répandit dans Paris qu'on voulait enlever le roi. Aussitôt les bourgeois éperdus se précipitent en armes pour le défendre, et le duc de Bourgogne se présente à la tête de 500 chevaliers. Les Orléanais, ne jugeant pas à propos de résister, se retirèrent promptement et sans être poursuivis. Toutefois, ces tentatives ne laissèrent pas d'alarmer le Bourguignon, qui redoubla de vigilance. Il ordonna aux habitants de boucher tous les soupiraux des caves, de peur d'incendie, fit tendre le long de la rivière des chaînes qui la fermaient, renforça tous les postes, et engagea le roi de Sicile à réunir à l'armée des princes les aventuriers qu'il avait rassemblés pour tenter une expédition en Italie.

Le 20 septembre, le duc d'Orléans fit la revue générale de ses troupes dans la plaine de Melun, et se mit en marche vers Paris, sans attendre les nombreux auxiliaires du duc de Gueldre et d'Adolphe IV, duc de Clèves, qui étaient déjà arrivés à la frontière. Un détachement de son armée s'empara de Charenton. Alors le duc de Bourgogne prit position au-dessus de Montfaucon. La proximité des armées semblait rendre la bataille inévitable ; les deux partis avaient déployé leurs bannières, dont les symboliques provocations annonçaient leurs prétentions au pouvoir. Celles du duc d'Orléans représentaient un bâton noueux avec la devise : *Je l'envie* (je porte le défi). Le duc de Bourgogne avait fait peindre sur les siennes un rabot pour polir le bâton avec cette devise : *Je le tiens*<sup>1</sup>.

On ne combattit pas ; les deux rivaux réfléchirent sur les terribles conséquences d'un engagement général, et entamèrent de nouvelles négociations à Vincennes, sous la médiation des rois de Sicile et de Navarre, et des ducs de Berri et de Bourgogne. Enfin, après deux mois de cruelles anxiétés et de pillage autour de Paris, et après huit jours de conférences, on parvint à leur faire conclure la paix. Soit que Jean Sans-Peur craignît un revers, soit qu'il voulût attendre une occasion plus favorable, il se contenta d'exercer la lieutenance générale du royaume avec le duc d'Orléans, qui conserva seul la direction générale des finances (17 octobre 1405). La paix de Vincennes fut proclamée à Paris par l'ordre du duc de Bourgogne lui-même, et les troupes furent aussitôt licenciées, à la grande satisfaction des peuples, qui avaient eu longtemps à gémir de leurs désordres et de leurs ravages. Le 18, la reine fit son entrée dans Paris avec ses enfants qu'on lui avait amenés ; les ducs de Bourgogne et d'Orléans étaient à cheval avec les autres princes. Le soir, chez le duc de Berri, ils consentirent à

---

<sup>1</sup> Monstrelet.

s'embrasser, se jurèrent une amitié éternelle, mangèrent ensemble, et, comme preuve d'une sincère réconciliation, ils couchèrent dans le même lit. « Mais, dit Monstrelet, celui qui connaît les pensées des cœurs, sait du surplus ce qu'il en était. »

Quoique la discorde restât la même entre les deux rivaux, les médiateurs de la paix vinrent à bout durant quelque temps d'éloigner des débats intérieurs du conseil la violence qu'ils y avaient d'abord apportée. Ils travaillèrent, d'un commun accord, aux réformes qu'avait proposées le duc de Bourgogne. Mais quelques suppressions d'offices et quelques diminutions de gages, ce fut toute la réforme<sup>1</sup>. L'Université, qui espérait comme la cour le rétablissement de la paix, fut admise dans le conseil pour faire des remontrances aux princes sur la situation du royaume. L'orateur était le chancelier de Notre-Dame, le célèbre Jean Charlier, dit Gerson du nom du village où il était né, et à qui de graves autorités ont attribué *l'Imitation de Jésus-Christ*. Le docteur évangélique, qui avait déjà fait preuve en plus d'une occasion d'énergie et de talent, adressa d'éloquents paroles aux princes pour les exhorter au bien public. Dans le tableau qu'il traça des malheurs de la France, il n'oublia pas la déplorable situation du roi, que, par une coupable indifférence, ses ministres et ses parents eux-mêmes laissaient dans un honteux abandon.

Si les pieuses remontrances de Gerson furent impuissantes contre les passions des princes et des grands, elles ne furent cependant pas inutiles pour le pauvre roi. Depuis cinq mois que durait sa nouvelle rechute, il était abandonné aux mains de quelques valets subalternes, et manquait des secours qu'on n'aurait osé refuser au plus obscur de ses sujets. Personne ne présidait à son régime alimentaire ; il ne mangeait que ce qu'il voulait et aux heures qu'il lui plaisait ; souvent on le laissait se jeter comme un loup sur la nourriture qu'on lui apportait. Dans la crainte d'augmenter sa fureur en résistant à sa volonté, on avait négligé de changer son linge et ses vêtements ; aussi était-il couvert de malpropreté et rongé de vermine. Il s'était enfoncé secrètement dans la chair un morceau de fer qui avait formé un ulcère infect ; comme on ne l'en avait pas retiré, et qu'on n'osait s'approcher de lui pour lui porter remède, le mal faisait chaque jour des progrès effrayants. Enfin, ramenés à de meilleurs sentiments par les pieux avertissements de Gerson, les princes appelèrent auprès de lui des médecins. Ceux-ci, ne trouvant point dans leur art de remède contre l'opiniâtreté du roi, eurent recours à un singulier stratagème qui leur réussit. D'après leur avis, on fit éloigner un soir tous les officiers qui étaient habituellement auprès de lui pour son service, et on introduisit dans sa chambre douze hommes de la plus haute taille, barbouillés de noir et bien cuirassés dans la crainte qu'il ne les blessât ; ils gardaient un profond silence. Ils s'approchèrent brusquement de lui et le saisirent. Mais le pauvre insensé, tremblant de crainte et pleurant comme un enfant, n'opposa aucune résistance. On le leva, on lui coupa la barbe, on le fit changer de vêtements, et les nouveaux soins dont il fut l'objet l'arrachèrent à la mort. Il se sentit bientôt plus calme, et l'on vit renaître en lui quelques lueurs de raison. Dans son état de complète démence, il regardait avec étonnement tous ceux qui venaient le visiter ; il ne leur adressait aucune parole, il ne reconnaissait personne excepté Juvénal des Ursins ; la visite de l'ancien prévôt

---

<sup>1</sup> Michelet.

de Paris paraissait lui faire plaisir et il lui disait : « Juvénal, faites en sorte que nous ne perdions rien de notre temps<sup>1</sup>. »

Comme le duc d'Orléans n'était plus le seul arbitre des affaires publiques, on craignit moins d'élever des réclamations sur plusieurs actes de son autorité passée. Ainsi l'Université attaqua la décision que ce prince avait fait prendre au sujet du schisme, qui durait toujours, malgré les promesses que le pape Benoît avait faites. Ce pontife, voulant cependant montrer qu'il ne tenait pas à lui de finir le schisme, avait envoyé des ambassadeurs à Rome, au pape Boniface IX, pour lui demander une conférence. Ce dernier mourut sur ces entrefaites, et les cardinaux entrèrent aussitôt en conclave, et élurent Cosmat de Meliorati, qui prit le nom d'Innocent VII. C'était un homme pieux, doux et sage, qui prétendait mettre fin au schisme par la voie du concile. Benoît, ravi des dispositions d'Innocent, persista dans son dessein d'aller à Rome pour accélérer l'union de l'Église. Il se rendit à Nice, afin de passer en Italie, et obtint du roi de Sicile qu'il l'accompagnerait dans ce voyage solennel. Mais comme il manquait d'argent, il ordonna, du consentement de la cour, l'imposition d'un décime sur tout le clergé du royaume. Malgré ses privilèges, l'Université elle-même n'en fut pas exempte, et ses réclamations furent même assez mal accueillies des princes. Parti de Nice sur la flotte du roi de Sicile, Benoît XIII se rendit à Gênes, que l'influence française avait attirée à son obédience. Il y fut reçu avec les plus grands honneurs ; mais sur le bruit qui se répandit d'une maladie contagieuse qui désolait la Ligurie, il revint aux îles de Hyères et à Marseille.

L'année suivante, l'Université, à laquelle le roi, dans un intervalle lucide, avait accordé l'exemption du décime, éclata cependant de nouveau et demanda encore la soustraction d'obédience à Benoît XIII. En dépit des efforts du duc d'Orléans, l'affaire fut soumise au parlement, qui condamna au feu une lettre de l'université de Toulouse en faveur du pape d'Avignon, et Juvénal des Ursins soutint avec éloquence l'opinion de l'Université de Paris. Le parlement ne prononça cependant point sur la question d'obédience, qui fut renvoyée à une assemblée générale du clergé. Réunie au mois de novembre, cette assemblée opina pour la convocation d'un concile général et pour la soustraction entière d'obédience à Benoît. Sur ces entrefaites, le pape Innocent VII était mort à Rome (6 novembre 1406) ; et les cardinaux avaient donné la tiare à un homme d'une sainte vie et d'une sévérité antique, au cardinal-prêtre, Angelo Corrario, qui prit le nom de Grégoire XII.

Au milieu des dissensions civiles et religieuses, la guerre contre les Anglais n'avait pas été poussée avec la vigueur nécessaire, et cependant la partie énergique et remuante de la nation demandait leur expulsion de la France. Aussi le conseil accueillit-il favorablement Thomas Percy, comte de Northumberland, qui avait paru un instant près de renverser Henri de son trône, et qui, vaincu à son tour, venait chercher un asile en France et demander des secours au profit du prince Édouard, comte de March, prétendant à la couronne d'Angleterre. On résolut de donner une nouvelle impulsion à la guerre, et les deux princes lieutenants généraux du royaume tombèrent d'accord pour agir contre les Anglais. Le duc Jean fut nommé gouverneur de la Picardie, et capitaine général d'une armée qui ferait le siège de Calais, dont la garnison commettait souvent des hostilités dans ses États d'Artois. Le duc d'Orléans se chargea d'attaquer les Anglais en Guyenne, où, depuis l'année précédente, le gendre du duc de Berri, le comte Bernard d'Armagnac, avait battu les ennemis en diverses rencontres et

---

<sup>1</sup> Juvénal des Ursins. — Religieux de Saint-Denis.

leur avait enlevé plusieurs forteresses. Dès le mois de mai, Jean Sans-Peur avait envoyé des troupes en Flandre sous les ordres du sire de Saint-Georges, son lieutenant, qui avait avec lui plusieurs autres seigneurs de Bourgogne. Les frontières furent défendues avec succès par ces troupes, qui n'étaient pas assez nombreuses pour tenter de grandes entreprises. Les comtes de Clermont et d'Alençon, conformément aux ordres du duc d'Orléans, avaient suivi de près en Guyenne le sire Guillaume le Bouteiller, qui s'y était rendu avec un renfort considérable. Cette armée pouvait obtenir d'heureux résultats, car la situation de l'Angleterre ne permettait pas à son roi de faire passer des secours suffisants en Guyenne. Le connétable sire d'Albret, dont l'influence était grande dans les contrées méridionales, excitait d'ailleurs le zèle des seigneurs du pays ; lui-même s'était déjà emparé de quelques places, et avait resserré la ville de Bordeaux. Les Français s'attendaient à voir débarquer en Guyenne une armée anglaise pour les combattre ; elle n'arriva pas ; mais pour se saisir de tout le pays, il leur fallait des forces plus considérables, et le duc d'Orléans était vainement attendu.

Les princes étaient retenus loin des armées par de pompeuses fêtes où ils figurèrent tous ensemble à Compiègne, à l'occasion d'un double mariage. Charles d'Angoulême, fils aîné du duc d'Orléans, épousa madame Isabelle de France, veuve du malheureux Richard II, laquelle sembla regretter le titre de reine qu'elle perdait ; Jean, duc de Touraine, second fils du roi, fut uni à Jacqueline de Bavière, fille de Guillaume comte d'Ostrevant. Dans les fêtes célébrées à Compiègne, puis à Paris, à cette occasion, les princes rivalisèrent de magnificence, et semblèrent avoir oublié leurs discordes. Les deux armées réclamaient leur présence, mais le duc d'Orléans ne voulut pas s'éloigner de la capitale tant que le duc de Bourgogne y resterait, dans la crainte que celui-ci ne profitât de son absence pour s'emparer de tout le pouvoir. Les mêmes motifs retenaient Jean Sans-Peur à la cour. Ils cédèrent enfin aux plaintes qu'excitait leur honteuse inaction, et résolurent d'aller prendre le commandement des armées. Ils firent de nouveaux préparatifs, et une nouvelle taille fut levée d'un commun accord pour les frais de l'expédition. Pour ne pas entendre les murmures du peuple, ils s'empressèrent tous les deux d'abandonner Paris ; mais déjà la saison était avancée.

Le duc de Bourgogne alla joindre le sire de Saint-Georges, qui avait dressé son camp auprès de Saint-Omer, où s'étaient rassemblées de nombreuses troupes que le duc avait levées en grande partie dans son comté de Flandre. Il avait aussi préparé à grands frais des munitions considérables, des machines et 1.200 canons qu'on chargeait avec des pierres, mais dont la plupart étaient fort petits. Par son ordre, beaucoup de navires furent assemblés pour bloquer le port de Calais, et cinq cents ouvriers travaillèrent à construire une ville de bois, de huit cents pas de long, environnée de bastions et de forts. Une forêt voisine avait été abattue pour élever cette ville en charpente, destinée à mettre en hiver une grande partie de l'armée à l'abri des rigueurs de la saison et des sorties des assiégés. Profitant de ces interminables lenteurs, les Anglais ravitaillèrent Calais, augmentèrent leurs moyens de défense et rendirent la place imprenable.

Arrivé en Guyenne lorsqu'il eût fallu en revenir, le duc d'Orléans n'écouta point les conseils des vieux chevaliers qui connaissaient la guerre, et donna bientôt les preuves de son inexpérience et de sa présomption. À la tête de 5.000 hommes d'armes, d'arbalétriers et d'une infanterie peu nombreuse, il mit le siège devant Blaye, dont la garnison promit de se rendre quand il serait maître de Bourg. Le prince alla donc attaquer cette place, située au confluent de la Garonne et de la

Dordogne, la plus forte que les Anglais possédassent en Guyenne, et dans laquelle un intrépide gouverneur commandait une bonne garnison. La place fut défendue avec vigueur et habileté, et le siège traîna dans la mauvaise saison. Les pluies, le froid et la gelée se firent sentir successivement, et bientôt les vivres manquèrent. Un convoi qui en transportait de la Rochelle, sous la conduite de l'amiral Clignet de Brabant, une des créatures du duc d'Orléans, fut attaqué par les Anglais. Quoiqu'il eût soutenu le combat avec honneur, il ne put débarquer les provisions que l'armée attendait avec tant d'impatience. Les maladies exercèrent de cruels ravages dans le camp ; chaque jour l'armée dépérissait ; chaque jour les soldats, ne recevant pas leur solde, l'abandonnaient. Leduc se roidissait contre tous les obstacles et s'obstinait à ce malheureux siège. Mais pour s'étourdir, il passait presque tout le temps à se divertir dans sa tente, et perdait au jeu tout l'argent destiné aux soldats. Enfin, après trois mois, le duc, reconnaissant l'impossibilité de continuer la guerre, leva le siège et quitta l'armée, couvert de honte et bien éloigné des pensées ambitieuses qui l'avaient conduit à cette expédition (13 janvier 1407). En partant, il s'était flatté de l'espoir de s'emparer de la grande ville de Bordeaux, et d'obtenir du roi le duché d'Aquitaine sous l'hommage de la couronne. Mais il aurait pu se consoler de cette honteuse disgrâce, en voyant que l'expédition conduite par son rival n'avait pas obtenu un succès beaucoup meilleur.

Le duc de Bourgogne avait employé plus de deux mois à ses immenses préparatifs, et avant qu'il pût en faire usage contre Calais, l'argent lui manquait. Comme il avait aussi épuisé ses propres finances, il se trouva dans l'impuissance d'agir. D'ailleurs les pluies d'automne, qui avaient commencé, s'opposaient à la continuation du siège. Mais Jean Sans-Peur était si ébloui de la gloire dont il se couvrirait en enlevant aux Anglais la clef de la France, qu'il se refusait à voir les obstacles. La honte d'abandonner son entreprise, sans la compensation du moindre succès d'avant-poste, le retenait encore sous les murs de Calais. Comme il ne voyait point arriver les secours qu'on lui avait promis, il envoya le sire de Croy, le sire de Châlons et plusieurs autres de ses fidèles serviteurs demander des fonds au conseil du roi. Mais toutes leurs instances furent inutiles : la conduite du roi de Sicile, qui s'était emparé des sommes levées dans le Maine et l'Anjou, les folles dissipations du duc d'Orléans, et la préférence accordée à son armée dans la distribution des secours d'argent, avaient épuisé tout le produit du dernier subside. Le conseil, instruit de ce qui se passait à Calais, et surtout du nombre prodigieux de troupes que l'Angleterre débarquait journellement, s'opposa sagement à une entreprise dans laquelle le duc de Bourgogne affectait de persévérer. Il lui ordonna de terminer cette expédition, qui ne pouvait être pour le présent que préjudiciable à la France, et de licencier ses nombreux hommes d'armes. Le duc parut voir une énorme injustice dans cet ordre, et cependant il obéit, au grand mécontentement de ses chevaliers, qui jurèrent de revenir sous les murs de Calais au printemps suivant.

Après avoir licencié, d'après l'ordre du roi, la brillante armée avec laquelle il assiégeait Calais, le duc de Bourgogne revint à Paris, désespéré d'avoir été forcé d'abandonner une guerre qui devait lui donner gloire et profit, et de laquelle il ne rapportait que honte et dommage. Sa haine contre le duc d'Orléans, qu'il accusait d'avoir détourné pour ses plaisirs l'argent avec lequel on eût pris Calais, s'envenima davantage. Ce dernier était aussi rentré dans la capitale, poursuivi

par les malédictions du peuple, et chargé du mépris de tous les gens de guerre, pour avoir perdu au jeu l'argent qui leur était destiné<sup>1</sup>.

Peu à peu les Parisiens se déclaraient contre le duc d'Orléans. Le corps formidable de l'Université de Paris couvait contre lui une haine profonde, parce que, au milieu du schisme qui désolait l'Église, il favorisait le pape qu'elle repoussait, et qu'il faisait donner les bénéfices à d'autres qu'à ses membres. Le duc avait d'autant plus à craindre de ce corps, que sa puissance était à peu près sans contrôle. Il n'était sûr pour personne, si haut qu'il fût placé, de se heurter contre lui.

Malgré la honteuse issue de son expédition, Louis d'Orléans obtint du roi le gouvernement de Guyenne, qu'il désirait depuis longtemps ; ce qui redoubla la haine du duc de Bourgogne, que tout semblait d'ailleurs favoriser ; car le parti de son cousin allait toujours s'affaiblissant, et recevait un nouveau coup par la mort de son ami Olivier de Clisson. La plus grande partie de l'année 1407 s'écoula néanmoins sans explosion violente, et jusqu'à l'automne les dissensions des ducs se concentrèrent dans l'enceinte du conseil royal.

Du reste la situation du pays, de même que celle des deux rivaux, faisait craindre à chaque instant quelque catastrophe. Les princes et les seigneurs commettaient tous les jours des brigandages inouïs. Non-seulement ils n'acquittaient plus leurs dettes, mais ils laissaient leurs serviteurs prendre par violence chez les marchands tout ce qui pouvait servir à leur table, ou tout ce qui les tentait eux-mêmes. On les voyait se répandre dans les campagnes, rançonner les fermiers au désespoir : malheur à ceux qui voulaient opposer de la résistance, ou qui, pressés par le besoin, manifestaient quelque prétention à être remboursés ; s'ils élevaient la voix, s'ils se montraient exigeants, ils étaient honnis et maltraités, et quelquefois jetés à la porte de l'hôtel. Les officiers de la reine et ceux du duc d'Orléans se distinguaient surtout par leurs déprédations ; plusieurs fois ils poussèrent l'audace jusqu'à troubler l'asile de l'indigence et de la douleur, jusqu'à dévaliser l'Hôtel-Dieu de Paris. Les cris de désespoir, les imprécations du peuple pénétrèrent jusqu'au roi dans un de ses moments lucides, et l'infortuné apprit qu'il ne mangeait pas un morceau de pain qui ne fût assaisonné de la malédiction des pauvres. Il s'efforça de mettre fin aux violences exercées contre ses sujets, en rendant une ordonnance qui fut souvent mal observée, et qui ne changea rien aux dispositions haineuses du peuple à l'égard du duc Louis. Les querelles de ce prince avec Jean Sans-Peur devenaient de plus en plus fréquentes et passionnées ; leurs courtisans semblaient prendre à tâche de les aigrir l'un contre l'autre. Le duc de Berri, la reine, le duc de Bourbon et le roi de Sicile étaient sans cesse occupés à les réconcilier ; tous les jours c'étaient de nouveaux serments d'amitié, puis de nouveaux différends. On crut enfin, vers le milieu de novembre, les avoir ramenés à de meilleurs sentiments. Le duc d'Orléans, tombé malade à cette époque, se tenait à son château de Beauté, que la Marne arrose de ses replis capricieux ; Jean Sans-Peur alla lui rendre visite, et lui montra toute la tendresse d'un frère. Louis revint à Paris aussitôt qu'il fut rétabli. Le duc de Berri, qui appelait de tous ses vœux une amitié sincère entre les deux princes, les engagea à cimenter leur réconciliation par tout ce que la religion a de plus sacré. Le dimanche 20 novembre, il mena ses neveux entendre la messe au couvent des Augustins, dont l'église fut ornée comme aux jours de grandes fêtes, et une cérémonie des plus touchantes y fut célébrée. Là, en

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis. — Monstrelet. — Juvénal des Ursins.

présence de leurs hommes d'armes, de leurs écuyers et de leurs pages rassemblés devant les portes de l'église, qu'on avait laissées ouvertes, et d'un peuple nombreux qui se pressait autour d'eux pour voir ce qui se passait dans l'intérieur, au moment le plus imposant de la messe, Jean de Bourgogne et Louis d'Orléans se prosternèrent et se mirent en prière. Tout le monde tombe à genoux, et un religieux silence règne dans la foule. Alors la main du duc de Bourgogne s'enchaîne dans celle du duc d'Orléans ; leur union est resserrée par les serments les plus solennels, et consacrée par tout ce que le christianisme a de plus auguste et de plus vénéré, par le corps de Jésus-Christ, qu'ils reçoivent à la table sainte. Les bourgeois et les serviteurs des princes se relèvent en criant : « Noël ! Noël ! Vivent nos seigneurs d'Orléans et de Bourgogne ! » Et aussitôt le Te Deum retentit sous les voûtes de l'église. La messe terminée, les deux princes sortirent, et parurent se tenant par la main. Auprès d'eux se pressaient les ducs de Berri et de Bourbon, et le roi de Sicile, duc d'Anjou, suivis de nombreux seigneurs et prélats. Le duc de Bourgogne, malgré son visage sombre et sévère, s'efforçait de sourire au peuple qui se précipitait pour le voir. Le duc d'Orléans se détournait pour rire avec les jeunes seigneurs qui l'entouraient. Divers sentiments agitaient alors la foule ; les uns ne pouvaient croire qu'une paix si solennellement jurée sur le corps de Jésus-Christ ne fût pas éternelle ; les autres imaginaient que ces semblants d'amitié, auxquels on devait être accoutumé depuis la paix de Vincennes, si souvent rompue et si souvent renouvelée, ne seraient pas durables. Ceux du parti bourguignon disaient que Jean se laissait amuser par les belles paroles de son adroit cousin, mais qu'il tiendrait la foi qu'il avait jurée ; ceux du parti d'Orléans, qu'en faisant à Louis le serment de fraternité, le Bourguignon avait bien d'autres pensées au cœur. Le pauvre peuple se figurait, dans sa simplicité, que ses misères et les désordres allaient enfin avoir un terme, puisque les ducs étaient devenus bons amis.

Le mardi suivant, le duc de Berri invita ses neveux à un grand dîner dans son hôtel de Nesle. Cet hôtel, qui lui avait été donné par le roi Charles VI, était situé sur le bord de la Seine et touchait au couvent des Augustins. Le duc l'avait fait agrandir et y avait fait construire des appartements, des galeries, un jeu de paume et de vastes jardins. Orné avec une splendeur sans égale, il renfermait une riche bibliothèque, des tableaux d'Italie et des ouvrages précieux d'orfèvrerie. Au repas, digne de la magnificence d'un oncle du roi, les deux princes s'embrassèrent, et tout porte à croire que le duc d'Orléans, qui s'était confessé la veille, le fit de bon cœur. Vers la fin du repas, un page entra dans la salle apportant un plat d'or rempli d'épices. Les deux cousins rompirent une oublie, et en mangèrent chacun la moitié. Le duc de Berri leur fit ensuite renouveler sur la coupe hospitalière les serments qu'ils avaient déjà faits sur le corps de Jésus-Christ. Ils burent ensuite à leur réconciliation, aux grands applaudissements de tous les convives et de leurs officiers, et lorsqu'ils se séparèrent le duc d'Orléans « invita son cousin à dîner avec lui le dimanche suivant : il ne savait point qu'il n'y aurait pas de dimanche pour lui<sup>1</sup>. »

Ce repas fut suivi d'un conseil tenu à l'hôtel Saint-Paul, et dans lequel les deux princes tombèrent en désaccord sur plusieurs questions ; ils furent rapprochés par le roi, qui lança des imprécations contre celui qui, après avoir juré fraternité d'armes sur la sainte eucharistie, oserait violer ce serment. Le soir même, Louis d'Orléans donna un bal dans son hôtel de Bohème, qui était orné avec un luxe vraiment royal. Tandis que la vaste salle de ce palais resplendissait de mille feux,

---

<sup>1</sup> Michelet, *Histoire de France*, t. IV.

qu'elle retentissait des fanfares et des airs joyeux des ménétriers, Jean Sans-Peur s'excusait de prendre part à cette brillante fête, et rassemblait un conseil de ses amis dans l'hôtel d'Artois, la demeure des ducs de Bourgogne. Là se trouvaient les sires de Kelly, de Ollehain, de Saint-Georges, des Essarts, Begnier Pot, conseillers intimes du duc ; Jean de Saulx, chancelier de Bourgogne, et le seigneur de Croy. Jean Sans-Peur, s'abandonnant à ses idées de vengeance, leur avoua qu'il avait résolu la mort de Louis d'Orléans, qui avait osé livrer à la raillerie de toute la cour l'honneur de Marguerite de Bourgogne son épouse, et distillé son venin contre une femme innocente. Le moment lui semblait favorable : il avait vu le peuple pendant tout le jour, il l'avait trouvé violemment irrité contre le duc d'Orléans ; il espérait que le peuple le regarderait comme son protecteur, et applaudirait à sa délivrance. Pour commettre le meurtre qu'il méditait d'ailleurs depuis plus de quatre mois, le duc de Bourgogne avait choisi un gentilhomme normand, Raoul d'Anquetonville, ancien général des finances, que le duc d'Orléans avait chassé de l'hôtel du roi pour ses malversations. Depuis quelques jours, ce Raoul logeait avec vingt hommes d'armes à la maison de l'Image-Notre-Dame, vieille rue du Temple, en face de l'hôtel de Rieux et de la Bretonnerie. Elle était ainsi nommée de ce que la porte d'entrée était ornée d'une image de Notre-Dame en plomb, dans une niche en saillie, avec une ouverture gothique surmontée d'une fleur de lis ; cette image existait encore en 1790. Raoul était alors attaché au duc de Bourgogne, et depuis quelques mois il ne le quittait plus ; c'était un homme audacieux et méchant, il haïssait mortellement le duc Louis.

Après la séance du conseil, qui avait été assez orageuse, et dans laquelle le seigneur de Croy avait cherché à détourner Jean Sans-Peur d'un crime qui devait livrer sa vie aux plus cruels remords, Raoul avait eu une entrevue avec le duc et lui avait développé tout son plan d'attaque. Le meurtre une fois commis, lui et ses infâmes compagnons devaient trouver un refuge à l'hôtel d'Artois, où le prévôt n'oserait mettre la main sur eux ; et si les affaires tournaient mal, ils trouveraient un asile sûr en Flandre.

A peine Raoul avait-il laissé le duc en proie à la plus vive agitation, qu'il était rentré dans la maison désignée pour encourager ses complices et leur distribuer l'or qu'il avait reçu du Bourguignon ; auprès d'eux il avait réclamé l'honneur de porter le premier coup. Le lendemain, mercredi, Louis d'Orléans devait être frappé à sa sortie de l'hôtel Barbette. Cet hôtel occupait l'espace compris alors entre les rues Vieille-du-Temple, de la Perle, des Trois-Pavillons et des Francs-Bourgeois. Il tirait son nom du financier Étienne Barbette, maître de la monnaie sous Philippe-le-Bel, auquel il avait appartenu. Le sire de Montagu en avait fait l'acquisition sous Charles VI, et l'avait ensuite vendu à la reine Isabelle. Elle avait agrandi et embelli ce séjour de prédilection. C'est là que tous les soirs le duc d'Orléans allait visiter la reine, et essayait de la consoler du chagrin que lui avait causé une couche malheureuse ; car tout récemment elle avait mis au monde un fils qui était mort en naissant. Le mercredi 23 novembre il y soupait, et le repas avait été fort gai<sup>1</sup>. Cependant, après le souper, Isabeau, instruite de tout ce qui s'était passé entre le duc de Bourgogne et le duc d'Orléans, et sachant de plus que depuis quelque temps Jean retirait dans son hôtel des gens de mauvaise mine, se laissait aller à des terreurs que Louis s'efforçait de dissiper. En ce moment, un valet de chambre du roi, Scas de Courte-Heuse, complice d'Anquetonville, se présente de la part du roi : « Monseigneur, dit-il, le roi vous

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis.

mande que vous veniez devers lui sans délai. Il a hâte de vous parler pour chose qui touche grandement à vous et à lui. » Le prince se fit aussitôt amener sa mule, et après avoir souhaité le bonsoir à la reine, qu'il laissait plongée dans les plus vives inquiétudes, il sortit sans autre suite que deux écuyers montés sur le même cheval, un page et quelques valets pour éclairer. Il n'était que huit heures, mais il était déjà tard pour ce quartier retiré ; le ciel était couvert d'épais nuages, chacun renfermé chez soi, personne dans les rues ; partout le silence, qui n'était interrompu de temps à autre que par les hurlements lugubres de quelques chiens. Point de lumières, si ce n'est dans la maison de l'Image-Notre-Dame, où brûlait une lampe qui répandait une faible lueur à travers les ténèbres. Quelques instants auparavant, Raoul était descendu avec ses complices, et il avait tout préparé pour le crime. Il les avait disposés sans bruit près des maisons, dans la crainte de réveiller les gens de l'hôtel de Rieux. Peu de minutes après, il entend quelqu'un qui venait en sifflant par la porte Barbette, c'était Scas. « Tenez-vous prêts, dit-il à Raoul et à ses gens ; le duc vient suivi de deux écuyers, d'un page et de trois valets. — Dieu soit loué ! répondit Raoul, tout va bien, cache-toi ! » Scas était à peine entré dans la maison, que le pas des chevaux se fit entendre. Les maisons se teignent au loin de la lueur rougeâtre des torches que portaient les valets. Raoul et ses gens demeurent immobiles. Bientôt ils voient sortir de la porte Barbette le duc d'Orléans sur sa mule, accompagné ainsi que nous l'avons dit. Il était vêtu d'une simple robe de damas noir, fourrée de martre ; il s'en allait parla vieille rue du Temple, en arrière de ses gens, chantant à demi-voix un air favori et jouant avec son gant. Ses deux écuyers arrivent devant les brigands, armés les uns d'épées toutes nues, les autres de haches, et quelques-uns de becs de faucon et de massues de bois garnies de pointes de fer au bout. Le cheval, effrayé par la vue des armes, se cabre, hennit, prend le galop et emporte les écuyers. Aussitôt un coup de sifflet part ; tous les assassins s'élancent de leur embuscade, et tombent sur la victime désignée à leurs coups, en criant : « A la mort ! à la mort ! » D'Anquetonville frappe en même temps le duc de sa hache, et lui abat le poing gauche. « Qu'est-ce ceci ? D'où vient ceci ? Je suis le duc d'Orléans. — C'est ce que nous demandons, » répliquèrent quelques-uns d'entre eux en frappant sur le prince, qui mettait son bras devant. Bientôt il fut renversé de sa mule ; il se releva sur ses genoux ; mais les coups de haches, d'épées et de massues redoublèrent, et delà tête fendue la cervelle tomba sur la chaussée. Le page qui l'accompagnait, et qu'il aimait plus que tous les autres, tira son épée et se jeta au-devant de son maître. « Voilà pour toi, lui cria Raoul en le frappant, et le page tomba sur le corps du prince. Un autre cria : « Au meurtre ! au meurtre ! » il fut blessé à la tête et au bras, et s'enfuit par la rue des Rosiers. Jacqueline, femme de Jacques Griffart, pauvre cordonnier qui habitait une chambre dépendante de l'hôtel de Rieux, ouvrit sa haute fenêtre, et voyant ce qui se passait, elle se mit aussitôt à crier de toutes ses forces : « Au meurtre ! — Tais-toi, mauvaise femme, »ui répondit-on de la rue. D'autres lançaient des flèches à toutes les fenêtres des maisons voisines d'où l'on voulait regarder. Cependant le bruit et les cris avaient attiré aux fenêtres les gens de l'hôtel de Rieux L'un des valets descendit, et voulut entrouvrir la porte, qu'il fut obligé de refermer sur-le-champ ; car les assassins se précipitaient sur lui. Alors, à la lueur des torches, la femme Griffart vit sortir de la maison de l'Image-Notre-Dame un homme de grande taille vêtu d'un chaperon rouge qui lui descendait sur les yeux et enveloppé dans un manteau. « Est-ce fait ? demanda-t-il à Raoul. — Oui, » répondit celui-ci ; et

traînant le cadavre près d'un tas de boue : « Le voici. » L'inconnu s'approcha du cadavre avec un fallot de paille<sup>1</sup> pour s'assurer si la besogne avait été faite consciencieusement, et après l'avoir examiné, dit à haute voix Éteignez tout, allons-nous-en, il est bien mort. — A cheval ! » cria Raoul à ses complices. Des chevaux préparés à la porte de la maison furent amenés. L'un des assassins, au moment de monter à cheval, frappa encore d'un dernier coup de massue la victime qui ne remuait plus. Dans cet instant les deux écuyers revenaient montés sur leur cheval, et ramenant la mule du duc qui s'était échappée. « Holà sur les ribauds ! tue ! tue ! » s'écrie l'un des brigands. Mais les deux écuyers traversèrent au galop, se dirigèrent vers l'hôtel Barbette en criant : « Au meurtre ! au meurtre ! » Les assassins s'enfuirent alors par la rue des Blancs-Manteaux en criant : « Au feu ! au feu ! » En effet des flammes sortaient de la maison de Notre-Dame, où ils avaient mis le feu. Ils jetaient après eux des chausse-trapes de fer, afin qu'on ne pût les suivre, et faisaient éteindre toutes les lumières qu'ils voyaient dans les boutiques.

Éveillés par le bruit, les gens de la rue se mirent aux fenêtres et firent entendre les mêmes cris : « Au feu ! au feu ! » Ceux de l'hôtel de Rieux sortirent alors avec des flambeaux, et un écuyer du duc d'Orléans, neveu du maréchal, descendu sur le théâtre du crime, trouva son malheureux maître étendu dans le ruisseau et tout mutilé. La tête était ouverte de l'œil à l'oreille, d'une oreille à l'autre ; la main gauche était détachée ; le bras droit, tranché à deux places, ne tenait plus que par un lambeau, et ce fut à grand'peine qu'au point du jour on put ramasser dans la boue sa main mutilée et jetée au loin par la violence du coup, et la cervelle épandue sur le pavé<sup>2</sup>. Jacob, le jeune page allemand qui passait pour lui avoir été donné par Isabeau de Bavière, et qui s'était efforcé de le défendre, gisait auprès de lui et rendait les derniers soupirs en disant : « Ah ! monseigneur mon maître ! » Les gens du voisinage, accourus pour éteindre l'incendie, restèrent muets d'épouvante. Les deux cadavres furent relevés en lambeaux au milieu des larmes et des gémissements, et transportés dans la maison du maréchal. Quelques-uns de ses gens montèrent aussitôt à cheval, et coururent aux hôtels des princes pour donner avis d'un si grand malheur. Tout Paris connut bientôt cet horrible attentat. Il avait été commis à trente pas de l'hôtel de la reine, et des cris redoublés étaient venus réveiller ses tristes pressentiments, lorsqu'elle en fut instruite la première. A cette nouvelle, elle tomba évanouie entre les bras de ses femmes, et le trouble et l'épouvante régnaient chez elle, quand le duc de Bavière, son frère, et plusieurs autres seigneurs et chevaliers accoururent pour la rassurer. Malgré l'état où elle se trouvait, elle se fit sur l'heure même transporter en litière à l'hôtel Saint-Paul, et voulut occuper, pour plus de sûreté, une chambre voisine de celle du roi. Les bourgeois, profondément émus, prirent les armes, et se portèrent aux hôtels des princes pour les défendre. Une foule de seigneurs s'empressèrent d'aller former une garde au roi<sup>3</sup>. « Les princes se rassemblèrent tous sur-le-champ à l'hôtel d'Anjou, chez le roi de Sicile, avec les principaux seigneurs du conseil. Le sire de Tignonville, prévôt de Paris, mandé par le connétable, se rendit au plus tôt à l'hôtel de Rieux, pour constater le crime et commencer les enquêtes ; puis il alla rendre compte aux princes des circonstances déplorables dont il venait de

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis.

<sup>2</sup> *Mémoires académiques*, t. XXI, p. 533.

<sup>3</sup> Monstrelet, *Chroniques*, t. Ier.

prendre connaissance<sup>1</sup>. » Par son ordre les portes de la ville furent fermées et soigneusement gardées, et des compagnies de bourgeois parcoururent les rues pour maintenir l'ordre, et pour que les meurtriers ne pussent échapper.

Le lendemain, le corps placé dans un cercueil de plomb fut transporté, au milieu de la consternation et de la terreur générale, à l'église voisine des Blancs-Manteaux. Le cercueil, renfermant le corps du feu duc en habit de célestin, fut déposé tout ouvert au milieu du chœur. Au pied et en travers de ce cercueil, était une bière de bois contenant le corps de Jacob, de ce page fidèle qui n'avait pas voulu quitter son maître, et qui devait être enseveli à ses pieds. A la porte du chœur se pressaient des gens du peuple ; les uns adressaient au Ciel de ferventes prières, les autres parlaient à voix haute. Personne d'entre eux n'aurait pensé que ce prince si jeune et si beau, si brillant de grâce chevaleresque et de science, si joyeux deux jours auparavant, quitterait sa riche robe de velours pour se coucher dans ce cercueil. Toute la famille royale, éplorée et consternée, vint lui donner l'eau bénite ; le duc de Bourgogne osa s'y présenter, et ne parut pas moins affligé que les autres princes. « Jamais, disait-il, plus méchant et plus traître meurtre ne fut commis et exécuté en ce royaume. »

Le vendredi, le duc d'Orléans fut enseveli avec la plus grande et la plus triste pompe à l'église des Célestins, dans cette superbe chapelle qu'il avait bâtie lui-même, et qu'il avait enrichie de ses dons. Après l'office des morts, où l'évêque de Paris officia en habits pontificaux, assisté du prieur des Célestins et de l'abbé des Guillelmites, et entouré de tout son clergé, un morne silence succéda au chant, et ne fut interrompu que par les sanglots des assistants. Le duc fut porté à sa dernière demeure par quatre Célestins, et son convoi fut accompagné des quatre ordres mendiants, suivis de toutes les paroisses de la ville avec croix et bannières, et de tout ce qu'il y avait de seigneurs et de chevaliers. Parmi les gentilshommes qui portaient les pièces d'honneur, c'est-à-dire Vécu, le casque, l'épée et la cotte d'armes, on remarquait à sa douleur sombre Tanneguy Duchâtel, qui devait un jour venger la mort de son maître par un autre assassinat. Les coins du drap mortuaire étaient portés par le roi de Sicile, le duc de Berri, le duc de Bourgogne et le duc de Bourbon, qu'on voyait répandre des larmes.

Cependant l'émotion causée dans Paris par ce tragique événement ne s'affaiblissait pas, et l'inquiétude était extrême dans la famille royale et parmi tous les seigneurs : on ne savait à qui imputer un crime aussi horrible. Les soupçons se portèrent d'abord sur Aubert le Flamenc, seigneur de Canny, ancien chambellan du duc ; cet homme haïssait mortellement le prince depuis une grave offense qu'il en avait reçue. Mais une révélation inattendue et terrible vint bientôt justifier ce gentilhomme, qui d'ailleurs était absent de Paris depuis plus d'un an. A force d'enquêtes, le prévôt de Paris, le sire de Tignonville, découvrit que l'hôtel d'Artois servait de refuge à un porteur d'eau qu'on avait vu aller et venir dans la maison de l'Image-Notre-Dame, pendant que les assassins s'y cachaient pour attendre l'occasion favorable à l'exécution de l'odieux attentat. Après avoir entendu les témoignages des écuyers du duc d'Orléans, de l'officier de sa fruiterie, qui s'était sauvé tout blessé dans la maison d'une chapelière de la rue des Rosiers, ensuite des gens de l'hôtel de Rieux, des habitants de la vieille rue du Temple et des quartiers voisins, le prévôt avait acquis la certitude que les coupables avaient tout préparé pour le meurtre du prince dans la maison de

---

<sup>1</sup> De Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne*.

l'Image-Notre-Dame, qu'ils avaient louée depuis quelques jours, et qu'après avoir commis le crime dont Paris était épouvanté, ils s'étaient enfuis par les rues des Blancs-Manteaux, Simon le-Franc, Maubuée, Saint-Martin, aux Ours. Il avait pu constater leur passage dans la rue Mauconseil, où était l'hôtel du duc de Bourgogne. Il se rendit aussitôt au conseil des princes, assemblé à l'hôtel de Nesle, où le Bourguignon, sombre et soucieux, était venu s'asseoir, et avait entendu avec un secret frémissement les malédictions lancées par le duc de Berri contre les infâmes qui avaient arraché la vie à son neveu, et qui avaient ainsi dépouillé la famille royale de son plus bel ornement. Le sire de Tignonville, ayant été introduit, déclara que si on lui permettait de fouiller les hôtels des serviteurs du roi, et même des princes, il se faisait fort de trouver les coupables. Les princes lui répondirent sur-le-champ que, s'il en était ainsi, ils lui donnaient congé et licence d'entrer où bon lui semblerait<sup>1</sup>. À peine le prévôt avait-il quitté la salle du conseil, que le duc de Bourgogne change de couleur et se trouble. « Ah mon Dieu ! mon cousin, s'écrie le roi de Sicile en courant à lui, sauriez-vous quelque chose ? il faut nous le dire ; car aussi bien l'homme de votre maison sera pris. » Le duc de Bourgogne, tout tremblant, le tire à part avec le duc de Berri, et d'une voix entrecoupée : « C'est moi, le diable m'a tenté<sup>2</sup>. » À ces mots ils reculèrent saisis d'une égale horreur ; puis le duc de Berri fondit en larmes, et dit : « J'ai perdu mes deux neveux. » Ils se retirèrent épouvantés dans la salle du conseil. Jean Sans-Peur, pâle et tremblant, sortit en grand désordre, et les princes se séparèrent consternés de la perversité du Bourguignon, qui avait conçu, comme on l'apprit bientôt, le plus noir des projets, lorsqu'il jurait à son noble cousin une amitié fraternelle, et qu'il partageait avec lui, au pied des autels, le corps du Christ, ce gage sacré de la réconciliation.

Le reste du jour et la nuit suivante s'écoulèrent sans que les princes sortissent de leur stupeur et osassent prendre une détermination. Le duc de Bourgogne, que l'aveu de son crime avait d'abord anéanti, se remit bientôt de sa vive émotion ; chez lui l'orgueil étouffa les remords. Il se souvint qu'il était puissant, qu'il n'y avait pas de juges pour lui<sup>3</sup>, et il crut que c'était aux autres et non à lui de trembler. Le samedi matin, il osa se présenter encore à l'hôtel de Nesle, où le conseil royal était de nouveau rassemblé chez le duc de Berri ; il en trouva la porte fermée. Mais revendiquant son crime comme vertu, il déclara à son oncle que c'était lui, et nul autre, qui avait fait faire ce qui avait été fait. Puis il se retira fièrement, et laissa le duc de Berri stupéfait de cette assurance. Le duc de Bourbon, qui entra immédiatement après dans la salle du conseil, reprocha vivement aux autres princes de ne l'avoir pas fait arrêter.

Jean de Bourgogne, malgré ce semblant d'audace, n'était pas rassuré ; il ne se sentait pas en force pour braver le conseil du roi, et ne connaissait pas encore les dispositions du peuple de Paris à son égard. Comme il craignait d'être arrêté, il pensa aux moyens de mettre sa personne en sûreté. Il retourna sur-le-champ à son hôtel d'Artois, monta à cheval sans délai, lui septième seulement, et galopa sans s'arrêter jusqu'en Flandre. L'amiral Clignet de Brabant, favori du duc d'Orléans, ayant appris qu'il fuyait, se mit à sa poursuite avec cent vingt chevaliers delà maison du prince ; mais Jean dut son salut à la précaution qu'il avait prise de faire couper derrière lui le pont de Saint-Maxence. A une heure après midi, il arrivait déjà à son château de Bapaume. Il ordonna, en mémoire

---

<sup>1</sup> Monstrelet, *Chroniques*, t. Ier.

<sup>2</sup> Religieux de Saint-Denis.

<sup>3</sup> Michelet.

du péril auquel il croyait échapper, que dorénavant les cloches sonnassent à cette heure-là. Cela s'appela longtemps l'Angélus du duc de Bourgogne. Pas un des assassins ne fut puni : Raoul d'Anquetonville et ses complices sortirent déguisés de Paris, et se retirèrent à Lens en Artois, dans les États de Jean, et y vécurent récompensés et tranquilles.

« On dit que la mort embellit ceux qu'elle frappe, et exagère leurs vertus ; mais c'est bien plutôt en général la vie qui leur faisait tort. La mort, ce pieux et irréprochable témoin, nous apprend, selon la vérité, selon la charité, qu'en chaque homme il y a ordinairement plus de bien que de mal. On connaissait les prodigalités du duc d'Orléans, on connut ses aumônes<sup>1</sup>. » Parmi les princes, les seigneurs, la haute bourgeoisie, on oubliait ses défauts pour ne se souvenir que de ses heureuses qualités, de ses manières si nobles et si aimables, de sa bienveillance d'âme et de son affabilité encourageante, de sa bonté pour les doctes et les clercs, de sa charité pour les pauvres, de ce savoir si rare dans les seigneurs et les princes. On louait sa dévotion vive et sincère, et l'amour dont il avait toujours fait preuve pour tout ce qui avait rapport à la religion. On montrait aux Célestins la cellule où il aimait à se retirer. On se rappelait avec plaisir que, malgré les désordres de sa vie, il jeûnait souvent et veillait avec les religieux. Son testament, qu'il avait écrit de sa main quatre ans avant sa mort, était plein de sentiments chrétiens, et témoignait de sa pieuse munificence envers l'Église. Il y recommandait expressément de payer toutes ses dettes, et n'oubliait pas les pauvres et les hôpitaux dans la distribution de ses bienfaits. « Enfin la bonté de son âme confiante et sans fiel se manifestait dans la recommandation qu'il faisait de ses enfants aux soins de son oncle le duc Philippe, tandis qu'ils étaient déjà au plus fort de leurs querelles<sup>2</sup>. »

---

<sup>1</sup> Michelet.

<sup>2</sup> De Barante.



## CHAPITRE VII

# LUTTE DES DEUX PARTIS

1407-1410

Jean Sans-Peur en Flandre. — Douleur de Valentine de Milan. — Elle demande justice de la mort de son époux. — Retour du duc de Bourgogne à Paris. — Son apologie par Jean Petit. — Jean Sans-Peur maître du gouvernement. — Triomphe de l'Université sur la juridiction royale. — Sur sa proposition, le roi prononce la soustraction d'obédience aux deux papes. — Jean Sans-Peur marche contre les Liégeois révoltés. — Retour d'Isabeau de Bavière à Paris. — Séance solennelle du conseil royal. — Le duc de Bourgogne déclaré ennemi public. — Il est vainqueur des Liégeois dans les plaines de Hasbain. — Retraite de Charles VI et de la famille royale à Tours. — Entrée de Jean Sans-Peur dans la capitale. — Mort de Valentine de Milan. — Paix fourrée de Chartres. — La cour retourne à Paris. — Jean Sans-Peur essaie de réformer l'État. — Concile de Pise. — La France perd son influence en Italie. — Pierre des Essarts prévôt de Paris. — Mort de Montagu. — Réforme des finances. — La garde du dauphin confiée au duc de Bourgogne. — Les ducs de Bourbon et de Berri sortent de Paris.

Par la fuite, Jean Sans-Peur avait échappé au danger, non aux remords. Dès qu'il fut arrivé à Lille, il convoqua ses barons et ses prélats, et les pria de l'aider de leurs conseils dans la circonstance difficile où il se trouvait. Sur leur réponse rassurante, il se rendit à Gand pour tenir les états du comté de Flandre. Là il peignit le duc d'Orléans sous les couleurs les plus noires, et lui imputa les plus grands crimes. Il prétendit que l'honneur et la religion demandaient qu'il délivrât le royaume d'un tyran, et qu'il l'avait fait tuer avec justice. Plus tard le coupable osa soutenir de telles prétentions devant la France entière. Il fit écrire et répandre partout les motifs qui l'avaient porté à ce meurtre, et s'efforça de faire croire aux Flamands qu'il avait prévenu le duc, qui depuis longtemps lui dressait des embûches. Il jugeait nécessaire de se faire donner par ses sujets l'approbation qu'il ne pouvait plus se donner lui-même. Les états lui accordèrent le secours d'hommes et d'argent qu'il avait demandé, et s'engagèrent à le défendre envers et contre tous, hormis le roi et ses enfants<sup>1</sup>.

A Paris, le conseil continuait à s'assembler et à délibérer inutilement, lorsqu'on apprit le résultat des états de Flandre. Dès ce moment, les seigneurs et les princes hésitèrent à prendre un parti sur cette terrible affaire. Jusque-là ils

---

<sup>1</sup> Monstrelet.

n'avaient pu supposer qu'un prince du sang royal tombât victime d'un odieux assassinat ; le duc de Bourgogne venait de rompre ce prestige d'inviolabilité ; les princes, alarmés sur leur propre sûreté, en conservaient un implacable ressentiment ; mais les misérables passions qui les agitaient les empêchèrent d'agir et de poursuivre le criminel, dont le rang, l'audace et la puissance leur inspiraient un véritable effroi. Aveuglés par un lâche égoïsme, ils ne voyaient pas combien cette mort pouvait être funeste au royaume. En effet, la plaie qu'elle lui fit saigna longtemps, elle le jeta dans un abîme de malheurs, elle fit couler des flots de sang innocent. La nécessité de se défendre, soutenue de l'ardeur de régner, souleva les passions avec tant de fureur dans l'âme du Bourguignon et de tous ses partisans, que la France se vit bientôt divisée en deux partis. Leur rage ne respecta pas plus le sacré que le profane ; ils rendirent le reste de ce règne, déjà affligé de tant de calamités, le plus malheureux de tous ceux qui l'avaient précédé, et désolèrent une grande partie du règne suivant.

Quant au peuple de Paris, qui attribuait toute sa misère aux folles dissipations et aux déprédations du duc d'Orléans, et qui, loin de pénétrer les vues secrètes du Bourguignon, s'était habitué à le regarder comme un zélé défenseur de ses intérêts, il se réjouit de cette mort tragique, et sembla prendre la vengeance de Jean Sans-Peur pour sa vengeance. « Le bâton nouveau est enfin raboté, » disaient les Parisiens en applaudissant au meurtrier.

« La duchesse d'Orléans fit presque seule son devoir : elle fut admirable de douleur et d'énergie<sup>1</sup>. » Elle était à Château-Thierry avec tous ses enfants lorsqu'elle apprit la fin tragique de son époux. L'excès de son chagrin peut mieux se comprendre que s'exprimer. Épouse tendre et fidèle, elle se livra au plus affreux désespoir. Dans le délire de sa douleur, elle se frappait la poitrine, déchirait ses vêtements, et s'arrachait les cheveux. Les princes ses fils, déjà assez âgés pour comprendre la grandeur de leur perte, et trop jeunes pour la venger, brisaient par leurs cris et leurs sanglots le cœur des témoins de cette scène lamentable. La jeune reine d'Angleterre, nièce et belle-fille du duc, ne paraissait pas moins accablée. Le reste de la cour versait des larmes amères et était plongé dans une profonde tristesse. Quelques serviteurs fidèles, redoutant un nouveau malheur pour les enfants, envoyèrent les deux aînés sous bonne escorte dans la ville de Blois, domaine de leur père. Quant à leur mère, après les premiers accès de son désespoir, elle se rendit à Paris, accompagnée de son troisième fils, Jean, comte d'Angoulême, de sa fille et de sa bru, Isabelle de France, la fiancée de son fils aîné. Elle arriva le 10 décembre 1407, par le plus rigoureux hiver qu'on eut ressenti en France depuis plusieurs siècles. La litière qui portait cette famille désolée était couverte de drap noir et traînée par quatre chevaux blancs. La duchesse était en grand deuil, ainsi que ses enfants et les officiers de sa maison. Le roi de Sicile, le duc de Berri, le duc de Bourbon, le comte de Clermont, le comte de Vendôme et le sire Charles d'Albret, connétable de France, et plusieurs autres seigneurs, tous vêtus de noir, sortis au-devant d'elle, lui formaient un auguste et lugubre cortège. Descendue à l'hôtel Saint-Paul, elle y trouva le roi, qui était alors dans un de ses intervalles de calme. La pauvre veuve tomba aux pieds du monarque, en lui demandant justice de l'horrible assassinat de son époux. Le roi, qui avait ressenti une vive émotion de la mort de son frère, mêla ses larmes à celles de Valentine, la releva et lui prodigua les témoignages de l'affliction la plus vive et la plus tendre. Deux jours après, dans une audience solennelle où la duchesse parut suivie de ses enfants

---

<sup>1</sup> Henri Martin.

et de ses serviteurs, il accueillit sa plainte, et la fit assurer par son chancelier qu'il serait fait justice de la mort de son frère, déclarant qu'il tenait sa cause et celle de ses enfants comme la sienne propre<sup>1</sup>.

Mais Valentine reconnut bientôt qu'elle ne devait rien attendre des princes, que le bruit des préparatifs de guerre du duc de Bourgogne faisait trembler. En effet, il ne s'agissait plus de punir ; l'occasion favorable avait disparu : aussi tous ces vains conseils et tous ces projets de procédure furent-ils abandonnés. Les princes ne pensaient qu'à prévenir une guerre civile qu'ils n'étaient pas en état de soutenir, et entraient déjà en négociations avec le duc de Bourgogne. La veuve de Louis d'Orléans, qui voyait sa vengeance trompée, et qui craignait d'être réduite à assister au triomphe du meurtrier de son époux, alla porter son désespoir dans son château de Blois, résolue de s'y fortifier.

Avant que la duchesse eût quitté Paris, le conseil du roi avait député vers Jean Sans-Peur le comte de Saint-Pol, l'homme de la cour qui lui était le plus attaché, pour offrir une complète impunité à ce grand coupable, à la condition qu'il livrerait à la justice du Parlement les assassins qui avaient trouvé un refuge dans ses États. Le duc rejeta cette proposition, et les princes, réduits à l'humiliante nécessité de traiter avec lui, se décidèrent à lui demander une conférence à Amiens. Il la leur accorda sans aucune difficulté. Le duc de Berri et le roi de Sicile partirent donc pour Amiens avec le comte de Tancarville et Montagu. Indigné de la honteuse faiblesse du conseil, le duc de Bourbon refusa d'accompagner ses deux cousins, et, prévoyant que le meurtrier ne tarderait pas à revenir à la cour, il se retira dans son duché avec le comte de Clermont, son fils, pour se dérober à cet odieux spectacle<sup>2</sup>.

Le Bourguignon, qui voyait la cour faible, désarmée, tremblante et sans chef, osa venir au rendez-vous, mais accompagné de ses deux frères et d'environ trois mille hommes d'armes (9 février 1408). Il se montra plein d'égards pour les princes et leur donna des fêtes. Mais, pour leur faire connaître ses intentions, il fit peindre sur la porte de la maison où il était logé deux fers de lance, l'un effilé, l'autre émoussé, pour annoncer qu'il était prêt à la guerre et à la paix. Son langage fut conforme à cette audacieuse conduite : il déclara que jamais il ne demanderait pardon au roi, qu'il n'avait pas besoin de grâce, puisque la mort du duc d'Orléans était un acte de justice, et qu'il méritait des remerciements pour avoir délivré le roi d'un ennemi public. Pour soutenir cette funeste doctrine, il avait amené avec lui un homme dont le nom était réservé à une honteuse célébrité. C'était Jean Petit, de l'ordre des Cordeliers, docteur en théologie de l'Université de Paris, son conseiller, qui avait juré de le défendre à cause des pensions qu'il en avait reçues. Le roi de Sicile et le duc de Berri comprirent, d'après une semblable déclaration, que tout accommodement était impossible. Mais avant de quitter Jean Sans-Peur, le duc de Berri lui signifia de la part du roi de ne pas venir à Paris sans y être appelé. Son neveu lui répondit qu'il irait au contraire le plus tôt possible, pour s'expliquer devant le roi. Les princes reprirent aussitôt le chemin de Paris, sans avoir rien obtenu.

Isabeau de Bavière comprit qu'elle allait revoir à la cour son mortel ennemi. C'est pourquoi elle écrivit au duc de Bretagne une lettre pressante pour implorer son secours et le conjurer de venir promptement à Paris afin de protéger la famille royale. Le duc, plein d'honneur et de courage, partit aussitôt avec l'élite de sa

---

<sup>1</sup> Le Religieux de Saint-Denis. — Monstrelet.

<sup>2</sup> Religieux de Saint-Denis. — Monstrelet. — Juvénal des Ursins.

noblesse, et à son arrivée il trouva la cour dans le plus grand trouble ; on y savait déjà la marche du terrible Bourguignon, et l'on comprenait qu'il ne pouvait s'y passer que des scènes funestes à la tranquillité du royaume.

Après le départ des princes, Jean Sans-Peur était retourné à Arras achever ses préparatifs, et, malgré l'expresse défense du duc de Berri, il ne tarda pas à se mettre en route. Il était accompagné du comte de Nevers, son frère, du comte de Clèves, son gendre, du comte de Lorraine, son allié, d'environ douze cents gentilshommes et d'un grand nombre de soldats. Il faisait observer la plus sévère discipline à ses troupes, et publiait sur son passage qu'il allait à Paris pour faire cesser les désordres du gouvernement. Il arriva sans obstacle jusqu'à Saint-Denis. Là, une nouvelle députation, composée du roi de Sicile, des ducs de Berri et de Bretagne, et des principaux seigneurs du conseil, vint lui ordonner de ne pas entrer dans la capitale avec plus de deux cents hommes. Il fut encore intraitable, et après avoir fait sa prière à Saint-Denis, il continua sa route. Son entrée dans Paris fut un véritable triomphe. Ses troupes étaient divisées en trois corps. Il s'avancait à la tête de ses gentilshommes armés de toutes pièces. Une affluence incroyable se pressait sur son passage. Comme les Parisiens attendaient de lui un prompt soulagement et une diminution des impôts qui les accablaient, ils le reçurent avec les témoignages de la plus vive joie. Ils ne cessaient de crier « Noël ! Noël ! » comme à l'entrée de leur souverain, et bénissaient l'heureux moment de son arrivée. A la cour, tous les visages étaient mornes et tristes. Jean Sans-Peur descendit à son hôtel d'Artois, déjà défendu par des fortifications, et logea autour de lui tous ses hommes d'armes. Il occupa une tour qui était le lieu le plus sûr, et prit toutes les précautions qui décèlent les terreurs dont le crime est ordinairement suivi. Il osa cependant se présenter devant le roi et les princes, qui l'accueillirent ; et la reine se contraignit assez pour ne pas laisser éclater sa colère et sa haine.

Le 6 mars 1408, le duc se rendit au conseil avec bon nombre de gens armés, justifiant ainsi la promesse qu'il avait faite d'y entrer malgré les princes. Il demanda jour pour faire établir les motifs qu'il avait eus de faire tuer le duc d'Orléans. On ne négligea rien pour le détourner d'une démarche si étrange ; mais tous les discours, toutes les prières furent inutiles : telle était sa volonté. Le conseil fut obligé de subir cet affreux scandale ; il lui accorda une audience solennelle pour le 8 du même mois à l'hôtel Saint-Paul. Le roi, qui était malade ce jour-là, ne s'y trouva point. Le dauphin Louis présida l'assemblée. Le roi de Sicile, les ducs de Berri, de Bretagne, de Lorraine, le cardinal de Bar, les membres du conseil, une foule de barons, de chevaliers et d'écuyers, tout le corps du Parlement, le recteur de l'Université, accompagné de docteurs et autres clercs, une multitude de bourgeois et de gens de divers états, remplissaient les vastes salles de l'hôtel. Le duc de Bourgogne y assista en armes, au milieu d'un cortège imposant ; ce fut devant cette assemblée qu'il fit prononcer par son orateur, Jean Petit, la harangue que celui-ci avait composée pour justifier le meurtre du duc d'Orléans.

Maître Petit commença par rendre suspect tout ce qu'il allait dire, en avouant, avec une effronterie naïve, qu'il recevait bonne et grande pension du duc de Bourgogne. Cet homme, qui parlait avec plus d'audace et de facilité que d'éloquence, essaya ensuite de justifier son seigneur et maître dans un discours qui est un étrange monument de l'avilissement de la science et de la morale dans l'orateur. Le meurtre du duc d'Orléans, suivant lui, était non-seulement licite, d'après la loi morale, naturelle ou divine, mais encore nécessaire, honorable, par douze raisons qu'il alléguait en l'honneur des douze apôtres.

Appelant à son aide toutes les autorités anciennes et modernes, une foule d'inepties, d'impiétés et d'arguments scandaleux, dont presque toutes les conséquences sont funestes à la morale publique, il soutint que, dans certains cas, l'assassinat était méritoire. Il prétendait ainsi justifier Jean Sans-Peur, qui, disait-il, avait tué un tyran odieux, qui faisait de la magie sa principale étude, qui avait voulu empoisonner le roi et qui lui avait donné cette cruelle maladie qui le privait souvent de la raison, dans le dessein d'usurper la couronne. Il termina cette espèce de réquisitoire contre le duc d'Orléans en offrant de fournir des preuves de tous ses forfaits, et en répétant qu'en ordonnant la mort de ce criminel, le duc de Bourgogne n'avait fait qu'une œuvre digne d'être louée et qu'il avait bien mérité du roi et de l'Etat<sup>1</sup>.

Un morne silence accueillit cette apologie du duc de Bourgogne. Elle excita l'étonnement et l'indignation dans tous les cœurs. Mais la terreur imposait le silence, et personne ne se présenta pour défendre l'accusé qu'on outrageait indignement après sa mort. L'assemblée se sépara, et le duc retourna en son hôtel, enivré de son déplorable triomphe. Il ne prévoyait pas que plus tard la doctrine du poignard pourrait être invoquée contre lui-même. Le lendemain, Jean Petit convoqua le peuple dans le parvis de Notre-Dame. Il y répéta sa harangue avec plus de feu ; car il se sentait plus à l'aise devant cette nombreuse multitude que dans l'assemblée de l'hôtel Saint-Paul. Il fut bruyamment applaudi par une populace ignorante et intéressée ; mais tous ceux qui avaient de l'honneur et de la religion s'élevaient secrètement contre le docteur qui approuvait un crime exécrable, et qui soutenait des maximes si contraires à la saine doctrine de l'Eglise. Au reste, Jean Sans-Peur n'avait pas besoin d'une si éclatante justification, car il avait déjà obtenu du faible monarque des lettres de rémission.

Tous les seigneurs de la cour étaient épouvantés de l'audace du duc de Bourgogne. La reine ne put dissimuler plus longtemps sa crainte, ni soutenir la présence d'un prince qui lui était devenu odieux. Comme elle ne se croyait pas en sûreté à Paris, elle s'enfuit secrètement avec ses enfants à Melun, ville de son douaire, et s'empressa de la munir d'armes et de vivres. Le même jour, elle y fut suivie par le roi de Sicile, par le duc de Berri, par le duc de Bretagne, jusque alors si étroitement allié à la maison de Bourgogne, par le connétable, par le grand maître de Montagu, et par une partie de la cour (9 avril 1408). Le roi, livré à sa cruelle maladie et désormais victime de la passion de ses sujets, resta au pouvoir du Bourguignon. Ce dernier, comptant sur le nombre et sur la fidélité de ses vieilles troupes, méprisa les efforts impuissants de ses ennemis. Mais il sut profiter du premier intervalle de raison du roi pour faire ordonner à la reine et aux princes de revenir. Les princes obéirent, les armements cessèrent ; la reine seule ne voulut pas quitter Melun. Des lettres patentes du roi sanctionnèrent ensuite tout ce qui s'était passé à l'hôtel Saint-Paul.

Le duc de Bourgogne régnait sans obstacle sous le nom du malheureux Charles VI. Il fit destituer l'amiral Clignet de Brabant, favori du duc d'Orléans, et fit donner cet office au sire de Dampierre, sa créature, qui n'était pas plus expérimenté que le sire de Brabant. Maître des finances, il se faisait payer la dot de madame Michelle de France, épouse de son fils, le comte de Charolais, et abolissait le droit de prise, pour plaire aux Parisiens. Afin de se rendre encore plus favorable l'Université, qui l'avait jusque-là assez bien soutenu, il la servit avec le plus grand zèle dans une affaire où elle était intéressée depuis six mois.

---

<sup>1</sup> Monstrelet. — Juvénal des Ursins.

Deux clercs étudiants, accusés de vol et d'homicide, avaient été arrêtés par le sire de Tignonville, prévôt royal de Paris. Au lieu de livrer les accusés à la justice de l'Université, il avait instruit leur procès, assisté de quatre membres du Parlement. Sur l'aveu de leurs crimes, les étudiants furent condamnés à la peine capitale et pendus à Montfaucon. L'Université cria alors au scandale. Comme elle n'avait jamais reçu un pareil affront, elle se proposa d'en tirer une vengeance éclatante. Sur ses réclamations, l'évêque de Paris commença des poursuites, excommunia le prévôt, et le recteur alla ensuite demander justice au roi. Mais de puissants protecteurs soutinrent le sire de Tignonville auprès de Charles ; aussi les poursuites furent-elles suspendues par des ordres supérieurs. Le roi permit seulement à l'Université de faire détacher du gibet les corps des suppliciés et de les faire inhumer où bon lui semblerait. Irritée de la violation de ses privilèges, l'Université cessa ses leçons publiques, et menaça de se transporter en masse dans un autre royaume.

Le duc de Bourgogne avait alors toute l'autorité entre les mains. Il n'avait pas oublié que c'étaient les consciencieuses poursuites du prévôt qui l'avaient forcé à l'aveu de son crime. Il saisit donc cette occasion de satisfaire sa vengeance et de se concilier l'Université en paraissant lui rendre justice. Un arrêt du conseil du roi (15 mai), déclara que le prévôt avait agi avec imprudence et précipitation dans la condamnation des deux écoliers, et ordonna qu'il irait en personne avec le bourreau dépendre les cadavres qui étaient encore exposés aux fourches patibulaires, qu'il les baiserait à la bouche, qu'il les accompagnerait jusqu'au parvis de Notre-Dame, où ils seraient rendus à l'évêque de Paris et au recteur de l'Université. On condamna aux dépens le prévôt destitué de son office que l'on donna à Pierre des Essarts. Tout fut exécuté à la lettre. L'Université alla détacher solennellement les deux écoliers voleurs ; leurs obsèques, auxquelles assistèrent les curés de Paris et tous les ordres religieux, furent célébrées avec pompe dans Notre-Dame. Il fallut encore que Tignonville accompagnât le cortège funèbre aux cloîtres des Mathurins, où les corps reçurent la sépulture. Cependant le roi, qui estimait Tignonville, lui envoya cent écus d'or pour payer les frais du convoi, et quelque temps après il le fit président de la chambre des comptes. Mais il dut, avant son installation, aller demander pardon aux recteur, docteurs et régents de l'Université.

Au milieu de toutes ces querelles, la question religieuse occupait toujours les esprits, et l'Université, trop ardente peut-être à défendre ses privilèges, cherchait avec un zèle plus louable les moyens d'éteindre le schisme. Mais les deux papes, l'un à Borne, l'autre dans Avignon, faisaient échouer par leur obstination les efforts des princes, de l'Université et du Parlement. Ils proposaient une entrevue, dans laquelle tous deux déposeraient en même temps la tiare ; mais ils perdaient un temps précieux en négociations, en promesses, et comme s'ils se fussent entendus pour maintenir le partage de la chrétienté, ils n'arrivaient pas à se rencontrer. Persuadée qu'il fallait agir avec énergie, l'Université pressa vivement le roi de rendre la paix à l'Église, et sur sa proposition, la soustraction d'obédience fut de nouveau résolue, et publiée dans le royaume, et les autres puissances furent invitées à suivre l'exemple de la France. Benoît XIII répondit à cette déclaration par une bulle d'excommunication. Cette bulle du pape fut publiquement lacérée par ordre du conseil, dans une assemblée solennelle. On envoya ensuite à Boucicaut, gouverneur de Gênes, l'ordre d'arrêter le pape ; mais le pontife l'ayant appris, s'embarqua sur les galères qu'il tenait toujours armées, passa en Aragon, et vint ensuite chercher un asile à Perpignan, pour y attendre en sûreté la fin de l'orage. Pendant ce

temps, les cardinaux qu'il avait laissés dans Avignon allèrent se joindre à ceux de Grégoire XII. Ce pontife, après avoir quitté Rome, s'était retiré à Sienne, puis à Lucques. Les deux collèges réunis convoquèrent un concile général à Pise pour le mois de mars 1409, et invitèrent toute la chrétienté et les deux papes à s'y trouver.

Le duc de Bourgogne jugeait utile à ses intérêts de porter les esprits vers les questions religieuses, afin qu'ils oubliassent les affaires politiques. Lui-même n'était pas exempt d'inquiétudes ; car la reine, qui était restée à Melun, continuait de se fortifier dans cette ville. D'ailleurs il était appelé en Flandre par une affaire importante qu'il avait négligée pour venir à Paris satisfaire sa vengeance. Les Liégeois s'étaient révoltés contre leur évêque, Jean de Bavière, son beau-frère, et avaient nommé à sa place le fils du sire de Perweiss, seigneur brabançon, homme de tête et de main. Jean de Bavière, retiré à Maëstricht, y était assiégé par 40.000 Liégeois. Le sire de Perweiss appelait des Allemands, rassemblait des troupes de tous côtés, et le Brabant était en péril. Le duc de Bourgogne, craignant que la révolte ne se propageât dans les communes de Flandre et n'engendrât de nouveaux Arteveldes, résolut de voler au secours de son parent. Après avoir recommandé au prévôt de Paris et aux autres magistrats de pourvoir durant son absence à la sûreté et à la tranquillité de la ville, il alla prendre congé du roi, partit avec toutes ses troupes et toute la noblesse qui était dévouée à sa cause, en promettant aux Parisiens de revenir vainqueur.

La reine, ayant appris son éloignement, résolut d'en profiter et de revenir à Paris ; mais elle ne voulut y entrer qu'avec des forces suffisantes pour y faire la loi. La guerre où Jean Sans-Peur se trouvait engagé avait rendu à cette princesse toute sa hardiesse, et ranimé dans son cœur le désir de la vengeance. Elle pria les princes et les seigneurs de son parti de venir à son secours. Le duc de Bourbon et le comte de Clermont, son fils, les ducs de Berri et de Bretagne, le connétable, les comtes d'Alençon, de Mortain, de Vendôme, s'empressèrent de se rendre à Melun. Lorsqu'elle eut rassemblé toutes les troupes dont elle pouvait disposer, la reine fit son entrée à Paris, deux mois après le départ du duc de Bourgogne. Elle était suivie de ses enfants, des princes du sang et d'une foule incroyable de noblesse, et escortée par 3.000 hommes d'armes que le duc de Bretagne lui avait amenés. Cet imposant cortège marchait enseignes déployées. Les Parisiens reçurent leur reine avec toutes les démonstrations d'une vive allégresse, et sur son passage ils crièrent souvent : « Noël ! Noël ! » (26 août.) Les princes firent observer aux soldats la discipline la plus sévère, et leur défendirent de se loger de force chez les bourgeois. Dès le lendemain, Isabeau de Bavière se fit remettre les clefs de la ville ; elle fit occuper militairement les portes, les places publiques et les ponts des environs de la capitale. Tout cela se fit au grand mécontentement des habitants, que son entrée dans leur ville en ordre de bataille avait déjà fort étonnés<sup>1</sup>. Un complot se forma contre les jours du duc de Bretagne, qui en fut instruit et qui prit des mesures pour sa sûreté.

La reine put alors donner l'essor à la douleur qu'elle avait ressentie de la mort du duc d'Orléans, et s'occupa uniquement d'en tirer vengeance. Sur son invitation, la duchesse d'Orléans s'était mise en route pour Paris. Le 28, les princes et une partie de l'escorte de la reine allèrent au-devant d'elle. Valentine fit son entrée avec ce cortège ; elle était accompagnée de sa belle-fille, la reine d'Angleterre. Une profonde douleur était empreinte sur les traits des deux princesses, qui

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis. — Monstrelet.

avaient déjà éprouvé les plus rudes caprices du sort ; elles versaient d'abondantes larmes. Une foule de seigneurs et de chevaliers suivaient leur litière de deuil traînée par quatre chevaux drapés de noir, et ne montraient pas moins d'affliction que les princesses. Ce spectacle parut faire une vive impression sur le peuple, auquel il rappelait la mort sanglante du duc d'Orléans. Les princesses furent conduites à l'hôtel de Bohême, où le lendemain descendit aussi le jeune duc Charles d'Orléans, dont l'arrivée ne causa pas moins d'émotion aux Parisiens.

Comme le roi était plus malade que jamais, tout le pouvoir était entre les mains d'Isabeau, qui prit soin de faire confirmer son autorité dans une séance solennelle du conseil royal tenue le 5 septembre au Louvre, L'assemblée, à laquelle assistaient les ducs de Berri, de Bourbon, de Bretagne, un grand nombre de seigneurs, de prélats, de magistrats, le prévôt de Paris et cent bourgeois environ, était présidée par la reine et par le dauphin. Le vertueux Juvénal des Ursins, avocat du roi, déclara avec l'assentiment de l'assemblée que la reine, au nom du roi malade, présiderait le conseil et aurait le gouvernement du royaume conjointement avec le dauphin. Aussitôt l'ordonnance rendue, Valentine de Milan, sa belle-fille Isabelle de France et le jeune duc d'Orléans se présentèrent devant le conseil en habits de deuil, se jetèrent à genoux devant le dauphin, demandèrent justice de la mort du duc Louis et supplièrent qu'un jour leur fût assigné pour justifier sa mémoire. Le dauphin leur dit que réponse leur serait donnée. Six jours après, une assemblée solennelle eut encore lieu dans la grande salle du Louvre. Ce fut le dauphin qui la présida en habit royal, assisté du duc de Berri, de tous les princes du sang et de tout le conseil. Elle était aussi composée de seigneurs, de prélats, du Parlement, de l'Université et des principaux bourgeois. La duchesse d'Orléans et le duc son fils y furent introduits avec Pierre l'Orfèvre, leur chancelier, Guillaume Cousinot, célèbre avocat au Parlement, et une suite nombreuse. Maître Serisy, bénédictin, abbé de Saint-Fiacre, prédicateur éloquent, peignit avec force la trahison du duc de Bourgogne, réfuta les imputations de Jean Petit, et fit une touchante apologie du duc d'Orléans. Guillaume Cousinot, conseiller de la veuve et des héritiers, après un long plaidoyer, conclut à ce que le duc de Bourgogne, conduit au château du Louvre, demandât publiquement pardon, à genoux et la tête découverte, à la veuve et aux enfants de sa victime ; qu'on rasât toutes ses maisons ; qu'on élevât de hautes croix de pierre sur leurs ruines et dans la rue Barbette, avec une inscription du meurtre et de la réparation ; qu'après avoir fait diverses fondations en expiation de son crime, il restât banni outre-mer l'espace de vingt années.

Après ces conclusions, le dauphin prononça qu'il tenait le feu duc d'Orléans, son oncle, pour innocent de tout ce qui avait été annoncé de contraire à sa réputation, et sa mémoire pleinement justifiée. Sur les demandes civiles de la duchesse, il se contenta d'ajouter qu'il y serait suffisamment pourvu en justice. Tous les princes des fleurs de lis qui étaient présents se déclarèrent contre le duc de Bourgogne, après avoir assuré à Valentine qu'elle obtiendrait justice comme elle lui était due. Toute la cour paraissait décidée à poursuivre ; mais on balançait à prononcer une condamnation contre un prince, que rendaient si puissant ses immenses domaines et ses nombreuses alliances. La reine et le conseil, qui espéraient cependant qu'il serait vaincu par les Liégeois, résolurent d'agir contre le coupable avec la plus grande énergie. Après plusieurs assemblées des princes, le duc, convaincu de l'assassinat de Louis d'Orléans, fut déclaré ennemi public. La reine et les princes rassemblèrent de nouvelles troupes et se préparèrent à des mesures vigoureuses. Mais on apprit bientôt que le duc avait

triomphé des Liégeois rebelles dans les plaines de Hasbain (23 septembre), et qu'il ne tarderait pas à revenir avec plus de puissance que jamais, et le terrible surnom de Jean Sans-Peur, que lui avaient valu sa bravoure et ses exploits.

La cour et les principaux bourgeois furent consternés du triomphe du duc de Bourgogne ; mais le peuple de Paris ne dissimula point sa joie. Les rois de Sicile et de Navarre, les ducs de Berri, de Bourbon et de Bretagne tinrent de grands conseils avec la reine, pour savoir quel parti prendre dans la situation difficile où ils se trouvaient : ils ne savaient que résoudre. Au milieu de ces irrésolutions, le peuple devenait chaque jour plus menaçant, et d'insolents libelles étaient placardés contre Pierre Gentian, prévôt de Paris, qu'on accusait de soutenir le parti d'Orléans. Mais le duc de Bretagne sut contenir les Parisiens. Malheureusement tout le monde n'imita point sa fermeté ; quelques-uns des princes et des seigneurs qui s'apprêtaient à faire la guerre au duc de Bourgogne, renoncèrent à leur projet et congédièrent leurs hommes d'armes. Valentine de Milan et ses enfants, voyant qu'il fallait encore une fois renoncer à l'espoir de la vengeance qu'ils réclamaient, se retirèrent à Blois. La reine ne se crut pas en sûreté à Paris, et résolut d'emmener hors de cette ville séditeuse le roi, tout malade qu'il était, avec ses enfants. Le 3 novembre, elle le fit partir secrètement pour Tours, sous la garde de Montagu et du duc de Bourbon qui marchait à la tête de 1,500 hommes d'armes. Deux jours après, la reine le suivit avec toute la famille royale, les princes et la cour. Leur fuite était protégée par les troupes du duc de Bretagne. Ils arrivèrent heureusement à Gien, d'où la reine recommanda au Parlement de pourvoir au bien de l'État, et s'embarquèrent sur la Loire pour se rendre aussi à Tours<sup>1</sup>.

Pendant ce temps-là, le Bourguignon, qui était à Lille, se disposait à marcher sur Paris. La nouvelle du départ de la cour, de l'enlèvement du roi, déconcerta toutes ses mesures, il rappela ses hommes d'armes bourguignons qu'il avait déjà congédiés, et se mit en route. Le 24 novembre, il fit son entrée dans la capitale, où les dernières classes du peuple le reçurent avec des honneurs qui n'étaient dus qu'au roi. Comme la retraite du monarque lui donnait l'attitude d'un rebelle, il jugea prudent de recourir aux négociations. Il envoya donc le vieux comte de Hainaut, son beau-frère, à Tours, avec une suite nombreuse de gens non armés, pour sonder les intentions de la cour à son égard, et pour lui faire quelques propositions sur sa réconciliation avec la maison d'Orléans. Le roi, qui avait recouvré quelques lueurs de raison, accueillit avec bonté le comte de Hainaut, dont la fille était fiancée à son fils Jean, duc de Touraine. Alors commencèrent des conférences pour régler les conventions d'un traité de paix.

Les difficultés que présentaient les négociations disparurent en grande partie par la mort de la duchesse douairière d'Orléans, qui succomba à sa douleur, à Blois, le 4 décembre. Depuis la perte de l'époux qu'elle aimait si tendrement, elle n'avait pu se reprendre à la vie. Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien, telle était la mélancolique devise qu'avait adoptée cette princesse, si constante et si malheureuse dans ses affections. Sa beauté, sa grâce, les charmes de son esprit et les heureuses qualités dont elle était douée, n'avaient été pour elle qu'une source d'amers chagrins. La jalousie de la reine et de la duchesse de Bourgogne l'avait longtemps poursuivie. Les soins qu'elle avait prodigués au pauvre Charles dans les cruels accès de sa démence, avaient accrédité la réputation de magie et de sortilège que lui avait faite le peuple ignorant et grossier de cette époque.

---

<sup>1</sup> Monstrelet. — Juvénal des Ursins.

Mais cela ne doit pas nous étonner ; car « cette Italienne, apportant dans notre rude climat, dans la France barbare, des mœurs polies et le goût des arts, dut paraître une magicienne<sup>1</sup>. » Quelques instants avant d’expirer, Valentine fit approcher de son lit de mort ses enfants désolés, et versa des larmes sur eux. Elle n’oublia pas Jean, fils de son époux et de la dame de Canny, qu’elle aimait à l’égal des siens, et qu’elle élevait parmi eux. Elle voyait avec plaisir l’esprit et l’ardeur de cet enfant, et souvent, en le pressant sur son cœur, elle disait qu’il lui avait été dérobé, et qu’aucun de ses fils à elle n’était si bien taillé que lui pour venger son père. Cet enfant fut le fameux Dunois, qui devait se distinguer de bonne heure par sa brillante valeur dans les combats, et qui devait être la terreur des Anglais.

Après de nombreuses conférences tenues à Tours, les conditions de la paix négociée par le comte de Hainaut et par Montagu, furent enfin réglées dans le courant de février (1409). On convint que les gens de guerre seraient éloignés ; que le duc de Bourgogne demanderait excuse, à Chartres, aux enfants de la maison d’Orléans, en présence du roi et des princes du sang ; que le second fils du feu duc Louis, le comte de Vertus, épouserait une fille du duc de Bourgogne avec une dot de 150.000 francs d’or une fois payés.

Le 9 mars, Jean Sans-Peur entra dans Chartres, accompagné du comte de Penthièvre, son gendre, du comte de Saint-Pol, du comte de Vaudemont, et de plusieurs autres grands seigneurs, et escorté de cent hommes d’armes seulement. Il se rendit ensuite à l’église Notre-Dame. Le roi l’y attendait, assis sur son trône ; près de lui siégeaient la reine et le dauphin, les rois de Sicile et de Navarre, les ducs de Berri et de Bourbon. Le reste de l’assemblée se composait du cardinal de Bar, des autres grands seigneurs, des membres du conseil et du Parlement, et de plusieurs bourgeois considérables de Paris<sup>2</sup>.

Lorsque le duc parut dans l’église, tout le monde se leva, à l’exception du roi, de la reine et du dauphin. Il s’approcha du trône, et mit un genou enterre. Alors le sire d’Ollehaing, officier de sa maison, remplissant pour lui les fonctions d’avocat, porta la parole en ces termes : « Sire, voici monseigneur le duc de Bourgogne, votre serviteur et cousin, qui est venu par devers vous, parce qu’on lui a dit que vous étiez indigné contre lui, pour le fait qu’il a commis et fait faire sur la personne de monseigneur d’Orléans, votre frère, pour le bien de votre royaume et de votre personne, comme il est prêt à vous le prouver et faire véritablement savoir quand il vous plaira ; pourtant mondit seigneur vous prie, tant et aussi humblement que possible, qu’il vous plaise ne conserver dans le cœur ni colère, ni indignation, et le tenir en votre bonne grâce. — Sire, de ce je vous prie, » ajouta le duc de Bourgogne. Le roi lui accorda sa demande et lui pardonna tout.

Le duc Jean et son avocat s’approchèrent ensuite du jeune duc d’Orléans et de son frère le comte de Vertus, qui se tenaient derrière le roi et versaient des larmes. Le sire d’Ollehaing leur parla en ces termes : « Monseigneur d’Orléans et messeigneurs ses frères, voici monseigneur de Bourgogne, qui vous supplie de bannir de vos cœurs toute haine et toute vengeance, et d’être bons amis avec lui. » Le duc ajouta de sa propre bouche : « Je vous en prie. » A ces paroles qui leur rappelaient de si cruels malheurs, les jeunes princes ne répondirent que par

---

<sup>1</sup> Chateaubriand, *Études historiques*.

<sup>2</sup> Monstrelet. — Religieux de Saint-Denis.

des larmes ; enfin, sur l'invitation du roi, ils répétèrent l'un après l'autre, avec une visible répugnance, les paroles prescrites<sup>1</sup>.

D'après l'ordre du roi, le cardinal de Bar apporta une croix et les saints Évangiles, sur lesquels les enfants d'Orléans et le duc de Bourgogne jurèrent paix ferme et entière.

La cérémonie terminée, le duc de Bourgogne embrassa sa fille, madame Marguerite, femme du dauphin, duc de Guyenne, prit congé du roi, de la reine et des princes, quitta Chartres immédiatement, et alla rejoindre tout son monde à Gaillardon, où il dîna. Les enfants d'Orléans reprirent tristement la route de Blois avec leurs conseillers. Plusieurs seigneurs étaient joyeux de ce qui venait de se passer à Chartres ; mais beaucoup d'autres murmuraient hautement de ce qu'on n'avait obtenu qu'une insolente apologie en réparation du meurtre d'un premier prince du sang. Cette paix inspira toutefois au duc Jean une nouvelle confiance dans son pouvoir, et lui donna quelques nouveaux partisans. Elle répandit beaucoup de joie à Paris, où le peuple crut qu'elle apporterait quelque soulagement à sa misère. Les hommes éclairés, au contraire, ne purent croire cette paix sincère et durable ; c'était l'avis du fou du duc de Bourgogne, qui la qualifia de paix fourrée ; c'était encore celui du greffier du Parlement, qui, en inscrivant sur son registre les circonstances de l'entrevue de Chartres, ajouta ces mots à la marge : *Pax, pax, inquit propheta, et non est pax*<sup>2</sup>.

Jean Sans-Peur rentra à Paris deux jours après, et avant la fin du mois, la reine et les autres princes y ramenèrent le roi et ses enfants. Une foule immense vint à la rencontre du monarque ; des réjouissances publiques célébrèrent son heureux retour.

Pendant son séjour à Paris, où la tranquillité dura quelques mois, le duc de Bourgogne, qui ne voyait pas sans inquiétude les princes d'Orléans se tenir loin de la cour, employait des moyens habiles pour reconquérir la prépondérance et consolider sa popularité parmi les Parisiens. Ainsi il leur faisait restituer la libre élection du prévôt des marchands, et le droit qu'ils avaient perdu depuis longtemps de s'organiser en milice bourgeoise. En même temps, il s'emparait de l'esprit du jeune dauphin ; il regagnait la confiance du duc de Berri, que son indolence et sa faible capacité réduisaient toujours à des rôles secondaires. Par son zèle apparent pour le bien public et pour la réforme des abus, par l'espoir de leur faire partager avec lui l'administration du royaume, il se conciliait les rois de Sicile et de Navarre. Le comte de Clermont lui-même s'attachait aux intérêts du duc de Bourgogne. Cependant le vertueux duc de Bourbon résista à toutes les séductions, et ne cessa point de voir en lui un ennemi de la France. Mais le mariage de son frère, le comte de Nevers, avec la demoiselle de Couci, fille du sire Enguerrand, qui avait péri à la croisade, et nièce du duc de Lorraine et du comte de Vaudemont ; celui d'Antoine, duc de Brabant et de Limbourg, son autre frère, avec l'héritière de la maison de Luxembourg, nièce du roi des Romains et du roi Sigismond de Hongrie, étaient pour lui des alliances honorables, et rendaient encore plus puissante la maison de Bourgogne. Dans les réjouissances qui eurent lieu à l'occasion de ces mariages, Jean Sans-Peur déploya sa magnificence accoutumée, et depuis ce moment les joutes, les festins et les bals reprirent leur cours, « comme s'il ne fût rien arrivé de terrible depuis deux ans,

---

<sup>1</sup> Monstrelet.

<sup>2</sup> Monstrelet. — Juvénal des Ursins.

et comme si le brillant et voluptueux personnage qui présidait naguère à ces fêtes n'eût disparu que par quelqu'un des accidents ordinaires de la vie<sup>1</sup>. »

Le calme apparent dont alors jouissait la France, permit aux esprits de s'occuper du schisme, qui semblait toucher à sa solution. Malgré les efforts des deux papes, qui avaient convoqué, chacun de son côté, un concile œcuménique, l'un dans la ville d'Aquilée, l'autre dans celle de Perpignan, l'ouverture du concile général de Pise se fit au jour indiqué. Il fut très-nombreux ; on y comptait vingt-deux cardinaux, dix archevêques, soixante à quatre-vingts évêques, cent députés d'évêques absents, une foule d'abbés, de délégués des chapitres, des députés de l'Université de Paris et de plusieurs autres, et des ambassadeurs de tous les États. La réunion des deux collèges de cardinaux, ainsi que la soustraction d'obédience, y fut déclarée légitime. Sur leur refus de comparaître devant le concile, Benoît et Grégoire furent déposés ; Pierre de Candie, ancien docteur de l'Université de Paris, puis cardinal-archevêque de Milan, fut décoré de la tiare sous le nom d'Alexandre V (15 juin 1409). Le nouveau pape, que beaucoup d'États de l'Europe reconnurent comme le seul légitime, jura de rassembler un autre concile dans trois ans, pour s'occuper de la réforme de l'Église. La France applaudit au choix des cardinaux ; elle crut que tous les maux de l'Église étaient finis, « parce qu'il n'y avait plus qu'un troupeau et qu'un pasteur. » Mais les deux pontifes de Rome et d'Avignon s'opiniâtèrent à conserver leur titre, et continuèrent d'être soutenus, le premier par le roi Ladislas de Naples, et par quelques autres princes d'Italie et d'Allemagne, et le second par les rois espagnols. Quelques mois après son élection, le pape Alexandre V tomba malade à Bologne, et mourut dans cette ville le 3 mai 1410, en exhortant ses cardinaux à l'union, à la paix et au maintien de la dignité de l'Église. Il fut remplacé sur le trône pontifical par le Napolitain Balthasar Cossa, cardinal-diacre, du titre de Saint-Eustache, qui prit le nom de Jean XXIII. Le concile de Pise avait à peine terminé ses opérations, que la France perdit la salutaire influence qu'elle exerçait en Italie. Le maréchal de Boucicaut, gouverneur de Gênes depuis huit ans, avait rétabli l'ordre et pourvu à la sûreté de cette ville ; mais la sévérité de son gouvernement finit par le rendre impopulaire, et les Génois se révoltèrent pendant que le maréchal était en Lombardie avec tous ses hommes d'armes pour s'assurer le protectorat de cette contrée. Les révoltés massacrèrent les Français répandus par toute la ville, où ils étaient dans la sécurité, et mirent à leur tête le marquis de Montferrat. Boucicaut fut alors obligé de repasser en France, et la guerre, qui ne tarda pas à désoler le royaume, empêcha le conseil de faire des tentatives pour recouvrer Gênes.

La feinte réconciliation du duc de Bourgogne et de Jean de Montagu, grand maître de l'hôtel du roi et surintendant des finances, avait suivi le traité de Tours. Depuis ce temps, le duc avait bien témoigné de la bienveillance au ministre ; mais il se rappelait ses anciens sujets de haine, et s'occupait toujours de ses projets de vengeance contre lui. Tout en paraissant agir pour le bien de l'État et pour l'amour de la justice, il satisfit son ressentiment en le faisant attaquer comme coupable de péculat ; l'immense fortune de Montagu paraissait être une preuve évidente de ce crime. Fils d'un secrétaire du roi, anobli en 1363 par le roi Jean, il avait d'abord obtenu la confiance de Charles V, et fini par s'élever aux emplois les plus éminents. Depuis quinze ans il administrait les finances, et dans cette charge il avait amassé une fortune colossale. Son délicieux château de Marcoussis surpassait les palais du roi ; son hôtel de Paris

---

<sup>1</sup> Henri Martin, *Histoire de France*,

était d'une magnificence sans égale. Les seigneurs les plus distingués de la cour avaient recherché ses filles ; récemment encore le mariage de son fils avec la princesse Catherine, fille du seigneur d'Albret, connétable de France, cousin du roi, venait d'exciter contre lui l'envie d'un grand nombre de seigneurs. L'un de ses frères était archevêque de Sens, et l'autre évêque de Poitiers et chancelier du duc de Berri. Il eut assez de crédit pour faire pourvoir ce dernier de l'évêché de Paris, et dans la fête qu'il donna pour sa réception, Montagu étala un luxe insultant aux yeux des princes et des seigneurs. Alors plus que jamais sa prodigieuse fortune excita des murmures. Ce fut le moment que choisit le duc Jean pour perdre ce ministre, dont le plus grand crime, du moins à ses yeux, était son fidèle attachement au roi et à l'infortuné duc d'Orléans.

Assuré du conseil, dont la terreur lui avait asservi les principaux membres, il appela encore à la cour le comte de Hainaut, son beau-frère, pour appuyer son autorité. Il gagna le roi de Navarre, mécontent de Montagu depuis le traité de Cherbourg. Enfin il éloigna habilement de Paris l'archevêque de Sens, prélat d'une grande énergie, qui pouvait aider son frère de ses conseils et de son crédit. Il prit ensuite des mesures avec messire Pierre des Essarts, qu'il avait fait prévôt de Paris, pour les preuves à produire contre leur ennemi commun. Dans la haute position sociale qu'il occupait, Montagu était loin de pressentir l'orage qui le menaçait ; le trop confiant ministre se croyait inébranlable. Cependant, après quelques conférences secrètes à l'abbaye de Saint-Victor, le comte de Hainaut, les comtes de la Marche, de Vendôme, de Saint-Pol et d'Harcourt, et tous leurs partisans, le duc de Bourgogne et le roi de Navarre, firent résoudre qu'on travaillerait à une réforme générale des finances. Averti de ce qui se tramait contre lui par quelques-uns de ses amis, qui lui conseillaient de s'éloigner de la cour, Montagu s'obstina à ne rien craindre. N'avait-il pas traversé habilement toutes les révolutions du palais ? Ne trouvait-il pas un solide appui dans les alliances honorables contractées par sa famille ? Ne devait-il pas compter sur l'amitié des ducs de Berri et de Bourbon, et surtout de la reine ? Comme Isabeau était à Melun avec le dauphin, les princes allèrent les trouver pour les prier de revenir à Paris, afin qu'on travaillât de concert avec eux à la réforme projetée. Ils donnèrent leur consentement pour préparer et disposer toutes les matières, sans vouloir quitter Melun pour le moment. Jamais réponse ne reçut une interprétation plus large. Les princes s'emparèrent de toutes les affaires ; bientôt le duc de Bourgogne leur représenta qu'on ne pourrait parvenir à faire rendre compte à Montagu de son administration qu'en le destituant ; qu'il avait volé et dissipé le trésor royal ; qu'il était d'une insolence qui exigeait un châtiment exemplaire. Sa ruine fut aussitôt résolue. La reine et le duc de Berri essayèrent vainement de le défendre ; le duc de Bourgogne, appuyé par le conseil, dévoué à ses volontés, l'emporta sur eux.

Comme le sire de Montagu sortait de son hôtel de Saint-Victor, le 7 octobre, au matin, le prévôt de Paris, Pierre des Essarts, avec une escorte nombreuse, se jeta sur lui au milieu de la rue, l'arrêta, et le conduisit dans les prisons du Châtelet. L'évêque de Chartres, Pierre de l'Esclat, conseiller du duc de Berri, et la plupart des généraux des finances et des membres de la chambre des comptes, furent également arrêtés. A la première nouvelle de tant de personnes considérables jetées en prison, le peuple se souleva et prit les armes. Mais le prévôt des Essarts et les soldats flamands que le duc avait eu la précaution de faire venir à Paris, dispersèrent facilement le peuple, et bientôt l'émeute fut calmée. Au moyen d'une rançon exorbitante, l'évêque de Chartres et maître Pierre de l'Esclat virent s'ouvrir pour eux les portes du Châtelet. Quant à

Montagu, il fut livré à une commission choisie parmi les membres du Parlement, et présidée par des Essarts. Les supplications de sa famille et de ses nombreux amis, l'intercession de ses protecteurs, les menaces du peuple, rien ne put l'arracher à ses impitoyables ennemis. L'instruction de son procès fut conduite avec une précipitation inouïe ; il fut accusé d'avoir participé aux enchantements employés par le duc d'Orléans contre le roi, et d'avoir ainsi causé sa démence ; d'avoir entretenu le schisme ; d'avoir semé la discorde entre les princes du sang ; d'avoir trahi la France dans les différentes négociations qui lui avaient été confiées ; enfin d'avoir détourné et dilapidé les finances. On appliqua cet infortuné à la torture, et ce ne fut qu'au milieu des plus affreux tourments qu'il avoua tous les crimes que voulurent lui imputer ses accusateurs. Condamné à mort par un tribunal où toutes les règles de la justice étaient scandaleusement violées, Montagu réclama le privilège de cléricature, comme étant tonsuré, celui du clergé et de l'Université ; enfin il en appela au Parlement pour être jugé par cette cour souveraine, en qualité de grand maître de la maison du roi. Rien ne lui servit. Le 17 octobre 1409, moins d'un mois après sa belle fête, Montagu fut conduit aux Halles pour y être décapité.

La nouvelle de son supplice, répandue dans Paris en peu d'instants, attira une foule immense ; le duc de Bourgogne, par précaution, avait envoyé des hommes d'armes aux Halles pour assurer l'exécution. Dans l'intention de couvrir de honte la famille et les alliés de Montagu, on joignit le ridicule à l'infamie. Au temps de sa prospérité, ses livrées étaient mêlées de blanc et de rouge ; on le revêtit d'une robe mi-partie de ces deux couleurs ; son chaperon était de même. On lui attacha aux talons deux éperons dorés, et deux hommes, sonnant de la trompe, marchaient devant la fatale charrette. Il y était assis sur un escabeau de bois très-élevé, les mains attachées, et tenant un crucifix qu'il baisait avec dévotion. Arrivé aux Halles, il descendit de la charrette, et monta sur l'échafaud, où le bourreau le dépouilla. Ce fut en ce triste état que parut aux yeux avides d'une multitude innombrable Jean de Montagu, vicomte de Laonnais, grand maître de l'hôtel du roi, ministre et intendant des finances, qui dix jours auparavant voyait toute la France plier devant lui, et dont la fortune égalait celle des princes les plus riches. Montagu prit en chrétien ce revers affreux. Sur l'échafaud, au moment où il allait paraître devant Dieu, il se confessa coupable de dissipation dans les finances ; mais il désavoua tout ce que la rigueur des tourments avait arraché à sa faiblesse. Il enleva ainsi au duc de Bourgogne les avantages que celui-ci croyait tirer de sa mort, et vengea le duc d'Orléans, son maître et son bienfaiteur, des crimes qui lui étaient imputés. A l'aspect du ministre humilié et repentant, montrant ses membres disloqués par la torture, le peuple fut touché d'une grande compassion, et des murmures éclatèrent de toutes parts ; mais les hommes d'armes du duc de Bourgogne surent contenir les mécontents. Ceux que les princes avaient envoyés pour être les témoins de son supplice, ne purent s'empêcher de verser des larmes. On ne daigna pas lire publiquement au vieillard, selon l'usage, les motifs de sa condamnation. Le bourreau lui trancha la tête du premier coup ; elle fut mise au bout d'une lance, et donnée en spectacle à tout le peuple. Son corps resta exposé pendant deux ans au gibet de Montfaucon, où il fut attaché avec une chaîne. La famille de Montagu fit auprès du duc de Bourgogne d'inutiles efforts pour obtenir la permission de l'enterrer ; ce prince fut inexorable. L'évêque de Paris, ne voulant pas rester dans une ville qui lui rappelait sans cesse le supplice déshonorant de son frère, s'enfuit, et alla

se cacher dans les Alpes. Menacé d'être arrêté, l'archevêque de Sens fut assez heureux pour se réfugier à Blois, auprès du duc d'Orléans<sup>1</sup>.

Tous les biens de Montagu furent confisqués. Des seigneurs du parti bourguignon profitèrent de ces riches dépouilles ; le dauphin en eut une bonne part ; et l'hôtel de Saint-Victor fut donné au comte de Hainaut. Jaligny, qui, depuis la bataille de Hasbain, était devenu un des favoris du duc Jean, hérita de l'office de grand maître. Le prévôt des Essarts devint intendant des finances, à la place de sa victime.

Immédiatement après la mort de Montagu, le conseil travailla à la réforme des finances. Une commission présidée par les comtes de Saint-Pol, delà Marche et de Vendôme, destitua une foule de trésoriers, qu'elle remplaça par des bourgeois de Paris, favorables au parti de Bourgogne, et exigea de nombreuses restitutions des personnes qui dans les derniers temps avaient reçu des pensions ou des dons aux dépens du trésor. Au demeurant, les sommes que produisit la réforme des finances passèrent toutes entre les mains des favoris du duc de Bourgogne. Ainsi les réformes si rigoureusement exécutées ne tendaient nullement au bien public ; et le duc avait si bien fait, qu'il allait rester seul maître du pouvoir. Sentant la nécessité de rattacher Isabeau à ses intérêts, dans les premiers jours de novembre il se rendit avec les autres princes à Melun, où elle était restée avec le duc de Guyenne. Ils en obtinrent l'approbation de toutes les réformes qu'ils avaient opérées. Le duc parvint alors à se concilier la reine par le mariage de Louis de Bavière, son frère, avec la troisième fille du roi de Navarre, et en faisant donner au futur la belle seigneurie de Marcoussis, confisquée sur Montagu. Isabeau, qui ne demandait qu'à satisfaire ses passions dominantes, l'oisiveté, la cupidité et le faste, osa même associer ses intérêts à ceux du duc par un traité d'alliance qui fut tenu secret (11 novembre 1409). Quelques jours après, elle revint à Paris avec le dauphin.

Au commencement de décembre, le roi recouvra assez de raison pour s'occuper un peu des affaires du gouvernement. On lui rendit compte de tout ce qui avait été fait pour la réforme du royaume. Il fut surpris et affligé de la mort de Montagu ; il le regardait comme le plus fidèle de ses ministres, et depuis longtemps il s'était attaché à lui. Le duc de Bourgogne et les princes s'efforcèrent de le consoler en exagérant ses concussions et ses perfidies, et finirent par lui persuader qu'il avait été justement condamné ; bientôt le roi l'oublia. Le duc Jean, voulant faire approuver solennellement tout ce qu'il avait fait pendant la maladie de Charles, l'engagea à convoquer une grande assemblée des princes, barons et prélats de France. Le roi y consentit, et la veille de Noël il tint un lit de justice dans la salle du Parlement, au milieu du plus brillant cortège ; la reine, le dauphin et les princes y assistèrent, à l'exception des enfants d'Orléans, du duc de Bretagne, du connétable d'Albret, des comtes de Foix et d'Armagnac, et de quelques autres seigneurs<sup>2</sup>.

Le comte de Tancarville, homme éloquent et habile, prit la parole comme doyen du conseil, et exposa les volontés et les intentions du roi. Il dit qu'il fallait pourvoir à la défense de l'Etat, menacé d'une invasion par les Anglais, qui, cette année, n'avaient point envoyé d'ambassadeurs pour renouveler la trêve. Il ajouta que le roi approuvait ce qui avait été fait, pendant sa maladie, pour la réforme des finances. On prit ensuite de nouvelles mesures pour le gouvernement : il fut

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis. — Juvénal des Ursins. — Monstrelet.

<sup>2</sup> Monstrelet.

décidé que la reine, et à son défaut le dauphin, exercerait l'autorité pendant la maladie du roi. Comme le jeune prince était entré dans sa quatorzième année et qu'il était majeur, la reine le remit à la disposition de son époux. Il parut nécessaire de placer auprès de lui un prince du sang pour guider son extrême jeunesse et suppléer à son inexpérience. Sur le refus du duc de Berri, qui ne tarda pas à s'en repentir, le roi confia au duc de Bourgogne la garde, le conseil et le gouvernement du dauphin. Trois jours auparavant, le duc de Berri avait reçu la lieutenance et les revenus d'une partie de la Guyenne.

Le duc de Bourgogne, investi de toute l'autorité sous le nom du dauphin, l'entoura de ses propres serviteurs ; il lui importait de confier à des officiers dévoués à ses propres intérêts la tâche d'éloigner le jeune prince des affaires et de lui offrir sans cesse des occasions d'amusement et de dissipation. Jouissant lui-même de la plus grande faveur auprès de son gendre, il présidait souvent le conseil en son nom, sans s'astreindre à y appeler les ducs de Berri et de Bourbon. Ces deux princes étaient mécontents du peu d'égards qu'on leur témoignait, et le duc Jean se faisait en même temps d'autres ennemis par la confiance qu'il accordait au prévôt de Paris. Cet homme emporté, passionné et brouillon, qui ne trouvait rien d'injuste, rien de difficile, lui convenait parfaitement. Il marchait à grands pas sur les traces de Montagu, dont la terrible catastrophe ne lui servait pas de leçon ; comme lui, il se hâtait de s'enrichir, d'élever ses parents et ses amis, et profitait de toutes les occasions de grossir le trésor du duc, auquel il devait son élévation (1410).

Jean Sans-Peur, placé au-dessus de tous ses ennemis, maître de la cour, des ministres, en un mot de tout le royaume, résolut de donner quelque éclat à son administration. Dans ce but, il entreprit de nouveau d'assiéger Calais, et fit de grands préparatifs. Puis, comme il avait besoin d'argent, il convoqua à Paris les députés des bonnes villes pour leur demander un subside extraordinaire. Mais ces députés et la ville de Paris elle-même refusèrent de l'accorder. Cet échec fut suivi d'un autre. Il faisait construire à grands frais à Saint-Omer une espèce de ville de bois, régulièrement fortifiée, pour loger une partie de l'armée du siège, dont son fils, le comte de Charolais, devait conduire les opérations. Un bourgeois de cette ville, gagné par les Anglais dont il était prisonnier, pour la somme de dix mille nobles à la rose couronnée, incendia furtivement cette machine immense avec le feu grégeois. En peu d'instants, le fruit de tant de dépenses et de travaux fut perdu, et les troupes rentrèrent à Paris après avoir exercé d'odieus ravages. Au déplaisir que le duc en éprouva vint bientôt s'en joindre un autre. Comme il cessait de se contraindre dans l'exercice de son autorité, et qu'il réduisait les ducs de Berri et de Bourbon à un état de nullité complète, ces deux princes s'en plaignirent amèrement. Le premier, malgré l'insouciance de son caractère, ne pouvait pardonner au Bourguignon de lui avoir enlevé la garde du dauphin, et voulait encore jouer un rôle sur le théâtre de la politique. Il résolut alors avec le duc de Bourbon de s'opposer à cet excès de puissance sous lequel son neveu de Bourgogne faisait plier la France, et tous les deux abandonnèrent Paris sans prendre congé du roi.

## CHAPITRE VIII

# LES ARMAGNACS ET LES BOURGUIGNONS

### 1410-1413

Charles, duc d'Orléans, épouse Bonne d'Armagnac. — Conférences de Gien. — Préparatifs des deux partis. — Mort du vieux duc de Bourbon.— Manifeste des princes confédérés. — Leur marche sur Paris. — Ils sont obligés de traiter. — Paix de Bicêtre. — Le duc d'Orléans fait arrêter le sire de Croy. — Nouveaux préparatifs de guerre des Armagnacs et des Bourguignons. — Conférences de Melun. — Hostilités des Armagnacs. — Désolation de la Picardie et des environs de la capitale. — Le comte de Saint-Pol capitaine de Paris. — Milice des bouchers. — Les trois frères Legoix ; Saint-Yon ; Thibert. — Simon Caboche. — Jean de Troyes. — Excès des bouchers. — Les princes d'Orléans et leurs alliés déclarés criminels de lèse-majesté. — Jean Sans-Peur marche contre eux. — Désastre de Ham. — Les Flamands retournent dans leur pays. — Paris investi par les Armagnacs. — Jean Sans-Peur entre dans Paris avec des troupes anglaises. — Retraite des Armagnacs. — Cruelles vengeances des Bourguignons. — Les Armagnacs appellent les Anglais à leur secours. — Jean Sans-Peur obligé de traiter. — Paix de Bourges. — Assemblée d'Auxerre.

Nous voici arrivés à l'époque funeste où va s'ouvrir, dans notre malheureuse patrie, une longue série de scènes sanglantes, où les factions vont se précipiter avec une sorte de frénésie dans la guerre civile. Pendant cette guerre impie, chaque parti appellera tour à tour l'étranger, et s'abandonnera sans scrupule et sans remords à tous les excès du pillage et à toutes les horreurs du massacre. Le pauvre roi, au nom duquel les deux factions prendront les armes, ne pourra que, dans quelques intervalles passagers de raison, légitimer les actes de l'une ou de l'autre. A la guerre civile ne tardera pas à se joindre la guerre étrangère, et la France, affaiblie par les discordes de ses enfants, recevra sur le champ de bataille d'Azincourt une blessure aussi profonde que les blessures de Crécy et de Poitiers.

Lorsque les ducs de Berri et de Bourbon quittèrent Paris, un grand orage se formait hors de cette ville. Le duc Charles d'Orléans atteignait sa dix-neuvième année, et autour de lui se rassemblaient tous ceux qui haïssaient le duc de Bourgogne. Le sang de son père, traîtreusement versé par Jean Sans-Peur, fumait encore à ses yeux. Dévoré d'un désir ardent de le venger, le jeune prince croyait sa religion et son honneur engagés à punir le plus abominable des

forfaits. Il ne voulait pas quitter ses vêtements de deuil pour se souvenir toujours de ce funeste événement, pour le rappeler à ses frères et à ses nombreux amis. Ce prince était affable, juste, spirituel, et d'une rare bonté. Sa conversation enjouée, son caractère bienveillant, le rendaient cher à tous ceux qui l'entouraient. Son ambition, déjà développée, était un aiguillon qui rendait encore sa haine plus vive. Neveu du roi et premier prince du sang, il croyait devoir être préféré au duc de Bourgogne, et tenir le rang le plus élevé dans le gouvernement. Charles d'Orléans, qui l'année précédente avait perdu sa femme, madame Isabelle de France, de laquelle il n'avait eu qu'une fille, venait d'épouser Bonne d'Armagnac, fille du comte Bernard d'Armagnac et petite-fille du duc de Berri. Pendant les fêtes de ce mariage, qui fut célébré à Mehun-sur-Yèvre, les princes d'Orléans, les comtes d'Alençon et de Clermont, le connétable d'Albret et le comte d'Armagnac eurent quelques conférences pour aviser aux moyens de se venger du duc de Bourgogne. Ils se séparèrent sans avoir rien résolu ; mais ils se donnèrent un prochain rendez-vous dans la ville de Gien.

Au commencement du printemps de 1410, les princes d'Orléans et les mêmes seigneurs s'y réunirent. Les ducs de Berri et de Bourbon, ainsi que le duc de Bretagne mandé par eux, s'empressèrent de les rejoindre. Après de fréquentes délibérations, ils tombèrent d'accord sur la nécessité de prendre les armes pour arracher le pouvoir des mains du dictateur de France, et le 15 avril ils signèrent un pacte d'alliance envers et contre tous, le roi excepté. Chacun d'eux s'engagea aussi à fournir un contingent de troupes. Dès ce moment, l'âme et le véritable chef du parti Orléanais fut le beau-père du duc Charles, Bernard VII, comte d'Armagnac, de Fezensac et de Rhodéz, qui remontait par ses aïeux au berceau de la monarchie. Ce seigneur jouissait d'une grande influence dans le midi ; c'était un des plus habiles capitaines de son époque. Par son expérience et sa fermeté, il avait su rétablir la discipline parmi ses troupes, dont il entretenait toujours un corps considérable. Actif, intrépide, doué d'un génie hardi et élevé, mais ambitieux, sans foi et sans pitié, il devenait un rival redoutable pour Jean Sans-Peur, qu'il haïssait pour avoir dès longtemps été forcé de lui céder le Charolais.

Le duc de Bourgogne, instruit des projets qui se formaient contre lui, vit bien qu'il fallait renoncer à ses projets de guerre contre les Anglais. Dans ces circonstances difficiles, il se trouva trop heureux de renouveler pour dix-huit mois la trêve avec Henri de Lancastre. Il n'était pas encore en mesure de faire face à l'orage ; mais il rappela tout son courage afin de renverser les projets de ses nombreux ennemis. Maître de Paris, du reste du royaume et de la personne du roi, il se lia plus étroitement avec le roi de Navarre, l'infant son frère, comte de Mortain, les comtes de la Marche et de Vendôme, tous princes du sang. Il donna au roi de Sicile la main de sa fille Catherine, quoique par le traité de Chartres elle eût été promise au frère du duc d'Orléans, le comte de Vertus. Il appela auprès de lui le comte de Penthievre, son gendre, le comte de Saint-Pol, le prince d'Orange, les sires de Croy et de Saint-Georges, Jean de Vergy, maréchal de Bourgogne, et une foule d'autres seigneurs dont il avait tant de fois éprouvé la prudence et la valeur. En même temps il pressait les levées en Flandre et en Bourgogne. Par une sage et judicieuse précaution, il redoublait ses attentions pour la reine, qui dissimulait sa haine pour lui, afin de conserver un reste d'autorité toujours chère aux ambitieux. Il terminait aussi les dissensions du duc de Bretagne avec la maison de Penthievre, pour détacher le duc de la confédération de Gien. Afin de se procurer de l'argent, il faisait lever quelques subsides dans le duché et la comté de Bourgogne, et comme ils étaient loin de lui

suffire, il taxait arbitrairement beaucoup de bourgeois de Paris qu'il soupçonnait d'être attachés au parti d'Orléans.

Les princes confédérés s'étaient retirés dans leurs domaines, et appelaient aux armes leurs vassaux et leurs amis. Au milieu de tous ces préparatifs de guerre, le roi recouvra un instant de santé, et le duc de Bourgogne en profita pour lui faire écrire au duc de Berri une lettre dans laquelle il l'engageait à venir le trouver et à congédier ses chevaliers. Le prince lui répondit que ses alliés et lui ne déposeraient point les armes tant que le duc de Bourgogne ne renverrait pas ses troupes. L'ordre fut ensuite donné à tous chevaliers et écuyers de mettre bas les armes sous peine de forfaiture<sup>1</sup> ; mais ces menaces furent aussi inutiles que les invitations. Les princes continuaient toujours à réunir leurs forces. Ils se tinrent d'abord à Angers, où ils s'étaient donné rendez-vous, puis à Poitiers. Le comte d'Armagnac, aidé par le connétable d'Albret et par le comte de Foix, entraîna sous ses bannières la noblesse pauvre et belliqueuse du midi et de nombreuses bandes d'aventuriers gascons. Avec les ducs d'Orléans et de Berri marchèrent les chevaliers du Poitou, de l'Auvergne et des provinces de la Loire. Le duc de Bretagne, retenu par l'obligation récente qu'il avait au duc de Bourgogne, ne servit pas la ligue en personne ; mais il envoya aux coalisés le comte de Richemont, son frère, avec des auxiliaires anglais et des troupes levées dans ses États. Le duc d'Orléans vit arriver aussi à son secours des cavaliers lombards dont on vantait l'habileté dans l'art de manier un cheval. Pendant que les princes ligués s'apprêtaient à diriger leurs forces contre Jean Sans-Peur, le duc de Bourbon, qui s'était mis en marche avec ses troupes pour se rendre à Poitiers, tomba malade à sa sortie de Moulins, et fut obligé de s'arrêter à Montluçon, où il mourut à l'âge de soixante-treize ans (13 août 1410). Ce fut une grande perte pour le parti qu'il s'était décidé à suivre ; car il aurait peut-être réussi à lui communiquer la modération, la justice, la prudence et l'habileté qui le distinguaient. Jean Ier, comte de Clermont, son unique fils légitime, resta fidèle à la cause qu'avait embrassée son père, et conduisit les troupes du Bourbonnais et du Beaujolais.

De leur côté, le duc de Bourgogne et ses alliés armaient les hommes du nord et de l'est pour les opposer à ceux de l'ouest et du midi. Des troupes de Flamands, de Brabançons, de Bas-Allemands, de Lorrains, de Picards, de Bourguignons et de Savoyards, se rendirent à son appel. Elles étaient commandées par les comtes de Saint-Pol, de Hainaut, de Savoie, le duc de Brabant, le maréchal de Bourgogne et le sire de Saint-Georges. Le comte de Penthièvre avait amené un grand nombre de Bretons. Malgré ces forces imposantes, le duc de Bourgogne ne négligea point les ressources de la politique, et entama encore des négociations qui furent aussi infructueuses que les premières. Les confédérés se rendirent à Chartres, après avoir traversé lentement le Poitou, la Touraine et la Beauce. De là ils adressèrent au roi, le 2 septembre, une sorte de manifeste respectueux, dont ils envoyèrent copie à l'Université de Paris et aux bonnes villes du royaume. Sans parler du meurtre du duc Louis d'Orléans, afin qu'on ne pût leur reprocher d'avoir violé la paix de Chartres, ils protestaient de la légitimité de leur entreprise, et déclaraient s'être assemblés pour la défense du roi et du dauphin et pour le rétablissement de l'autorité royale.

Après trois jours de séjour à Chartres, l'armée des princes continua sa route et entra dans Étampes ; elle comptait plus de 100.000 hommes. Les forces du duc

---

<sup>1</sup> Monstrelet. — Religieux de Saint-Denis.

de Bourgogne étaient encore plus nombreuses, mais moins redoutables que les Gascons pauvres et mal vêtus du comte d'Armagnac. Ceux-ci se faisaient remarquer par leur férocité et leur ardeur à piller les campagnes ; partout ils promenaient la désolation, l'incendie et le meurtre : c'était une véritable réaction du midi contre le nord. Ces terribles Armagnacs étaient distingués par une bande de toile blanche passée sur l'épaule droite, tandis que le chaperon bleu, avec la croix blanche de Saint-André en sautoir et la fleur de lis au milieu, était la marque du parti des Bourguignons. Malgré l'avantage du nombre, Jean Sans-Peur voulait encore éviter la guerre, et négociait toujours avec d'autant plus d'instance que les peuples paraissaient peu disposés à le seconder dans ses entreprises. Paris et les autres bonnes villes du nord avaient été obligées de subir les tailles et les emprunts forcés qu'elles avaient repoussés d'abord : de là le peu de zèle que montrait la bourgeoisie pour la faction de Bourgogne. Aussi, lorsque le duc rassembla les capitaines des quartiers de Paris et leur proposa d'élire le comte de Saint-Pol capitaine de la milice de cette ville, ils refusèrent d'une voix unanime, et lui dirent qu'ils ne pouvaient en accepter un de moindre rang que le duc de Berri, auquel cette charge avait été attribuée depuis plusieurs années. Les possesseurs de fiefs, qui avaient répondu en petit nombre à la convocation du ban et de l'arrière-ban, auxquels le duc avait donné des Essarts pour commandant, ne voulurent pas non plus lui obéir, prétendant que cet homme de naissance obscure ne pouvait occuper une place si honorable.

Malgré ses démonstrations pacifiques, Jean Sans-Peur s'était emparé de Creil-sur-Oise ; ses Brabançons exerçaient partout des ravages ; toute la campagne, jusqu'à vingt lieues autour de cette ville, était dévastée. On craignait encore de plus grands maux ; tout le monde frémissait du destin de la France, prête à recevoir le coup mortel de la main de ses enfants. Dans toutes les églises le clergé implorait le Ciel pour la fin des déplorables discordes des princes, et chantait cette triste et touchante prière : « Seigneur Jésus-Christ, épargnez votre peuple, et ne livrez pas le royaume de France à la perdition ; mais conduisez les princes dans le chemin de la paix<sup>1</sup>. »

La cour, vivement alarmée de l'approche des confédérés, envoya au duc de Berri, à Étampes, l'archevêque de Reims, les comtes de Mortagne et de Saint-Pol, pour lui ordonner de mettre bas les armes. Cette ambassade fut aussi inutile que les précédentes. Alors le duc de Bourgogne rapprocha ses troupes de la capitale ; il y fit entrer 8.000 vieux soldats, qu'il laissa vivre à discrétion chez les bourgeois, et augmenta les milices de la ville. Pour entretenir ces nombreux gens d'armes, comme aussi pour augmenter sa fortune, le prévôt des Essarts fit lever sur les familles, par exécution militaire, une taxe dont la moins élevée était de six écus d'or. Les bourgeois murmurèrent hautement, et ne virent plus dans le duc Jean ce prince chéri qui ne rêvait que le bonheur du peuple. Le Bourguignon envoya ensuite un renfort de 2.000 hommes au détachement qui était posté à Charenton ; et le duc de Brabant, son frère, occupa Saint-Denis avec 6.000 hommes de ses troupes. Ces Brabançons indisciplinés livrèrent la ville au pillage, et menacèrent l'abbaye, où les habitants avaient cherché un refuge. Leurs chefs, poussés par leur insatiable avidité, ne voulaient pas même épargner les tombeaux des rois, qui semblaient rendre cet asile inviolable. Les religieux s'adressèrent alors au roi, qui fit changer cette insolente garnison, et qui promit d'indemniser les habitants.

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis.

Cependant l'armée des princes, n'ayant trouvé aucun obstacle dans sa marche, était entrée à Montlhéry, à sept lieues de Paris, et tout le pays au midi de la Seine était livré à d'épouvantables ravages. Au milieu de la consternation générale, l'Université, qui s'occupait seule de l'intérêt du royaume et du sort du peuple, envoya une députation solennelle au duc de Berri. Accueillie gracieusement par le prince, elle n'eut toutefois aucun succès. La reine et plusieurs prélats allèrent aussi le trouver, et eurent avec lui de nombreuses conférences, sans rien obtenir. Les princes voyaient en effet que leurs adversaires ne cherchaient qu'à gagner du temps, et à les amuser jusqu'à la mauvaise saison. Ils continuèrent donc leur marche, et arrivèrent devant Paris le 5 octobre. Le duc de Berri s'établit dans son beau château de Bicêtre, autour duquel il posta tous les généraux avec leurs troupes, à peu de distance les uns des autres, afin qu'ils fussent à portée de se joindre et de se secourir réciproquement. Le duc d'Orléans occupa Gentilly, et le comte d'Armagnac alla camper à Vitry.

On vit alors en France un spectacle nouveau, 200.000 hommes de la nation la plus vive et la plus brave de l'Europe, animés presque des mêmes passions que leurs chefs, et ces chefs eux-mêmes dévorés par la jalousie, la haine, l'ambition et la vengeance, rester cinq semaines en présence, sans en venir aux mains. Malgré la supériorité numérique de ses forces, le duc de Bourgogne semblait craindre de combattre ; il était sans doute troublé par les cris de sa conscience. Il y eut cependant quelques légères escarmouches ; de part et d'autre on ravageait les campagnes, on pillait, on incendiait des villages. Les troupes de quelques-uns des princes s'emparèrent du bourg Saint-Marcel ; les Gascons du comte d'Armagnac occupèrent Saint-Cloud et les villages circonvoisins. Les campagnes, dévastées par la soldatesque effrénée, n'offraient plus de ressources ; les villes étaient presque épuisées, l'hiver approchait, et la disette avec lui. Le peuple de Paris demandait la paix à grands cris. L'Université proposa alors au roi d'exclure du gouvernement les chefs des deux factions, les ducs de Berri et de Bourgogne, de les renvoyer dans leurs terres, et de choisir dans les trois Etats du royaume un certain nombre de gens de bien et d'expérience qui administreraient les affaires publiques. Le duc de Bourgogne et le roi de Navarre firent parade d'un grand désintéressement, et accueillirent cette proposition ; le duc de Berri et les Armagnacs ne montrèrent pas autant de bonne volonté. Alors le roi se résolut à prononcer la confiscation des biens des princes et de leurs adhérents. Cet acte de vigueur, la saison contraire et le manque de vivres les forcèrent à accepter le singulier expédient qu'avait proposé l'Université, et le 2 novembre un traité fut signé à Bicêtre.

Ce traité portait que tous les princes des deux partis se retireraient chacun chez eux avec leurs troupes, excepté Pierre de Navarre, comte de Mortain ; que les ducs de Berri et de Bourgogne ne pourraient paraître à la cour que mandés par lettres patentes et scellées du grand sceau, et tous les deux en même temps ; que le roi élirait pour siéger en son conseil des prud'hommes notables et non suspects, qui ne seraient attachés ni par passion, ni par serment à aucun des deux partis ; que les ducs de Berri et de Bourgogne partageraient la surintendance de l'éducation du dauphin, mais en la faisant exercer pendant leur absence par un seigneur de leur choix ; que le prévôt de Paris, des Essarts, serait déposé et exclu de toute administration ; que les seigneurs s'engageraient à ne procéder les uns contre les autres ni par voies de fait ni par paroles. Le grand conseil d'Etat, dont les princes étaient exclus, devait être composé de quatre prélats, de douze chevaliers, et de quatre membres du Parlement,

étrangers à l'un et à l'autre des partis. Le roi ratifia la paix de Bicêtre, et cinq jours après une réconciliation solennelle eut lieu entre les ducs de Berri et de Bourgogne.

Ainsi se termina cette première guerre civile, qui causa la ruine d'un grand nombre de familles et coûta des sommes énormes à la France. Tous les gens de guerre du duc de Bourgogne, en retournant dans leurs foyers, ne parlaient qu'avec étonnement de leur chef, qui, avec des forces supérieures, n'avait fait aucun exploit digne de son courage et de sa naissance, mais qui s'était livré honteusement à la peur et à l'irrésolution, et avait cédé sans combat. Les hommes sages et pieux voyaient en cela un trait admirable de la Providence, qui avait puni Jean Sans-Peur du meurtre commis par son ordre, et qui avait ainsi empêché les Français d'inonder de leur propre sang le sol de leur patrie. Six jours après le traité de Bicêtre, les ducs de Berri et de Bourgogne se retirèrent chargés de la malédiction du peuple, le premier à Dourdan, l'autre dans son comté de Flandre. Tous les autres princes les imitèrent avec autant de regret que de honte. De tous les princes du sang, il ne resta auprès du roi que l'infant de Navarre, que sa douceur et sa probité faisaient aimer également des deux partis. Le roi de Navarre se rendit dans son duché de Nemours.

Quoique retiré dans ses États, et diminué de renommée pour avoir si facilement perdu le pouvoir, le duc de Bourgogne conservait cependant la prépondérance dans le gouvernement, grâce aux hommes dévoués à ses intérêts, qui composaient le nouveau conseil. Ainsi on y comptait les seigneurs de Croy, de Helly, Antoine des Essarts, qu'on soupçonnait même d'avoir participé au meurtre du duc d'Orléans. Tous les ministres qui entouraient le dauphin n'étaient guère que de zélés bourguignons. Comme les ressentiments de parti existaient dans toute leur force, et que rien ne pouvait mettre d'accord deux familles séparées par l'ambition, par la vengeance et par le meurtre, la paix ne pouvait longtemps durer.

Deux mois s'étaient à peine écoulés dans un calme apparent, lorsque les princes d'Orléans recommencèrent secrètement leurs préparatifs. Ils voulaient revenir armés à la cour, et détruire la puissance du Bourguignon, qui y dominait par ses créatures. Ils avaient pris toutes les mesures nécessaires pour rassembler leurs troupes, et ils espéraient prévenir Jean Sans-Peur, et arriver sous les murs de Paris avant qu'il eût pu réunir ses forces et se rendre auprès du roi. Le 28 janvier 1411, Charles VI était retombé dans son mal ; son état le rendait presque incapable d'agir, même dans ses meilleurs intervalles, et il ne devait plus avoir d'autre volonté que celle du parti dominant. Malgré le secret que les princes apportaient à leurs préparatifs, le duc de Bourgogne ne tarda pas à les pénétrer. Il écrivit aussitôt à la cour que le comte d'Alençon, le duc de Bourbon et le connétable rassemblaient des hommes d'armes, et que le duc d'Orléans et le comte d'Armagnac avaient formé le projet de s'emparer de Paris, défaire périr tous les bourgeois de cette ville qui leur étaient suspects, et d'enlever le roi, la reine et le dauphin. Les princes, indignés, donnèrent un démenti formel aux assertions du duc de Bourgogne, et crièrent au mensonge et à la calomnie ; ce qui n'empêcha pas le conseil de donner à tous les magistrats du royaume ordre de réprimer et de punir tous les rassemblements d'hommes armés.

Le duc d'Orléans se plaignait de son côté de ce que le conseil était composé d'hommes qui avaient participé au meurtre de son père, et il demandait instamment qu'ils fussent renvoyés. Voyant ses réclamations dédaignées, il résolut de se faire lui-même la justice qu'on lui refusait. Il sut que le sire de

Croy, gouverneur de l'Artois, chargé d'une mission secrète auprès du duc de Berri par Jean Sans-Peur, devait passer sur ses terres. Comme ce seigneur était soupçonné d'avoir pris part au meurtre de son père, il le fit arrêter par une troupe de gens de guerre entre Orléans et Bourges. Conduit au château de Blois, où était alors le duc d'Orléans, le sire de Croy fut d'abord jeté dans une obscure prison. Le lendemain, il fut interrogé sur la part qu'il avait prise à la mort du feu duc Louis. Il nia d'y avoir participé ; mais pour lui arracher l'aveu de son crime, on lui lit subir la question avec tant de violence, que les ongles des pieds et des mains lui en tombèrent. Au milieu des tourments, le patient conserva toute sa fermeté, répondit à tous les interrogatoires avec un imperturbable sang-froid, et n'avoua rien. Le duc ordonna cependant qu'on le remît en prison, dans l'espérance de trouver des preuves contre lui<sup>1</sup>.

Cette violence exercée envers un homme de qualité, ambassadeur du duc de Bourgogne, jeta dans l'étonnement la cour et le royaume. En vain le dauphin envoya aussitôt au duc d'Orléans l'ordre de mettre en liberté le sire de Croy ; en vain le vieux duc de Berri lui adressa de vifs reproches et l'invita également à relâcher son prisonnier ; ils ne purent rien obtenir du jeune prince. Dès lors, le duc de Berri, indigné, se détacha ouvertement du parti d'Orléans. Quant à Jean Sans-Peur, il fut profondément affligé et irrité du malheur de son ministre. Cette violence lui rappelait ce funeste assassinat qu'il eût voulu ensevelir dans un éternel silence. Il oubliait que les grands crimes, les crimes publics commis par les princes, ont des semences fécondes qui les perpétuent dans la postérité, et qu'ils deviennent, pour ainsi dire, imprescriptibles. Cette arrestation du sire de Croy redoubla la haine et le ressentiment entre les deux maisons d'Orléans et de Bourgogne.

Jean Sans-Peur, voyant que les princes se disposaient à la guerre, ne négligea rien pour la soutenir. Il assembla à Tournai les princes de sa famille et de son alliance, pour leur demander leurs services ; afin d'obtenir l'argent dont il avait besoin, il vendit aux Gantois le droit d'acquérir et de posséder des fiefs, et se fit payer pour restituer aux villes de Flandre les privilèges qu'elles avaient perdus à l'époque de leur révolte. En même temps il levait des troupes. Mais le conseil du roi ordonna aux deux partis de désarmer, et de soumettre leurs différends à la reine et au duc de Berri. Le duc de Bourgogne fit une réponse respectueuse et soumise, et mit les apparences de son côté en affectant une attitude purement défensive. Quant au duc d'Orléans, il adressa au roi une lettre dans laquelle il réclamait encore impérieusement le renvoi et le jugement d'une partie de ses conseillers, pensionnaires et créatures de Jean Sans-Peur, prétendant que c'étaient eux qui l'empêchaient de faire justice de la mort de son père. Loin de désarmer, ce prince continua de rassembler des aventuriers de toute nation.

Sur sa réponse altière, on pouvait croire que la guerre civile ne tarderait pas à éclater. Le dauphin convoqua deux assemblées de barons, de prélats, de docteurs de l'Université, de quelques membres du Parlement et de plusieurs notables bourgeois, pour aviser aux moyens de faire déposer les armes au parti d'Orléans. Des forces supérieures à celles des factieux étaient nécessaires pour les contraindre à l'obéissance. Mais pour cela il fallait de l'argent, et le trésor était presque épuisé. On proposa donc une taxe générale dont personne ne serait exempt, ni l'Église, ni l'Université. L'archevêque de Reims, prélat tout dévoué à la cour, y consentit au nom du clergé. L'Université en délibéra ; et six jours

---

<sup>1</sup> Monstrelet.

après, le chancelier de Notre-Dame, député par les deux corps, appuya sur la misère et les immunités du clergé, récrimina contre la mauvaise administration des finances, refusa le subside, et montra une hardiesse extraordinaire de langage, qui fut réprimandée par le chancelier de France<sup>1</sup>. Cependant le discours de l'orateur de l'Université fut si vivement applaudi du peuple, qu'on n'osa lever le subside proposé.

Peu de jours après, les trois princes d'Orléans publièrent, en forme de manifeste, une longue lettre au roi, datée de Jargeau le 14 juillet. Ils en adressèrent des copies au dauphin, à l'Université, à la ville de Paris et à toutes les bonnes villes du royaume. Ils y exposaient en termes énergiques et touchants leurs nombreux griefs, et demandaient vengeance de la mort d'un père tué en si noire trahison. La cour ne répondit rien à ce manifeste, et se contenta d'en envoyer une copie au duc de Bourgogne ; démarche impolitique, parce qu'elle semblait marquer une prédilection en sa faveur. Ce prince, affligé, confondu de voir revivre son crime après tous les efforts qu'il avait faits pour en effacer le souvenir, imita la cour et garda le silence. Le 18 juillet, les trois frères envoyèrent à Jean Sans-Peur un cartel, dans lequel ils ne le traitaient que de soi-disant duc de Bourgogne, et le défiaient comme traître et homicide. Jean leur répondit sur un ton aussi violent, en se glorifiant d'avoir puni leur père de ses attentats contre le roi et le royaume, et de ceux qu'il se préparait alors à commettre. C'est ainsi que les deux partis préludaient à l'effusion du sang par d'injurieux et de sanglants défis<sup>2</sup>.

Pendant ce temps-là, de tous les points du royaume et de l'Allemagne, des princes, des seigneurs, des chevaliers, de nombreuses troupes d'aventuriers et de brigands accouraient avec joie sous les bannières d'Orléans ou de Bourgogne. Tout annonçait une terrible explosion, et cependant la reine et le duc de Berri avaient ouvert à Melun des conférences pour traiter de la paix. Sur leur demande, le roi y avait envoyé les principaux seigneurs de la cour, les présidents du Parlement et delà chambre des comptes, des députés de l'Université et quelques-uns des bourgeois les plus considérables. Après de nombreuses discussions et de vaines subtilités employées de part et d'autre, les conférences furent rompues au bout d'un mois, le duc de Berri ayant déclaré, dans un conseil de notables, qu'il était juste d'accueillir les demandes des princes d'Orléans.

A ce dernier signal de la guerre civile, les Parisiens s'émurent et crièrent à la trahison. Ils traitèrent de lâches et de perfides les arbitres subalternes qui auraient dû s'opposer à cette funeste décision. Ils s'emportèrent contre le duc de Berri, et dirent qu'il avait voulu introduire les Armagnacs dans la ville et leur en abandonner le pillage. Tous ceux qui avaient assisté aux conférences de Melun, instruits des dispositions du peuple, craignirent de rentrer à Paris et se cachèrent. Le duc de Berri retourna à Bourges, et la reine resta à Melun avec quelques troupes qu'elle avait prises à sa solde pour sa propre sûreté. Le connétable et Hangest, maître des arbalétriers, se déclarèrent ouvertement pour le duc d'Orléans, sous les bannières duquel venait de se rendre le prince de Bar.

Les princes ligués avaient résolu de ne plus attaquer avec des masses, et déjà les Armagnacs avaient recommencé les hostilités. Les ducs d'Orléans et de Bourgogne se portèrent rapidement au nord de la Seine, jetèrent de fortes garnisons dans les places de leurs domaines, s'emparèrent des petites villes de

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis. — Monstrelet.

<sup>2</sup> Religieux de Saint-Denis. — Juvénal des Ursins.

Nesle, de Chauny et d'Athies, et transportèrent le théâtre de la guerre sur les frontières de la Picardie. Cette guerre, répandue en tant de lieux, était la plus exécrable qu'on eût jamais vue. Les Armagnacs tiraient de fortes rançons des riches, sous prétexte qu'ils étaient Bourguignons ; ils faisaient subir toutes sortes d'outrages aux femmes, et massacraient impitoyablement les hommes. Malheur aux paysans que ces féroces soldats découvraient dans les souterrains qui leur servaient de retraite ; ils étaient traqués et enfumés comme des bêtes sauvages. Les bourgeois et les marchands de Paris et des autres villes qu'ils rencontraient sur les chemins, ils les dépouillaient avec d'horribles blasphèmes, et les renvoyaient chez eux en leur disant : « Allez-vous montrer à votre fou de roi ; allez demander vengeance à ce pauvre idiot, à ce misérable captif. » Souvent ils leur arrachaient les yeux, leur coupaient le nez ou les oreilles, et leur disaient : « Allez maintenant montrer votre bonne mine aux traîtres du conseil<sup>1</sup>. »

Les cris de détresse des peuples de la Picardie opprimés par les farouches Armagnacs arrivèrent jusqu'à Paris. Alors le trouble se mit dans le conseil ; il envoya quelques secours à cette province. Les paysans en deçà de l'Oise reçurent la permission de se lever en armes et de faire main basse sur les Armagnacs. Ils s'armèrent d'abord d'arcs en bois, d'épées rouillées et de piques qu'ils fabriquèrent eux-mêmes ; de là leur surnom de piquiers. En cet état, ils marchaient par bandes, se répandaient dans les bois, tombaient à l'improviste sur les traîneurs et les maraudeurs, et les massacraient tous sans pitié. Les Orléanais n'eurent d'abord que du mépris pour eux ; mais les piquiers, devenus des soldats en peu de temps, contractèrent tous les vices de ce métier, et se rendirent également redoutables aux voyageurs paisibles et aux factieux.

Les environs de Paris furent bientôt exposés à la même désolation que la Picardie ; la réponse de cette ville au défi des Armagnacs fut terrible. Soumis à toutes les impressions que lui communiquaient les agents du duc de Bourgogne, le peuple se prononça avec ardeur pour la cause de ce prince, et força ou parut forcer le conseil à investir du titre de capitaine de Paris Valeran de Luxembourg, comte de Saint-Pol, qu'il refusait pour chef depuis un an. Les chaînes furent tendues dans la ville, et des gardes placés aux portes, avec ordre de fouiller tous ceux qui en sortiraient.

Le duc de Bourgogne, qui se tenait toujours sur la défensive, mettait la justice de son côté, et obtenait l'approbation des gens sages, qui le voyaient avec plaisir rester, comme un sujet fidèle, dans la soumission et dans l'obéissance. S'il eût voulu modérer son emportement, il aurait eu toute la force de la France et aurait mérité l'affection du peuple ; mais il se fatigua bientôt de son rôle inactif, et renvoya dans la capitale le violent et factieux des Essarts, qu'il avait emmené en Flandre. Par ses conseils et ses intrigues, cet homme exerça la plus grande influence sur le nouveau gouverneur de la capitale. Il lui montra dans quelle classe de la population était la force dont il avait besoin pour soutenir son parti. Le comte de Saint-Pol se fit alors expédier des lettres du roi qui lui ordonnaient de lever, pour la défense de Paris, une troupe de cinq cents hommes sous le nom de milice royale. A la grande surprise des gens sensés, il choisit sans scrupule cette milice dans la classe du peuple vouée aux travaux qui font naître et entretiennent des habitudes de cruauté, parmi les bouchers, les écorcheurs et les assommeurs, et en confia le commandement aux principaux bouchers de Paris, les Legoix, les Saint-Yon et les Thibert. Le comte de Saint-Pol, membre de la

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis.

maison impériale et royale de Luxembourg, ne rougit point de prendre de tels hommes pour ses lieutenants, ses amis et ses compagnons. Dans les séditions ils s'étaient toujours montrés pleins de zèle pour le duc de Bourgogne, et dans la dernière guerre ils s'étaient signalés plus d'une fois par leurs instincts sanguinaires.

Les Legoix, les Saint-Yon et les Thibert étaient les chefs de la boucherie de Paris. Dans l'origine cette profession était la propriété exclusive de vingt familles privilégiées, qui repoussaient tous les étrangers de leur corporation. Elle avait une juridiction particulière composée d'officiers tirés de son sein, et dont les appels étaient portés devant le prévôt de Paris. À l'époque où nous sommes arrivés, ces familles privilégiées, dans lesquelles les femmes ne jouissaient pas du droit héréditaire, étaient réduites à trois, qui formaient dans la bourgeoisie une espèce d'aristocratie très-influente. Les trois frères Legoix étaient maîtres de la boucherie de Sainte-Geneviève ; les Saint-Yon et les Thibert étaient en possession de la grande boucherie près du Châtelet. Ils étaient devenus riches et puissants, ce qui ne les empêchait pas d'exercer souvent leur métier en personne. Autour de ces capitaines d'un nouveau genre et de leur milice d'élite, se rallièrent les dépendances du métier de la boucherie, les pelletiers, les tanneurs, les corroyeurs, les chirurgiens, qui n'étaient alors, pour ainsi dire, que les valets des médecins, et enfin tous les mauvais sujets que renfermait la capitale. Maîtres de toute la populace par leurs richesses, ils s'associèrent Simon Caboche, écorcheur, plus méchant qu'eux encore, et un vieux chirurgien, Jean de Troyes, homme de beau langage, orateur populaire, esprit plein d'originalité et de vigueur. L'Université, qui renfermait dans son sein une foule d'étudiants aigris par la misère et par les vaines disputes des écoles, leur fournit aussi de nombreux tribuns<sup>1</sup>.

Les bourgeois de Paris virent bientôt ce dont étaient capables les champions du parti bourguignon. Pour inaugurer son règne, le parti cabochien, ainsi nommé du chef que nous venons de faire connaître, se fit aussitôt attribuer le droit de visiter les maisons des suspects. Les bouchers et les écorcheurs marchaient armés par les rues et se livraient aux plus détestables excès. Ils se ruèrent d'abord sur les partisans les plus connus de la cause orléanaise et les égorgèrent. Bientôt ils ne se bornèrent plus à exercer leur impitoyable fureur contre les ennemis du Bourguignon. Si quelqu'un, noble ou bourgeois, de quelque parti qu'il fût, leur déplaisait, ils criaient : « C'est un Armagnac ! » puis ils l'assommaient et pillaient sa maison. Les personnes riches ne sauvaient leur vie qu'en payant une forte rançon. Souvent ils entraient par bandes au conseil du roi. Alors ils y jetaient la terreur par leurs blasphèmes et leurs menaces, et lui dictaient les résolutions. Personne ne se crut plus en sûreté dans Paris. L'archevêque de Reims, l'évêque de Saintes, que ces infâmes sicaires avaient voulu assassiner, plusieurs autres membres du conseil, plus de trois cents bourgeois des plus riches et le prévôt des marchands, Charles Culdoë, sortirent de la ville et se retirèrent à Melun. Le comte de Saint-Pol ne s'opposait que faiblement à tous les excès de sa sauvage cohorte, parce qu'il voyait insensiblement toute la ville devenir bourguignonne.

Le désordre alla cependant si loin, que l'on craignit pour le roi, qui alors était malade. On résolut donc que lui et le dauphin quitteraient l'hôtel Saint-Paul pour venir habiter le château du Louvre. Ce fut le gouverneur de Paris qui le fit

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis. — Juvénal des Ursins. — Monstrelet.

transporter dans cette nouvelle demeure. Huit conseillers d'État, huit députés de l'Université et autant d'officiers du corps de ville escortèrent la litière royale. C'était un bien triste spectacle de voir fuir de sa résidence ordinaire ce monarque accablé d'un mal cruel, et qui était pour tout son royaume un objet de douleur et de pitié. Une députation fut aussi envoyée à la reine pour la prier de revenir dans la capitale avec ses enfants ; mais elle n'eut aucun égard à cette prière. Charles Culdoë fut remplacé par Pierre Gentien, homme de probité et de mérite. Puis on publia, de par le roi, ordre à tous les partisans des ducs de Berri et d'Orléans de quitter Paris sous peine de mort et de confiscation. Enfin, le 28 août, un acte arraché au conseil par les bouchers déclara les princes d'Orléans et leurs alliés criminels de lèse-majesté, et invita le duc de Bourgogne à venir à Paris avec toutes ses forces pour aider les fidèles sujets du roi à chasser les rebelles du royaume.

Alors l'incendie embrasa toute la France. Comme le parti royal, d'après cette résolution du conseil, se joignait au Bourguignon, il n'y avait plus de prétexte pour garder la neutralité. Tout fut Bourguignon ou Armagnac. Dans les villes et dans les campagnes, on arbora le funeste signe de ralliement de l'un ou de l'autre, l'écharpe blanche ou le chaperon bleu, la croix de Bourgogne et la devise de : « Vive le roi ! » A Paris on vit plus de 100.000 hommes prendre en quelques jours les couleurs bourguignonnes ; les femmes mêmes et les enfants les portaient<sup>1</sup>. De nouvelles rigueurs furent exercées contre les Orléanais. On en jeta plusieurs à la rivière, et l'on publia qu'ils avaient pris la fuite. On leur appliqua l'excommunication que le pape Urbain V avait lancée contre les grandes compagnies qui désolaient jadis le royaume. Tous les dimanches on prêchait contre eux dans les églises ; on allait jusqu'à refuser le baptême à leurs enfants. L'Université s'élevait aussi avec force contre eux, et parmi les membres les plus emportés de ce corps se distinguaient surtout le carme Eustache de Pavilly et le ministre des Mathurins<sup>2</sup>. L'oncle unique du roi, le duc de Berri, qui depuis les conférences de Melun était resté dans l'inaction, sans prendre aucun parti, fut également traité en ennemi. On le priva de ses gouvernements de Guyenne et de Languedoc. On rasa les murailles de son hôtel de Nesle, et l'on en mura la porte qui donnait sur la campagne ; le duc de Bourgogne défendit qu'on laissât entrer ce prince dans la ville. En même temps d'énergiques mesures de défense étaient prises. Une troupe de Parisiens s'empara de Corbeil, y laissa une bonne garnison, et coupa tous les ponts qui étaient sur la Seine, depuis Charenton jusqu'à Melun.

Le duc de Bourgogne était à Douai lorsqu'il reçut l'ordre qu'il attendait de marcher contre les Orléanais. Il partit aussitôt de cette ville, avec le duc de Brabant son frère, à la tête d'une armée magnifique. Toute la noblesse de Flandre et des deux Bourgognes s'était rendue avec empressement à son appel ; toutes les bonnes villes de Flandre et du Brabant lui avaient envoyé leurs redoutables milices. Il y en avait 40 à 50.000, tous parfaitement armés et équipés, et abondamment pourvus de bagages, de munitions et de toutes sortes d'équipages de guerre que transportaient environ 12.000 chariots. Baldoen, lieutenant de Calais, était venu aussi joindre le duc avec 300 hommes d'armes anglais. Lorsque cette armée campait, les riches et belles tentes des Flamands étaient rangées avec tant d'ordre et de soin, qu'on les aurait prises pour les bonnes villes elles-mêmes qui auraient été portées là. Pour enflammer

---

<sup>1</sup> Juvénal des Ursins.

<sup>2</sup> Juvénal des Ursins, in-f<sup>o</sup>, p. 283.

davantage leur zèle, le duc leur avait promis de leur abandonner tout ce qu'ils pourraient prendre<sup>1</sup>.

Après avoir traversé l'Artois, l'armée du duc de Bourgogne alla faire le siège de Ham-sur-Somme, ville bien fortifiée, et défendue par le plus fameux des capitaines des Armagnacs, Bernard d'Albret, et 500 hommes d'armes gascons. Bernard d'Albret soutint plusieurs assauts avec son intrépidité ordinaire ; mais voyant qu'il n'avait aucun moyen de résister aux terribles machines des Bourguignons qui renversaient les murs, il sortit pendant la nuit avec sa garnison et les bourgeois les plus riches, n'y laissant que les habitants pauvres. Les Picards du parti de Jean Sans-Peur y entrèrent les premiers, et commencèrent le pillage. Les Flamands s'y précipitèrent ensuite pêle-mêle, ravageant tout, massacrant les hommes, les femmes et les enfants. Insatiables de meurtre et de pillage, ils disputaient aux Picards les dépouilles sanglantes de leurs victimes, en s'égorgeant les uns les autres. Bien ne fut épargné ; ils enfoncèrent les portes des églises et en arrachèrent toutes les richesses. Quand tout fut saccagé, ils livrèrent la ville aux flammes. De toute la population de cette malheureuse cité, six religieux furent seuls soustraits au carnage et à l'incendie par la pitié de quelques seigneurs. Frappées de terreur à la nouvelle du désastre de Ham, toutes les petites places des environs s'empressèrent d'ouvrir leurs portes aux Bourguignons. Le duc envoya porter des nouvelles de ses progrès et de sa marche au dauphin par des Essarts, qui était venu le rejoindre. Il fut reçu avec la joie la plus vive par les Parisiens, qui le rétablirent dans sa charge de prévôt de la ville, après en avoir privé Bruneau de Saint-Clair, qui resta maître d'hôtel du roi.

A la nouvelle des succès du Bourguignon, le duc d'Orléans, qui était allé au secours du comte de Tonnerre, devenu depuis peu son vassal et attaqué par le comte de Nevers, marcha en toute hâte au-devant de Jean Sans-Peur. Son armée était au moins égale en nombre à celle de son adversaire et en aussi bel ordre. Elle lui était supérieure, puisqu'elle comptait 8.000 chevaliers et écuyers, car presque toute la noblesse de France s'était déclarée pour les Orléanais, tandis que toutes les villes, à l'exception d'Orléans et d'un petit nombre d'autres, avaient embrassé la cause des Bourguignons.

Sous les bannières d'Orléans marchaient, outre ses vassaux, les Gascons du comte d'Armagnac et de la maison d'Albret, les Bretons du comte de Richemont, les Lorrains du duc de Bar et les Allemands du seigneur de Saarbruck. Comme celle des Bourguignons, cette armée répandait l'effroi et la désolation dans tous les lieux qu'elle traversait.

Les Orléanais se portèrent sur Montdidier, où le duc de Bourgogne avait réuni toutes ses forces. Le comte d'Armagnac commandait l'avant-garde, et son gendre le corps de bataille, où étaient aussi les autres princes. Vers la fin de septembre, les deux armées se trouvèrent en présence. On ne doutait pas qu'un engagement général ne décidât enfin cette fameuse querelle, et que la mort d'un seul homme, comme on l'avait prévu, n'épuisât le sang de tout le royaume. Mais l'hésitation éloigna encore la catastrophe, qui paraissait imminente. Parmi les confédérés, les uns voulaient combattre, les autres voulaient attendre ; et Jean Sans-Peur démentait son surnom : c'était moins la peur toutefois que le remords qui glaçait son cœur et son bras : « Jean de Bourgogne n'avait pas foi dans sa

---

<sup>1</sup> Monstrelet, *Chroniques*, t. Ier, ch. LXXVII.

cause<sup>1</sup>. » Il disposait cependant son armée pour en venir aux mains avec ses ennemis, lorsque les Flamands, qui ne devaient à leur seigneur que quarante jours de service et qui avaient fini leur temps, vinrent lui annoncer qu'ils voulaient s'en retourner. Ils le prièrent aussi de les faire reconduire en sûreté dans leur pays, selon la promesse qu'il leur en avait faite.

Confondu et désespéré, le duc, pour les retenir encore quatre jours, eut vainement recours aux flatteries, aux plus séduisantes promesses, à de basses supplications ; les Flamands demeurèrent inexorables. Ils osèrent même le menacer, s'il ne protégeait leur retraite avec sa cavalerie jusqu'au-delà de la Somme, de lui rendre coupé par morceaux le comte de Charolais, son fils, qui était resté en Flandre. Jean Sans-Peur, réduit à leur obéir, pria le duc de Brabant de couvrir leur marche avec sa cavalerie. Les Flamands s'en retournèrent alors chargés des riches dépouilles de la Picardie, qu'ils voulaient mettre en sûreté dans leur pays. Le duc, voyant son armée affaiblie par le départ des Flamands, n'osa pas risquer le sort d'une bataille, ordonna la retraite et passa la Somme en désordre<sup>2</sup>. Il eût été exposé au plus grand danger, si les Armagnacs eussent pris le parti de le poursuivre : mais les chefs qui avaient le plus d'expérience décidèrent le duc d'Orléans à marcher sur Paris, disant qu'il était important de s'emparer de cette ville, dans laquelle on pourrait exterminer le parti opposé, et prendre de justes mesures pour fermer à jamais au duc de Bourgogne l'entrée du royaume. L'armée se mit donc en marche avec une extrême diligence ; bientôt elle passa l'Oise à Verberie. La joie et l'espérance allégeaient ses fatigues ; chefs et soldats, également avides de butin, croyaient déjà se partager les précieuses dépouilles des Bourguignons.

À la nouvelle du retour des ennemis vers Paris, les habitants de cette ville tinrent conseil, et jurèrent de mourir plutôt que de la livrer au pillage des Armagnacs. La faction des bouchers, à la tête desquels se faisaient remarquer Jean de Troyes et Simon Caboche, sentit redoubler sa sauvage énergie ; le prévôt des Essarts montra la plus grande activité dans les préparatifs de défense ; des postes nombreux furent placés aux portes de la ville et aux passages de la rivière. Après la fuite du duc de Bourgogne, la reine, sur les instances du dauphin, était rentrée à Paris ; mais elle était, pour ainsi dire, retenue captive dans le Louvre.

Telle était la situation de Paris lorsque l'armée des princes arriva devant cette grande cité. Tous les villages au nord de la Seine furent aussitôt occupés ; car toutes les garnisons des places se retiraient à son approche. Saint-Denis, dans laquelle était renfermé Jean de Châlons, prince d'Orange, avec 400 lances bourguignonnes, fit seule une résistance de quelques jours. Les Armagnacs investirent avec des forces nombreuses cette ville, dont ils se promettaient le pillage. Un corps d'arbalétriers envoyé de Paris pour s'y jeter fut repoussé avec perte. Le prince d'Orange se défendit avec courage ; mais obligé de capituler le 11 octobre, il obtint d'honorables conditions. L'archevêque de Sens, qui entra aussitôt dans la ville à la tête de 400 hommes d'armes à pied, sut la préserver du pillage. Le lendemain, le brave sire de Gaucourt enleva Saint-Cloud, où le sire Colin de Puisieux se laissa surprendre, soit par trahison, soit par négligence. Les princes jetèrent 1,500 hommes dans cette ville, et fortifièrent la tête du pont du côté de Paris. Maîtres du passage de la Seine, les Orléanais privèrent la capitale de toute communication avec la Bourgogne, la Normandie et la Bretagne. Les

---

<sup>1</sup> Henri Martin, *Histoire de France*.

<sup>2</sup> Monstrelet.

habitants craignirent de manquer bientôt de vivres. Répandus sur les deux rives de la Seine, les Armagnacs livraient au pillage et aux flammes tous les environs de Paris ; ils inventaient chaque jour de nouveaux supplices pour forcer les paysans prisonniers à se racheter ou à se faire racheter par leurs parents et leurs amis. Tous les infortunés qui restaient entre leurs mains étaient pendus ou jetés dans la Seine. Aussi les paysans qui s'étaient sauvés dans les bois poursuivaient ces soldats comme des bêtes féroces et les tuaient sans nulle compassion : l'horreur qu'ils inspiraient partout était poussée jusqu'à la rage, et on les traitait non comme des hommes, mais comme des démons<sup>1</sup>. Dans leur aveugle fureur, les Armagnacs se livraient aux plus sacrilèges profanations. Incendier les églises, détruire les monastères, massacrer les religieux, fouler aux pieds les reliques, voler les châsses, jeter les saintes hosties dans la fange, tels étaient les désordres commis par cette farouche soldatesque.

Au milieu des horreurs dont les campagnes environnantes étaient le théâtre, les Parisiens ne restaient pas dans l'inaction. Il se passait peu de jours qu'il n'y eût de leur part des sorties, des attaques, des escarmouches assez vives. Chaque jour aussi le comte de Nevers et les autres chefs du parti bourguignon faisaient espérer l'arrivée de Jean Sans-Peur, qui armait pour rentrer en France et venir à leur secours. Par ce moyen, ils les affermissaient dans leur parti. Souvent ils distribuaient de l'argent à la populace pour exciter encore davantage sa fureur contre les Armagnacs. En même temps le conseil, presque entièrement dévoué au duc de Bourgogne, faisait rendre au roi des ordonnances qui déclaraient les princes coalisés criminels de lèse-majesté et ennemis de l'État, et qui abandonnaient leurs biens et leurs vies à ceux qui pourraient en disposer. D'ailleurs on avait fini par persuader au pauvre roi que le duc d'Orléans voulait détruire sa lignée pour s'emparer du trône.

Renfermés dans leurs murs et resserrés chaque jour davantage, les Parisiens commençaient à subir de pénibles privations. Pour s'arracher à cet état de souffrance, ils demandèrent au comte de Saint Pol qu'on les menât contre les ennemis. Le prévôt des Essarts fut mis à la tête d'un nombreux détachement, qui fut taillé en pièces près d'un moulin voisin de la porte Saint-Denis ; ceux qui échappèrent au fer des ennemis rentrèrent dans Paris en accusant leurs chefs de lâcheté et de trahison. Le peuple partagea leur ressentiment, s'attroupa, et mit en pièces l'étendard du comte arboré à la porte Saint-Denis. Une dangereuse sédition allait éclater, lorsque les comtes de Nevers et de Penthièvre survinrent, et apaisèrent le peuple en joignant à l'autorité les promesses et la douceur. Quelques jours après, les Parisiens tentèrent cependant une nouvelle sortie. Un parti des Armagnacs avait incendié à Bagnolet la maison de campagne du prévôt des Essarts. Le peuple, qui l'aimait plus que jamais, cria qu'il fallait en tirer vengeance. Legoix fit aussitôt prendre les armes à sa cruelle milice, et alla dévaster avec elle le magnifique château de Bicêtre, qu'il livra ensuite aux flammes.

Au milieu de ces troubles et de ce désordre affreux, la nouvelle se répand tout à coup que le duc de Bourgogne est arrivé de Péronne à Pontoise : les Parisiens se crurent sauvés. Jean Sans-Peur n'était plus à la tête de ces milices indisciplinées qui l'avaient si honteusement abandonné à Montdidier, il avait 6.000 vieux soldats. A Pontoise il fut rejoint par 1.200 hommes d'armes et archers anglais que le roi d'Angleterre lui avait envoyés avec autant de secret que de diligence,

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis. — Monstrelet.

sous les ordres des comtes d'Arundel et de Kent. Henri IV, qui avait vu son alliance sollicitée par les deux partis à la fois, s'était décidé pour celui de Bourgogne, dont il espérait tirer un plus grand avantage. Le parti d'Orléans publia que le duc s'était engagé à faire hommage de la Flandre à l'Anglais, et à lui rendre la Normandie et la Guyenne. Au bruit de l'arrivée de Jean Sans-Peur, un grand changement s'opéra dans la capitale et dans le camp des princes. La joie et l'espérance passèrent dans le cœur des Parisiens ; la terreur et l'abattement s'emparèrent des Orléanais, naguère si fiers et si audacieux. Le comte d'Armagnac proposa d'aller attaquer le Bourguignon dans Pontoise, avant qu'il eût réuni toutes ses forces ; mais les plus anciens chevaliers furent d'un avis contraire, et l'emportèrent dans le conseil.

Après s'être reposé deux jours à Pontoise, le duc de Bourgogne quitta cette ville, passa la Seine à Meulan, et trompant les ennemis sur la direction de son armée, il entra dans Paris par la porte Saint-Jacques (23 octobre). Il y fut accueilli par les cris de joie du peuple et par les témoignages de reconnaissance du roi et du dauphin. Dès le lendemain de son arrivée, les Parisiens, soutenus par un corps de soldats anglais, sous la conduite de Jean de Luxembourg et d'Enguerrand de Bournonville, allèrent attaquer les postes de Montmartre et de la Chapelle. Le combat fut vif ; mais ces postes furent enlevés, et des Bretons qui les défendaient, les uns furent taillés en pièces, les autres tombèrent entre les mains des Bourguignons, qui rentrèrent en triomphe dans la ville.

Cet échec jeta quelque trouble dans le parti d'Orléans, où l'on accusa de trahison les seigneurs qui n'avaient pas voulu suivre le conseil du comte d'Armagnac. Toutes les troupes qui avaient été dispersées dans les villages furent réunies à Saint-Denis ; le poste important de Saint-Cloud fut seul conservé. La plus affreuse désolation régna bientôt sur la rive droite de la Seine et dans toute la vallée de Montmorency. Comme l'argent manquait, le comte d'Armagnac entra dans l'abbaye de Saint-Denis avec ses gens armés de marteaux, et força les coffres qui contenaient la vaisselle d'or et d'argent que la reine avait confiée à la garde des religieux. Les moines, craignant que les Armagnacs n'enlevassent aussi les richesses de l'abbaye, firent échapper secrètement ceux des leurs qui connaissaient l'endroit où elles étaient cachées. L'avidité et vindicative Isabeau ne cessa, depuis cette époque, de manifester une haine implacable contre le comte d'Armagnac. Le 9 octobre, le duc Jean sortit de Paris avec ses hommes d'armes, 1.600 Parisiens et les Anglais du comte d'Arundel, pour reprendre le poste de Saint-Cloud, que les Armagnacs avaient fortifié avec tant de soin qu'ils le croyaient imprenable ; 1.200 gentilshommes bretons, auvergnats et gascons, et une nombreuse infanterie composaient la garnison. Après un assaut terrible et un combat sanglant et cruel, le poste de Saint-Cloud fut emporté ; 900 gentilshommes, chevaliers ou écuyers, l'élite de l'armée des Armagnacs, restèrent sur le champ de bataille. A la suite du combat, les Bourguignons découvrirent 300 hommes qui s'étaient cachés dans les caves ; ils les égorgèrent tous de sang-froid. Parmi les prisonniers qui furent ramenés à Paris, se trouvait le sire de Puisieux, qui avait essayé, sous un habit de prêtre, d'échapper à la fureur de ses ennemis. Le peuple, qui l'accusait d'avoir livré Saint-Cloud aux Armagnacs, était très-irrité contre lui. Il avoua son crime, et mourut du supplice réservé aux traîtres. On lui trancha la tête ; puis son corps fut écartelé, et ses membres exposés sur les principales portes de Paris.

Ce sanglant échec fit perdre aux princes ligués l'espoir de s'emparer de la capitale. Ils évacuèrent précipitamment Saint-Denis, où ils laissèrent une partie de leurs bagages, et se replièrent pendant la nuit sur Étampes, et de là sur

Orléans. Lorsqu'on apprit à Paris la retraite des Armagnacs, on crut qu'il n'était plus temps de les poursuivre. On pensa que le prévôt des Essarts, gagné par eux, et fatigué de toutes les cruautés qu'il avait été forcé d'exercer dans la capitale contre leur faction, avait voulu favoriser leur fuite en tenant les portes de la ville fermées jusqu'au lendemain midi, quoiqu'il fût informé de ce qui se passait à Saint-Denis. Des Essarts conduisit cependant les Parisiens jusqu'à cette ville, dont ils achevèrent le pillage. Plusieurs bourgeois et l'abbé de Saint-Denis lui-même, accusés de s'être montrés favorables au parti d'Orléans, furent conduits dans les prisons de Paris, et obligés de payer une riche rançon pour racheter leur liberté<sup>1</sup>.

Le duc de Bourgogne, qui avait été revêtu par le roi de l'autorité absolue, se mit à poursuivre à outrance ses ennemis. Son armée fut divisée en plusieurs corps, dont il confia le commandement aux seigneurs les plus zélés pour sa cause. Les forteresses des comtes de Clermont et de Valois furent réduites par le comte de Saint-Pol. En peu de temps, toutes les places orléanaises du nord ouvrirent leurs portes aux Bourguignons. Le château de Couci, dont les murailles étaient d'une prodigieuse épaisseur, fit seul une assez longue résistance. Jean Sans-Peur entreprit lui-même le siège d'Étampes, où il conduisit le dauphin. La place, quoique vaillamment défendue par un chevalier d'Auvergne, le sire de Bosredon, fut obligée de se rendre ; la garnison prise à discrétion ; une partie passée au fil de l'épée, et l'autre conduite à Paris. Dans le même temps, les places de la Beauce, où le maréchal de Boucicaut avait été envoyé avec le grand maître Jaligny, se rendirent sans beaucoup de résistance.

D'Étampes, le duc de Bourgogne, malgré la rigueur de la saison, alla assiéger Dourdan, qui tenait encore pour les Armagnacs et qui fit sa soumission. Il rentra ensuite à Paris, où tous les jours il apprenait les succès que ses troupes obtenaient sur les Armagnacs. Tous les prisonniers d'importance lui étaient amenés. Mais de leur côté les Orléanais remportèrent un avantage à Janville, dans la Beauce, sur le comte de la Marche, qui tomba entre leurs mains avec un assez grand nombre d'autres seigneurs. Dans cette rencontre de chevaliers, Guyot Legoix, l'un des fameux capitaines des bouchers, fut mortellement blessé en combattant avec courage. Transporté à Paris, ce chef d'égorgeurs y mourut bientôt. Le duc de Bourgogne témoigna du regret de sa mort, et le fit enterrer à Sainte-Geneviève avec toute la pompe réservée aux funérailles d'un prince ; le duc et tous les seigneurs bourguignons suivirent son convoi avec les capitaines des bouchers et des écorcheurs. Le soulèvement du Languedoc, qui passa dans le parti des Bourguignons avec le Limousin et la Guyenne orientale, termina la campagne de 1411. Vers cette époque les troupes anglaises, dont les secours ne paraissaient plus nécessaires, furent congédiées par le duc de Bourgogne, qui combla leurs chefs d'éloges et de présents.

Avant que le succès de la campagne fut décidé, le parti bourguignon avait marqué par des actes de barbarie chacun des avantages qu'il remportait, mais après la victoire il fut implacable dans sa vengeance. Le sort des simples citoyens, que chaque jour on arrêtait en grand nombre, était horrible ; car ils étaient mis à mort ou ruinés. Les prisons de Paris regorgeaient de malheureux Armagnacs. On y laissait périr de froid, de faim, de maladie, tous ceux qu'on n'envoyait pas au supplice. Ils étaient privés des sacrements, et après leur mort on refusait de les ensevelir comme excommuniés ; leurs corps étaient jetés tout

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis. — Juvénal des Ursins. — Monstrelet.

nus à la voierie ou aux pourceaux. Telle était devenue la misère des prisonniers du cruel Bourguignon, qu'ils regardaient comme heureux ceux qui mouraient sur l'échafaud. Ce dernier genre de mort était quelquefois réservé à de plus nobles victimes. Ainsi Jean de Brabant, frère de l'amiral Clignet de Brabant, Pierre de Famechon, serviteur fort aimé du duc de Bourbon, sire Mansard du Bois qui avait été pris à Saint-Cloud, et plusieurs autres seigneurs furent décapités par le bourreau. Le grand maître des arbalétriers, Charles d'Hangest, allait probablement subir le même sort, lorsqu'un héraut vint de la part des princes déclarer qu'ils useraient de représailles, sans épargner même le comte de la Marche. Cette menace sauva la vie à messire Charles d'Hangest et à beaucoup d'autres innocents.

Après un long accès de démente, Charles VI revint à la raison vers le milieu de janvier 1412. Il se fit raconter tout ce qui s'était passé pendant sa maladie, le grand armement des princes, les succès variés des deux partis, le blocus de Paris, la misère des peuples. Obsédé par les courtisans du duc de Bourgogne, il entra dans les sentiments de ceux qui l'entouraient, et approuva tout ce qui avait été fait. Il ôta l'épée de connétable à Charles d'Albret, pour la donner au comte de Saint-Pol, qui avait bien mérité du duc de Bourgogne. Le sire de Rambures fut nommé grand maître des arbalétriers, et le maréchal de Rieux, qui dut renoncer à ses fonctions à cause de son grand âge et de ses infirmités, eut pour successeur le sire Louis de Loigny. Ce dernier était un des favoris du roi de Sicile, récemment arrivé d'une expédition brillante, mais peu fructueuse, en Italie, et que des vues intéressées attachaient à la fortune de Jean Sans-Peur. Le roi, satisfait de l'empressement que sa bonne ville de Paris avait montré contre les Armagnacs, lui rendit tous ses privilèges, comme avant les événements de 1382. On fit ensuite de grands préparatifs pour accabler les Armagnacs au printemps de cette année. Mais comme les amendes et les confiscations ne suffisaient pas aux frais de la guerre, il fut résolu de lever un impôt sur toutes les villes du royaume. Paris aima mieux fournir des soldats que de l'argent, et offrit d'entretenir un corps de 1.000 hommes d'armes, 500 pionniers et 500 arbalétriers. Des Essarts fut choisi pour commander les hommes d'armes, et Pierre Roussel, qui avait pris le château d'Étampes, fut mis à la tête des pionniers. Ce choix fit grand plaisir au duc de Bourgogne.

Cependant la guerre et ses ravages continuaient à désoler le royaume ; mais partout les Orléanais essayaient des défaites, et le duc de Bretagne, qui avait paru faire des vœux pour leur cause, entamait des négociations avec le conseil du roi. Abandonnés de l'ouest et de la meilleure partie du midi, ils n'avaient pour ressource que les provinces du centre, et le Bourguignon, devenu tout-puissant en France, se disposait à les en chasser. Rassemblés à Bourges, près du duc de Berri, qui venait de se déclarer ouvertement pour eux, ils faisaient des préparatifs pour une nouvelle campagne. Mais voyant leur parti affaibli par des pertes multipliées, ils eurent la funeste pensée de recourir à l'alliance de l'Angleterre. Ils envoyèrent dans cette vue des ambassadeurs à Londres, au roi Henri IV, dont l'intérêt était d'entretenir toujours la division en France. Le duc de Bourgogne essaya de traverser la négociation des princes, en renouvelant au monarque anglais la proposition de donner au prince de Galles une de ses filles en mariage. Mais Henri voulait accorder son alliance au parti qui lui offrirait le plus haut prix. Les propositions des princes emportèrent la balance. Après de longs débats sur les conditions, les ducs de Berri, d'Orléans, de Bourbon et le comte d'Alençon déshonorèrent leurs noms en signant un traité avec l'ennemi de la France (18 mai 1412). Par ce pacte honteux, les princes et leurs principaux

adhérents, Armagnac, Albret, consentaient à reconnaître Henri IV comme duc légitime d'Aquitaine et à lui faciliter le recouvrement de toutes les dépendances de ce duché. Le duc de Berri et les princes d'Orléans devaient seulement conserver, leur vie durant, le Poitou, l'Angoumois et le Périgord, à la condition de les tenir en fief de la couronne d'Angleterre. Le comte d'Armagnac s'était également soumis à l'hommage ; mais il conservait tous ses fiefs à perpétuité. Pour ces avantages, le roi d'Angleterre s'engageait à secourir les princes dans toutes leurs justes querelles, comme ses fidèles vassaux ; à ne faire aucun traité avec le duc de Bourgogne, ses enfants, ses frères ou cousins, sans leur consentement, et à leur envoyer, à leur solde, pendant trois mois, 1.000 hommes d'armes et 3.000 archers<sup>1</sup>.

Les instructions des envoyés Orléanais saisies à Boulogne sur l'un d'eux, le moine augustin Jacques Legrand, que nous avons vu s'élever avec tant d'énergie contre les désordres de la cour, firent connaître ce pacte d'alliance. Le duc de Bourgogne les fit lire à l'hôtel Saint-Paul, dans le conseil du roi, en présence de plusieurs prélats, de l'Université et des notables bourgeois. Le pauvre Charles pleura, et demanda à l'assemblée ce qu'il fallait faire. L'assemblée ne répondit que par des cris de guerre et de vengeance. Pour rendre leurs ennemis plus odieux encore, les Bourguignons firent publier à grand bruit dans la capitale que les Orléanais avaient fait serment de tuerie roi, de détruire Paris et de partager la France. Ils atteignirent leur but en soulevant l'indignation publique. L'Université, les bourgeois, le peuple, les femmes, les enfants même, proféraient mille imprécations contre les princes qui livraient ainsi le monarque et le royaume aux ennemis. Les princes d'Orléans furent de nouveau excommuniés et proscrits. Louis de Bavière, frère de la reine, soupçonné de leur être favorable, fut obligé de quitter Paris, où il n'était plus en sûreté. Il se retira à Valenciennes, chez le comte de Hainaut, son parent.

À la nouvelle de la guerre que l'on préparait, une foule de chevaliers, impatientes de se signaler sous les yeux de leur roi qui avait résolu de marcher contre les rebelles, accoururent à Paris. En même temps le duc Jean fit venir toutes les troupes de Picardie, de Bourgogne et de Normandie, et pressa le recouvrement de la dernière taxe. Il n'y avait pas de temps à perdre, si l'on voulait prévenir l'arrivée des secours que le roi d'Angleterre avait promis aux princes coalisés. Le roi fous de Sicile se rendit aussitôt dans ses seigneuries d'Anjou et du Maine, pour se mettre à la tête de ses troupes, et fit une forte guerre au comte d'Alençon et au duc d'Orléans, ses voisins. Enfin, au grand étonnement de tout le monde, le roi alla solennellement prendre à Saint-Denis l'oriflamme, qu'on n'avait pas déployée dans les guerres civiles, et se mit en marche dans les premiers jours de mai, à la tête de 100.000 combattants. Cette nombreuse armée, avec laquelle on aurait pu délivrer la France des garnisons anglaises, passa la Loire à la Charité, s'empara de Fontenay et de Dun-le-Roi, deux forteresses du Berri. Elle arriva bientôt sous les murs de Bourges, où s'étaient renfermés les ducs de Berri et de Bourbon, le sire d'Albret, le comte d'Auxerre, les archevêques de Sens et de Bourges, l'évêque de Paris, les sires de Gaucourt et de Barbasan, et une foule d'autres seigneurs, avec 1.500 lances et 400 arbalétriers. La ville, dont la bourgeoisie était très-attachée à son prince, passait

---

<sup>1</sup> Lingard, *Histoire d'Angleterre*, t. IV.

pour une des plus fortes de France. Elle était abondamment pourvue de munitions et de vivres<sup>1</sup>.

Charles VI, qui éprouvait quelque chagrin de venir combattre son oncle de Berri, commença par le faire sommer de lui rendre la place. Le duc lui répondit qu'il était bon serviteur et parent du roi, prêt à ouvrir les portes à lui et à monseigneur le dauphin ; mais qu'ils avaient en leur compagnie des gens qui n'y devaient pas être, et qu'ainsi il garderait sa ville pour le roi le mieux qu'il pourrait. Alors on forma le siège, et le 11 juin l'attaque commença. Les deux armées étaient fort animées et s'accablaient souvent d'invectives. Les assiégés se défendirent avec le plus grand courage. Comme on avait négligé d'investir complètement la ville, 500 d'entre eux essayèrent audacieusement de pénétrer jusqu'à la tente du roi, sous la conduite du sire de Gaucourt, dans l'intention de l'enlever, ainsi que le dauphin, et de les emmener à Bourges. Leurs efforts échouèrent par le courage des chevaliers du parti bourguignon ; mais les prisonniers qu'ils laissèrent firent connaître trois gentilshommes du camp de Charles avec lesquels les princes entretenaient des intelligences ; les accusés avouèrent, et furent décapités comme complices de cette tentative. Ce siège continua avec ardeur ; mais aux assauts des Bourguignons les assiégés répondaient par de vigoureuses sorties ; chaque jour il y avait beaucoup de sang répandu. Cependant le siège n'avancait pas ; la ville ne parlait point de capitulation, quoique les rangs de ses intrépides défenseurs commençassent à s'éclaircir, et ses ressources à s'épuiser. Le duc de Berri avait vendu son argenterie et ses bijoux afin de payer ses hommes d'armes. Heureusement pour les assiégés, l'armée du roi se trouvait dans une position presque aussi fâcheuse ; elle manquait d'argent, et elle était menacée de la disette ; toute la contrée était ravagée, et tous les convois interceptés par les confédérés. A ces maux vint se joindre une maladie contagieuse qui se répandit également dans le camp et dans la ville ; elle avait été engendrée par les grandes chaleurs, par l'insalubrité des marais de l'Yèvre, et par l'infection des cadavres. Ce redoutable fléau causa de grandes pertes dans l'armée royale. Le sire Gilles de Bretagne, second frère du duc, le comte de Mortagne, frère du roi de Navarre, périrent avec beaucoup de chevaliers et près de 8.000 gens d'armes ; les assiégeants finirent par tomber dans le découragement. Alors des hommes qui avaient toujours travaillé pour la paix, allèrent trouver le dauphin, et lui firent voir que dans cette guerre le duc de Bourgogne sacrifiait l'intérêt public à son ambition. Le jeune prince, paresseux et apathique, et regrettant les plaisirs de Paris, entra dans les vues des médiateurs. Il déclara hautement au duc Jean qu'il voulait terminer une guerre qui se faisait contre les princes de son sang, au préjudice du royaume, du roi son père, et de lui-même. Des négociations furent aussitôt entamées sous les auspices du comte de Savoie et de sire Philibert de Gaillac, grand maître de Rhodes. Les ducs de Berri et de Bourgogne eurent une entrevue pour convenir des articles du traité. Les deux princes se tendirent la main, s'embrassèrent ; mais il n'y eut rien d'arrêté entre eux pour les conditions de la paix. Après quelques jours de débat où les négociateurs des deux partis aplanirent toutes les difficultés, on convint que les princes exécuteraient les articles du traité de Chartres et les jureraient de nouveau ; que le duc de Berri et ses adhérents renonceraient, ainsi que le duc de Bourgogne, à toute alliance avec l'Angleterre ; que ce dernier et les autres princes qui étaient auprès du roi s'emploieraient de bonne foi à faire restituer les terres confisquées ; que les ligueurs et confédérations seraient dissoutes ; enfin

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis. — Juvénal des Ursins. — Monstrelet.

que de part et d'autre on ne conserverait aucune haine ni ressentiment (14 juillet 1412). Le lendemain, le duc de Berri, accompagné de 500 chevaliers, apporta les clefs de Bourges au roi et au dauphin, qui les reçurent avec des témoignages de la plus vive affection. La paix ayant été solennellement publiée, défense fut faite de se servir des dénominations devenues injurieuses d'Armagnacs et de Bourguignons. Il fut décidé que cette paix serait jurée à Auxerre, le 22 août, par le duc d'Orléans et par ceux des princes des deux partis qui n'avaient point assisté au siège.

Au jour fixé pour la cérémonie, tous les princes du sang, les officiers de la couronne, les gens du conseil, les députés de l'Université et des cours souveraines, le prévôt de Paris, le prévôt des marchands et des échevins, enfin les députés des grandes villes se rendirent à Auxerre. La reine ne voulut pas y paraître ; elle craignait toujours de se mettre à la discrétion du duc de Bourgogne, qui se trouverait le maître de l'assemblée. Les princes jurèrent l'observation de la paix sur les Évangiles, sur un morceau de la vraie croix et sur d'autres saintes reliques ; les députés du clergé, de la noblesse, de l'Université de Paris, garantirent le traité par un serment qu'ils prononcèrent de grand cœur. L'assemblée se répandit en acclamations et en cris de joie. On croyait voir la fin de toutes les calamités qui désolaient le royaume ; on se livrait à des imprécations contre ceux qui oseraient violer la paix. Après le *Te Deum* qui fut chanté dans la cathédrale, les princes assistèrent à un magnifique souper, et passèrent plusieurs jours à Auxerre au milieu des fêtes et des plaisirs. On vit les ducs d'Orléans et de Bourgogne se promener tous deux sur le même cheval en signe de réconciliation sincère. Le comte d'Armagnac sembla protester par son absence contre tout ce qui avait été fait<sup>1</sup>.

Le roi, qui était retombé malade quatre jours avant l'assemblée d'Auxerre, fut ramené dans son château de Melun, où la reine était avec sa cour. Les princes y passèrent quelques jours et s'y donnèrent des témoignages réciproques d'affection et de bonne volonté. Une étroite amitié se forma alors entre le duc de Guyenne et son cousin germain le duc d'Orléans. Le dauphin mit deux gentilshommes de sa maison, Jacques de la Rivière et le petit Menil, au nombre des officiers de sa cour. Quelque temps après, il rétablit dans l'office de chambellan, en lui rendant tous ses biens confisqués, le jeune Montagu, fils de ce ministre que le duc de Bourgogne avait immolé à sa haine. Le prévôt de Paris reçut l'ordre d'aller solennellement enlever le corps qui était au gibet de Montfaucon et la tête exposée encore sur une pique, dans le quartier des Halles, pour leur rendre les honneurs funèbres. Les restes de Montagu furent déposés dans l'église des Célestins de Marcoussis, qu'il avait fondée en 1404, et sa mémoire réhabilitée.

Le duc d'Orléans fut bientôt obligé de quitter la cour ; les Anglais destinés à servir la cause des princes venaient de débarquer en Normandie sous le duc de Clarence, second fils d'Henri IV. Après avoir traversé le Cotentin et le Maine, où ils avaient exercé mille ravages, ils s'avançaient vers la Loire pour entrer dans le duché d'Orléans. L'ordre fut donné à toutes les troupes de s'assembler à Melun pour la défense du royaume. Mais le duc d'Orléans se rendit auprès de Clarence, qui, à la nouvelle de la paix de Bourges, consentit à retourner pacifiquement en Guyenne, à condition qu'on lui paierait la somme de 220.000 écus. Le prince lui donna le peu d'argent qu'il put obtenir avec ses confédérés, en mettant en gage

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis.

les ornements et les reliquaires des églises de leurs seigneuries. Pour le reste du paiement, il fut réduit à livrer en otage son frère, le comte d'Angoulême et quatre généreux chevaliers, Jean de Saveuse, Archambaud de Villiers, Guillaume Boutelier et Jean David. Les Anglais se mirent alors en route pour gagner la Guyenne, publiant partout qu'ils étaient venus cette fois en France comme auxiliaires, mais qu'ils y reviendraient bientôt comme ennemis. A peine arrivé à Bordeaux, le duc de Clarence fit passer ses otages en Angleterre et recommença les hostilités. Henri IV, se croyant enfin suffisamment affermi sur le trône, avait l'intention de reprendre la politique offensive d'Édouard III, qui rendait la mémoire de ce roi toujours chère aux Anglais, et projetait de soutenir énergiquement au printemps suivant les efforts de Clarence pour reconquérir tout le duché d'Aquitaine. La guerre contre la France pouvait offrir d'heureuses chances aux Anglais ; car Bernard d'Armagnac, dont l'ambition avait été trompée, portait déjà la croix rouge sur sa cotte d'armes, et le sire d'Albret, indigné de ce qu'on ne lui rendait pas l'épée de connétable, pouvait se livrer à eux.

Le dauphin rentra le 29 septembre à Paris, accompagné du duc de Bourgogne et du comte de Vertus. Le roi et la reine y revinrent aussi quelques jours après, et furent reçus avec des acclamations unanimes. Le duc de Berri, ayant appris le rétablissement du roi, partit aussi pour Paris, sans autre suite que sa maison. Les princes allèrent au-devant de lui. Il descendit à son bel hôtel de Nesle, que la populace avait saccagé. Le lendemain, il alla saluer le roi, qui le reçut avec la même tendresse qu'à l'entrevue de Bourges, et le pria de ne plus le quitter. Le duc retomba dans sa première indolence ; il ne prit pas autant à cœur que les autres princes le refus que faisait le conseil de restituer à leurs partisans leurs biens confisqués et de les rétablir dans leurs offices. Malgré leurs instantes réclamations, les Armagnacs n'obtinrent que la restitution de leurs biens immobiliers ; encore le duc d'Orléans ne put-il rentrer en possession de Couci et de Pierrefonds. On n'entendait que récriminations dans le conseil, on ne voyait qu'intrigues à la cour. Cependant les bourgeois de Paris avaient confiance dans une paix confirmée par des serments solennels ; mais les bouchers et leur milice la regardaient comme une trahison. En effet, les haines de parti fermentaient toujours au fond des cœurs, et les éléments de la discorde ne paraissaient pas être étouffés ; le pouvoir était toujours entre les mains du duc de Bourgogne, qui l'exerçait avec toute la hauteur de son caractère. Fatigué de son impérieuse tutelle, le dauphin, qui prenait d'autres conseils que ceux de son beau-père, entreprenait de former un parti d'opposition à l'homme qui semblait le vrai roi de la France. Au milieu de toutes ces intrigues et de ce désordre, on se trouvait menacé d'une invasion étrangère, et le trésor était entièrement vide. Il fallait cependant de l'argent pour résister à l'ennemi et pour réparer tous les malheurs du royaume. Le conseil du roi convoqua donc les états généraux pour le 30 janvier 1413.



## CHAPITRE IX

# LES CABOCHIENS PUISSANCE DES BOUCHERS 1413

Assemblée des états généraux à Paris. — Remontrance de l'Université et des Parisiens. — Eustache de Pavilly. — Mort d'Henri IV, roi d'Angleterre. — Henri V, son successeur. — Le duc de Guyenne hostile au duc de Bourgogne. — Des Essarts s'empale de la Bastille. — Siège de la Bastille par le peuple. — Des Essarts se rend au duc de Bourgogne. — Les séditieux investissent l'hôtel Saint-Paul. — Discours de Jean de Troyes au dauphin. — Excès des Cabochiens. — Ils se font livrer les courtisans du dauphin. — Assemblée des Universitaires au couvent des Carmes. — Tyrannie des écorcheurs. — Nouvelle arrestation des seigneurs et courtisans. — Ordonnances cabochiennes. — Gouvernement violent des Cabochiens. — Emprunt forcé. — Mort du sire Jacques de la Rivière. — Supplice de Des Essarts. — Jacquévillle reproche au dauphin la dissipation de ses mœurs. — Réaction. — Révolution du 4 août.

Les députés des provinces ne se rendirent qu'en petit nombre à Paris. Ils furent assemblés dans l'hôtel Saint-Paul, en présence du roi, avec les princes du sang, les membres du conseil, les prélats, qui étaient eu grand nombre à la cour, les députés de l'Université et le corps de la ville. Le duc de Berri, fort malade alors, ne put y assister, et le duc d'Orléans s'abstint d'y paraître. Cette assemblée, qui ne fut pas à la hauteur de la situation, s'ouvrit par un discours du chancelier de Guyenne, le sire d'Ollehain. L'orateur peignit les calamités de la guerre civile ; il présenta la paix faite entre les princes comme inaltérable, et démontra la nécessité de se réunir contre les Anglais, qui menaçaient la France d'une guerre terrible, et dont quelques troupes ravageaient déjà la frontière de la Picardie. Les députés des provinces s'étendirent sur la misère du peuple, sur ses souffrances pendant la guerre civile, et repoussèrent la demande d'impôt qui leur était adressée, en suppliant le roi d'avoir compassion de ses pauvres sujets. L'orateur du clergé, l'abbé de Saint-Jean, dit que l'épuisement du trésor ne devait être attribué qu'à la mauvaise administration des finances, et que si le roi voulait faire rendre compte aux gens qui avaient pillé le peuple et le trésor royal, il trouverait les fonds suffisants pour soutenir la guerre. Benoît Gentien, docteur de Sorbonne et religieux de Saint-Denis, parla au nom du clergé et de la ville de Paris : il loua le roi d'avoir donné la paix à son peuple, et l'engagea à punir sévèrement quiconque oserait la violer. À la peinture qu'il fit des maux produits par

l'ambition, chacun put y reconnaître le duc de Bourgogne. Dans sa harangue vaguement déclamatoire, il n'oublia pas la déprédation des finances et l'énormité des impôts qui pesaient sur le peuple. Mais il n'indiqua point les moyens de remédier à ces maux et de pourvoir aux besoins du royaume. Le 7 février, le roi congédia les états avec la promesse qu'il prendrait leurs remontrances en considération. L'assemblée se sépara sans avoir fait aucun travail utile, et elle ne sut ni mettre un frein à l'avarice ou à la prodigalité des princes, ni indiquer les mesures que commandait la situation d'un gouvernement confié à un malheureux roi qui ne sortait du délire que pour tomber dans une imbécillité non moins funeste pour son peuple<sup>1</sup>.

L'Université et les Parisiens se montrèrent fort mécontents du discours de maître Gentien, qui n'avait pas rempli l'intention publique. Décidés à opérer eux-mêmes la réforme des abus, et encouragés d'ailleurs par les agents du duc de Bourgogne, ils chargèrent de rédiger un long mémoire le carme Eustache de Pavilly, docteur en théologie, orateur énergique et aimé du peuple. Une nouvelle audience fut demandée au roi, et maître Eustache fut admis à lire la remontrance de l'Université et des Parisiens dans une assemblée publique (14 février). Dans cette remontrance, à laquelle on ne peut rien reprocher de général ni de vague, le docteur n'accusait pas seulement les abus, il désignait hardiment par leurs noms, quels qu'ils fussent, magistrats, officiers publics ou ministres, tous les hommes qui s'en rendaient coupables. Il s'élevait surtout contre le prévôt de Paris, des Essarts, qui s'était fait donner le gouvernement général des finances et plusieurs autres grandes charges de l'administration, et qui avait commis d'infâmes exactions.

La vigoureuse remontrance de Pavilly fut accueillie par une approbation générale. Elle fut surtout applaudie par les députés des provinces, qui n'avaient pas encore quitté Paris, et par le duc de Bourgogne, qui, voyant le dauphin son gendre s'éloigner de lui et sentant plus que jamais le besoin de la faveur populaire, avait résolu de s'appuyer sur l'Université et sur Paris. On commença par renvoyer tous les officiers des finances, du domaine et des aides, qui avaient été nommés dans les remontrances de Pavilly. Le duc Jean sacrifia sans regret Pierre des Essarts, qui était devenu odieux à tous, excepté au dauphin et à ceux qui le gouvernaient, et qu'il soupçonnait de s'être montré favorable, à Bourges et à Auxerre, au parti des confédérés. Il commença par le destituer de sa charge de prévôt, à laquelle il fit nommer un messire Leborgne de la Heuse, un des plus vaillants chevaliers et des plus zélés serviteurs. Se voyant menacé de poursuites criminelles pour concussions, des Essarts osa dire qu'il pouvait montrer les reçus de deux millions d'écus d'or qu'il avait donnés au duc de Bourgogne. Puis, justement effrayé, il sortit de Paris, et alla se renfermer dans la forteresse de Cherbourg, dont il était capitaine. Tous ces mouvements étaient dirigés par le duc de Bourgogne, qui caressait plus que jamais les bouchers, toujours maîtres de la ville, où ils répandaient la terreur. Cette conduite ne faisait qu'accroître le mécontentement du dauphin, qui saisissait toutes les occasions de froisser l'impérieux caractère de son beau-père. Les choses étaient en cet état, lorsqu'on reçut en France la nouvelle de la mort du roi d'Angleterre (20 mars 1413). Monté sur le trône par la puissance de son épée, ce prince, doué d'ailleurs de qualités recommandables, n'avait pu s'y maintenir que par la terreur. Son fils aîné, le fameux Henri V, lui succéda à l'âge de vingt-cinq ans. Héritier du brillant courage de son père, ce prince abdiqua, en parvenant à la couronne, les erreurs d'une

---

<sup>1</sup> Caix, *Précis de l'histoire de France*, 2e édit., p. 407.

jeunesse impétueuse, et acquit de nouveaux titres à l'affection du peuple anglais par son profond respect pour la loi et la justice. Comme il avait à surmonter de graves embarras intérieurs au commencement de son règne, il ajourna l'exécution des projets de son père contre le royaume de Charles VI.

La France ne profita de ce répit que pour se replonger plus à loisir dans ses fatales dissensions<sup>1</sup>. Le duc de Bourgogne, qui observait les moindres démarches du dauphin, voyait avec peine qu'il tendait à se rendre indépendant et à se déclarer pour ses ennemis. Il se rappelait comment le roi, après le traité de Bourges, s'était livré aux princes que la veille il poursuivait comme rebelles. Il croyait que la paix d'Auxerre n'était qu'une trahison. En effet, le duc d'Orléans, qui portait toujours le deuil de son père, s'obstinait à rester constamment éloigné de Paris. Il y avait seulement envoyé le comte de Vertus pour entourer le dauphin de séductions, pour exciter les esprits contre le duc de Bourgogne, et prévenir celui-ci lorsqu'il se présenterait une occasion favorable de l'accabler. Toutes ces réflexions portaient Jean Sans-Peur à conclure qu'il ne devait plus espérer de réconciliation avec les princes d'Orléans, et que leur ressentiment était immortel. Dès lors il détesta les paix illusives de Chartres et d'Auxerre ; alors aussi il se livra à toute sa haine et prit la ferme résolution de se maintenir par la force dans le gouvernement, et d'asservir tous ses ennemis par la terreur. Pour exécuter ce terrible projet, le Bourguignon jeta les yeux sur la ville de Paris et la redoutable milice des bouchers ; et pour réussir, il joignit la ruse à l'audace et s'entoura d'agents entièrement dévoués à ses volontés. Le duc de Guyenne, il est vrai, se montrait ouvertement hostile au duc Jean, dont les fréquentes admonestations troublaient souvent ses plaisirs. Entouré d'une foule de jeunes courtisans qui flattaient ses goûts, il se livrait avec eux aux jeux, aux danses, à tous les plaisirs de la cour. Le jeune comte de Vertus, qui était de son âge, et qui s'était lié d'une étroite amitié avec lui ; le duc de Bar, cousin germain du roi, arrivé depuis peu à la cour et dévoué aux intérêts de la maison d'Orléans ; le duc Louis de Bavière, que la reine sa sœur avait engagé à s'attacher au dauphin, lui disaient sans cesse qu'il était homme, et l'excitaient à prendre les rênes du gouvernement.

Décidé à secouer un joug qui ne convenait plus à son âge ni à l'héritier présomptif de la couronne, le duc de Guyenne affecta de protéger les hommes que son beau-père persécutait, et se livra tout entier à la faction orléanaise. D'après son conseil, l'ancien prévôt de Paris, des Essarts, quitta Cherbourg, força le pont de Charenton et s'empara de la bastille Saint-Antoine (28 avril). Le dauphin s'était imaginé que l'occupation de cette forteresse, munie d'artillerie et d'une bonne garnison, tournerait Paris pour lui contre le duc de Bourgogne. Il s'était trompé. Au bruit de l'entreprise de des Essarts, tout fut en mouvement dans les différents quartiers de Paris. Les capitaines de la milice royale répandirent le bruit que les princes avaient voulu enlever le roi et le dauphin, et qu'ils s'étaient emparés de la Bastille pour y introduire leurs troupes et détruire la ville. Puis ils firent le serment de ne jamais se soumettre à la tyrannie des Armagnacs et de ne rien épargner pour la défense de leurs libertés. Les bouchers, les écorcheurs se soulevèrent aussitôt, et allèrent en foule demander au prévôt des marchands de leur remettre l'étendard de la ville et d'appeler la bourgeoisie aux armes. A force de sollicitations et de belles paroles, on obtint un délai de vingt-quatre heures, que le duc de Bourgogne sut bien mettre à profit en donnant ses instructions à ses agents, Jacquville, Mailly et Lens. il leur

---

<sup>1</sup> Henri Martin, *Histoire de France*.

recommanda de se mêler dans les rangs de la milice royale pour exciter son zèle, et leur confia le succès de la journée suivante. En même temps, il donna une audience favorable aux députés gantois qui étaient venus lui demander à posséder dans leur bonne ville le comte de Charolais, son fils, et sa jeune épouse<sup>1</sup>.

Le lendemain, au point du jour, les séditieux se réunirent au son du tocsin. En peu d'instant la place de Grève, lieu du rendez-vous, fut couverte des compagnies de la milice royale et des archers de la ville, et d'artisans avec ou sans armes. Les troupes de la milice n'avaient pour armes que des haches, des couteaux, des maillets, des instruments de toute sorte. A leur tête se trouvaient les redoutables athlètes que faisait agir le duc de Bourgogne : Jean de Troyes, d'un esprit ferme et résolu, que ses cheveux blancs, sa taille encore droite et sa voix forte et sonore faisaient respecter de cette multitude si cruelle ; Simon Caboche, que son audace à proposer et à exécuter les entreprises les plus périlleuses, sa férocité et son aveugle obéissance aux ordres de Jean Sans-Peur rendirent si fameux dans Paris ; Denis Chaumont, les Legoix, les Saint-Yon, les Thibert, qui tous avaient signalé leur zèle pour le Bourguignon. Des rues voisines de la place arrivaient à chaque instant de nouvelles bandes de séditieux, criant : Aux armes la bonne ville ! vive Bourgogne ! Au milieu des groupes qui se formaient sur la place, on distinguait Eustache de Pavilly et quelques chevaliers du duc Jean, qui fraternisaient avec les bouchers et les encourageaient. Quelques citoyens, se rappelant avec un triste souvenir les calamités du royaume pendant les discordes civiles, s'efforçaient de ramener la populace à des sentiments plus calmes. Mais les bonnes impressions qu'ils pouvaient faire naître étaient aussitôt détruites par les meneurs populaires et les soutiens du parti cabochien, et surtout par les éloquents paroles de Jean de Troyes contre les grands. Après avoir forcé le prévôt des marchands, André d'Épernon, à leur livrer la bannière de la ville, les bandes de sicaires, altérées de sang et entraînées par les sires de Jacquerville et de Mailly, se ruèrent contre la Bastille au nombre de 20.000, en poussant d'horribles cris, et se préparèrent à l'assiéger. Cette forteresse était imprenable pour ces assaillants désordonnés. Des Essarts, décidé d'abord à se défendre, avait fait porter des munitions sur les remparts, qu'il avait garnis d'archers et de gens d'armes. Les fauconneaux étaient apprêtés et bien munis de poudre et de pierres. Mais quand il vit que le dauphin ne faisait aucun effort pour le secourir, que le château était investi de toutes parts, que les soldats forcenés de Caboche comblaient le fossé et lançaient déjà des flèches à feu sur le pont, il ne voulut point pousser les choses à l'extrême, et demanda qu'il lui fut permis de se retirer librement. Des cris affreux s'élevèrent aussitôt de tous les rangs de cette milice furieuse : « A mort des Essarts ! à mort le traître ! » Des Essarts déclara qu'il n'avait jamais eu la moindre pensée contre le service du roi ni du royaume, contre la ville ni les bourgeois ; qu'il était venu par l'ordre de monseigneur de Guyenne, dont il montra les lettres patentes scellées de son grand sceau. Il s'engagea, si on lui permettait de sortir, à se retirer de la cour, sans jamais y revenir que du consentement des bourgeois. Mais au milieu du tumulte il lui était difficile de se faire entendre. Les capitaines disaient qu'ils ne quitteraient pas la place avant qu'il n'eût été châtié comme il le méritait. En vain des Essarts leur tendait des mains suppliantes, en vain il les conjurait de l'écouter, des hurlements affreux et multipliés étouffaient sa voix. Déjà l'assaut était ordonné malgré les efforts de Jacquerville et de Mailly, qui en prévoyaient le

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis. — Juvénal des Ursins. — Monstrelet.

mauvais succès, lorsque dans les derniers rangs se firent entendre les cris : « Vive Bourgogne ! » C'était le duc, qui accourait, suivi de quelques chevaliers. Jean Sans-Peur, affectant le rôle de médiateur, remontra doucement au peuple que faire violence à une place du roi, c'était un crime de lèse-majesté, et le pria de ne point se souiller d'un tel méfait. Il donna sa parole que des Essarts se rendrait entre ses mains sans résistance, qu'il le garderait lui-même et qu'il en répondait. « Descends, Pierre, descends, lui cria-t-il, ta vie est sûre. » Alors des Essarts obéit, traversa le pont, et s'approcha en tremblant du duc de Bourgogne. Quand il fut au milieu de cette multitude furieuse qui poussait d'horribles cris, et que le duc avait de la peine à contenir : « Monseigneur, lui dit-il avec effroi, je suis venu sous votre sauvegarde ; si vous ne pouvez me préserver de la rage de ces gens, laissez-moi rentrer. — Bannis toute crainte, mon ami, lui répondit le duc ; car je t'assure et te jure sur ma foi, que mon corps te servira de garde. » En même temps il lui prit la main, lui fit, en signe de serment, une croix sur le dos de la main, et le fit conduire au Louvre avec son frère Antoine, sous une nombreuse escorte.

Le duc n'eut pas plutôt quitté les factieux, que leurs chefs s'écrièrent qu'il fallait se rendre à l'hôtel Saint-Paul pour faire des remontrances au dauphin, pour arracher d'auprès de lui tous ses flatteurs et ses conseillers, qui l'exposaient, par une vie dérégulée, à tomber dans la même maladie que le roi son père, source de toutes les calamités du royaume. Quoique le peuple fut porté depuis quelque temps de mauvaise volonté contre le dauphin, cette violence, plus audacieuse encore que l'attaque de la Bastille, avait sans doute été conseillée aux séditeux par quelques grands personnages. Ils laissèrent la Bastille investie par la moitié de leurs troupes, et le reste, conduit par les bouchers et par Jacquerville et Mailly, se dirigea vers l'hôtel Saint-Paul dans le plus grand désordre, et en s'abandonnant aux excès d'une rage indomptable. Cette multitude, qui avait brisé le joug de l'obéissance, n'était plus qu'un instrument de tyrannie dans les mains de l'audacieux Jean Sans-Peur.

Le dauphin sut bientôt que des Essarts s'était rendu, et que la populace, encouragée par son premier succès, marchait sur son hôtel. Il rassembla promptement tous les seigneurs et tous les officiers pour savoir ce qu'il y avait à faire dans cette circonstance. On lui proposa de faire prendre les armes à tous ses chevaliers et serviteurs, et de se défendre vigoureusement dans l'hôtel, qui pouvait résister à un coup de main. Pendant qu'on délibérait, le duc de Bourgogne entra avec un visage tranquille. Il était suivi d'une partie de sa maison. Avant que des ordres eussent été donnés pour la défense, la troupe des mutins arriva en poussant d'effroyables clameurs, et planta la bannière de la ville devant l'étendard à fleurs de lis d'or, arboré sur la porte de l'hôtel. Aussitôt les bouchers se précipitèrent dans le préau en brandissant leurs armes. Ils frappaient aux portes avec fureur et criaient : « Le dauphin ! le dauphin ! » Le duc de Bourgogne goûtait à longs traits la joie secrète de voir la perplexité du prince. Dissimulant ses sentiments et composant son visage, il lui conseillait de ne pas craindre cette populace et de lui parler doucement. Les cris : « Le dauphin ! » recommencèrent avec plus de violence, et alors le prince, effrayé, se mit à une fenêtre avec le duc de Bourgogne, aux grands applaudissements de la foule. « Que voulez-vous, mes chers amis ? leur dit le dauphin avec douceur. Quel sujet vous amène en si grand désordre ? Parlez, je suis prêt à vous écouter et à répondre à vos désirs. »

Alors le vieux chirurgien Jean de Troyes fit faire silence et lui parla en ces termes : « Vous voyez ici, très-redouté seigneur, vos très-humbles et fidèles sujets, les

bourgeois de la bonne ville de Paris, qui se recommandent à vos bonnes grâces, et qui ne sont tous animés que du bien de l'État et du service du roi votre père. S'ils ont pris les armes, c'est dans la vue de vous montrer qu'ils ne craindraient pas d'exposer leur vie et de répandre leur sang pour votre service, comme vous l'avez déjà éprouvé. Ils sont vivement affligés de voir votre royale jeunesse séduite et corrompue par des traîtres qui vous environnent, et qui vous détournent de suivre les traces glorieuses de vos ancêtres. Ce sont eux, nous le savons, qui, en vous obsédant sans cesse, prennent à tâche de corrompre vos bonnes mœurs et de vous jeter dans le dérèglement. Vous ne pouvez avoir oublié, mon très-redouté seigneur, que notre bonne reine, votre mère, et messeigneurs les princes de votre sang vous ont souvent témoigné le mécontentement qu'ils éprouvaient de votre conduite<sup>1</sup>. Ce peuple fidèle, rempli de l'amour et du respect le plus tendre, craint que la mauvaise éducation que vous avez reçue ne vous rende indigne du premier trône du monde, où vous devez monter un jour. La juste aversion que nous avons conçue contre des hommes si dignes de tous les châtimens du Ciel et des lois, nous a souvent engagés à porter nos plaintes au conseil. Comme il a négligé d'y apporter le remède convenable, votre peuple vient vous le procurer. Il vient se faire raison lui-même de ces traîtres qui vous égarent, et vous supplie de les remettre entre ses mains. »

Les acclamations unanimes de la foule témoignèrent assez qu'elle approuvait l'orateur, qu'elle avait écouté avec un profond silence. Le dauphin répondit avec assez de fermeté aux furieux qui l'insultaient : « Messieurs les bons bourgeois, si vous êtes sujets fidèles du roi mon seigneur, retournez, je vous en prie, à vos métiers, et ne montrez point cette animosité contre mes amis et mes serviteurs. » « Les traîtres ! qu'on nous livre les traîtres ! » s'écrièrent les séditeux. Le dauphin garda le silence. « Quels sont ces traîtres ? nommez-les, si vous les connaissez, afin qu'ils soient punis comme ils le méritent, dit avec impatience Jean de Vailly, chancelier du duc<sup>2</sup>. — Vous d'abord, » lui crièrent-ils. Et Jean de Troyes tendit au chancelier une liste de cinquante noms, où le sien était inscrit le premier de tous. La populace le força plusieurs fois à en faire la lecture à haute voix. La douleur et la crainte firent place à la colère et à l'indignation dans l'âme du dauphin. Son visage s'enflamma, et se tournant tout à coup vers le duc de Bourgogne : « Beau-père, lui dit-il, tous ces mouvements ne se font que par vos conseils. Vous n'en pouvez disconvenir, puisque les factieux ont à leur tête les gens de votre hôtel. Mais soyez assuré que vous vous en repentirez un jour ; la besogne n'ira pas toujours ainsi à votre plaisir. — Monseigneur, lui répondit le duc sans s'émouvoir, vous vous informerez quand votre colère sera passée. » Cependant le peuple furieux, encouragé par ses capitaines, avait pénétré dans les appartemens de l'hôtel Saint-Paul. Alors le duc de Guyenne, désespéré, prenant une croix d'or qui pendait au cou de sa femme, qui s'était réfugiée tremblante auprès de son père, et la présentant au duc : « Jurez, lui dit-il, jurez, par ce signe de la rédemption, qu'il n'arrivera aucun mal à ceux que le peuple va saisir. — Je le jure, » dit le duc. Au même instant on entendit un grand bruit de portes qui tombaient, et le flot populaire qui se précipitait dans la galerie. Le dauphin pleurait de honte et de colère, et ne pouvant plus soutenir un tel spectacle, il se sauva dans la chambre du roi. Sa fuite excite encore la rage des Cabochiens ; ils ne respectent pas même l'intérieur du palais, où les sujets

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis.

<sup>2</sup> Religieux de Saint-Denis.

n'avaient jamais pénétré. Ils enfoncent les portes de l'appartement du prince, en parcourent toutes les chambres. Ils y arrêtaient toutes les personnes désignées sur la liste fatale, et qui fuyaient çà et là frappées d'épouvante. Ils saisirent le duc de Bar, cousin du roi ; le chancelier d'Aquitaine, le sire Jacques de la Rivière, messire Angenne, les deux frères Boissay, les deux frères Mesnil, et d'autres proscrits, sont amenés auprès du duc de Bourgogne, qui reste impassible au milieu du tumulte et des vociférations des bouchers. Le sire de Vitry, poursuivi par l'un d'eux, se réfugie auprès de la dauphine, qui demande grâce pour lui ; mais ils l'arrachent brutalement des mains de la princesse et le mettent sous bonne garde avec les autres.

Tous les prisonniers, mis à cheval et escortés par deux ou trois cents hommes, furent conduits à l'hôtel d'Artois, chez le duc de Bourgogne, et de là en diverses prisons. Mais tous n'y arrivèrent pas ; ceux que les Cabochiens regardaient comme coupables des dérèglements du dauphin ou de ses folles dépenses, ne purent être préservés de leur fureur. Ainsi un habile mécanicien, nommé Vatelet, qui avait aidé le duc de Berri à défendre Bourges, fut renversé à coups de pique et impitoyablement massacré. Courte-botte, musicien du duc de Guyenne, tomba frappé de plusieurs coups de hache. Le riche tapissier Martin d'Ave eut le même sort. Raoul Bridoult, secrétaire du roi, à la sollicitation des deux Cailles, ses ennemis, fut jeté à la rivière, sous prétexte qu'il avait livré le secret du roi aux Armagnacs, et que dans la dernière guerre il avait favorisé le parti des princes<sup>1</sup>.

Le lendemain de cette scène sanglante, les farouches Cabochiens demandèrent au duc de Bourgogne de leur livrer l'ancien prévôt des Essarts ; mais le duc ne l'avait pas sauvé pour l'abandonner ensuite à leur fureur. Il savait que la victime n'échapperait point à ses bons commissaires, et il fit aussitôt conduire des Essarts au Châtelet, où l'on commença son procès. Les bouchers se transportèrent ensuite à l'Hôtel-de-Ville, où ils comptaient être remerciés ; là les bourgeois et les échevins repassaient avec horreur les événements de la veille. Ils redoutaient le courroux des princes lorsqu'ils seraient instruits de ces affreux désordres. Ils leur envoyèrent quelques-uns des leurs et des docteurs de l'Université, pour leur faire entendre que tout s'était fait sans intention de leur déplaire. Mais c'était là un timide désaveu des violences populaires.

Le parti des bouchers continua son œuvre. Le dauphin se trouvait prisonnier dans l'hôtel Saint-Paul. Nuit et jour il y était assiégé par une populace abrutie ; des gardes étaient placés à toutes les issues, dans la crainte qu'il ne s'échappât. Les capitaines ne voulurent point consentir à ce qu'il allât loger au Louvre, où il tenait quelquefois sa cour, sous prétexte que la bienséance exigeait qu'il demeurât avec le roi et la reine. Leur nombre s'était accru jusqu'à 30.000, qui tenaient Paris et la cour sous le joug le plus cruel. Chaque jour ils entraient chez le duc de Guyenne, ou envoyaient au prince quelques docteurs de leur parti, qui, sous prétexte de réformer ses mœurs, lui faisaient entendre les plus dures et les plus insolentes leçons sur sa conduite et ses dérèglements. Maître Eustache de Pavilly se distinguait entre tous les autres par ses injurieuses réprimandes. Le dauphin se contenait, et répondait avec douceur et patience ; mais il lui tardait de se soustraire à cette honteuse domination.

Sur le refus de l'Université, qui, tout en désirant la réforme des abus, était loin d'approuver ces odieux excès, les bouchers revinrent à leur premier projet de travailler eux-mêmes à la réformation de l'État. Ils se confédérèrent de nouveau

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis. — Juvénal des Ursins.

par un serment solennel, et traitèrent magnifiquement les députés gantois à l'Hôtel-de-Ville. En ce jour de fête pour la milice de Caboches, de frayeur pour les hommes sages, Parisiens et Gantois prirent le chaperon blanc et se jurèrent amitié et alliance. Ce chaperon devint aussitôt le signe de ralliement du parti. Le même jour, les chefs des séditeux envoyèrent des députés dans les grandes villes, pour les exhorter à entrer dans la confédération. Ils étaient chargés de leur exposer le projet des Parisiens de réformer l'État, et d'affranchir les peuples de toutes les impositions extraordinaires. Presque toutes les bonnes villes acceptèrent le chaperon blanc comme marque d'alliance avec Paris ; mais aucune d'elles n'entra plus avant dans le mouvement de cette ville. Les Cabochiens allèrent présenter le chaperon au dauphin, aux ducs de Berri et de Bourgogne, en les priant de le porter comme marque de leur affection pour les confédérés. Quelques jours plus tard, Jean de Troyes eut l'insolence d'en présenter un au roi lui-même, qui l'accepta. Les ministres, les magistrats et les bourgeois ne purent se dispenser de s'en revêtir.

Cependant les gens de bien étaient dans la consternation en pensant aux malheurs que présageait la domination des bouchers. L'Université et les plus sages d'entre les bourgeois n'approuvaient point ce désordre. Un jour les Universitaires se réunirent secrètement au couvent des Carmes, dans la chambre même d'Eustache de Pavilly, pour aviser aux moyens de détourner les calamités qui les menaçaient. Le bon Juvénal assistait à cette assemblée. Comme ils ne savaient quel parti prendre, ils s'en enquirent aux personnes dévotes et contemplatives, aux religieuses et aux saintes femmes. Pavilly alla les visiter, et les pria de lui dire comment toutes ces dissensions finiraient. Mais les visions de ces pieuses personnes n'étaient pas concluantes ni propres à rassurer les esprits. L'une avait vu trois soleils ; l'autre avait remarqué trois divers temps dans le ciel, dont l'un au midi, vers les marches d'Orléans et de Berri, et les deux autres, qui couraient sur Paris et qui s'en rapprochaient rapidement, étaient menaçants et chargés de sombres nuages ; la troisième enfin avait vu le roi d'Angleterre en grande pompe au plus haut des tours de Notre-Dame ; il excommuniait le roi de France, entouré d'un cortège de deuil et assis sur une pierre dans le parvis. Alors les prud'hommes, qui consultaient entre eux, se reportaient aux événements anciennement accomplis, et de tout ce qui se passait en ce moment dans Paris, ils tiraient la conclusion que le royaume était en danger d'un changement de seigneurie, et que l'Anglais, qui prétendait avoir des droits au trône de France, pourrait bien y parvenir ; enfin que la situation était des plus périlleuses. Un d'entre eux dit qu'il avait lu dans plusieurs histoires que toutes les fois que les papes et les rois de France avaient été unis, le royaume avait joui d'une grande prospérité. « Il est à craindre, ajouta-t-il, que les malheurs présents ne viennent que des excommunications lancées par Boniface VIII sur Philippe-le-Bel et sa génération jusqu'à la cinquième, et renouvelées depuis par le pape Benoît ; car Philippe-le-Bel laissa trois fils, qui moururent sans héritiers mâles. Philippe de Valois eut beaucoup de peine à monter sur le trône et à s'y maintenir ; le roi Jean fut pris à la bataille de Poitiers ; son fils Charles V, le Sage, eut de grandes guerres à soutenir, et de ses deux fils, l'un règne et vit, mais atteint d'une cruelle maladie, l'autre a été piteusement assassiné. Si nous parvenons à mettre le gouvernement entre les mains du dauphin, tout mal et tout désordre doit cesser. » Quant à Juvénal des Ursins, il ne voyait rien autre chose à faire que de prier les princes de se réconcilier et de rompre toutes négociations déjà entamées avec les Anglais. Il disait vrai ; car les Armagnacs, comme les Bourguignons, recherchaient les secours des ennemis de la France. Cet avis

entraînait tout le monde, et un des assistants parla même pour sauver des Essarts, qui était au Châtelet, en grand danger. Le seul Pavilly, qui tirait argent de tout cela, et qui était tout dévoué aux Legoix, aux Saint-Yon et à leurs adhérents, soutint que tout ce qui s'était fait était bien fait, et qu'il fallait nommer des commissaires pour faire le procès des personnes qui avaient été arrêtées.

Chaque jour était signalé par quelque nouvelle violence. Le comte de Vertus, flatté de la faveur du dauphin, s'était attaché à ce prince. Il déplorait son sort et tremblait pour lui-même. Suspect au duc de Bourgogne et à ses infâmes satellites, il se détermina à quitter la ville. Il sortit de Paris sous un déguisement au milieu d'une nuit obscure, laissant un gentilhomme de sa maison pour justifier sa fuite aux yeux du peuple. Le dauphin cherchait aussi tous les moyens d'échapper à ses ennemis. Il écrivait secrètement des lettres aux ducs d'Orléans et de Bretagne, et au roi de Sicile, pour les prier de venir à son secours ; mais son manque d'énergie semblait encourager les excès des bouchers. Ils lui présentèrent une liste de soixante riches bourgeois à l'emprisonnement desquels ils le firent consentir. Comme les séditieux avaient besoin d'argent, ils jetèrent ces nouveaux proscrits en prison et les rançonnèrent durement. Ils élurent pour capitaine général de Paris le féroce Jacquerville ; ils forcèrent ensuite le dauphin à confirmer cette élection, à donner le gouvernement de Saint-Cloud au tripier Denisot de Chaumont et celui de Charenton à l'écorcheur Caboché. Ces étranges officiers prêtèrent serment entre les mains du prince, qui gémissait de leur violence. Il lui fallut aussi destituer son nouveau chancelier Vailly, qu'ils tenaient en prison, pour reprendre le sire d'Ollehain, dont il était mécontent.

Dans les premiers jours de mai, le roi, malade depuis longtemps, recouvra la santé, et alla en procession solennelle à Notre-Dame pour rendre grâces à Dieu de sa guérison. Quelques jours après, Eustache de Pavilly, qui s'inquiétait peu des docteurs qui l'avaient abandonné, entraîna après lui à l'hôtel Saint-Paul le prévôt des marchands, les échevins, quelques bourgeois et une foule de petit peuple, et demanda une audience du roi, qu'on n'osa pas lui refuser. Là, il se posa en réformateur des abus, et adressa au monarque une harangue aussi hardie que la précédente. Il parla encore des faiblesses du dauphin, des désordres où l'entraînaient les courtisans, s'éleva contre les ministres et les officiers de la famille royale, et s'efforça de justifier la conduite du peuple. Cependant à chaque instant la foule augmentait autour de l'hôtel Saint-Paul, et Jacquerville arrivait à la tête de sa milice, qui poussait d'effroyables cris et qui répandait les menaces et l'effroi dans toutes les rues qu'elle traversait. Trois nouveaux chefs s'étaient joints à elle ; c'étaient le chevalier Martel du Mesnil, Léger Poulain, et Martin Coulomiers, bourgeois de Paris, un des plus ardents partisans du duc de Bourgogne. Toutes sortes de gens entraient dans la salle royale sans qu'on osât leur interdire la porte. On demandait avec des cris insolents à parler au duc de Guyenne. Au moment où ce prince, saisi de crainte, consentait à se montrer à la populace, Jean Sans-Peur, qui avait assisté à l'audience pour être témoin des événements qu'il avait ordonnés, prit le rôle de médiateur. Il engagea les séditieux à se retirer, leur représentant que par leur tumulte et leurs violences ils exposaient à une rechute le roi, qui était à peine rétabli. Jacquerville lui répondit que tout ce peuple fidèle était plein d'amour et de vénération pour son roi, et qu'ils n'étaient venus que pour son bien et celui du royaume. Alors le seul personnage dans cette foule qui eût une valeur politique, Jean de Troyes, présenta au dauphin une nouvelle liste de proscription, en lui demandant les traîtres dont elle contenait les noms, et qui étaient à son service.

Le dauphin dit qu'il n'avait autour de lui que des gens fidèles et de bonnes mœurs. Ensuite, comme s'il eût regretté de s'être montré un peu ferme, il eut recours aux prières. Mais Jean de Troyes dit d'un ton élevé : « Le peuple fidèle voit et connaît la vérité. C'est par son ordre que je demande que tous ces traîtres me soient livrés. » Ces traîtres étaient le duc de Bavière, frère de la reine, que les séditeux soupçonnaient de favoriser les Armagnacs, l'archevêque de Bourges, confesseur de la reine, le sire d'Ollehain, qu'ils avaient forcé le dauphin à reprendre comme chancelier, avec beaucoup de courtisans et de gros bourgeois, et quinze dames de la maison de la reine et de la dauphine, parmi lesquelles étaient la princesse de Parme, Bonne d'Armagnac, veuve de Carlos Visconti, les dames de Montauban, de Noviant, de Châteaux, du Quesnoy.

A la lecture de cette liste, le duc de Bourgogne feignit une grande surprise, et parut s'efforcer de fléchir les chefs des séditeux, surtout pour le duc de Bavière. Mais n'obtenant rien, il courut prévenir la reine des demandes du peuple. A cette nouvelle, Isabeau se troubla et resta interdite ; elle cessa dès lors de s'occuper d'elle-même, et ne pensa plus qu'au sort de son frère, qui devait se marier le lendemain avec la sœur du comte de Mortagne ; elle conjura le duc de Bourgogne d'employer toute son autorité pour le sauver. Ce prince rendit quelque courage au dauphin, qui pleurait, et descendit avec lui pour tenter un j d dernier effort. Le jeune prince, qui avait pour son oncle Louis une vive affection, mêla des larmes à ses ardentes prières ; il parlait en son nom et au nom de la reine. Le duc de Bourgogne appuyait son gendre, et les conjurait, lui aussi, de se désister de leur demande ; mais ils ne trouvèrent que des cœurs inflexibles. Les chefs menacèrent de l'aller enlever jusque dans la chambre du roi. Le duc de Bavière, ne voyant aucun moyen d'échapper à ces forcenés, se remit lui-même entre leurs mains. Les factieux, Jacquville à leur tête, se précipitèrent alors dans les appartements, sans nul égard pour le roi, pour la reine ni pour le duc de Guyenne, brisant les fenêtres, enfonçant les portes, détruisant les meubles, et poursuivant les proscrits, qui cherchaient un refuge auprès du roi épouvanté. Les dames jetaient des cris de détresse, et les seigneurs cherchaient vainement à se défendre. Après avoir arrêté les personnes désignées à leur fureur, ils les mirent deux à deux sur des chevaux, et derrière chaque cheval quatre hommes armés. Ils évacuèrent l'hôtel Saint-Paul en criant : « Victoire ! victoire ! » et emmenèrent leurs prisonniers au milieu des huées et des outrages de la populace. Le duc de Bavière fut mis au Louvre avec le duc de Bar et quelques autres (20 mai 1413)<sup>1</sup>.

L'Université ne voulut point accorder à ces excès, qui dépassaient toutes les bornes, son approbation réclamée par les factieux. Ceux-ci, craignant d'être exposés tôt ou tard à des poursuites, se rendirent en armes à l'hôtel Saint-Paul, et obtinrent du conseil du roi une déclaration qui approuvait et reconnaissait fait pour agréable, tout ce qui avait été fait. Enfin ils se constituèrent législateurs, et publièrent les ordonnances de réformes promises depuis trois mois, et qui furent appelées Ordonnances Cabochiennes, du nom de ce chef trop fameux. Le roi fut obligé de les enregistrer dans un lit de justice tenu au Parlement. Ce code, né au milieu des tempêtes, n'eut qu'une durée éphémère. On ne trouve pourtant pas au même degré dans toutes ses parties le caractère violent de son origine. Conçu et élaboré pendant tous ces troubles par des hommes expérimentés, le code cabochien renferme des questions dignes d'intérêt, et même des vues d'administration pleines de sagesse.

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis. — Juvénal des Ursins.

La promulgation de leurs constitutions réformatrices n'empêchait pas les Cabochiens de s'occuper de la défense du royaume. Apprenant que les princes d'Orléans armaient sur la Loire, que les Anglais attaquaient les côtes de la Normandie et entraient sans résistance dans la Guyenne, où le comte d'Armagnac les favorisait ouvertement, ils établirent un emprunt forcé pour soutenir la guerre. Ils firent nommer par le conseil quatre commissaires, la Vieuville, Raoul le Sage, Robert de Belloy, Jean Guérin, pour la répartition de la taxe. Ils préposèrent à la recette Legoix, Caboche, de Troyes et Chaumont. Ces derniers exercèrent leur mission avec la plus grande violence. Ils jetèrent en prison tous ceux qui ne payaient pas ou qui faisaient quelque opposition. Ils demandèrent 2.000 écus à Juvénal des Ursins ; mais l'avocat général, ayant réclamé contre cette taxe, fut conduit au Petit-Châtelet. L'illustre Jean Gerson, chancelier de Notre-Dame, et curé de Saint-Jean-en-Grève, n'ayant pas voulu se soumettre à l'impôt, vit sa maison pillée et ses meubles enlevés. Il fut même obligé de se cacher dans les voûtes de Notre-Dame, pour se dérober à la rage des receveurs et de leurs satellites. Les revenus des églises et des communautés religieuses ne furent même pas épargnés. Les Universitaires défendirent cependant avec vigueur leurs privilèges, que les Cabochiens finirent par respecter. Cette taxe, qui servit aussi à enrichir les receveurs, qui s'étaient naguère élevés avec tant de force contre les financiers, augmenta encore la haine des honnêtes bourgeois contre les Cabochiens, et prépara les esprits à la réaction.

Les bouchers, qui se sentaient abandonnés des honnêtes gens, se livrèrent à de nouvelles fureurs. Les emprisonnements et les meurtres se multiplièrent dans la capitale. Le jugement des prisonniers fut hâté ; les douze commissaires, que les factieux avaient forcé le duc de Guyenne d'instituer pour juger les détenus, furent effrayés et signèrent des condamnations. Pendant qu'on instruisait le procès du jeune la Rivière, digne fils d'un homme respecté, le brutal et féroce Jacquville alla le voir dans sa prison, pour repaître ses yeux du malheur prochain de son ennemi, et lui adressa de rudes paroles. Le sire Jacques de la Rivière, qui comprit qu'il pouvait être dangereux d'engager une lutte avec cet homme, lui répondit le plus doucement qu'il put. Mais Jacquville l'ayant insulté en l'appelant traître et déloyal, la Rivière, attaqué dans son honneur, osa lui répondre qu'il en avait menti, et que si la chose était agréable au roi, il le combattrait. Alors ce digne capitaine des bouchers, entrant en fureur, lui déchargea sur la tête un coup de la petite hache d'armes qu'il tenait à la main, et l'étendit mort à ses pieds. Il fit aussitôt répandre le bruit par ses émissaires que le sire de la Rivière, en se frappant la tête avec un pot d'étain, avait voulu prévenir l'infamie de son supplice. Le cadavre n'en fut pas moins placé le lendemain dans une charrette, et conduit aux Halles pour y être décapité avec le sire de Mesnil, écuyer du dauphin. La tête fut placée au bout d'une lance, et le corps traîné à Montfaucon. Du Mesnil, qui était dans la fleur de la jeunesse et qui s'était promis des jours heureux, quitta la vie avec beaucoup de regret. Il pleurait amèrement, et tout le peuple semblait ému d'une compassion profonde<sup>1</sup>.

Arriva enfin le tour de l'ex-prévôt des Essarts, qui durant quelques mois avait été l'idole du peuple de Paris. Traduit devant une commission instituée au Châtelet, il subit la question, et fut condamné à être décapité aux Halles le samedi 1<sup>er</sup> juillet. Tout Paris courut en foule à ce spectacle. Des Essarts fut conduit au supplice sur une claie attachée à l'extrémité d'une charrette. Vêtu d'une

---

<sup>1</sup> Juvénal des Ursins. — Monstrelet.

houppelande fourrée de martre, il tenait à la main une croix de bois. Il était escorté par une troupe nombreuse de bouchers, que précédait Jacquerville avec une compagnie d'hommes d'armes. On le mena d'abord devant son magnifique hôtel, où on lui rasa les cheveux pour premier signe d'infamie. Le funèbre cortège se dirigea ensuite vers les Halles. Pendant le trajet, des Essarts ne fut pas abandonné un instant par sa fermeté : il avait le visage calme, le regard serein, et souriait à ceux qui le regardaient ou qu'il connaissait. L'infortuné ! Il se rappelait sans doute la parole que lui avait donnée le duc de Bourgogne ; il espérait que ce peuple, qui l'avait tant aimé, ne l'abandonnerait pas sans retour. Il se trompait ; pas un seul cri de grâce ne sortit des rangs de cette foule pressée sur son passage. Cependant, en arrivant aux Halles, il vit l'appareil de son supplice avec la même résignation et la même fermeté. Il donna tous les signes de repentir que peut inspirer la religion dans ce moment suprême, et dit encore adieu à ce peuple, qui pleurait en admirant son intrépidité. Il monta tranquillement sur l'échafaud, promena un dernier regard sur la foule, et demanda grâce de la lecture de son jugement. Cette faveur lui fut accordée : il se mit ensuite à genoux, baisa avec dévotion une petite image d'argent que lui présenta le bourreau, et tendit courageusement sa tête, qui fut tranchée d'un seul coup, et exposée aussi au bout d'une pique à la vue du peuple. Son corps fut attaché au même gibet où, trois ans auparavant, il avait fait suspendre le cadavre de Montagu.

Pendant que ses amis tombaient sous la hache du bourreau, le dauphin, toujours insouciant et léger, passait les nuits au milieu des danses et des plaisirs. Un soir, entre onze heures et minuit, le farouche Jacquerville, faisant une ronde de nuit avec ses bouchers, entendit un grand bruit de fête à l'hôtel Saint-Paul ; il monta chez le dauphin, lui demanda s'il était décent à un fils de France de passer la nuit à veiller et le jour à dormir, et lui reprocha insolemment la dissipation de ses mœurs. Le sire de la Trémoille s'avança, et voulut répondre à des paroles irrévérencieuses pour le fils aîné du roi. Jacquerville l'accabla d'invectives, l'accusant d'être l'auteur de tous ces désordres, et de flatter les penchants du prince pour l'entraîner à de plus grands vices. Outré de colère, le dauphin se jeta sur Jacquerville, et le frappa de trois coups de poignard ; mais ils furent arrêtés par la cotte de mailles que celui-ci portait sous sa casaque. Les gens du guet, accourus au bruit, eussent égorgé tous les compagnons du prince, sans le duc de Bourgogne, qui interposa son autorité, et sauva la Trémoille, lequel jadis lui avait rendu de grands services. Cette scène de violence troubla tellement le dauphin, qu'il cracha le sang pendant trois jours et qu'il fut très-malade. Le bruit de ce scandale, répandu dans Paris, le remplit d'une nouvelle consternation. Ces excès des Cabochiens détachèrent de leur parti un grand nombre de bourgeois qui avaient conservé la religion de la royauté ; ils témoignèrent au duc de Guyenne leur douleur de ces désordres, et l'assurèrent en secret de tout leur dévouement.

Ainsi la bourgeoisie était lasse de la tyrannie des démagogues ; les artisans mêmes et les derniers du peuple commençaient à se fatiguer d'un régime qui les tenait constamment sous les armes ; et tous les jours on voyait dépérir l'industrie et le commerce. Paris appelait donc de tous ses vœux le retour de l'ordre. Les princes d'Orléans, bien informés des événements de Paris, et du changement qui s'opérait dans les esprits des bourgeois et du peuple, continuèrent leurs armements. Ils ne demandaient que l'exécution des traités de Chartres et de Bourges, dont les conditions n'avaient pas été observées à leur égard. Outre le duc de Bourbon, ils comptaient au nombre de leurs alliés le roi de Sicile et le comte d'Eu, qui venait de quitter Paris après avoir marié sa sœur

au comte de Nevers, frère du duc de Bourgogne. Rassemblés à Verneuil, à vingt-cinq lieues de la capitale, ils envoyèrent au dauphin des commissaires pour protester de leurs bonnes intentions. Ce prince, déterminé à les seconder, fit connaître leurs propositions au Parlement et à l'Université, qui se montrèrent bien disposés ; il fut décidé par le conseil, malgré les bouchers, que des conférences seraient entamées avec eux et qu'on leur enverrait des ambassadeurs.

Les députés reçurent un bon accueil des princes, qui montrèrent un désir sincère de la paix. A leur retour, le roi recouvrait la raison ; on lui fit connaître leurs bonnes dispositions. L'exécution de la paix d'Auxerre fut résolue, et le roi donna ordre aux députés qui avaient assisté aux conférences de Verneuil, d'aller à l'Hôtel-de-Ville pour y rendre compte de leur mission aux chefs du corps municipal. Jacquville, Denisot, Chaumont et Caboche y vinrent, suivis d'une centaine de leurs adhérents. Ce dernier était travesti en capitaine et couvert d'une armure éclatante ; il pérorait contre la paix, mais sans convaincre personne ; ses horribles menaces et ses blasphèmes produisirent peu d'effet.

Les bouchers, voyant la réaction gagner chaque jour du terrain, répandirent dans la ville une liste des principaux bourgeois qu'ils devaient égorger au premier tumulte. En même temps ils faisaient courir le bruit que les princes voulaient détruire la ville et massacrer les principaux d'entre les bourgeois. Jacquville, sorti de Paris pour combattre Louis de Bosredon, parcourait le Gâtinais, envoyait de fausses nouvelles sur la dévastation des campagnes par les Armagnacs ; néanmoins les menaces des bouchers et leurs projets sanguinaires ne faisaient qu'exciter davantage les bourgeois à la paix. Juvénal des Ursins, remis en liberté, poursuivait aussi avec ardeur la fin des désordres. Il anima tous les honnêtes gens de son courage, et les bourgeois, réunis par quartiers, avec plus de confiance dans leurs forces, se déclarèrent pour la paix, à l'exception du quartier de Saint-Eustache, aveuglément dévoué aux Cabochiens. De ce moment, les commissaires institués pour juger les détenus n'osèrent plus prononcer de condamnations. Les dames de la reine furent rendues à la liberté ; mais les menaces de Jean de Troyes et de ses adhérents empêchèrent de délivrer les ducs de Bar et de Bavière.

On donna donc suite aux propositions de paix, et le duc de Bourgogne lui-même, qui ne voulait pas se montrer ouvertement contraire au vœu public, se rendit à Pontoise, lieu fixé pour en régler les conditions, avec le duc de Berri, plusieurs conseillers du roi et huit notables bourgeois de Paris. L'assemblée de Pontoise reconnut d'un accord unanime la nécessité de rétablir la paix ; mais ce ne fut qu'après quelques jours de discussion que le projet de pacification fut arrêté. On convint qu'il y aurait entre tous les princes du sang une paix et une amitié sincère et indissoluble ; qu'on ne pourrait rechercher ni poursuivre personne pour les faits qui s'étaient passés à Paris ; que les princes des deux partis licencièrent leurs troupes. Les articles du traité furent rapportés à Paris, le 31 juillet, par les ducs de Berri et de Bourgogne. Le lendemain, le conseil du roi les envoya au Parlement, à l'Université et au corps des échevins. Une assemblée où les bouchers se trouvaient en grand nombre se réunit le 2 août à l'Hôtel-de-Ville. Par leurs cris et leurs menaces, ils causèrent une longue et tumultueuse agitation ; mais ils ne purent obtenir, ainsi que le demandait Jean de Troyes, que la paix ne fût accordée aux princes que sous le titre de grâce et d'amnistie. Quoi que pussent dire ces forcenés, de toutes les parties de la salle les bourgeois criaient : « La paix ! la paix ! » Mais comme il était impossible de délibérer, les plus sages proposèrent de renvoyer la décision aux assemblées des quartiers. Les

Cabochiens, convaincus de leur impuissance dans ces sortes d'assemblées, se récrièrent vivement contre cet avis ; mais un quartenier du cimetière Saint-Jean, le charpentier Guillaume Cirasse, appuya énergiquement cette résolution, qui fut adoptée ; il osa dire en face aux Legoix et aux Saint-Yon : « Nous verrons s'il y a à Paris autant de frappeurs de cognée que d'assommeurs de bœufs<sup>1</sup>. »

Le 3 août, les capitaines des quartiers les rassemblèrent, et sur douze quartiers neuf acceptèrent les articles de la paix de Pontoise. Ainsi trois seulement, mais les plus grands et les plus importants, la rejetèrent : le quartier de l'hôtel d'Artois, où dominaient les partisans du duc de Bourgogne ; celui des Halles, composé surtout de la populace, et celui de Saint-Eloi, où Jean de Troyes et sa cabale l'emportèrent par leurs clameurs séditieuses. Ce jour même, Juvénal des Ursins et les principaux bourgeois allèrent rendre compte au roi de la manière dont les choses s'étaient passées, et prièrent le dauphin de profiter des bonnes dispositions du peuple et de tout hâter. Le roi fit aussitôt redemander les clefs de la Bastille au duc de Bourgogne, qui n'osa pas les refuser ; et le sire d'Angenne, sorti de prison depuis trois jours, fut nommé gouverneur de cette importante forteresse.

Cet acte d'autorité épouvanta les factieux, et donna de l'assurance aux bourgeois, La nuit fut terrible dans Paris par les préparatifs qui s'y faisaient pour le jour qui allait se lever. On allumait de grands feux dans les carrefours et dans les principales rues ; les bourgeois se rassemblaient et se rangeaient par compagnies à la lueur de ces feux, et tout Paris retentissait de ces cris redoublés : « La paix ! la paix ! »

Le lendemain matin, 4 août, les bouchers tentèrent un coup de désespoir. Caboché et Chaumont, ayant rassemblé 400 hommes armés et un grand nombre d'archers et d'arbalétriers, s'emparèrent de l'Hôtel-de-Ville ; de ce poste ils animaient leurs partisans. Vers dix heures, le Parlement, tous les corps des magistrats et l'Université se rendirent à l'hôtel Saint-Paul. Le roi, placé à une fenêtre du palais, accompagné du dauphin et du duc de Berri, entendit les harangues de chacun des corps, et promit l'exécution du traité de Pontoise. Pendant ce temps, la masse de la population se levait en armes contre les bouchers, sans écouter Jean Sans-Peur et ses émissaires, qui s'étaient répandus dans les différents quartiers, pour en intimider les chefs et pour décrier la paix. Étonné de la fermeté de la bourgeoisie, le duc se rendit lui-même à l'Hôtel-de-Ville, où il trouva Caboché, Chaumont, Jean de Troyes, Barraut et Mailly, qui encourageaient les soldats. Mais il n'était pas resté cent hommes d'armes avec eux ; il en vit même plusieurs se retirer sans vouloir attendre l'événement. Leduc, comprenant alors qu'il ne devait plus compter sur une troupe séditieuse, qui n'est redoutable que lorsqu'elle ne trouve pas de résistance, la quitta pour se porter ailleurs.

Malheureux à l'Hôtel-de-Ville, son parti éprouvait un autre échec sur la place de Grève. Là les Cabochiens avaient rassemblé leurs hommes au nombre d'environ 1,200. Lorsqu'ils voulurent parler contre la paix, ils ne purent se faire écouter ; la populace elle-même soupirait après le repos. Au milieu du tumulte une voix cria : « Que ceux qui veulent la paix passent à droite ! » Il ne resta personne à gauche. Sur ces entrefaites arriva le duc de Bourgogne, qui, voyant que les choses n'allaient pas selon ses désirs, ne resta qu'un instant et se rendit à l'hôtel Saint-Paul, agité et incertain sur le parti qu'il prendrait.

---

<sup>1</sup> Juvénal des Ursins, p. 326.

Déjà plus de 30.000 hommes se trouvaient en armes autour du palais, où tous les partisans de la paix s'étaient donné rendez-vous. Excité par Juvénal et par les principaux bourgeois, le dauphin revêtit une cotte d'armes tissée d'or et de soie, monta à cheval avec son grand-oncle le duc de Berri, et se mit à la tête des milices des quartiers. Le duc de Bourgogne lui-même, qui voyait avec regret expirer sa dictature, alla se placer dans les rangs des vainqueurs, auprès du dauphin. Les rues et les places retentissaient d'acclamations. Le poste de l'Hôtel-de-Ville fut évacué sans combat ; les Cabochiens, saisis de crainte, se dispersèrent. Le dauphin se rendit au Louvre, que la garde des factieux abandonna également. Il délivra les ducs de Bavière et de Bar, qui, le lendemain, disait-on, devaient être traînés au supplice. Les portes des prisons furent ouvertes en même temps à tous les autres détenus, et le mouvement de réaction s'acheva sans effusion de sang.

Après cette rapide pacification de la ville, le duc de Guyenne rentra à l'hôtel Saint-Paul, où le roi le reçut avec joie, ainsi que les ducs de Bar et de Bavière. Charles VI rendit le gouvernement de Paris au duc de Berri, donna celui de la Bastille au duc de Bavière, et celui du Louvre au duc de Bar. Tanneguy-Duchâtel devint prévôt de Paris, et le chancelier Eustache de Laître, que les factieux avaient imposé au roi, fut remplacé par Henri de Marie, premier président du Parlement. L'avocat général Juvénal des Ursins, qui avait travaillé si activement à la paix, fut nommé chancelier d'Aquitaine.

Les chefs des factieux, abandonnés de leur protecteur, qui ne s'était pas vu sans crainte au milieu d'une multitude dont l'irritation pouvait à son tour exiger des victimes, se hâtèrent de quitter Paris. Jean de Troyes et un de ses fils, l'infâme Caboché et leurs complices, pleurant leur honte plutôt que leurs crimes, se retirèrent sur les terres du duc de Bourgogne ; Barrant et le chancelier de Laître les suivirent de près. Jacquville alla rejoindre tous ces fugitifs, après avoir congédié les hommes d'armes avec lesquels il faisait dans la Beauce la guerre aux Armagnacs. Le 8 août, la paix fut publiée solennellement.

Les bourgeois de Paris, encore sous l'impression de la sanglante tyrannie des bouchers, applaudirent aux premiers effets de la réaction. Mais on ne se borna pas à quelques mutations dans les officiers du palais : les deux Caille, du corps des bouchers qui avaient jeté à l'eau maître Bridoul ; Jean de Troyes, cousin du chirurgien, furent pris, convaincus de meurtre, et pendus aux grands applaudissements de la populace. Plusieurs maisons des Cabochiens fugitifs furent livrées au pillage. Un grand nombre de bourgeois accusés d'avoir favorisé les bouchers furent emprisonnés, et plusieurs gentilshommes furent arrêtés dans l'hôtel du duc de Bourgogne. Ce prince commença à craindre pour sa sûreté personnelle, et résolut de se retirer. Dévoré du désir d'exercer l'autorité et peu scrupuleux sur les moyens d'y parvenir, il tenta, avant de partir, d'enlever le roi dans une partie de chasse qu'il lui avait proposée à Vincennes ; mais son terrible adversaire, le vertueux Juvénal des Ursins, déjoua ses projets, et le prince, n'osant plus rentrer dans la capitale, regagna rapidement la Flandre, après avoir perdu le fruit de toutes ses funestes entreprises (23 août 1413).

Ce départ, qui pouvait compromettre la paix, produisit une étrange révolution à Paris et dans l'État. Il jeta tous les partisans du duc dans l'abattement, et décida le retour des princes à Paris, contrairement aux conditions du traité, d'après lesquelles ils ne devaient pas entrer dans cette ville. Mais ils y furent mandés par le dauphin et par le conseil. Le 31 août, le roi de Sicile, le duc d'Orléans, le comte de Vertus, son frère, les ducs de Bourbon et d'Alençon, suivis du comte de

Dammartin et d'une foule de nobles chevaliers, firent donc leur entrée solennelle à Paris. Les ducs de Berri et de Bavière allèrent au-devant d'eux jusqu'à la porte Saint-Jacques, avec un grand cortège de seigneurs et de bourgeois. Le duc de Berri reçut leur serment que ni eux ni leur suite n'offenseraient en rien les Parisiens. Ils furent accueillis avec un enthousiasme extraordinaire de la part de ce même peuple qui avait demandé leur extermination. Les princes rentrèrent au conseil, où ils ne tardèrent pas à exercer une puissante influence.

## CHAPITRE X

# DOMINATION DES ARMAGNACS BATAILLE D'AZINCOURT 1413-1415

Les ordonnances cabochiennes annulées. — Nouvel aspect de la cour de Paris. — Les deux partis recherchent l'alliance du roi d'Angleterre. — Nouvel armement du duc de Bourgogne. — Ce prince marche sur Paris. — Sa retraite. — Jean Sans-Peur déclaré rebelle. — Condamnation de la doctrine de Jean Petit par un synode assemblé à Paris. — Les Orléanais marchent contre le duc de Bourgogne. — Prise de Compiègne. — Sac de Soissons. — Succès de l'armée royale. — Détresse du duc de Bourgogne. — Siège d'Arras. — Traité d'Arras. — Concile général de Constance. — Conspiration contre les ducs d'Orléans et de Bourbon. — Le dauphin entreprend de gouverner par lui-même. — Préparatifs d'Henri V contre la France. — Ambassade de ce roi à Charles VI. — Les Anglais descendent en France. — Siège et prise d'Harfleur. — Le duc de Bourgogne refuse son secours au roi de France. — Henri V entreprend d'aller d'Harfleur à Calais. — Passage de la Somme. — Le connétable d'Albret reçoit la permission de combattre. — Les armées en présence. — Pourparler de paix. — Bataille d'Azincourt. — Massacre des prisonniers. — Sépulcre des morts.

Quelques jours après l'arrivée des princes, le roi tint un lit de justice au Parlement, et annula, comme ayant été extorqués, tous les actes contraires au duc d'Orléans et à ses partisans. En même temps il abrogea solennellement les ordonnances de réforme, monument remarquable d'administration, dont le nouveau gouvernement aurait pu profiter (5 septembre). La cour et la ville prirent bientôt un nouvel aspect. Les fêtes, les bals, les tournois succédèrent à la tristesse et à la terreur. Les ducs d'Orléans et de Bourbon y brillaient à l'envi. Le dauphin témoignait un attachement extrême au duc Charles, qu'il engagea à quitter le vêtement de deuil qu'il n'avait point cessé de porter depuis la mort de son père. Les deux princes parurent ensemble, vêtus des mêmes couleurs, portant un manteau nommé huque italienne. Leur chaperon était rouge et noir, et la devise brodée en argent : « Le droit chemin. » Le chaperon blanc disparut ; partout la blanche écharpe d'Armagnac fut substituée à la croix bourguignonne ; on osa même en affubler les images des saints.

Tous les seigneurs de la faction d'Armagnac revinrent bientôt à Paris, et remplacèrent dans les charges publiques les hommes auxquels le Bourguignon les avait confiées. Le sire d'Hangest reprit sa charge de grand maître des

arbalétriers ; Clignet de Brabant recouvra l'amirauté ; l'archevêque de Sens redevint président de la chambre des comptes ; Pierre Gentien fut rétabli dans les fonctions de prévôt des marchands, et le sire d'Albret fut réintégré dans la connétablie, malgré le refus du comte de Saint-Pol de rendre l'épée de connétable. Les Cabochiens furent bannis du royaume, et le roi d'Angleterre fut invité à traiter comme ennemis de tous les rois ceux qui chercheraient un refuge dans ses États.

Plusieurs de ces exilés se retirèrent en Flandre, où ils n'oublièrent rien pour faire passer leurs désirs de vengeance dans le cœur du duc de Bourgogne. Ce prince, comme s'il eût été insensible à tout ce qui se passait à Paris, ne s'occupait que de plaisirs, de fêtes et de tournois, où brillait le jeune comte de Charolais, et où lui-même ne dédaignait pas d'entrer dans la lice. Après son arrivée à Lille, il avait écrit au roi pour s'excuser du départ précipité qu'exigeait sa sûreté, et avait protesté de ses intentions pacifiques. Mais sous ces trompeuses apparences il brûlait aussi du désir de se venger de ses ennemis, et cachait les plus vastes projets. Il entretenait des intelligences avec ses partisans de la capitale et des grandes villes de Picardie, de Champagne et de l'Ile-de-France. Enfin il s'efforçait de renouer le mariage de sa fille avec le nouveau roi d'Angleterre, dont il recherchait l'appui. Mais en même temps il recevait un affront qui le blessait dans son orgueil : le roi de Sicile, qui, après lui avoir été favorable, avait embrassé la cause des princes d'Orléans, lui renvoyait Catherine de Bourgogne, fiancée à l'héritier d'Anjou.

Le parti dominant recherchait aussi avec empressement l'alliance du roi d'Angleterre, et voulait le marier avec madame Catherine, la plus jeune fille du roi, qui n'avait alors que treize ans. Henri V, qui traitait avec les deux partis à la fois, envoya des ambassadeurs à la cour de France. Ils assistèrent aux fêtes magnifiques qui eurent lieu à l'occasion du mariage du duc Louis de Bavière avec la veuve de Pierre de Navarre. Ils y virent la jeune Catherine ; et le duc d'York, le chef de l'ambassade, promit de proposer cette union au roi d'Angleterre. On ne traita cependant pour le moment que de la prolongation des trêves. Le duc de Bretagne, qui s'était rendu à Paris à la même époque avec le comte de Richemont, son frère, osa disputer la préséance au duc d'Orléans, comme plus ancien pair et plus puissant feudataire. Le conseil du roi décida en faveur du duc d'Orléans, et quelque temps après le duc de Bretagne partit mécontent du roi et des princes.

Cependant le duc de Bourgogne arrivait en Artois et en Picardie, malgré la défense du conseil du roi, pour attaquer les Orléanais, et leur enlever l'autorité qu'il voyait avec tant de regret passée entre leurs mains. Ce n'était peut-être pas sans fondement qu'il se livrait à l'espoir de recouvrer toute sa puissance ; car il fut bientôt informé par les gentilshommes chargés de ses intérêts, que le dauphin commençait à être mécontent du gouvernement de la reine et des princes. Une rechute du roi avait rendu à son fils l'exercice de sa charge de lieutenant général de l'État ; mais il ne faisait cas de l'autorité qu'elle remettait entre ses mains que pour se livrer au plaisir ; il continuait de passer la nuit au milieu des bals et des festins, les jours à dormir. Dans sa dissipation effrénée, il avait pris en aversion toutes les affaires sérieuses, et assistait rarement au conseil. Le peuple, qui avait conçu de grandes espérances de ce jeune prince, le blâmait de cette vie indigne de l'héritier de la couronne. La reine et les princes voulurent l'obliger à garder un peu plus de réserve dans sa conduite, et le firent surveiller de près dans le Louvre, où ils le tinrent, pour ainsi dire, enfermé. Le duc de Guyenne, las des remontrances de sa mère et de celles de ses cousins, et

jaloux d'ailleurs de toute autorité supérieure à la sienne, prit la résolution de réclamer le secours de son beau-père. Il lui écrivit donc lettre sur lettre, pour le prier de se rendre à Paris bien accompagné, pour la sûreté de sa personne, lors même qu'il recevrait des lettres contraires (décembre 1413).

Le duc de Bourgogne, ne pouvant plus douter de la sincérité du dauphin, lui fit une réponse satisfaisante. Il rassembla ses hommes d'armes, et fit précéder sa marche d'un manifeste envoyé à plusieurs villes et à divers bourgeois de Paris, pour leur apprendre qu'il allait délivrer des mains des Armagnacs le duc d'Aquitaine, qui réclamait ses secours. Informés des intelligences que le dauphin entretenait avec Jean Sans-Peur, la reine et les princes convoquèrent une assemblée, dans laquelle le chancelier accusa le dauphin de négliger les affaires, et de n'écouter que les perfides conseils d'une foule de courtisans perdus de mœurs. On résolut d'éloigner de lui ceux qui, par leurs suggestions, l'avaient porté à une démarche si blâmable. La reine et les princes se rendirent au Louvre, et firent prendre quatre de ses chevaliers, le sire de Croy, un des plus ardents Bourguignons, qui fut enfermé à Montlhéry, et trois autres qui furent chassés de Paris. Malgré son mécontentement, le dauphin consentit quelques jours après à démentir les lettres qu'il avait écrites à son beau-père, et en signa d'autres qui lui défendaient d'approcher de Paris, sous peine d'être regardé comme ennemi de l'État.

Jean Sans-Peur ne céda point aux défenses qui lui étaient faites. Excité par les Cabochiens exilés, qui prétendaient qu'il lui suffirait de paraître devant Paris avec ses troupes pour en faire ouvrir les portes, il partit de Lille le 23 janvier 1414, à la tête d'une armée. Il avança à grandes journées vers Paris ; la plupart des villes, ou mal défendues ou favorables au parti bourguignon, lui ouvrirent leurs portes. Il ne trouva de résistance qu'à Péronne et à Senlis. En peu de temps il arriva à Saint-Denis, où les bourgeois le reçurent sous la promesse qu'il ne serait commis aucun désordre dans leur ville. Trois jours après, il vint ranger sa petite armée en bataille entre Montmartre et Chaillot, espérant que le peuple, qui lui était attaché, se soulèverait en sa faveur. Mais les princes communiquèrent à la plus grande partie de la bourgeoisie l'ardeur dont ils étaient animés pour la défense de la ville, et le comte d'Armagnac, qui avait sous ses ordres jusqu'à 11.000 chevaux, sut contenir le peuple, et Paris demeura immobile.

Le duc de Bourgogne, voyant son attente déçue, renonça à son entreprise, et reprit la route d'Arras, tout honteux de sa levée de boucliers. Il laissa des garnisons dans Compiègne, Soissons, Noyon, et dans toutes les places qui lui assuraient le chemin d'Arras jusqu'à Paris. Il fit jurer aux capitaines de ces garnisons de n'obéir ni au roi ni au dauphin, tant qu'ils seraient au pouvoir des princes.

Cette seconde retraite de Jean Sans-Peur affermit le triomphe de ses ennemis, qui résolurent de le pousser vigoureusement. Dès le lendemain de son départ (10 février), parut un édit du roi, qui éprouvait quelque retour de santé ; cet édit récapitulait tous les crimes du Bourguignon, le déclarait faux, traître, rebelle, meurtrier du duc d'Orléans, déchu de tous ses biens et de toutes les grâces qu'il avait reçues, tenait et réputait pour rebelles, désobéissants, violateurs de la paix, ennemis du roi et de l'État, tous ceux qui lui donneraient aide et conseil. Le roi mandait aussi l'arrière-ban de fiefs et arrière-fiefs, ainsi que les milices des bonnes villes, pour l'aider à réduire le duc de Bourgogne et ses complices. Mais le glaive matériel ne suffisait pas contre un ennemi aussi redoutable ; on crut donc nécessaire de recourir aux armes spirituelles. Une assemblée de prélats,

des principaux théologiens du royaume et juristes de l'Université avait été convoquée à l'évêché, dès les premiers jours de janvier, par l'évêque de Paris, Montagu et le dominicain Jean Paulet, inquisiteur de la foi, pour examiner l'écrit de Jean Petit, intitulé *Justification du duc de Bourgogne sur le meurtre du duc d'Orléans*. Jean Petit, qui avait été contraint de s'enfuir à Hesdin, y était mort récemment, l'objet du mépris et de l'horreur de l'Université. Le synode condamna les propositions renfermées dans ledit écrit, comme erronées quant à la foi, quant à la doctrine et quant à la morale. Il prononça qu'elles étaient scandaleuses, impies, injurieuses aux rois, et qu'elles tendaient à renverser les monarchies (23 février). La fameuse apologie fut brûlée au parvis de Notre-Dame par l'exécuteur de la haute justice, en présence d'une foule nombreuse, après un discours éloquent du docteur Benoît Gentien, que quelques écrivains ont regardé comme l'auteur de *l'Histoire anonyme de Charles VI*<sup>1</sup>.

Les environs de Paris furent bientôt remplis de troupes, qui arrivaient successivement au rendez-vous fixé par le roi. Le parti d'Orléans faisait d'immenses préparatifs pour abattre Jean Sans-Peur, et allait conduire à son tour le roi et le dauphin contre ce rival détesté. Charles VI, qui s'associait aveuglément aux passions de la faction dominante, confia la garde de Paris au duc de Berri et au roi de Sicile, et alla à Saint-Denis, accompagné d'un brillant cortège de princes et de seigneurs, pour y prendre l'oriflamme. Le dauphin se faisait remarquer entre tous les autres par l'éclat de ses armes et par le magnifique étendard tout doré dont il se faisait précéder. Les troupes du roi s'élevaient à près de 80.000 hommes. Tous, ainsi que le roi, portaient la blanche écharpe d'Armagnac, comme ils avaient arboré jadis la croix de Saint-André. Dans les premiers jours d'avril, l'armée royale marcha sur Compiègne, ville dévouée au Bourguignon, et qui, après une vigoureuse défense, fut obligée de capituler. De Compiègne, l'armée se dirigea vers Soissons, où elle s'attendait à trouver encore plus de résistance. Antoine de Craon et Enguerrand de Bournonville, qui défendaient la ville, sommés d'en ouvrir les portes, répondirent que le duc de Bourgogne l'ayant confiée à leur garde, ils lui en rendraient bon compte, qu'ils étaient prêts à recevoir le roi et le dauphin, mais eux seulement avec leur suite. Irrités de cette réponse, les princes résolurent de battre en brèche cette ville, défendue par de nombreuses tours et un fossé large et profond. Dans une sortie qui eut lieu le second jour du siège, Hector, dit le bâtard de Bourbon, jeune prince de grande espérance, tomba frappé mortellement d'un coup d'arbalète à la gorge. Il fut vivement regretté de toute l'armée, qui admirait sa valeur. La division se mit bientôt entre les deux chefs de la garnison : Bournonville proposait de faire une sortie pendant la nuit et de se sauver l'épée à la main ; Antoine de Craon et le sire de Menou s'opposaient à ce projet. Informés de ce désordre, les princes redoublèrent d'activité et de courage, et attaquèrent Soissons par cinq endroits différents. Là où la brèche n'était pas assez large, on plantait des échelles. Malgré leur division, les assiégés réunirent leurs efforts contre l'ennemi et se défendirent avec une rare intrépidité. Ils le repoussèrent jusqu'à cinq fois. Animé par la mort de son frère qu'il voulait venger, le duc de Bourbon fit des prodiges de valeur, monta des premiers aux échelles, et reçut un coup de hache qui le renversa. Il fallut l'emporter dans sa tente à demi mort. Enfin, après deux heures du combat le plus opiniâtre, la principale brèche fut forcée, pendant que des archers anglais à la solde de Bourgogne livraient aux soldats du comte d'Armagnac la porte qu'ils étaient

---

<sup>1</sup> Juvénal des Ursins. — Monstrelet.

chargés de défendre. Alors Soissons fut bientôt inondé de masses furieuses qui se précipitaient en désordre dans ses murs. Le sire de Bournonville, qui n'espérait pas de quartier, ne pensa qu'à mourir en homme de cœur, en se précipitant au milieu des ennemis. Mais la mort se refusa aux vœux de ce vaillant capitaine. Percé de coups et blessé grièvement à la tête, il tomba vivant entre les mains des vainqueurs. Déjà le plus horrible massacre avait commencé, et la ville était en proie à tous les excès d'une soldatesque effrénée. Malgré les ordres du roi, personne ne fut épargné. Tous les hommes d'armes, tous les habitants, hommes, femmes et enfants, qui tombèrent entre les mains des vainqueurs, furent impitoyablement massacrés. Les Allemands, les Bretons et les Gascons se répandaient de tous côtés, et semblaient autant de bêtes féroces. Quelques familles purent à peine se soustraire à leur fureur au prix de l'or qu'elles avaient caché. Après avoir pillé les maisons, les soldats se jetèrent sur les couvents et les églises. La soif de l'or leur fit violer le respect dû aux choses sacrées. On les voyait arracher sans aucun scrupule les reliques des saints et des martyrs de leurs chasses, pour dérober l'argent, l'or et les pierreries qui en faisaient l'ornement. Par une impiété plus abominable encore, ils jetaient à terre les hosties pour emporter les vases précieux qui les renfermaient (21 mai 1414). Le sac effroyable de cette malheureuse cité ne suffit pas à la vengeance des vainqueurs : les édifices municipaux furent détruits, et les biens de la commune confisqués, et l'on réserva pour l'échafaud un assez grand nombre des plus nobles ou des plus coupables prisonniers. Vingt de ceux qui avaient été pris au quartier Saint-Médard furent attachés au gibet. D'autres, au nombre de vingt-cinq, furent envoyés à Paris et subirent le même sort. On pendit dans le camp cent vingt archers anglais du parti bourguignon. Les efforts que firent la plupart des chevaliers pour sauver le brave Enguerrand de Bournonville furent inutiles : il fut décapité sur la place du marché de Soissons. Le duc de Bourgogne témoigna un extrême regret du sort de cet homme, qui était un de ses plus habiles capitaines. La mort du jeune Pierre de Menou, chevalier tourangeau, eut quelque chose de plus attendrissant encore. Comme on le conduisait au supplice avec le sire Jean de Menou, son père, auquel il avait fait embrasser le parti de Bourgogne, il rappela tous ses efforts dans ce cruel moment, et demanda la permission de parler. Elle lui fut accordée. Sans se plaindre de sa malheureuse destinée, il protesta de l'innocence de son vieux père, et jura que c'était lui qui par ses prières et ses importunités l'avait entraîné à Soissons. Il supplia les officiers qui devaient présider à l'exécution d'avoir égard à la faiblesse de cet infortuné vieillard, qui allait périr sur un échafaud après avoir servi avec honneur son roi et sa patrie, et de se contenter de son sang pour expier le crime de l'un et de l'autre. Attendris jusqu'aux larmes de cette preuve touchante de tendresse filiale, les officiers en instruisirent aussitôt le roi, qui accorda au père la grâce sollicitée avec tant d'ardeur par le fils, sans cependant étendre sa clémence jusqu'à ce dernier. Pierre de Menou la reçut avec la joie la plus vive, jeta un dernier regard sur le vénérable père qu'il venait d'arracher à la mort, et présenta gaiement sa tête au bourreau<sup>1</sup>.

La catastrophe de Soissons répandit la terreur dans toutes les villes qui tenaient encore pour le parti bourguignon. Un grand nombre d'entre elles s'empressèrent de faire leur soumission au roi. Philippe, comte de Nevers et de Rhetel, frère de Jean Sans-Peur, craignant pour son comté de Rhetel, vint à Laon solliciter la bonté et la clémence de Charles VI, qui lui accorda son pardon. La situation du

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis. — Juvénal des Ursins. — Monstrelet.

duc Jean devenait chaque jour plus difficile ; il commençait lui-même à en comprendre tout le danger ; car il chargea la comtesse de Hainaut, sa sœur, de faire quelques tentatives auprès du roi pour obtenir son pardon. Cette princesse vint trouver Charles VI à Péronne avec son frère le duc de Brabant ; mais tous leurs efforts furent inutiles. D'après l'avis du conseil, il leur fut répondu que si le duc de Bourgogne demandait miséricorde, il l'obtiendrait, pourvu toutefois qu'il fût sincèrement touché de ses fautes, et qu'il les reconnût, au lieu de les justifier. Quelques jours après, des députés des communes flamandes arrivèrent auprès du roi pour protester de leur respect et de leur entière soumission à ses ordres, et pour travailler à rétablir la paix entre lui et leur seigneur.

L'armée royale, continuant sa marche, s'empara de Bapaume, où elle trouva quelques-uns des réfugiés de Paris, qui furent aussitôt mis à mort ; puis elle alla investir Arras. On avait fait sortir de cette place les femmes, les enfants et les bouches inutiles ; et une nombreuse garnison, sous les ordres du sire Jean de Luxembourg, fils du comte de Saint-Pol, était déterminée à la plus grande résistance. Le siège fut d'abord poussé avec vigueur, mais il se termina comme celui de Bourges ; une maladie épidémique se déclara dans la ville et dans l'armée, et le dauphin, revêtu de l'autorité pendant la rechute du roi, se lassa des travaux de la guerre. Impatient d'aller retrouver les plaisirs de la capitale, il écouta favorablement les prières de la comtesse de Hainaut, du duc de Brabant et des députés des trois états de la Flandre en faveur de son beau-père, et consentit à lui accorder la paix, au grand mécontentement des princes d'Orléans et de leurs amis. Par le traité d'Arras, qui ne termina rien, le duc de Bourgogne s'engageait à recevoir des baillis et des officiers du roi dans toutes les villes de ses seigneuries et à lui remettre les clefs de la place assiégée. Il gardait toute sa puissance comme prince indépendant, et promettait de ne point venir à Paris sans l'ordre du roi ou du dauphin et de renoncer à toute alliance avec l'Angleterre. En retour, il lui fut promis que les lettres et édits royaux injurieux pour lui seraient annulés. Les princes d'Orléans, le duc de Bourbon et Montagu, archevêque de Sens, ne jurèrent cette paix qu'avec la plus grande répugnance. Elle fut publiée le 4 septembre, et il fut ordonné aux deux partis de faire disparaître la blanche écharpe des Armagnacs et la croix bourguignonne. Deux jours après, des ordres furent donnés pour reprendre le lendemain le chemin delà France. Mais un effroyable incendie, résultat de la négligence ou de la malveillance, dévora le camp et jeta le plus grand désordre dans l'armée ; près de 400 malades périrent dans les flammes, et une grande partie des bagages abandonnés devint la proie des Bourguignons. Le roi, tout à fait malade, rentra à Paris le 1er octobre. Une partie des bourgeois fut mécontente du traité d'Arras, qui avait été conclu sans qu'on prît leur avis, et qui ne paraissait pas assurer une paix durable entre les deux factions rivales.

Pendant que le roi et les princes faisaient la guerre au duc de Bourgogne, des ambassadeurs anglais étaient venus à Paris proposer une paix et une alliance perpétuelles entre les deux couronnes. Le mariage d'Henri V avec madame Catherine, fille du roi de France, devait en être le lien ; mais ils réclamaient en même temps la restitution de toutes les provinces cédées autrefois à la France par le traité de Brétigny, et de plus la Normandie, avec des sommes énormes pour la rançon du roi Jean. Le duc de Berri, gouverneur de Paris, leur fit un grand accueil, et renvoya au retour du roi la suite de cette négociation. Les ambassadeurs s'en retournèrent, comblés de riches présents. Le roi d'Angleterre, voulant se débarrasser des craintes qu'avait eues son père, cherchait à occuper les Anglais au dehors et venait d'entrer dans un système de politique

entièrement hostile à la France. Il envoyait des ambassadeurs au roi Charles VI, sans cesser pour cela avec le duc de Bourgogne des négociations que le traité d'Arras seul vint suspendre.

Ce traité, qui était fort incomplet, n'avait point été ratifié par Jean Sans-Peur. Tous les jours celui-ci soulevait de nouvelles difficultés sur les conditions qui avaient été stipulées, et continuait à s'entourer de Jacquville, de Caboche, de Chaumont, des chefs des bouchers et des autres séditeux de Paris, qu'il s'était engagé à bannir de ses États. Il osait même conduire ses hommes d'armes contre Louis de Châlons, comte de Tonnerre, son feudataire, sous prétexte de punir un vassal rebelle. Le comte de Saint-Pol faisait la guerre pour son compte dans le duché de Luxembourg, et de leur côté les princes d'Orléans ne cessaient de poursuivre à outrance tous les partisans de Jean Sans-Peur. Ce prince, que l'affaire de la condamnation de Jean Petit par le synode de Paris avait indigné, reprit l'offensive à cet égard, et appela de la sentence qui avait été prononcée, au concile général de Constance.

Ce concile, dont le pape Jean XXIII avait retardé la convocation, venait de s'ouvrir (1er novembre 1414). Le pape, l'empereur Sigismond, qui lui-même l'avait convoqué, les députés des deux anti-papes Benoît XIII et Grégoire XII, trois patriarches, vingt-deux cardinaux, vingt archevêques, quatre-vingt-douze évêques, cent vingt abbés, dix-huit cents clercs et docteurs, des plénipotentiaires de tous les rois de la chrétienté, les électeurs de l'empire et cent trente barons allemands, assistaient à cette assemblée, qui semblait former les états généraux de l'Europe. Constance et les villes voisines renfermaient plus de 100.000 étrangers attirés par la solennité de ce concile, qui dura près de quatre ans. Deux Français, le cardinal Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai, et Gerson, chancelier de l'Université, en furent les lumières. Ce dernier fit adopter le mémorable décret qui établit la supériorité du concile œcuménique sur le Saint-Siège. Pour rendre la paix à l'Église, que désolait toujours le schisme, les Pères déposèrent solennellement le pape Jean XXIII, qui, après avoir consenti à la voie de cession, s'y était ensuite refusé. Dans la treizième séance, convoquée par son ambassadeur, Grégoire XII renonça au titre et à l'autorité de pape légitime. Quant à Benoît XIII, il résista, et fut aussi déposé et abandonné par les Espagnols. Il garda obstinément son vain titre jusqu'à sa mort, arrivée à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.

Le concile montra la même énergie contre les hérétiques. Il examina la doctrine de Jean Huss, recteur de l'université de Prague, qui avait adopté une partie des opinions de l'audacieux Wicklef, hérésiarque anglais. Cité devant le concile, Jean Huss s'était rendu à Constance avec un sauf-conduit de l'empereur. Il plaida sa cause avec éloquence, et refusa opiniâtrement de rétracter ses doctrines. Alors le concile réprouva et condamna tous les livres et opuscules de Jean Huss, et crut étouffer l'hérésie en livrant l'infortuné docteur au bras séculier. Conduit au bûcher d'après l'ordre de ce même empereur qui lui avait garanti la vie et la liberté, Jean Huss ne voulut même pas se rétracter à la vue des flammes et mourut avec courage (6 juillet 1415). Le même jour, furent condamnées en termes généraux les funestes doctrines de Jean Petit, sur la poursuite de Gerson et de ses collègues. L'année suivante, Jérôme de Prague, disciple de Jean Huss, subit le même sort, et mourut avec la même résignation. Après avoir extirpé le schisme, le concile résolut de donner un chef à l'Église. Aux vingt-trois cardinaux qui formaient alors le sacré collège, furent adjoints, pour l'élection, trente députés des cinq grandes nations catholiques, France, Italie, Allemagne, Espagne et Angleterre. La majorité des voix se réunit en faveur d'Othon Colonne,

recommandable par sa naissance, par ses talents et par ses vertus (11 novembre 1417). Le nouveau pape, dont l'élection fut accueillie avec joie par toute la catholicité, prit le nom de Martin V, et rétablit le saint siège au Vatican. Après avoir fait un concordat avec chaque nation pour la réforme de quelques abus, le pape se hâta de prononcer la dissolution du concile, qui se sépara le 22 avril 1418<sup>1</sup>.

Les prélats, les docteurs français et les délégués de l'Université, en rentrant dans leur pays, à l'exception de l'illustre Gerson, qui, pour avoir encouru la haine du Bourguignon, fut forcé de s'exiler, « ne trouvèrent, pour ainsi dire, plus de France : la France se débattait dans des convulsions d'agonie<sup>2</sup>. » En effet les événements s'étaient précipités dans ce royaume avec une désastreuse rapidité pendant la durée du concile de Constance. Le duc de Guyenne, depuis son retour du siège d'Arras, cherchait par tous les moyens à conduire les affaires à sa volonté. Comme il avait la suprême direction des finances, que lui avait attribuée le conseil, il en faisait une effrayante dilapidation. Le produit des tailles, qui étaient excessives, passait entre les mains de ses courtisans et du duc de Berri, qui s'était concilié l'amitié de son neveu. Le chancelier du jeune prince voulut s'opposer à ces dons exorbitants ; mais il fut destitué, et les sceaux furent donnés à Martin Gouge, l'un des favoris du duc de Berri<sup>3</sup>.

Les ducs d'Orléans et de Bourbon apprirent bientôt qu'une conspiration s'était formée contre eux pour les chasser de Paris. A un signal donné par la cloche de Saint-Eustache, des conjurés choisis dans le quartier des Halles devaient prendre les armes, mettre le dauphin à leur tête, et chasser ou massacrer tous ceux du parti d'Orléans qui feraient résistance. Avertis à temps, les princes entourèrent de gardes le Louvre, où habitait le dauphin, et firent arrêter et mettre en prison tous les chefs des conjurés, dont plusieurs étaient des officiers du prince. Comme il n'ignorait pas qu'on l'accusait d'être l'auteur de ce complot, le duc de Guyenne s'enfuit de Paris avec une suite peu nombreuse, au château de Mehun-sur-Yèvre. Il céda bientôt aux sollicitations de sa mère, des ducs d'Orléans et de Berri, et revint à Paris après quelques jours d'absence.

Fatigué du contrôle des princes et persistant dans ses projets d'émancipation, il les attira tous à Melun, où la reine Isabeau tenait habituellement sa cour, et partit ensuite secrètement pour Paris. Il en fit aussitôt fermer les portes, et envoya aux princes l'ordre de n'y point rentrer sans être mandés au nom du roi et de se retirer dans leurs domaines (avril 1415). Il convoqua ensuite au Louvre le corps de la ville et de l'Université, et leur fit annoncer par son chancelier que, pour le bien de la chose publique, il se proposait de gouverner par lui-même et de travailler lui seul à régir l'État. Le premier essai de son autorité fut de s'emparer à main armée des fortes sommes d'argent que la reine sa mère avait déposées chez trois bourgeois de la capitale ; il les prodigua ensuite aux jeunes seigneurs qui flattaient ses penchants déréglés<sup>4</sup>. Comme il avait toujours horreur des affaires, il rappela quelque temps après le vieux, duc de Berri, et lui confia la direction du conseil. Enfin il relégua à Saint-Germain-en-Laye son épouse Marguerite de Bourgogne, princesse vertueuse, aimable et spirituelle, afin qu'elle ne pût blâmer sa conduite scandaleuse.

---

<sup>1</sup> L'abbé Fleury, *Histoire ecclésiastique*.

<sup>2</sup> Henri Martin, *Histoire de France*.

<sup>3</sup> Juvénal des Ursins.

<sup>4</sup> Monstrelet.

Jean Sans-Peur, indigné de l'offense faite à sa fille, envoya des députés au dauphin pour le prier d'accorder une amnistie aux cinq cents proscrits du parti bourguignon, et pour le sommer de rappeler auprès de lui sa légitime épouse. D'après les ordres de leur seigneur, ils signifièrent au duc de Guyenne que s'il refusait, ils ne tiendraient pas la paix d'Arras, et ne prendraient point les armes pour défendre l'héritier du trône s'il était attaqué par les Anglais. Le dauphin, enivré de son pouvoir, ne céda point aux menaces du duc et rejeta fièrement ses propositions (23 juillet 1415).

La réponse du prince irrita encore davantage le duc de Bourgogne, qui renoua alors avec le roi d'Angleterre ses relations, suspendues à l'époque du traité d'Arras. Henri V, de son côté, voyant la France en proie à l'anarchie, faisait contre elle dévastés préparatifs, sur lesquels il cherchait à l'endormir. Au mois de février de cette année, il envoya à Paris une seconde ambassade, chargée de demander en son nom la couronne de France, en vertu des droits d'Édouard III. A cette demande le conseil fut saisi d'étonnement et d'indignation. Les ambassadeurs déclarèrent alors que leur maître se contenterait des provinces cédées par le traité de Brétigny, de la Touraine, de la Normandie, de l'Anjou et du Maine en toute souveraineté, et de l'hommage de la Bretagne et delà Flandre. Ces insolentes propositions furent rejetées comme les premières ; et les députés ne demandèrent plus que la moitié de la Provence et quelques autres domaines, et un million d'écus pour la dot de la princesse Catherine. On se borna à répondre que Charles VI enverrait un ambassadeur au roi d'Angleterre. En attendant, Henri V assembla des gens d'armes, loua des navires en Hollande et en Zélande ; dès le mois d'avril, il fit part de la résolution qu'il avait formée de recouvrer par les armes son héritage de France. Il convoqua aussi un parlement qui lui accorda un subside considérable pour la guerre de France, toujours si populaire en Angleterre.

Le dauphin et le duc de Berri envoyèrent à Londres, le 20 avril, pour continuer les négociations, une solennelle ambassade composée de l'archevêque de Bourges, de l'évêque de Lisieux, du comte de Vendôme, grand maître de France, et de quelques autres seigneurs du conseil. Ces ambassadeurs furent reçus avec beaucoup de courtoisie par le roi d'Angleterre ; mais ils ne tardèrent pas à comprendre qu'il n'abandonnerait rien de ses prétentions. En effet, les offres qu'ils lui firent de lui céder le Limousin et quinze villes d'Aquitaine, comprenant sept comtés, de lui donner la main de la princesse Catherine avec une dot de 840.000 écus d'or, furent rejetées. Henri persista à demander la Normandie et tous les pays cédés par le traité de Brétigny. Il fit ensuite donner des présents considérables aux ambassadeurs, et se hâta de les congédier, en leur disant qu'il les suivrait de près.

A leur retour à Paris, les envoyés français rendirent compte de leur mission, annoncèrent qu'il n'y avait plus d'espoir d'accommodement, et qu'il fallait se préparer à la guerre. Bientôt arrivèrent des lettres hautaines du roi d'Angleterre, dans lesquelles il sommait Charles VI de lui restituer son héritage, et se montrait déterminé à recourir aux armes. Le roi de France répondit à la déclaration de guerre de l'Anglais par un manifeste du 23 août, dans lequel il exposait tous les efforts qu'il avait faits pour parvenir à procurer la paix à son peuple. Il y déclarait aussi qu'il était en état de soutenir une guerre juste, si le roi d'Angleterre était assez hardi pour attaquer la France. Mais déjà la guerre avait commencé, que le conseil se mettait à peine en devoir de rassembler des troupes et de garnir les frontières. Une flotte de 1,600 vaisseaux, poussée par un vent favorable, avait débarqué dès le 14 août une armée de 6.000 lances et de 24.000 archers, tous

gens d'élite, à l'embouchure de la Seine, entre Ronfleur et Harfleur, à l'endroit où un siècle plus tard devait s'élever la magnifique cité du Hâvre-de-Grâce.

L'Anglais put fouler impunément le sol français et investir de sa formidable armée Harfleur, le port le plus sûr de toute la Normandie pour les vaisseaux marchands. Personne en effet n'avait tenté de résister aux ennemis. Le conseil, instruit sans doute des préparatifs d'Henri V, qui duraient depuis plusieurs mois, n'avait pris aucune mesure pour la défense du royaume. Le connétable, qui était à Rouen avec un bon nombre de troupes, ne donna point l'ordre de marcher vers Harfleur pour s'opposer au débarquement, malgré les prières du jeune bâtard de Bourbon : il défendit même de rien entreprendre contre les Anglais. Alors l'indignation fut grande, et les bourgeois accusèrent le sire d'Albret d'intelligence avec les ennemis. Dans un conseil, le bâtard de Bourbon poussa l'emportement jusqu'à l'appeler traître ; mais les gens mieux instruits l'accusaient seulement de négligence et d'incapacité.

Maintenant il fallait chasser du royaume les Anglais, commandés par un nouvel Édouard III. Mais le ban n'ayant été publié que le 23 août, les hommes d'armes n'étaient pas encore réunis, et les vaines prodigalités du dauphin avaient complètement épuisé le trésor. On se hâta de lever une décime sur le clergé, et on écrasa le peuple sous une taille énorme, qui fut perçue avec la plus grande rigueur. Pour surcroît de malheur, les hommes d'armes, en se rendant au ban du roi, attaquaient les châteaux, dévastaient les campagnes et pillaient les églises. Pendant ce temps-là, le dauphin et le conseil, comprenant enfin le danger qui menaçait la France, s'efforçaient de regagner le duc de Bourgogne ; ils réduisirent le nombre des cinq cents proscrits exceptés de l'amnistie à quarante-cinq seulement, et firent quelques autres concessions qui le rendirent plus traitable. La députation qui lui fut envoyée le trouva au château d'Argilly, près de Beaune, où il menait joyeuse vie et se livrait tout entier au plaisir de la chasse. Il fit grand accueil aux ambassadeurs, et consentit à jurer la paix d'Arras, sans rompre pour cela ses relations secrètes avec Henri V.

Ce roi, qui avait pris le titre de duc de Normandie, continuait avec ardeur le siège de Harfleur. Cette place n'était pas fort grande, mais elle était bien fortifiée pour l'époque. La garnison et les bourgeois se défendaient avec le plus grand courage. Une brave noblesse s'y était jetée sous les ordres du sire d'Estouteville. Les batteries des Anglais foudroyaient les remparts ; il y avait des machines qui lançaient des pierres d'une grosseur prodigieuse. On livra plusieurs assauts que rendit inutiles la valeur des chevaliers normands, qui formaient sans cesse de leurs corps un rempart impénétrable à la furie de l'ennemi. Jour et nuit sous les armes et se trouvant partout, ils repoussaient les attaques de l'ennemi, faisaient des sorties presque toujours heureuses. Les garnisons des autres places voisines tombaient souvent à l'improviste sur les Anglais, et enlevaient tous ceux qui s'écartaient, avant qu'on pût les poursuivre. Le maréchal de Boucicaut, nommé capitaine de Normandie en même temps que l'amiral Clignet de Brabant gouverneur de Picardie, s'était avancé jusqu'à Caudebec avec 1.500 hommes d'armes, et fatiguait les assiégeants par de fausses alarmes et par des attaques réitérées. Mais l'armée ennemie était assez nombreuse pour les repousser et continuer à presser Harfleur.

Cependant le nombre des braves défenseurs de cette place commençait à diminuer. Plusieurs fois ils avaient envoyé des députés au conseil du roi pour demander de prompts secours ; mais on s'était contenté de leur faire de belles promesses, et de les engager à se fier à la prudence du roi. Comme les secours

qu'on attendait paraissaient encore éloignés, trois chevaliers, pleins de courage, réunirent jusqu'à 6.000 hommes pour surprendre le camp ennemi, et jeter, à la faveur de cette attaque, des secours dans la ville assiégée. Mais leur impétuosité fit tout manquer ; deux d'entre eux furent pris par les Anglais, et le troisième fut obligé de se retirer avec désavantage.

A Paris, tous les temples retentissaient de vœux pour le succès des armes françaises. Dès le 3 septembre, le dauphin était parti pour Vernon, où l'armée devait se réunir ; et là, il pouvait joindre le connétable, qui avait reçu du conseil le pouvoir d'ordonner et de disposer tout à sa pleine volonté. Le roi, qui était dans un intervalle lucide, ne fut conduit que le 10 à Saint-Denis pour y prendre l'oriflamme. Il se dirigea aussitôt vers la Normandie. De Nantes, où il était arrivé le lendemain, il fit partir un convoi de poudre et de traits dont manquait la ville assiégée ; mais ce convoi fut pris en chemin.

Harfleur était pressée chaque jour davantage par les assiégeants ; la garnison, épuisée de fatigue, continuait cependant à se défendre, dans l'espoir que le roi et le dauphin arriveraient bientôt à son secours. L'occasion pour attaquer les Anglais était des plus favorables ; une cruelle épidémie exerçait ses ravages dans leur armée, déjà fatiguée des travaux du siège et épuisée par le manque de vivres. En peu de jours l'évêque de Norwich, une foule de grands seigneurs, de chevaliers, d'écuyers et de soldats, succombèrent à la maladie. Les assiégés n'étaient pas non plus exempts de ces incommodités ; ils manquaient d'armes, de vivres, les maladies se multipliaient dans la ville, et tous les jours le glaive de l'ennemi diminuait leur nombre. Les Anglais redoublèrent d'efforts ; leur formidable artillerie tirait jour et nuit. La ville était presque ouverte ; les murs, les portes, les tours présentaient de larges brèches. Enfin ses héroïques défenseurs, ne voyant venir aucun secours, conclurent une trêve avec les Anglais, et promirent de se rendre si dans l'espace de quatre jours ils n'étaient pas secourus. Ils en donnèrent avis au roi et au dauphin, qui étaient à Vernon ; mais aucun ordre ne fut donné pour voler à leur secours ; les troupes françaises qui couvraient tout le pays entre Vernon et Rouen n'entendirent point leurs cris de détresse. Le jour fatal arrivé, les Anglais se présentèrent pour prendre possession de la place, mais les assiégés refusèrent de se rendre, quoiqu'ils eussent donné des otages. Une partie de la garnison refusa de livrer les portes. Les Anglais attaquèrent alors les Français, qui étaient en armes sur la brèche. Ceux-ci se défendirent vaillamment, et il y eut un dernier assaut qui dura trois heures, et qui coûta encore beaucoup de sang de part et d'autre. La place fut enfin emportée (22 septembre). Quelques-uns des assiégés, plutôt que de se rendre, se retirèrent dans des tours situées sur la côte, et s'y défendirent encore pendant deux jours.

Henri V entra en triomphe dans Harfleur à la tête de son armée : à la porte de la ville, il descendit de cheval et alla pieds nus à l'église de Saint-Martin, pour remercier le Seigneur des armées de la victoire qu'il venait de lui accorder. La place fut cruellement traitée : les chevaliers et les hommes d'armes furent emmenés prisonniers, ou renvoyés après s'être engagés par serment à se constituer à jour fixe prisonniers du gouverneur de Calais ; les riches bourgeois furent soumis à une forte rançon ; tous les autres habitants, les femmes, les enfants et les prêtres furent chassés, et ne purent emporter autre chose que cinq sous et les vêtements dont ils étaient couverts. Tous ces malheureux exilés allèrent chercher un asile à Rouen.

À la nouvelle de la prise de Harfleur, la consternation fut grande dans toute la France. On se plaignait hautement de voir le royaume si mal défendu ; on accusait de trahison et de lâcheté les seigneurs qui n'avaient fait aucun effort pour défendre cette héroïque cité. Sa situation à l'embouchure de la Seine parut très-propre au roi d'Angleterre pour en faire une place d'armes, un autre Calais qui pût lui donner une seconde entrée dans le royaume de France ; il en fit promptement réparer les fortifications. Mais quoique la prise de Harfleur fut un grand résultat, elle avait coûté bien cher à Henri V ; la moitié de sa brillante armée se trouvait hors d'état de tenir campagne. Le roi, qui n'avait plus assez de troupes pour entreprendre aucune expédition importante, résolut de se retirer à Calais à travers les provinces hostiles de Normandie, de Picardie et d'Artois.

Le conseil de Charles VI délibérait encore pour savoir auquel des deux partis il devait confier la défense du royaume ; après une longue hésitation, le dauphin, qui redoutait l'insatiable ambition du duc de Bourgogne, se prononça pour les princes d'Orléans. Ils arrivèrent bientôt à Rouen, où était alors le roi. Là, se rendirent aussi les ducs de Berri, de Bourbon, d'Alençon, de Bar, les comtes de Richemont et de Vendôme, et plusieurs autres grands seigneurs avec leurs hommes d'armes, et presque toute la noblesse du royaume. Celle des États bourguignons ne se présenta point. Jean Sans-Peur, ému des dangers qui menaçaient la France, avait pourtant offert au roi de venir le joindre avec ses forces. Mais les princes, ne voulant point partager avec lui une gloire qu'ils regardaient alors comme certaine, firent rejeter sa proposition, dont les avantages leur semblaient mêlés de dangers. Indigné de ce refus, le duc défendit à tous ses chevaliers et à tous ses vassaux de Picardie et d'Artois de se rendre à l'armée sans avoir reçu ses ordres. Même défense fut faite à son fils le comte de Charolais, qui brûlait du désir de combattre les Anglais, et qui versa des larmes lorsqu'il reçut les ordres du duc son père. Quarante ans après, il disait encore : « Je ne me console point de n'avoir pas été à Azincourt, pour vivre ou mourir. » Les frères du Bourguignon, les ducs de Brabant et de Ne vers, accoururent sous les drapeaux du roi, et furent bien accueillis. Quelques seigneurs et hommes d'armes de Jean Sans-Peur marchèrent aussi au secours de la France ; mais beaucoup d'autres n'hésitèrent point à servir sous les bannières anglaises. Le duc de Bretagne avait d'abord refusé de venir joindre le roi sans le duc de Bourgogne ; mais il se laissa vaincre par des largesses, et se décida à faire marcher au secours du roi 5 à 6.000 hommes, qui n'arrivèrent pas à temps pour assister à la bataille. Les Parisiens offrirent 6.000 hommes bien armés ; leur proposition fut rejetée par le conseil, malgré les efforts, pour la faire accepter, du duc de Berri, du connétable et du maréchal de Boucicaut. « Qu'avons-nous besoin, disaient le sire de Beaumont et les jeunes seigneurs, de ces gens de boutique ? Nous sommes déjà trois fois plus nombreux que les Anglais. » Cette orgueilleuse noblesse avait déjà oublié les funestes journées de Crécy, de Poitiers et de Nicopolis, résultats de sa folle présomption.

Henri V, laissant dans Harfleur 500 hommes d'armes et 1.000 archers, partit de cette ville le 8 octobre avec 2.000 lances et 11.000 archers, auxquels il avait fait prendre quelques vivres. Il côtoya la mer, se dirigeant vers la Somme ; car il croyait pouvoir franchir à gué le passage de Blanche-Tache, comme l'avait fait Édouard III, son aïeul, avant la bataille de Crécy. Sa marche ne fut pas sans obstacles. Au passage de la rivière de Bresle, il se vit attaquer par la garnison d'Eu, qui fit une vigoureuse sortie en jetant de grands cris. Après un combat opiniâtre, il la repoussa ; mais il perdit un assez grand nombre d'hommes. Il suivit rapidement sa route, imposant la discipline la plus sévère à son armée.

Le connétable, ayant donné ordre à ses troupes de quitter le camp de Rouen et de passer en Picardie, était parti pour Abbeville. Tous les gentilshommes prenaient les armes, et chaque jour l'armée française devenait plus nombreuse. Elle ne tarda pas à passer la Somme, et ferma le chemin de retour au roi d'Angleterre. Ce dernier arriva le 13 octobre devant le passage de Blanche-Tache, qu'il trouva gardé par des lignes de palissades et par un corps d'archers formidable. Il rentra donc dans l'intérieur des terres et remonta la Somme ; mais à mesure qu'il avançait, il trouvait tous les ponts détruits, tous les gués défendus par des troupes nombreuses. Chaque jour ajoutait à sa détresse ; il était sans cesse harcelé par le maréchal de Boucicaut et par l'amiral Clignet de Brabant, et perdait beaucoup de ses soldats par la faim, la fatigue et la dysenterie. Sa position devenait de plus en plus critique, et déjà le désespoir s'emparait de ses troupes. Lui seul, plein d'une héroïque fermeté, cherchait à soutenir leur courage par ses discours et par son exemple. Dans ce moment difficile, un paysan vint dire au roi Henri qu'en traversant un marais il trouverait un gué non loin du village de Béthencourt, à une lieue de Ham. Le capitaine de Saint-Quentin avait reçu l'ordre de détruire ce passage et d'y planter des pieux ; mais il avait négligé de l'exécuter.

Le roi d'Angleterre fit la plus grande diligence, et arriva au lieu indiqué. Il enleva dans le village les échelles, le bois des portes, des fenêtres, des moulins et des maisons, et le fit jeter dans l'eau pour faciliter le passage à son armée. Ce ne fut qu'après une journée de pénibles travaux qu'elle parvint à le franchir. Henri s'empressa de la mener camper à la vue d'Athies, à trois lieues au delà de Saint-Quentin, au nord de la Somme. Lorsque le connétable et les princes, qui venaient de laisser échapper une belle occasion d'écraser les Anglais, apprirent à Péronne qu'ils avaient passé la rivière, ils envoyèrent demander au roi l'ordre de livrer bataille à l'ennemi. Charles VI, qui était resté à Rouen avec le dauphin, le roi de Sicile et le duc de Berri, assembla aussitôt le conseil pour décider cette importante affaire. Sur les relations du connétable et des princes, confirmées de toutes parts, qu'il n'y avait point de danger à risquer une bataille contre un ennemi épuisé par la faim et les maladies, et plus faible que les Français, la question fut affirmativement décidée par trente voix contre cinq. Le roi et le dauphin voulaient aller rejoindre l'armée ; mais le duc de Berri, qui s'était déjà opposé à la bataille, et qu'effrayait le souvenir de la funeste journée de Poitiers, obtint qu'ils n'iraient point combattre. Depuis plus de quinze jours, la nouvelle anticipée de cette bataille s'était répandue par les villes de France. Les gentilshommes de toutes les provinces marchaient à grandes journées vers la Picardie ; ils semblaient se rendre à une fête, à un tournoi solennel, où il ne s'agissait que d'acquérir de l'honneur et de la gloire. Amis et ennemis, Bourguignons et Armagnacs, tous s'y rendaient. Il n'y avait plus de différence de partis ; les Français ne paraissaient plus sensibles qu'à l'amour de la patrie.

Assurés du consentement du roi, le connétable et les princes, fidèles aux habitudes chevaleresques, envoyèrent trois hérauts au roi d'Angleterre, pour lui dire qu'étant résolu de le combattre, ils lui demandaient jour et lieu pour la bataille, et quelle route il voulait prendre. Henri répondit avec une indifférence apparente qu'il allait directement à Calais, qu'il ne s'arrêtait dans aucune ville ni forteresse, et qu'on pourrait le trouver partout. Puis il continua sa route sans perdre un instant et sans rencontrer d'obstacles pendant cinq jours. Le connétable et les princes se retirèrent dans la direction de Bapaume et de Saint-Pol pour gagner de l'avance sur les ennemis. Cette fausse démarche sauva les Anglais, qui étaient obligés, pour les logements, de se diviser entre plusieurs

villages, et qui pouvaient être ainsi plus facilement écrasés. Le 24 octobre, ils franchirent le Ternois, ruisseau profond et rapide, à un mille de Blangy, qui coupait la route, et reconnurent plusieurs bataillons français qui se dirigeaient sur Azincourt. Henri V, craignant d'être attaqué, ordonna à ses soldats de se former en ligne de bataille. Les Français n'attaquèrent point. Après avoir conservé leurs rangs jusqu'à la nuit, les Anglais allèrent loger dans le petit village de Maisoncelle et aux alentours, et ils y trouvèrent d'abondantes provisions. Enfin ils découvrirent les feux et les bannières de l'armée française, qui s'élevait à plus de 50.000 combattants, trois fois plus que n'en comptaient les Anglais. Ils étaient établis en plein champ, entre les petits villages de Bousseauville et d'Azincourt.

Ce fut une nuit terrible, une nuit d'anxiété que celle qui précéda cette désastreuse bataille. Les deux nations la passèrent bien différemment. Du côté des Français, la plupart des hommes d'armes, accourus avec une folle précipitation à cette journée, n'avaient ni équipages, ni tentes ; les pages et les valets cherchaient de toutes parts de la paille et du foin pour couvrir la terre que la pluie avait trempée, et un tumulte bruyant ne cessait de se faire entendre. Un grand nombre de gentilshommes, contraints de passer à cheval cette nuit sombre et pluvieuse, achevèrent de rompre le terrain, qui ne fut bientôt plus qu'une boue profonde, d'où les chevaux avaient peine à se tirer. D'autres, réunis autour de grands feux, près des bannières de leurs chefs, employaient le temps en jeux et en réjouissances. Ils discutaient les événements probables du jour suivant, et fixaient déjà la rançon du roi d'Angleterre et de ses barons<sup>1</sup>.

Les Anglais, brisés par la fatigue, et accablés par toutes sortes de privations, avaient trouvé d'assez bons logements à Maisoncelle. Ils réfléchissaient sur leur triste position, et la victoire leur semblait impossible. Mais Henri ranimait leur courage et leurs espérances par le souvenir des mémorables victoires que leurs ancêtres avaient remportées dans de pareilles circonstances. Ils employaient utilement la nuit qui leur restait à faire leurs testaments, à confesser humblement leurs péchés, et à faire leur paix avec Dieu. Un profond silence régnait dans le camp ; chacun apprêtait ses armes.

Au point du jour, le vendredi 25 octobre, le roi d'Angleterre, tout armé, tête nue, entendit dévotement trois messes dans sa tente, avec ses principaux officiers. De la prière, il conduisit ses troupes au champ de bataille. Le terrain lui était favorable ; il était couvert de jeunes blés verts, moins détrempe qu'ailleurs et resserré entre deux bois. Il rangea ses troupes en trois divisions et deux ailes, mais tellement rapprochées les unes des autres, qu'elles ne semblaient former qu'un seul corps. Il plaça en avant la masse de ses archers, sur lesquels reposaient ses plus grandes espérances ; en arrière les hommes de pied, et sur les deux ailes des gens d'armes à cheval. Au milieu de ses chevaliers flottaient déployées les quatre bannières royales de Lancastre, de la Trinité, de Saint-Georges et de Saint-Édouard. Outre l'arc et les flèches, la hache d'arme ou l'épée, chacun des archers portait un long pieu aiguisé des deux bouts, qu'il plantait en terre devant lui pour former un rempart contre les chevaliers français. Dans l'extrémité où il était réduit, Henri usa de stratagème. Par ses ordres, 200 archers se glissèrent sur le flanc gauche de l'armée française, et se cachèrent dans des broussailles, et 400 lances se postèrent derrière un petit bois. Il marqua à ces deux corps le temps de paraître et d'agir. Ils devaient, pour

---

<sup>1</sup> Lingard, *Histoire d'Angleterre*.

répandre l'alarme dans les rangs ennemis, incendier les villages dès que le combat aurait commencé. Après avoir fait toutes ses dispositions, le roi parcourut les rangs de ses soldats, monté sur un petit cheval gris, sans éperons, la tête couverte d'un casque d'acier poli, surmonté d'une couronne d'or fermée, étincelante de pierreries. En parlant à ses soldats, il appuya sur la justice de sa cause qui devait les porter à combattre avec courage ; leur représenta que, pour retourner dans leur patrie et dans leurs familles, il fallait s'ouvrir un chemin à travers les bataillons ennemis, et se couvrir d'une nouvelle gloire. Il leur rappela les glorieuses journées de Crécy et de Poitiers, la première gagnée non loin de ces mêmes lieux où ils allaient combattre. Pour aiguillonner la valeur de ses archers, il leur recommandait de prendre garde de tomber entre les mains des Français, qui s'étaient vantés de leur faire couper les trois doigts de la main droite pour les rendre inhabiles aux fonctions militaires.

Le connétable d'Albret et le maréchal de Boucicaut avaient aussi pris toutes leurs dispositions. Ils avaient divisé l'armée en trois corps rangés à la suite l'un de l'autre dans l'étroite plaine d'Azincourt, resserrée d'un côté par une rivière et de l'autre par un petit bois. Mille hommes s'y pouvaient à peine ranger de front ; l'armée anglaise put donc opposer à cette multitude, qui ne pouvait tirer aucun avantage de la profondeur de ses files, un front aussi large que le sien.

Les Français avaient une artillerie formidable, qui leur aurait rendu d'importants services s'ils avaient pu en faire usage. D'ailleurs les capitaines étaient persuadés que leurs hommes d'armes suffisaient pour triompher des Anglais, dont le petit nombre était pour eux un objet de mépris. Au milieu de ces princes et de ces seigneurs qui avaient leur volonté, il était difficile au connétable d'obtenir l'obéissance si nécessaire dans une pareille circonstance. Ils se soulevèrent avec hauteur, quand il voulut partager les hommes d'armes et la haute noblesse dans les trois corps de bataille, pour les fortifier. Impatients de porter les premiers coups, ils voulurent prendre leur place à l'avant-garde, et le connétable ne sut point leur résister. Dans le premier corps, commandé par le sire d'Albret, se pressaient 8.000 gentilshommes éblouissants de l'or et de l'acier qui étincelaient sur leurs armures émaillées. Les ducs d'Orléans, de Bourbon, les comtes d'Eu, de Biche-mont, le maréchal de Boucicaut, les sires de Bambure, de Dampierre et de Jaligny, et messire Guichard Dauphin, occupaient la première ligne de l'avant-garde. Le second corps était sous les ordres des ducs d'Alençon et de Bar, et des comtes de Nevers, de Vendôme et de Vaudemont. Le troisième avait été confié aux comtes de Dammartin, de Marie et de Fauquemberg, et au gouverneur d'Ardres. A l'exception de quelques centaines de lances qui formaient deux ailes, destinées à rompre les traits des archers anglais, les gens d'armes des deux premiers corps avaient mis pied à terre pour combattre, et avaient raccourci leurs lances afin de s'en servir plus facilement et de porter des coups plus sûrs à l'ennemi. Avant le combat tous ces nobles chevaliers se demandèrent pardon de leurs offenses mutuelles, et s'embrassèrent avec une loyale et religieuse cordialité. Dix-huit d'entre eux, parmi lesquels on compte Ganiot de Bournonville et Brunelet de Mazinguehen, s'engagèrent témérairement par serment l'un à l'autre à pénétrer jusqu'au roi d'Angleterre, à lui abattre la couronne de la tête ou à mourir.

Déjà les deux armées n'étaient plus qu'à la portée du trait, lorsque le roi Henri s'arrêta pour observer l'ordre et la contenance des Français. A la vue de ces trois corps de bataille prêts à fondre sur ses 12 à 13.000 combattants, exténués et demi-nus, malgré son intrépidité, il hésita à engager l'action, et envoya des députés aux généraux français avec lesquels des pourparlers avaient déjà eu lieu

les jours précédents. Dans une conférence ouverte en présence des deux armées, Henri offrit, dit-on, de renoncer à toute prétention sur la couronne de France et de rendre Harfleur, si l'on consentait à lui donner tout le duché de Guyenne, cinq cités qui devaient lui appartenir dans le comté de Ponthieu, la main de madame Catherine, fille du roi, et 800.000 écus d'or pour dot. Mais on ne put s'accorder ; il fallut en venir aux mains. Une fois la négociation rompue, Henri fit un pas, et s'écria : « Bannières en avant ! » Aussitôt le vieux Thomas de Herpinghem donna le signal du combat en jetant en l'air le bâton de commandant qu'il tenait à la main, et s'écriant : *Now strike !* (Maintenant frappez !) Alors les Anglais s'avancèrent, lui répondant par un formidable cri, et faisant sonner leurs clairons et leurs trompettes. L'armée française ne fit aucun mouvement ; les hommes pesamment armés, chargés de cottes d'armes d'acier, étaient enfoncés jusqu'à mi-jambe dans les terres labourées et détrempées par la pluie et les piétinements des chevaux. Les Anglais, qui s'étaient arrêtés comme pour reprendre haleine, poussèrent un second cri et approchèrent encore. Les Français, qui, par ordre du connétable et des princes, venaient de faire la prière, se mirent en mouvement pour marcher à l'ennemi. Les archers anglais engagèrent la bataille en faisant pleuvoir sur eux une grêle de leurs fortes flèches, qui tuèrent ou blessèrent un grand nombre de gentilshommes. Les Français s'avancèrent alors pesamment vers les ennemis, en criant : « Montjoie et Saint-Denis ! » et les obligèrent à reculer un peu. Les princes et les seigneurs qui étaient à la première ligne renversèrent tout ce qui se trouva devant eux ; ils semblaient animés d'une valeur surnaturelle. Malgré le grand nombre d'hommes qui tombaient sous les flèches meurtrières des Anglais, ils marchaient toujours en avant. Mais leur première ligne était la seule qui eût toute liberté pour agir. Les hommes des autres lignes étaient tellement serrés, qu'ils pouvaient à peine se servir de leurs armes. L'amiral Clignet de Brabant et le sire de Bosredon s'élançèrent avec 1.200 lances pour rompre la terrible ligne des archers ennemis. Cette charge de cavalerie exécutée avec succès eût pu donner la victoire aux Français ; mais les chevaux s'enfoncèrent dans la terre humide, et leur course manqua de l'impétuosité nécessaire. Les archers postés dans le petit bois les attaquèrent par devant et par derrière, et un grand nombre furent tués ou obligés de fuir. Les 1.200 hommes étaient réduits à 300 au plus lorsqu'ils arrivèrent devant le front des archers. Quelques-uns des plus braves pénétrèrent dans les rangs anglais, où ils trouvèrent la mort ; les autres, repoussés et se croyant poursuivis, se jetèrent brusquement sur l'avant-garde, rompirent ses rangs en plusieurs endroits, et y portèrent le trouble.

Les archers, s'apercevant du désordre des ennemis, abandonnèrent leur enceinte de pieux, jetèrent leurs arcs, et s'élançèrent sur les masses ennemies, l'épée ou la hache d'armes en main. La confusion devint horrible ; les archers, légèrement armés, massacraient impunément des hommes accablés par le poids de leurs lourdes armures, et qui ne pouvaient ni se défendre ni prendre la fuite. Un grand nombre furent faits prisonniers, et en peu de temps le premier corps fut entièrement dispersé. Les archers, soutenus par le roi Henri et ses hommes d'armes, pénétrèrent jusqu'à la seconde ligne, qui éprouva bientôt les plus grands désastres. Les Français résistèrent courageusement à cette attaque, et firent pendant deux heures les efforts les plus héroïques pour disputer la victoire. La vie du roi d'Angleterre fut plusieurs fois exposée au plus grand danger. Voyant le duc de Clarence, son frère, étendu sur la terre et blessé, il le défendit lui-même avec un grand courage, et il fut assez heureux pour le sauver. Au milieu du désordre qui régnait dans l'armée française, les dix-huit chevaliers qui avaient

conspiré sa mort pénétrèrent jusqu'à lui. L'un d'eux, d'un coup de hache, fit tomber un des fleurons de sa couronne ; mais à l'instant même le roi fut secouru par ses gardes, et tous les assaillants périrent sous leurs coups. Enfin le duc d'Alençon, qui avait combattu depuis le commencement de l'action avec un courage digne de la victoire, se mit à la tête d'un petit nombre de chevaliers, s'élança sur les Anglais, et renversant tout sur son passage, se fraya un chemin vers l'étendard royal. D'un coup il abattit à terre le duc d'York ; Henri s'avança pour le secourir ; alors le duc d'Alençon de sa hache d'armes brisa la couronne placée sur le casque du roi. Cent glaives se tournèrent à la fois contre ce prince. A l'aspect du danger, il s'écria : « Je suis d'Alençon, je me rends ! » Frappé de son incomparable valeur, le roi lui tendit la main pour le sauver ; mais déjà ses gardes l'avaient massacré.

La mort du duc d'Alençon fut suivie de l'entière défaite des troupes qu'il commandait. Restait l'arrière-garde, la plus nombreuse division des Français. Les archers s'avancèrent contre elle en bon ordre ; mais elle ne les attendit pas et prit la fuite. Ni l'honneur, ni la voix des chefs ne purent la retenir. De tant de gens il n'y eut que 600 lances qui se précipitèrent sur les ennemis avec les comtes de Fauquemberg et de Marie, et trouvèrent la captivité ou la mort honorable qu'ils avaient désirée. Dès lors il n'y eut plus que des combats individuels, et bientôt la victoire resta aux mains non pas des Français, les plus braves, mais des Anglais, les plus habiles.

Ceux-ci étaient maîtres du champ de bataille, lorsqu'on vint dire à Henri qu'une troupe de Français pillaient ses bagages, qu'il avait laissés sous une faible escorte. C'était Robert de Bournonville, Riflat de Plamace, Isambert d'Azincourt, qui avaient réuni 600 paysans de milice à quelques hommes d'armes, et qui, dans le seul désir du butin, s'étaient jetés sur les chariots. Le roi apprit en même temps que le duc de Bretagne arrivait à la tête de 6.000 hommes, et qu'il se trouvait à l'arrière-garde des Bretons, des Poitevins et des Gascons, qui, honteux de leur lâcheté, faisaient mine de revenir sur leurs pas pour tenter de nouveau la fortune. Incertain du nombre de ses ennemis, et troublé de cette attaque imprévue, Henri V donna l'ordre d'égorger les prisonniers français, dont ses soldats étaient embarrassés. Ceux-ci, craignant de perdre la rançon qu'ils s'étaient promise de leurs captifs, paraissaient peu disposés à obéir. Alors le roi chargea un gentilhomme de prendre avec lui deux cents archers et d'exécuter ses ordres. Ce fut un effroyable spectacle de voir ces chevaliers français qui avaient rendu leurs armes, égorgés de sang-froid, couverts de sang et défigurés par les coups de hache des deux cents bourreaux chargés de cette horrible exécution. Le roi fit cesser cet épouvantable carnage quand il vit les pillards prendre la fuite<sup>1</sup>.

Lorsque toute résistance eut cessé, le monarque, accompagné de ses barons, traversa le champ de bataille et considéra quelque temps autour de lui ce nombre affreux de morts et de mourants. Alors il appela Montjoie, le héraut d'armes de France, qui avait été fait prisonnier, et lui demanda à qui la victoire devait appartenir : « A vous, sire, répondit Montjoie, et non au roi de France. — Et comment se nomme le château que j'aperçois à quelque distance ? continua le roi. — On le nomme Azincourt, lui dit-il. — Eh bien ! reprit Henri, cette bataille

---

<sup>1</sup> Monstrelet, t. Ier des *Chroniques*, in-f<sup>o</sup>, ch. CXLV-CXLVIII. — Juvénal des Ursins. — Religieux de Saint-Denis. — Lefebvre de Saint-Remy, t. VIII.

dès aujourd'hui sera appelée bataille d'Azincourt, et longtemps elle sera connue sous ce nom<sup>1</sup>. »

Les archers anglais se répandirent sur ce champ de bataille pour dépouiller les morts et secourir ceux des blessés dont ils pouvaient tirer quelque rançon. Les rangs des combattants avaient été si pressés dans cet étroit espace, qu'ils trouvèrent encore beaucoup d'hommes vivants sous des monceaux de cadavres. De ce nombre furent le duc d'Orléans et le comte de Richemont, qui n'avaient été que blessés. Les Anglais ne se retirèrent qu'au soir, pliant sous le poids du butin, et allèrent passer la nuit à Maisoncelle avec leurs prisonniers. Le lendemain, avant le départ, les vainqueurs prirent ou achevèrent les blessés qui donnaient encore quelques signes de vie, et mirent le feu à une grange où ils avaient entassé leurs morts, qu'ils n'avaient pas le temps d'enterrer.

Dans cette terrible journée les Anglais perdirent le duc d'York, le comte d'Oxford, et environ 1,600 hommes. Mais du côté des Français, toute la fleur de la chevalerie avait été moissonnée. Sur 10.000 au moins restés sur le champ de bataille, on comptait plus de 8.000 chevaliers ou écuyers et 120 seigneurs portant bannière. Parmi eux étaient les ducs de Brabant et d'Alençon, les trois de Bar, le connétable d'Albret, les comtes de Nevers, de Vaudemont, de Fauquemberg, de Montmorency, le sire de Dampierre, l'archevêque de Sens, Montagu, et une foule d'autres chevaliers distingués par leur valeur. Les baillis royaux de Vermandois, de Mâcon, de Sens, de Senlis, de Caen et de Meaux, avaient aussi trouvé la mort en combattant à la tête de leurs milices communales. Il n'y eut que 1.500 prisonniers, dont les plus distingués étaient les ducs d'Orléans et de Bourbon, et les comtes d'Eu, de Richemont et de Vendôme, le maréchal de Boucicaut, les sires d'Harcourt et de Craon.

Le duc de Bretagne et le maréchal de Loigny apprirent à Amiens, qu'ils se disposaient à quitter, le désastre d'Azincourt, et rebroussèrent chemin avec les 6.000 hommes qu'ils commandaient. Lorsque le comte Philippe de Charolais en reçut la nouvelle, il entra dans un profond désespoir ; il fit chercher les corps de ses deux oncles le duc de Brabant et le comte de Nevers, et fit célébrer leurs funérailles. Ceux que leurs parents ou leurs serviteurs purent reconnaître furent enterrés dans les églises du voisinage ou portés dans les tombeaux de leurs ancêtres. Le comte de Charolais fit inhumer à ses dépens les 5.800 qui restaient exposés nus sur la terre. Par son ordre, l'abbé de Bousseauville et le bailli d'Aire achetèrent vingt-cinq verges carrées de terre ; on y creusa trois larges fosses, où l'on descendit tous ces cadavres. « Ce vaste cimetière, entouré d'une haie d'épines et d'arbres, enseigna aux générations la place où un petit nombre d'Anglais déterminés triompha de la valeur impétueuse, mais mal dirigée, de leurs nombreux ennemis<sup>2</sup>. »

L'armée anglaise, épuisée par la fatigue, les maladies et les nouvelles pertes qu'elle venait d'éprouver dans sa victoire, entra en triomphe dans Calais, où son roi fut accueilli avec un extrême enthousiasme. Comme il ne pouvait continuer ses opérations offensives, il quitta Calais le 11 novembre, et fit voile pour Douvres avec ses prisonniers. Le peuple le reçut avec des acclamations unanimes, et de cette ville à Londres le voyage du roi ne fut qu'une marche triomphale.

---

<sup>1</sup> Monstrelet, ch. CXLVIII.

<sup>2</sup> Lingard, *Histoire d'Angleterre*.

## CHAPITRE XI

# LE CONNÉTABLE D'ARMAGNAC ET LE DUC DE BOURGOGNE MASSACRE DES ARMAGNACS LES ANGLAIS EN NORMANDIE

Deuil de la France. — Mort du duc de Guyenne. — Le dauphin Jean. — Le comte d'Armagnac connétable de France. — Tanneguy-Duchâtel prévôt de Paris. — Le connétable maître de Paris. — Sa tyrannie. — Il essaie de reprendre Bailleul. — Mort du duc de Berri. — Congrès de Calais. — Le comte de Hainaut à Paris. — Mort du dauphin Jean. — Charles de Ponthieu cinquième dauphin. — Isabeau de Bavière reléguée à Tours. — Sédition à Rouen. — Plusieurs villes se déclarent pour le duc de Bourgogne. — Il marche sur Paris. — Le duc délivre la reine. — Isabeau prend le titre de régente. — Le roi d'Angleterre en Normandie. — Conférences de la Tombe. — Conspiration de Périnet-Leclerc. — Les Bourguignons reprennent Paris. — Massacre des Armagnacs. — Mort du connétable. — Entrée d'Isabeau de Bavière et de Jean Sans-Peur à Paris. — Le bourreau Capeluche. — Nouveau massacre. — Mort de Capeluche. — Épidémie à Paris. — Succès des Anglais en Normandie. — Siège et prise de Rouen. — Mort de Blanchard.

A la nouvelle de la déplorable bataille d'Azincourt, dont les désastres surpassèrent ceux de Courtrai, de Crécy et de Poitiers, la douleur et la consternation furent générales en France ; il n'était pas de noble famille qui n'eût une mort à pleurer ; on n'entendait que plaintes et gémissements. Le peuple s'élevait avec énergie contre l'incapacité de cette noblesse qui, pour la quatrième fois, avait exposé le salut de la nation. La situation de la France était en effet extrêmement critique. Les plus nobles chevaliers avaient péri dans les plaines d'Azincourt, ou expiaient dans les fers des Anglais les fautes que le vainqueur ne craignait pas de leur reprocher. Les finances étaient ruinées ; les troupes, mal payées et indisciplinées, exerçaient d'affreux ravages dans les provinces ; le gouvernement de l'État était tombé aux mains d'un jeune prince qui s'abandonnait à ses penchants déréglés ; enfin le plus puissant vassal de la couronne, Jean Sans-Peur, paraissait disposé à s'allier avec l'ennemi qui menaçait la France. Le désastre public, loin de suspendre les haines des factions, semblait les réveiller. Beaucoup de gens à Paris s'applaudissaient de la mort et

de la captivité des princes et des chefs du parti Orléanais, et pensaient avec joie que le duc de Bourgogne, qui n'avait éprouvé que de faibles pertes, ne tarderait pas à tirer une vengeance facile de ses ennemis.

Jean était déjà parti de Dijon, et avait pris la route de Paris avec le duc de Lorraine et 10.000 chevaux ; il publiait partout sur sa route qu'il venait pour punir les Anglais, et pour aider le roi de ses conseils et de toutes ses forces. Son armée, à laquelle s'étaient réunis tous les Cabochiens exilés, allait toujours s'augmentant. A cette nouvelle, le dauphin et le duc de Berri s'empressèrent de ramener à Paris le roi, qui était resté à Rouen. La reine quitta aussi Melun, où elle était malade, et revint à la cour. Le duc de Guyenne, alors entièrement livré à la maison d'Orléans, et ne voulant point rendre le pouvoir à son beau-père, prit le parti d'appeler à la défense du royaume le comte d'Armagnac, lui offrit l'épée de connétable, et fit défendre à tous les princes du sang de venir à Paris sans un ordre du roi. Bernard d'Armagnac, l'âme de la faction d'Orléans, était occupé dans la Gascogne à faire la guerre au comte de Foix ; il ne s'était pas joint à l'armée qui avait combattu les Anglais, il semblait que la rigueur du Ciel l'eût préservé pour le malheur du royaume.

Quoique le dauphin lui eût envoyé plusieurs fois l'ordre de s'arrêter, le duc de Bourgogne avançait toujours à la tête de son armée, où l'on comptait 20.000 combattants lorsqu'elle arriva à Lagny-sur-Marne, à six lieues de la capitale. Le dauphin lui offrit alors de le laisser entrer dans Paris, pourvu qu'il renvoyât ses gens d'armes, et qu'il se présentât comme un sujet obéissant. Le duc n'en tint point compte, et résolut de rester en armes à Lagny, espérant que les Parisiens tenteraient quelque mouvement en sa faveur. Mais le brave Tanneguy-Duchâtel, prévôt de la ville, sut contenir ses partisans par sa vigilance. D'ailleurs les Jacquemille et les Caboches, qui se trouvaient auprès du duc avec leurs bouchers, inspiraient trop de crainte aux bourgeois pour qu'ils songeassent à lui ouvrir leurs portes. Pendant les négociations avec son beau-père, le dauphin envoyait de fréquents messages au comte d'Armagnac pour le prier de hâter son arrivée.

Dans ces circonstances, le duc de Guyenne, qui avait ruiné par des excès sa constitution naturellement robuste, tomba dangereusement malade, et mourut peu de jours après, à l'âge de vingt ans (18 décembre 1415). Le bruit courut sans vraisemblance qu'il avait été empoisonné. Ce prince, inconstant, obstiné et peu accessible, ne fut regretté que de quelques courtisans qui partageaient ses scandaleux plaisirs. Sa mort fit passer ses droits et le titre de dauphin à Jean, duc de Touraine, second fils du roi, gendre du comte de Hainaut et de Marguerite, sœur du duc de Bourgogne. Le nouveau dauphin, alors âgé de dix-sept ans, était fixé depuis longtemps à Valenciennes et à Mons, et ne s'était point formé aux manières polies de la cour de France. Nourri dans la mollesse et l'indolence, il avait moins de vertus et plus de vices que son frère Louis. Il était d'un génie borné, et la nature lui avait refusé ces dons séduisants si précieux pour un souverain. Le connétable de Hainaut avait eu soin d'élever ce jeune prince dans les intérêts de Jean Sans-Peur, auxquels il était entièrement dévoué.

Onze jours après la mort du duc de Guyenne, le comte Bernard d'Armagnac, qui avait fait sa paix avec le comte de Foix, arriva à Paris, suivi d'une foule de nobles Gascons et de troupes formées à l'école de la valeur et de la discipline militaire (29 décembre). Il fut accueilli avec empressement par la cour et par les Orléanais. Dès le lendemain, il reçut de Charles VI l'épée de connétable, et bientôt toute l'autorité royale passa entre les mains de cet homme d'un génie actif, fécond en ressources, mais dévoré d'ambition. Quelque temps après, il se fit nommer

surintendant des finances et gouverneur de toutes les places frontières du royaume. La capitale fut promptement mise à l'abri de toute attaque, et de fortes garnisons furent envoyées dans les places de l'Ile-de-France. Dès lors, il ne resta plus d'espoir d'accommodement entre la cour et le duc de Bourgogne, auquel le comte d'Armagnac fit signifier de se retirer et de congédier ses gens d'armes. Ce fut en vain que le duc de Bretagne offrit sa médiation entre les deux partis ; des hostilités eurent lieu sur plusieurs points entre les garnisons du roi et les soldats du Bourguignon. La Brie fut ravagée par les troupes du duc, qui s'obstinait à rester à Lagny. Aussi les Parisiens ne l'appelaient plus que « Jean-le-Long, Jean-de-Lagny qui n'a hâte. » Ce sobriquet devint populaire. Enfin, voyant qu'il perdait son temps et sa réputation, Jean leva son camp, et reprit le chemin de la Flandre, après avoir livré la ville de Lagny au pillage de ses soldats (28 février 1416).

Par la retraite de Jean Sans-Peur, le comte d'Armagnac resta maître de Paris, où il ne tarda pas à exercer la plus odieuse tyrannie. Instruit que dans le corps de l'Université il y avait plusieurs docteurs et professeurs partisans du duc, il les fit exiler de Paris par le conseil, et fit défendre au recteur de convoquer des assemblées pour traiter des affaires de l'État. Plusieurs notables bourgeois furent aussi expulsés de la capitale, et quelques capitaines du parti bourguignon, pris les armes à la main, ne purent échapper au dernier supplice. Enfin des tailles plus fortes encore que par le passé furent levées sur le peuple et sur le clergé, malgré ses réclamations. Bientôt les Parisiens aspirèrent au changement et commencèrent à remuer ; mais ils furent maintenus dans l'obéissance par Barbazan et Tanneguy-Duchâtel, les deux fidèles serviteurs du comte d'Armagnac. Dans ces circonstances, le connétable marcha en Normandie avec le maréchal de Loigny, pour réprimer les courses de la garnison de Harfleur. Les Parisiens, profitant de son absence, formèrent le projet d'égorger tous ceux qui, dans la ville, étaient attachés au parti Orléanais. L'âme de ce complot, qui devait éclater le jour de Pâques, était Nicolas d'Orgemont, fils de l'ancien chancelier, chanoine de Notre-Dame, et maître en la chambre des comptes. Ce complot fut découvert par la femme du changeur Laillier ; les conspirateurs furent arrêtés par les soins du prévôt de Paris. Quelques-uns des principaux coupables furent décapités aux Halles ; plusieurs autres furent, dit-on, jetés pendant la nuit dans la Seine, une pierre au cou. Nicolas d'Orgemont, réclamé par le chapitre de Notre-Dame, fut condamné à passer sa vie dans un cachot, au pain et à l'eau.

Sur les nouvelles qu'il reçut de Paris, le connétable conclut une trêve avec les Anglais, et revint dans cette ville suivi de nombreux gens d'armes. Voyant que les Parisiens ne le supportaient qu'avec peine, il les traita plus rudement que par le passé. Par son ordre, les chaînes des rues furent enlevées, et le peuple désarmé. Toutes réunions et assemblées furent défendues ; la grande boucherie, foyer perpétuel des séditions, fut démolie, et la communauté des bouchers, supprimée, perdit son monopole héréditaire, tous ses privilèges, toutes ses franchises. Chaque jour le comte multipliait les supplices, les bannissements et les confiscations ; chaque jour aussi les Bourguignons, usant de représailles, exerçaient de cruelles vengeances dans les provinces, où ils avaient commencé une guerre ouverte contre les Armagnacs. Des hommes étrangers jusque alors à la fureur des factions s'armèrent pour l'un ou pour l'autre parti. A ces compagnies se réunirent des aventuriers de la Savoie et de l'Allemagne, qui ne songeaient qu'au seul pillage, et répandaient dans les villes comme dans les campagnes la terreur et la désolation.

Sur ces entrefaites mourut le duc de Berri, troisième fils du roi Jean, à l'âge de soixante-seize ans (13 juin 1416). Ce prince inconstant, ennemi du travail, dépourvu de courage, avait foulé le peuple comme un avare, et avait dissipé le fruit de ses exactions comme un prodigue. Dans son goût immodéré pour les constructions, il avait fait bâtir jusqu'à dix-sept châteaux, plusieurs hôtels à Paris et dans les provinces. Comme il n'avait pas d'héritiers mâles, les duchés de Berri et d'Auvergne et le comté de Poitou furent donnés au dauphin Jean, son filleul. Le plus jeune fils du roi, Charles, comte de Ponthieu, fut alors investi du duché de Touraine.

Pendant que la guerre civile désolait les rives de la Somme et de l'Oise, et que le duc de Bourgogne cherchait à renouer des négociations avec Henri, le comte d'Armagnac était en Normandie, où il essayait de reprendre Harfleur aux Anglais. Il pressait vivement la ville par terre, tandis qu'une flotte puissante, composée de vaisseaux génois et castillans qu'il avait loués, et que commandait le vicomte de Narbonne, fermait le port et empêchait les secours d'y pénétrer. Le roi d'Angleterre, qui avait cru la France entièrement épuisée par la journée d'Azincourt, fut étonné de la grandeur de l'entreprise. Il parut donc disposé à écouter les propositions d'accommodement que lui fit l'empereur Sigismond, qui était venu à Paris au commencement de cette année, et qui avait offert de servir de médiateur entre la France et l'Angleterre. Des négociations furent ouvertes ; mais le connétable fit valoir avec force, dans une assemblée générale tenue à cette occasion, la nécessité de continuer la guerre, et par ses conseils toutes les propositions d'accommodement furent rejetées. Le succès ne favorisa pas son entreprise. Le comte obtint d'abord un avantage important sur la garnison de Harfleur ; mais le maréchal de Logny fut honteusement vaincu, et repoussé loin des murs. Ensuite la flotte anglaise, après un combat long et sanglant, parvint à entrer dans le port, fit lever le blocus, et ravitailla la place (août 1416). Les Anglais, qui avaient besoin de réparer leurs finances épuisées et de recomposer une armée, n'osèrent tenter cette année-là aucune autre entreprise importante.

Le roi d'Angleterre comptait d'ailleurs, pour affaiblir la France, sur les deux partis qui travaillaient ardemment à se détruire. Il continuait aussi, par ses intrigues, l'œuvre que ses armes avaient commencée. Dans un congrès tenu à Calais au commencement de l'automne, et auquel assistèrent le comte de Hainaut, l'empereur Sigismond et le duc de Bourgogne, Henri renouvelait avec ce dernier prince la trêve pour la Flandre et l'Artois. Il s'efforçait aussi, mais vainement, dit-on, de lui faire reconnaître par un traité occulte ses prétendus droits à la couronne de France. La cour, alarmée, envoya des députés à ce congrès pour en pénétrer les secrets ; ils obtinrent du roi Henri une suspension d'armes jusqu'au mois de février<sup>1</sup>. Après avoir passé neuf jours à Calais, le duc de Bourgogne se rendit à Valenciennes pour conférer avec le dauphin. Les deux princes se jurèrent une amitié éternelle et firent un pacte de défense réciproque (novembre 1416).

Le conseil du roi, qui voyait avec inquiétude le dauphin éloigné de la cour, envoya plusieurs fois des ambassadeurs au comte de Hainaut pour presser le retour de ce jeune prince à Paris. Mais celui-ci s'opiniâtrait à ne pas y paraître à moins que le duc de Bourgogne n'y fût admis et qu'il ne rentrât dans les bonnes grâces du roi. Les négociations n'avaient donc aucun résultat. Pendant ce temps-là, le duc de Bretagne, prince de mœurs douces et bienveillantes, mandé à Paris, y arrivait sans aucun appareil militaire, et intervenait encore en faveur de la

---

<sup>1</sup> Monstrelet. — Juvénal des Ursins.

paix. La reine Isabeau elle-même sortait de son indolence et se rendait à Senlis pour se rapprocher du dauphin, que le comte de Hainaut avait conduit à Compiègne (mars 1417). Le prince refusa de revenir auprès de son père ; mais le comte de Hainaut suivit la reine à Paris pour traiter avec le conseil du roi. Indigné des obstacles qu'on lui opposait, il déclara hautement que le dauphin ne rentrerait à la cour qu'avec le duc de Bourgogne. Le conseil, étonné de ce discours audacieux, résolut de faire arrêter le comte de Hainaut. Averti à temps, le comte prit la fuite et regagna Compiègne en toute hâte, roulant dans sa tête de nouveaux projets de vengeance ; mais il y trouva son gendre déjà fort malade. La mort du jeune prince, arrivée peu de jours après, renversa les espérances des maisons de Bourgogne et de Hainaut. Elle fut généralement attribuée au poison ; on en accusa quelques-uns de ceux qui gouvernaient le royaume, particulièrement le roi de Sicile, qui voulait faire passer la couronne sur la tête de son gendre Charles, duc de Touraine<sup>1</sup>.

Toutes les espérances de la France se trouvèrent donc réunies sur le dernier des fils du roi, Charles (plus tard Charles VII), âgé d'environ quinze ans. Le roi de Sicile et le connétable s'empressèrent de lui faire décerner par le conseil les titres et l'autorité dont l'héritier du trône devait être investi, afin d'écarter des affaires Isabeau, qui inclinait à la paix. Élevé dans les sentiments d'une haine profonde pour Jean Sans-Peur et dans toutes les passions de ceux qui l'entouraient, le nouveau dauphin commença par persécuter la reine, qu'on accusait avec raison de désordre dans ses mœurs. Cette princesse avait formé à Vincennes une petite cour qui était devenue, au milieu des affreuses calamités de cette époque, un théâtre de profusion et de scandaleux excès. Le dauphin et ceux qui gouvernaient à Paris profitèrent d'un moment lucide du roi pour lui ouvrir les yeux sur les intrigues et la conduite de sa criminelle épouse. Alors, par l'ordre du monarque irrité, Louis de Bosredon, un des favoris d'Isabeau, fut emprisonné et mis à la question. Le malheureux, ayant avoué ses crimes, fut jeté à la Seine pendant la nuit, cousu dans un sac de cuir, avec cette terrible inscription : Laissez passer la justice du roi. La reine, dépouillée de toute autorité, fut ensuite reléguée à Blois, puis à Tours, avec sa belle-sœur la duchesse de Bavière. Elle fut confiée à la garde de trois conseillers du roi, sans le consentement desquels il ne lui était même pas permis d'écrire une lettre. Le dauphin et le connétable l'avaient privée de tous les trésors qu'elle avait déposés en divers lieux. Dès ce moment la coupable Isabeau, furieuse de ce traitement ignominieux, conçut une haine implacable contre son fils et contre la France.

La mort du roi de Sicile, arrivée le 29 avril de cette année, et l'accession du dauphin n'affermirent pas beaucoup la puissance du comte d'Armagnac, qui ne se maintenait que par la violence. Sa position du reste était difficile. Le duc de Bourgogne armait, et le roi d'Angleterre achevait aussi de formidables préparatifs pour revenir en France. Il fallait se procurer des ressources afin de leur résister. Les Parisiens, déjà tenus sous la cruelle tyrannie de Tanneguy-Duchâtel, furent épuisés d'argent par des altérations de monnaies et des emprunts forcés, et écrasés de corvées pour la réparation des murs de la ville. Ordre fut donné à toute maison de se fournir de blé pour un an ; et pour attirer les vivres, on exempta les marchands de tous droits. Enfin les bijoux de la reine furent vendus, et les églises dépouillées de leurs trésors. Le duc de Bourgogne avait trouvé un rude adversaire dans le comte d'Armagnac ; mais sa position était plus facile. Trois semaines après la mort du dauphin Jean, le duc avait adressé un manifeste

---

<sup>1</sup> Monstrelet.

à toutes les places fortes et villes de France. Il imputait à ses ennemis l'empoisonnement des ducs de Guyenne et de Touraine et toutes les calamités qui affligeaient le royaume. Il leur déclarait une guerre à mort comme à des étrangers et à des traîtres, et promettait l'exemption de tout impôt aux villes qui se déclareraient pour le parti de Bourgogne. Presque toutes les villes de la Picardie se soulevèrent en sa faveur. Par les conseils d'Alain Blanchard, Rouen suivit cet exemple, et tua son bailli, Raoul de Gaucourt, et quelques autres officiers royaux. Mais la révolte de cette ville fut promptement comprimée par les mesures énergiques et rigoureuses d'Armagnac. Le dauphin accourut avec près de 3.000 combattants ; Rouen lui ouvrit ses portes, et le prince se contenta du supplice des meurtriers du bailli<sup>1</sup>.

Pendant ce temps, Jean Sans-Peur partait d'Arras à la tête de 60.000 hommes (10 août 1417). Persuadées par les capitaines et par les conseillers de ce prince, Amiens, Beauvais, Senlis, et la plupart des autres villes de la province faisaient alliance avec lui. Partout sur son passage les bourgeois arboraient la croix de Saint-André et criaient : « Vive Bourgogne ! » Le seigneur de l'Isle-Adam livra au duc le passage de l'Oise et embrassa son parti. Un grand nombre de cités et de villes lui ouvrirent encore leurs portes, et il arriva presque sans obstacle sous les murs de la capitale, à Montrouge, où il établit son camp. Il attendit que les Parisiens le fissent entrer dans leur ville, soit par force, soit par ruse ; mais son espoir fut déçu, comme il l'avait déjà été en pareille occasion. Du haut des murailles de la capitale, gardées par des Gascons, des Bretons et des arbalétriers génois à la solde du roi, les Armagnacs purent défier sa puissance, et repoussèrent tous les efforts tentés par ses partisans dans la ville même. Les bourgeois, le Parlement et l'Université, encouragés par les discours du dauphin, faisaient le serment de sacrifier leurs personnes et leurs biens au service du roi et de sa famille.

Tandis qu'une partie de ses troupes tenait la capitale investie, Jean Sans-Peur s'emparait successivement des villes voisines, portait le fer et la flamme dans les campagnes, et ne laissait plus rien arriver de la Normandie, de la Champagne et de la Beauce. Les Bourguignons échouèrent cependant à Saint-Cloud et à Corbeil. Le duc était occupé depuis trois semaines au siège de cette dernière place, que le sire de Barbazan défendait avec courage, lorsqu'il reçut un message d'Isabeau de Bavière. Cette reine, qui avait été jusque alors sa plus implacable ennemie, le pria de venir la délivrer. Aussitôt le Bourguignon, transporté de joie, abandonna le siège et se mit en marche. Arrivé à deux lieues de Tours, il donna de ses nouvelles à Isabeau par un secret messenger. La reine obtint de ses gardes de l'accompagner hors de la ville, jusqu'au couvent de Marmoutier, où elle voulait entendre la messe. A peine y était-elle entrée, qu'un corps de troupes bourguignonnes, sous les ordres du sire Hector de Saveuse, entourait l'abbaye. Le chef entra dans l'église, suivi de quelques-uns de ses hommes, et salua respectueusement la reine, qui lui ordonna d'arrêter ses trois gardiens. L'un d'eux échappa aux soldats, et se noya en voulant traverser la Loire sur un petit bateau. Deux heures après, le duc arriva, et Isabeau, qui lui devait sa délivrance, lui jura de rester fidèlement attachée à ses intérêts (2 novembre)<sup>2</sup>.

Après s'être assuré la soumission de Tours, où il entra avec sa nouvelle alliée, le duc conduisit la reine à Chartres en grand triomphe. Alors elle se déclara régente

---

<sup>1</sup> Monstrelet, ch. CLXVII.

<sup>2</sup> Monstrelet.

pendant l'occupation du roi, abolit les impôts, donna tous les offices aux Bourguignons, et créa une cour de Parlement à Amiens. Ainsi deux gouvernements existaient en pleine lutte, et tous les jours on les voyait opposer ordonnances à ordonnances. Le duc de Bourgogne, qui regardait sa victoire comme incomplète, puisqu'il n'était pas encore maître de Paris, s'efforçait d'entretenir des intelligences dans cette ville. Une conspiration se forma pour lui livrer la porte Saint-Marceau ; mais un pelletier, qui était du complot, alla tout découvrir au prévôt de Paris. Tanneguy-Duchâtel fit aussitôt saisir les conjurés, qui eurent la tête tranchée, et les partisans du Bourguignon, effrayés par ces rigueurs, se tinrent en repos. Les hostilités continuaient avec une fureur que rien ne pouvait modérer ; les bandes dévastatrices des Armagnacs et des Bourguignons semblaient rivaliser d'atrocité pour satisfaire leur vengeance. Les villes de la Picardie, de l'Ile-de-France, de la Champagne, des bords de la Loire, étaient désolées par les plus affreuses calamités. Les campagnes, ravagées dans tous les sens, étaient incultes et dépeuplées. Après avoir vu brûler leurs fermes et leurs villages, les paysans abandonnaient la charrue, se retiraient dans les forêts et se faisaient brigands. Il n'y avait plus de commerce, plus de sûreté pour personne, et l'affreuse disette menaçait la capitale.

Pendant que le royaume était livré à toutes les horreurs de la guerre civile, le roi d'Angleterre s'avancait dans la Normandie, d'où la plupart des garnisons avaient été retirées pour la défense de Paris et des environs. Après avoir rassemblé une armée et achevé tous ses préparatifs, Henri V avait débarqué à Touques, près d'Harfleur (1er août 1417). Personne ne marcha contre lui. En peu de temps un grand nombre de forteresses tombèrent entre les mains des Anglais. Caen, défendu par Lafayette, fut pris d'assaut ; 600 Français y furent passés au fil de l'épée, et un grand nombre d'habitants en furent expulsés. Alençon, Lisieux, Bayeux, Laigle, se rendirent successivement au roi d'Angleterre. Avant la fin de l'automne, il avait conquis presque toute la Normandie centrale, et déjà il s'occupait d'organiser l'administration de cette province. Le duc de Bretagne et le jeune roi de Sicile, Louis III, fiancé à la fille du duc, désespérant du salut du royaume, signèrent avec le roi Henri un traité de neutralité pour leurs États (16 novembre). Au milieu des succès rapides des Anglais, les Normands, divisés comme les habitants des autres provinces en Armagnacs et en Bourguignons, n'oubliaient point leurs fatales discordes. Ainsi à Rouen les partisans de Bourgogne s'insurgeaient de nouveau, rappelaient à leur tête Alain Blanchard et chassaient les Armagnacs de leur ville.

Tous ces revers n'ébranlaient point l'opiniâtreté du connétable. Profitant de la retraite de Jean Sans-Peur, il reprit Montlhéry, Étampes, Marcoussis et Chevreuse, et alla mettre le siège devant Senlis pour réprimer les courses du bâtard de Thian, capitaine de cette ville. Il y conduisit le roi, pour montrer qu'il poursuivait les Bourguignons comme ennemis de la couronne. La garnison, vivement pressée par une nombreuse armée, opposa quelque temps une vigoureuse résistance. Réduite enfin à capituler, elle livra des otages au comte d'Armagnac, et promit de se rendre si avant le 19 avril elle n'était pas secourue (1418). Le comte de Charolais, informé de cette capitulation par un message, envoya des secours à Senlis. Ils n'arrivèrent que le 19 avril dans la journée. Dès le point du jour, d'Armagnac avait sommé la ville de se rendre. Sur la réponse du bâtard de Thian que l'heure n'était pas encore passée, le connétable fit décapiter et pendre par quartiers au gibet quatre des otages qui lui avaient été livrés ; et comme l'armée bourguignonne commençait à paraître, il se hâta de retourner

vers Paris. Le bâtard de Thian, répondant à cet acte de cruauté par une atrocité plus grande, fit exécuter cinquante prisonniers armagnacs<sup>1</sup>.

Le roi d'Angleterre, que favorisait la neutralité de la Bretagne et de l'Anjou, n'avait point interrompu ses conquêtes. Partout fuyaient devant lui les populations épouvantées. Toutes les villes qui se soumettaient à Henri V étaient assurées de sa protection ; toutes celles qui résistaient à ses armes étaient punies. Aux prises des villes, il se contentait d'excepter de la capitulation quelques-uns des habitants, auxquels il faisait trancher la tête, les traitant comme des criminels de lèse-majesté, car il se disait roi de France et duc de Normandie<sup>2</sup>. Bientôt il se trouva maître de toute cette importante province, à l'exception de Rouen et de Cherbourg.

Les maux affreux auxquels le royaume était en proie décidèrent pourtant quelques-uns des conseillers du roi à traiter avec le duc de Bourgogne et avec la reine. Le comte d'Armagnac n'osa s'opposer à ce qu'on ouvrît des négociations. Des deux côtés on nomma des plénipotentiaires, et on choisit pour le lieu du congrès le village de la Tombe, entre Montereau et Bray-sur-Seine. Les deux cardinaux des Ursins et de Saint-Marc, légats du pape Martin V, chargés par ce pontife de travailler au rétablissement de la paix, assistèrent aux conférences de la Tombe. Après de grandes difficultés, un traité de paix fut conclu le 23 mai par la sage influence des cardinaux et du sire de la Trémoille. Le duc de Bourgogne parut le recevoir avec reconnaissance ; le roi et le dauphin consentaient. Déjà les Parisiens saluaient la paix avec transport, lorsque le connétable, qui n'aperçut dans ce traité que la fin de son autorité et le présage de sa perte, le fit rejeter avec indignation comme infâme et injurieux au souverain<sup>3</sup>.

La rupture d'une paix si nécessaire à la France remplit les Parisiens de la plus vive indignation contre le connétable. On rejeta sur lui tous les troubles, toutes les calamités du royaume. Mille bruits augmentaient encore chaque jour le désespoir et la secrète fureur du peuple ; on disait que ses gens d'armes avaient brûlé des hommes et des enfants qui n'avaient pu leur payer rançon, que ce terrible Armagnac avait formé l'abominable projet de massacrer tous les habitants de Paris ; qu'il vendrait plutôt la ville au roi d'Angleterre que d'y laisser entrer les Bourguignons. Le connétable n'ignorait pas quelle était la disposition des esprits à son égard ; mais rien ne pouvait l'intimider. Il avait redoublé de rigueur envers les Parisiens, surtout depuis le retour de Senlis. Comme il avait besoin d'argent, il enlevait les ornements et les vases des églises, et les faisait fondre au profit du trésor. Il voulut tirer un emprunt de la ville pour donner un mois de solde à ses troupes ; mais il reçut un refus formel de la part des habitants, qui, ruinés par toutes ses exactions, ne pouvaient plus rien payer. L'exaspération des esprits était si grande, qu'une catastrophe paraissait imminente. Une vengeance particulière la fit éclater.

Le quartenier Leclerc, riche marchand de fer du Petit-Pont, homme estimé et dévoué aux Armagnacs, avait la garde de la porte Saint-Germain (ou porte de Bussi). Le jour il s'acquittait avec zèle de sa charge ; la nuit, lorsqu'il se retirait, il emportait les clefs de la porte, et se défiant de sa propre famille, il les déposait sous le chevet de son lit. Perrinet Leclerc, fils de cet honnête quartenier, jeune homme de vingt-cinq ans, plein de vanité et d'audace, fut injurié et battu par

---

<sup>1</sup> Monstrelet. — Juvénal des Ursins.

<sup>2</sup> Religieux de Saint-Denis.

<sup>3</sup> Monstrelet.

quelques serviteurs d'un des seigneurs du conseil du roi. Il porta sa plainte au prévôt Tanneguy, dont il ne put obtenir justice. Outré de l'injure et de l'impossibilité d'en avoir raison, il résolut de se venger. Il communiqua ses ressentiments à six ou sept jeunes gens, la plupart fils de bouchers, de conduite assez déréglée et de grande témérité. Son mécontentement n'échappa point à quelques secrets partisans du duc de Bourgogne, qui s'efforcèrent d'irriter encore en lui le désir de la vengeance, et lui proposèrent d'introduire dans la ville le seigneur de l'Isle-Adam, capitaine de Pontoise pour Jean Sans-Peur, avec les hommes de sa garnison. Perrinet Leclerc, gagné par de brillantes promesses, y consentit, et envoya quelques-uns de ses compagnons à Pontoise afin de se concerter avec le sire de l'Isle-Adam sur les moyens d'exécuter ce projet. Dans la nuit du 29 au 30 mai, Perrinet entra sans bruit dans la chambre de son père, qui dormait d'un profond sommeil ; il déroba les clefs sous le chevet du vieillard, et se rendit avec plusieurs de ses amis à la porte Saint-Germain, dont il avait gagné le guet. Il y trouva l'Isle-Adam, qui l'attendait hors des murs avec 800 hommes d'armes, parmi lesquels étaient Lyonnet de Bournonville, son beau-frère, Guy de Bar, le seigneur de Chevreuse, le seigneur de Chastellux, Ferry de Mailly et le sire Daniel de Gouy, tous gens d'expérience et d'une valeur éprouvée. Perrinet ouvrit doucement, les Bourguignons entrèrent en bon ordre et en silence. Alors Perrinet referma la porte, et par un mouvement qui tenait du désespoir ou de l'intrépidité, il jeta les clefs par-dessus le mur, les obligeant ainsi à vaincre ou à périr. La troupe continua de marcher à petit bruit jusqu'au Châtelet. Près de cet endroit, à l'entrée du quartier des Halles, ils trouvèrent environ 400 Parisiens, de leurs partisans, qui s'y étaient rendus par divers chemins, et qui n'étaient armés que de haches, de massues et de bâtons ferrés ; mais la fureur qui les animait rendait ces armes redoutables entre leurs mains. Les deux troupes, réunies un instant, se partagèrent ensuite en plusieurs bandes qui se répandirent dans les divers quartiers de Paris, en criant : « Notre-Dame de la paix, vive le roi ! vive Bourgogne ! La paix ! la paix ! Qui aime la paix nous suive ! » Le peuple sortait en foule des maisons, arborant la croix de Saint-André, et répondait : « Vive la paix ! vive Bourgogne ! »

Les Armagnacs, surpris au milieu de la nuit, ne purent se rallier ni organiser de résistance ; ils prirent la fuite ou se cachèrent. Les troupes préposées à la garde disparurent épouvantées. Beaucoup de bourgeois, sans chefs et désarmés, restèrent enfermés dans leurs maisons, attendant le jour dans une inaction mêlée de crainte et d'horreur. Arrivé à l'hôtel Saint-Paul, l'Isle-Adam le fit investir, en brisa les portes, et pénétra dans la chambre du roi, où se tenait près de lui le comte de Tripoli, frère du roi de Chypre, et le fit monter à cheval pour le montrer au peuple. L'infortuné monarque semblait autoriser par sa présence la révolution qui s'opérait. Le chancelier Raymonnet de la Guerre, les évêques de Senlis, de Cou-tances et de Bayeux, la plupart des chefs armagnacs, et un grand nombre de bourgeois suspects d'attachement à leur parti, furent arrêtés et jetés en prison. Les insurgés, qui s'étaient rendus à l'hôtel du comte d'Armagnac, rue Saint-Honoré, ne l'y trouvèrent pas ; il s'était sauvé déguisé chez un maçon du voisinage.

Dès le commencement du tumulte, Tanneguy-Duchâtel se leva précipitamment, courut à l'hôtel du dauphin, le réveilla brusquement, l'enveloppa dans les draps de son lit et l'emporta jusqu'à la Bastille, dont le gouverneur était d'une fidélité à toute épreuve. De là il le fit partir sur l'heure pour Melun. Robert-le-Masson, chancelier du dauphin, maître Martin Gouge, évêque de Clermont, et Louvel, président de Provence, se réfugièrent aussi dans le château de la Bastille.

Juvénal des Ursins, haï des Bourguignons, qui le cherchaient, put se sauver à Corbeil, grâce à un avis secret que lui fit donner le sire Guy de Bar. Le désordre fut grand ; les maisons des Armagnacs furent pillées, ainsi que le collège de Navarre et sa bibliothèque. Mais cette nuit-là il n'y eut que trois hommes de tués pour avoir crié : « Vive Armagnac ! »

Le lendemain matin, le sire Guy de Bar fut proclamé prévôt de Paris en place de Tanneguy-Duchâtel. Ce jour éclaira de tristes scènes. Les Bourguignons pillèrent encore un grand nombre de maisons, et traînèrent dans les cachots une foule de prisonniers. Mais d'Armagnac échappait à toutes les recherches. Le prévôt de Paris fit alors publier dans tous les quartiers l'ordre de révéler, sous peine de confiscation de corps et de biens, le lieu où se tenaient cachés le comte d'Armagnac et ses partisans. Le pauvre maçon qui avait donné un asile au connétable fut saisi de crainte, et courut dénoncer son hôte au prévôt, qui se transporta chez lui sur-le-champ, et le trouva en effet. Il le conduisit prisonnier à la conciergerie du palais, au milieu des imprécations de la populace.

Cependant le sire Tanneguy-Duchâtel, maître de la Bastille, demanda de prompts secours aux capitaines des garnisons voisines. Il fut bientôt rejoint par le maréchal de Rieux et le sire de Barbazan, avec des hommes d'armes bretons et gascons. Alors l'intrépide Tanneguy forma l'audacieux projet de rentrer dans Paris pour surprendre cette ville. Il sortit de la Bastille le 1er juin au matin, par la rue Saint-Antoine, à la tête de 1,600 hommes bien résolus, enseignes déployées, en criant : « Vivent le roi, le dauphin et le comte d'Armagnac ! » Ils se portèrent d'abord à l'hôtel Saint-Paul, espérant y enlever le roi ; mais la veille les Bourguignons l'avaient transféré au Louvre. Ne trouvant aucune résistance et voyant le peuple fuir devant eux, ils poussèrent jusqu'à la porte Baudoyer. Là, ils se livrèrent au pillage de quelques maisons, malgré les chefs, en criant : « Ville gagnée ! tuez tout ! » Dans ce moment l'Isle-Adam arriva suivi de ses troupes réglées, de la milice parisienne et d'une multitude de peuple, qui depuis trois jours parcourait en armes toutes les rues de Paris. Il y eut là un combat acharné. Assaillis de tous côtés, accablés du haut des toits et des fenêtres, les Armagnacs se défendirent en désespérés, s'ouvrirent enfin un passage l'épée à la main, et regagnèrent la Bastille, laissant sur le pavé 400 de leurs hommes les plus intrépides ; les Bourguignons ne perdirent que quarante soldats. Après avoir laissé une garnison dans le château, le maréchal de Rieux, le sire de Barbazan et Tanneguy-Duchâtel allèrent rejoindre le dauphin à Melun, d'où ils le conduisirent à Bourges<sup>1</sup>.

Les Bourguignons célébrèrent avec pompe les funérailles de leurs morts, tandis qu'ils firent porter dans la campagne et en terre profane, par le bourreau et ses valets, les cadavres des Armagnacs. Puis la populace, échauffée par le carnage, alla dans les hôtelleries et les maisons chercher les Armagnacs qui avaient échappé à sa fureur après la délivrance de Paris. La Bastille, investie par l'Isle-Adam qui avait reçu quelques renforts, se rendit le 4 juin, à condition qu'on garantirait corps et biens aux hommes qui la défendaient. A la nouvelle de la révolution de Paris, la plupart des autres places qui tenaient pour les Armagnacs, et que le dauphin venait de confier au gouvernement de Tanneguy, avec le titre de « capitaine de tous les pays de France, Champagne, Brie, et d'outre la rivière de Seine, » s'empressèrent d'arborer la croix de Saint-André. Comme le duc de Bourgogne était éloigné pendant que ces graves événements se passaient en son

---

<sup>1</sup> Monstrelet. — Juvénal des Ursins.

nom, et que la reine, alors à Troyes, ne voulait rentrer dans la capitale que lorsqu'elle serait délivrée de tous les Armagnacs, l'ordre ne pouvait être facilement rétabli en l'absence de toute autorité régulière et puissante. Paris, en attendant le retour de la reine, était administré nominalement par les gens du grand conseil, sous la présidence d'un enfant de quinze ans, messire Charles, comte de Clermont, fils du duc de Bourbon. Mais ceux qui gouvernaient en réalité étaient l'Isle-Adam, le prévôt Guy de Bar, le seigneur de Chastellux, et tous les capitaines bourguignons qui arrivaient de différents côtés dans Paris avec de nouvelles forces. On y vit bientôt rentrer, aux acclamations du peuple, tous ceux qui en avaient été proscrits, les Caboches, les Saint-Yon, les Legoux, les hommes de la milice des bouchers et autres gens semblables, tous impatients de faire expier leur exil à leurs infortunés concitoyens. Chaque jour le désordre allait croissant, ceux qu'on désignait comme Armagnacs étaient rançonnés de maisons en maisons. Les capitaines bourguignons s'enrichissaient à ce métier ; quelques-uns, comme de vrais brigands, prenaient l'argenterie dans les maisons, et osaient même dépouiller les églises des richesses qui leur restaient.

Mais si les seigneurs bourguignons recherchaient l'or et l'argent avec avidité, les bouchers, les proscrits, dont les biens avaient été confisqués, dont les femmes et les enfants avaient été traînés de prison en prison par les sergents d'Armagnac, ne rêvaient que la vengeance et avaient soif de sang encore plus que d'or. Ces hommes, initiés à la confrérie bourguignonne, appelée aussi de Saint-André, et qui portaient pour signe le chaperon bleu couronné de roses, se répandaient dans les différents quartiers de Paris, et s'efforçaient d'exalter au niveau de leur sanguinaire fureur les passions de la populace. Chaque jour s'écoulait au milieu des plus vives inquiétudes, et il n'y avait pas de nuit que les habitants ne fussent réveillés en sursaut par de fausses alarmes ; on disait que les Armagnacs rentraient dans Paris avec des forces redoutables pour délivrer les prisonniers. Alors le peuple prenait les armes, courait à une porte, puis à l'autre, sans y rencontrer l'ennemi. On allait jusqu'à prétendre que le conseil du roi laisserait échapper les Armagnacs moyennant bonne rançon. Enfin la populace, dont la rage s'amassait sourdement, devait la manifester d'une manière terrible ; elle résolut de se délivrer des prisonniers par un massacre.

Dans la nuit du 12, à un signal convenu, le menu peuple des différents quartiers de la ville se soulève tout à coup, et se rassemble sous les ordres d'un certain Lambert, potier d'étain, aux cris redoublés de « Vive la paix ! vive le roi ! vive le duc de Bourgogne ! » A chaque instant croit le nombre des séditeux ; il s'élève bientôt à plus de 40.000, armés de vieux maillets, de haches, de cognées, de massues et de bâtons ferrés. Les chefs s'écrient qu'il est temps de faire justice des Armagnacs, s'engagent par serment à les exterminer, et se portent à la prison du Palais ou Conciergerie. Au bruit de la sédition, le prévôt, les seigneurs bourguignons, l'Isle-Adam, Luxembourg, Fosseuse, accourent avec mille chevaux, essaient vainement de leur faire entendre la voix de la justice et de la raison. Mais voyant leur rage portée au plus haut degré, ils suivent le mouvement, en disant : « Mes amis, faites ce qu'il vous plaira. »

Arrivés à la tour du Palais, ces forcenés en brisent les portes que les geôliers refusaient d'ouvrir, commencent par les poignarder, tirent dans la cour le chancelier de France, Henri de Marie, et le comte d'Armagnac, les massacrent et les dépouillent. Dans leur fureur poussée jusqu'au délire, ils découpent sur le corps du connétable une lanière de sa peau, large de deux doigts, depuis l'épaule droite jusqu'au côté gauche, afin qu'il portât encore l'écharpe des Armagnacs. Laissant les cadavres de leurs victimes nus sur le pavé, ils se transportent aux

prisons de Saint-Éloi, de Saint-Martin-des-Champs, du Temple, dont ils égorgent tous les prisonniers. Ils fouillent avec une joie féroce les plus sombres cachots, pour y trouver de nouvelles victimes, et ne les abandonnent qu'après s'être assurés que personne n'a échappé à leurs coups. Quand ils trouvent des prisons trop fortes, ils y mettent le feu, et se réjouissent en entendant les horribles cris des détenus qui périssent dans les flammes. Au petit Châtelet, ils font l'appel des prisonniers, leur permettant de sortir l'un après l'autre, et à mesure que les malheureux paraissent, ils les percent de leurs épées ou les abattent à coups de hache d'armes.

Les nombreux prisonniers du grand Châtelet, instruits de ce qui s'était passé dans les autres prisons, se procurent quelques armes, et retirés au haut de la tour, s'y défendent avec un courage digne d'un meilleur sort. Parmi les assaillants, il y en eut un grand nombre de blessés et plusieurs de tués. Les assassins investirent la maison pendant la nuit, et le lendemain matin ils mirent le feu à la tour. Les prisonniers, craignant de devenir la proie des flammes, se décidèrent à se rendre ; mais la plupart furent précipités du haut de la tour sur les fers des piques. Dans leur aveugle fureur, les meurtriers confondaient avec les Armagnacs les prisonniers pour dettes, parmi lesquels se trouvaient des Bourguignons. Dans la cour des prisons, le sang formait des ruisseaux. Tous les gens suspects étaient égorgés sans pitié ; on n'épargnait ni les femmes ni les enfants. Le carnage dura près de trente heures. L'imagination est épouvantée des actes qui signalèrent ces horribles scènes. Les Armagnacs, réputés indignes de sépulture, étaient exposés aux outrages de la multitude, puis jetés aux champs, pour devenir la proie des oiseaux et des bêtes féroces. Les corps du connétable, du chancelier et de Raymonnet de la Guerre, furent traînés sur une claie dans toutes les rues de Paris, puis abandonnés durant trois jours sur les degrés du Palais, et de là jetés dans la cour. Le quatrième jour, on les mit dans un tombereau, et on les jeta dans la fosse de la Louvière, près du Marché-aux-Pourceaux, où déjà beaucoup d'autres morts avaient été déposés. Dans ces sanglantes saturnales, se distinguait, entre tous, Capeluche, bourreau de profession. Les évêques de Bayeux, de Coutances, d'Évreux, de Senlis et de Saintes, deux présidents au Parlement, une foule de seigneurs, de bourgeois et de soldats, plus de 1,500 personnes, quelques-uns disent 3.000, périrent dans ces jours de terreur et de larmes. Après cette horrible tragédie, chacun exerçait ses vengeances ou contentait son avidité. On tuait en pleine rue ; voyait-on passer son ennemi, il suffisait de crier : « A l'Armagnac ! » et aussitôt il était mis en pièces.

A la nouvelle des événements dont Paris avait été le théâtre, et de la mort du connétable, la reine ne put dissimuler sa joie. Une seule pensée la troublait, celle que le terrible ennemi dont elle était délivrée n'avait pas été immolé particulièrement à sa haine. Quant au duc de Bourgogne, il témoigna de la douleur du meurtre de tant de personnages illustres et du connétable lui-même, qui pouvaient être entre ses mains de précieux otages pour ramener le dauphin à la cour. La reine et le duc, après avoir prolongé leur séjour, la première à Troyes, le second à Dijon, entrèrent ensemble à Paris le 14 juillet, escortés de 1.200 hommes d'armes, au milieu des acclamations de la multitude ; 600 bourgeois, montés sur de superbes chevaux, étaient venus au-devant d'eux, vêtus de riches manteaux bleus, sur lesquels brillait la croix de Saint-André, brodée en or. Ils en offrirent deux en velours de la même couleur au duc de Bourgogne et au comte de Saint-Pol, son neveu, qui les acceptèrent avec empressement. La reine était montée sur un char brillant ; de toutes les fenêtres des fleurs étaient jetées sur

leur passage, comme pour dérober à leurs regards les traces du sang répandu pour leur vengeance ; toutes les rues retentissaient du son joyeux des instruments de musique ; partout le peuple criait : « Noël ! Noël ! vive le duc de Bourgogne ! » Le duc et la reine descendirent à l'hôtel Saint-Paul, où le roi était retourné ; l'infortuné monarque fit bon accueil à la reine. Jean Sans-Peur s'empara aussitôt du gouvernement. Il se fit nommer capitaine de Paris, et décerna à ses créatures toutes les charges de la couronne. Les ordonnances rendues sous la domination des Armagnacs furent abrogées, les impôts abolis, les privilèges rendus, les armes restituées, les chaînes replacées dans les rues. Le Parlement reprit ses audiences depuis quelque temps interrompues, et les bouchers recouvrèrent leur communauté et leur monopole, en considération des services importants qu'ils avaient rendus aux Bourguignons. Mais l'anarchie et la famine désolaient toujours la capitale. Les Armagnacs établis à Melun ravageaient les campagnes voisines de Paris, massacraient impitoyablement les femmes et les enfants qui tombaient entre leurs mains, et détruisaient par la flamme ce que le fer avait épargné. Aussi le duc usait toujours de cruelles représailles, et de nouvelles arrestations eurent bientôt rempli toutes les prisons.

Exaspérée de son état de souffrance qu'elle attribuait aux Armagnacs, la populace se plaignait de la modération de Jean, qui se contentait de les priver de la liberté. Elle prétendait que tous les jours on en délivrait quelques-uns, qui étaient mis à rançon. Excitée de nouveau au meurtre et au pillage par les Legoix, les Saint-Yon et les autres bouchers, pour lesquels les maux publics étaient autant de triomphes, elle résolut d'achever l'extermination des Armagnacs. Le 21 août, un formidable rassemblement de forcenés, conduit par le bourreau Capeluche, qui seul était à cheval, va fondre au grand Châtelet pour égorger les prisonniers<sup>1</sup>. Ceux-ci, instruits du sort qui les menace, font pleuvoir les pierres et les briques sur les assaillants, qui avaient trouvé les portes fermées ; mais les assassins, à l'aide d'échelles, entrent par le toit et massacrent tous les détenus. La même scène d'horreur eut lieu au petit Châtelet. Deux ou trois cents victimes périrent dans ces deux prisons. Les séditieux se précipitent ensuite vers la Bastille, et demandent au gouverneur, le sire de Canny, de leur livrer les prisonniers qui étaient confiés à sa garde. Sur son refus, ils lancent des pierres et des flèches, et se préparent à démolir les murailles. A cette nouvelle, le duc de Bourgogne accourt sans troupes, et s'efforce par ses discours de calmer la fureur de la multitude. Il emploie les prières, caresse les chefs, prend même la main de Capeluche sans le connaître ; les séditieux restent inexorables. Il en obtient seulement la promesse qu'ils ne feront aucun mal aux prisonniers, et qu'ils les conduiront au Châtelet pour être jugés. Une vingtaine de ces malheureux leur sont livrés ; mais, arrivés près du petit Châtelet, ils furent arrachés des mains de leurs conducteurs par une autre troupe d'assassins qui n'avait rien promis, et aussitôt massacrés.

Le duc se retira dans son hôtel, honteux de son impuissance, et n'osant employer la force pour réduire ces furieux. Pendant plusieurs jours encore le sang coula dans Paris. Comme la première fois, ils immolaient tous les objets de leur haine ou tous les bourgeois dont les richesses excitaient leur insatiable avidité. On vit le bourreau Capeluche parcourir les rues de Paris, vêtu d'une robe de damas doublée de martre, se faire amener les tristes victimes que la populace arrêtait, et les égorger de sa main. Il trancha la tête au milieu de la rue à une dame renommée pour sa vertu, sous prétexte qu'elle était du parti des

---

<sup>1</sup> Religieux de Saint-Denis.

Armagnacs. Deux chevaliers arrêtés dans l'hôtel du roi et de la reine furent aussi également immolés. Le palais du duc ne fut pas même respecté par les meurtriers, qui osèrent y saisir plusieurs personnes suspectes pour les faire périr ensuite. Plusieurs fois Capeluche, accompagné d'une bande de forcenés, y entra comme eut fait un grand seigneur, et s'entretint avec le prince<sup>1</sup>.

Cependant le duc, comprenant que ces abominables excès pouvaient nuire à sa cause, résolut de détruire les hommes qui avaient été les serviles instruments de sa vengeance. Il fit défendre, au nom du roi, de piller et de tuer, sous peine de mort. Puis il engagea les massacreurs à aller assiéger Montlhéry et Marcoussis pour en chasser les Armagnacs, et rendre la route libre aux blés de la Beauce. Six mille au moins des plus féroces partirent avec des canons, sous la conduite du seigneur de Cohen, de messire Gautier de Rupes et de quelques autres chevaliers, tous capitaines du duc. Le Bourguignon fit aussitôt prendre les armes à ses troupes et à tous les honnêtes bourgeois, et fermer les portes de la capitale. Par son ordre, ceux des chefs qui étaient restés à Paris furent arrêtés. Plusieurs furent jetés dans la Seine ; d'autres, décapités ou pendus au gibet<sup>2</sup>. Le bourreau Capeluche passa en un moment du pouvoir souverain à l'échafaud. Cet infâme, qui avait trempé ses mains dans le sang de tant de victimes innocentes, fut jugé et condamné par le prévôt, qui le fit aussitôt conduire aux Halles pour y être décapité. Son valet, devenu son successeur, devait lui trancher la tête. Son maître lui expliqua comment il fallait s'y prendre, et conservant dans cette dernière démonstration une imperturbable tranquillité d'esprit, « il aiguisa le fer de la hache, ajusta le bloc, comme s'il eût été encore, non le patient, mais l'exécuteur, cria merci à Dieu et tendit le cou<sup>3</sup>. » En même temps, pour qu'on ne l'accusât pas d'épargner les Armagnacs, le duc fit décapiter quelques magistrats de ce parti. La troupe de misérables qui avait mis le siège devant Montlhéry, et que Tanneguy-Duchâtel avait vigoureusement repoussée, voulut rentrer dans la capitale. Les portes en étaient encore fermées. Rejetés par les deux factions, ils portèrent la terreur et la désolation dans les villages environnants, et finirent par tomber, en grande partie, sous le fer des Orléanais et sous celui des Bourguignons envoyés contre eux. Quelques-unes de leurs bandes grossirent le nombre des brigands dont les campagnes étaient infestées.

Aux sanglants désastres dont Paris venait d'être le théâtre succéda une épidémie qui exerça d'affreux ravages parmi les habitants, déjà épuisés par la disette et par des souffrances de tout genre. Ce fléau enleva 50.000 victimes dans l'espace de quatre mois. Les massacreurs de prison furent atteints, dit-on, de préférence aux autres, et moururent tous en proie au plus violent désespoir, criant qu'ils étaient damnés et qu'ils n'obtiendraient jamais de Dieu le pardon de leurs crimes<sup>4</sup>. Au milieu de tant de calamités, le duc de Bourgogne semblait douter de lui-même et avoir perdu toute son énergie. Il était abattu et toujours inquiet, et ne donnait que des paroles pour soulagement à tout ce peuple qui endurait les plus cruelles souffrances. Il proposait la paix au dauphin, dont les partisans, reprenant courage, s'emparaient des villes et des forteresses autour de la capitale ; mais il se voyait repoussé par Tanneguy-Duchâtel et par les autres ambitieux qui entouraient le jeune Charles. Ce prince avait pris le titre de régent, et avait institué à Poitiers un Parlement composé en partie des magistrats qui

---

<sup>1</sup> Juvénal des Ursins.

<sup>2</sup> Monstrelet.

<sup>3</sup> De Barante. — *Journal du Bourgeois de Paris*, t. XV.

<sup>4</sup> Juvénal des Ursins.

avaient échappé aux massacres de Paris. Parmi eux figurait le vénérable Juvénal des Ursins, qui avait fui avec sa femme et ses onze enfants (21 septembre 1418).

Tandis que la guerre civile déchirait le royaume, les Anglais avaient soumis toute la Normandie, à l'exception de Rouen. Le duc de Bourgogne, qui avait si souvent reproché aux Armagnacs la désastreuse journée d'Azincourt, n'opposait aucune résistance aux progrès des insulaires. Dès les premiers jours du printemps, Henri V avait repris le cours de ses conquêtes. Après s'être rendu maître d'Evreux, de tout le pays à la gauche de la Seine, de Louviers, de Pont-de-l'Arche, ce prince, que Dieu amenait en France comme par la main, ainsi qu'il le disait lui-même, et qui n'avait trouvé de résistance que dans le patriotisme des villes, alla mettre le siège devant Rouen. Cette place, grande et forte, qui renfermait une population de 80.000 âmes et une garnison de 15.000 hommes de milice et de 4.000 cavaliers, sous les ordres du bâtard de Thian, l'ancien capitaine de Senlis, et de plusieurs autres vaillants chevaliers, s'était préparée à une vigoureuse défense. La garnison et les habitants soutinrent le siège avec héroïsme. Les Rouennais, qui commencèrent à ressentir la disette dans les premières semaines de l'automne, envoyèrent demander des secours au duc de Bourgogne, dont ils avaient embrassé la cause. Jean Sans-Peur rétablit alors les aides, et rassembla lentement quelques troupes, tout en essayant de traiter avec le roi d'Angleterre. Mais Henri V négocia simultanément avec les Armagnacs et avec les Bourguignons, et joua les deux partis. Alors Jean réunit ce qu'il put de gens d'armes, et plaça le roi à leur tête. Ils arrivèrent jusqu'à Beauvais, et s'en retournèrent sans avoir vu l'ennemi. Enfin la famine décima l'héroïque population de Rouen ; 50.000 individus périrent victimes du manque d'aliments ou des maladies engendrées par des privations de toute espèce. Encouragée par de généreux chevaliers, et surtout par Alain Blanchard, qui, d'abord chef d'émeutes contre les Armagnacs, était devenu le héros de la bourgeoisie rouennaise, la garnison, composée d'intrépides guerriers, fit des prodiges de valeur. Réduite au désespoir, après avoir longtemps espéré d'être secourue par le duc de Bourgogne, elle ne voulait livrer aux Anglais qu'un monceau de cendres, et se frayer un passage, l'épée à la main, à travers les rangs ennemis ; mais le roi d'Angleterre accorda une capitulation honorable. Il permit aux gens d'armes de la garnison de sortir de la ville à pied et sans armes, à condition de ne point servir contre lui pendant un an. Il exigea de la commune une somme de 300.000 écus d'or de France et le serment de fidélité, lui promettant de la laisser jouir des privilèges et libertés octroyés par les ducs de Normandie et les rois d'Angleterre et de France. Alain Blanchard, chef des milices bourgeoises, le bailli d'Houdetot, le maire Jean Segneult, Robert Delivet, vicaire général de l'archevêque de Rouen, renommé pour son intrépidité et son patriotisme, Jean Jourdain, commandant des canoniers, et deux autres bourgeois, furent exceptés de la capitulation. Le 19 janvier 1419 le roi d'Angleterre fit son entrée solennelle dans cette magnanime cité de Rouen, qui avait résisté six mois à ses armes. Un grand nombre de ses habitants, qui avaient supporté avec tant de résignation les plus grandes calamités, ne purent se soumettre à porter la croix rouge, marque distinctive de la nation anglaise ; ils sortirent avec la garnison, dénués de tous biens, plutôt que de rendre hommage au roi d'Angleterre. Des sept victimes qui devaient expier ce qu'on appelait la rébellion de Rouen, six étaient riches et se rachetèrent. Alain Blanchard, qui était pauvre, mais qui par son rare courage et son ardent patriotisme aurait mérité le respect d'un ennemi généreux, paya pour la cité entière. « Moi, je n'ai pas de biens, disait-il en marchant au supplice ;

mais si j'avais de quoi payer ma rançon, je ne voudrais pas racheter le roi anglais de son déshonneur. » Il mourut en brave capitaine du peuple rouennais.

La nouvelle de la reddition de Rouen eut du retentissement dans toute la France et particulièrement dans Paris. L'alarme y fut d'autant plus vive, que chaque jour la disette y faisait de nouveaux progrès, le cours de la Seine se trouvant intercepté, soit par les Anglais, soit par les troupes des deux factions, qui continuaient à se faire une impitoyable guerre. Des députés envoyés par le Parlement, les bourgeois et l'Université, à Lagny, où Jean Sans-Peur avait emmené le roi, supplièrent le duc de revenir et de pourvoir à la défense de Paris. Le prince répondit que la cour retournerait dans cette ville sitôt qu'elle serait abondamment pourvue de vivres et d'autres munitions. D'ailleurs le duc de Bourgogne cherchait à se rapprocher du dauphin. Effrayé des progrès des Anglais, l'héritier du trône avait enfin consenti à envoyer des ambassadeurs à Montereau pour traiter avec la cour. Il négociait en même temps avec Henri V, quoique ses partisans lui fissent alors une guerre assez forte dans le Maine. Le roi d'Angleterre, qui exploitait toutes les peurs, tous les intérêts, se prêtait à des propositions qui entretenaient parmi les princes une division si utile à ses projets ambitieux. Pendant ce temps il continuait les hostilités, s'emparait du Vexin, et ses avant-postes menaçaient la ville de Mantes. Il signa cependant une trêve de deux mois avec les Dauphinois et les Bourguignons (23 février - 23 mars). Alors le roi d'outre-mer, soi-disant roi de France, put travailler à l'organisation de sa conquête, à l'administration de ses finances, et à procurer à son armée le repos qui lui était nécessaire.

## CHAPITRE XII

# MEURTRE DE JEAN SANS-PEUR PHILIPPE-LE-BON, DUC DE BOURGOGNE TRAITÉ DE TROYES MORT D'HENRI V MORT DE CHARLES VI

Trêve de trois mois entre les Dauphinois et les Bourguignons. — Conférences de Meulan. — Entrevue du Ponceau. — Surprise de Pontoise par les Anglais. — La cour se retire à Troyes. — Le duc de Bourgogne assassiné dans l'entrevue de Montereau. — Manifeste du dauphin. — Effet de la mort du duc Jean. — Alliance de Philippe de Bourgogne avec les Anglais. — Congrès d'Arras. — Traité de Troyes. — Prise de Montereau. — Siège de Melun. — Entrée d'Henri V à Paris. — Le dauphin déclaré déchu de ses droits à la couronne. — Famine dans Paris. — Henri V part pour l'Angleterre. — Bataille de Baugé. — Retour d'Henri V en France. — Bataille de Mons en Vimeu. — Siège de Meaux. — Le bâtard de Vaurus. — Les Dauphinois chassés du nord de la France. — Ils s'emparent de la Charité-sur-Loire. — Siège de Cosne. — Mort d'Henri V. — Mort de Charles VI.

Pendant la trêve les deux Parlements de Paris et de Poitiers, le duc d'Anjou, le comte de Vertus et la reine de Sicile travaillèrent activement à la réconciliation des princes, et le 14 mai fut signée une trêve de trois mois entre les Dauphinois et les Bourguignons. Quinze jours après, le duc Jean partit avec le roi, la reine et madame Catherine, pour assister aux conférences solennelles qui devaient s'ouvrir à Meulan entre les deux monarques, en vue de traiter de la paix. Mais le roi, attaqué en chemin d'un violent accès de frénésie, fut laissé à Pontoise. La reine et madame Catherine se rendirent au lieu préparé, accompagnées du duc de Bourgogne. Henri V y était arrivé avec les ducs de Clarence et de Gloucester, ses frères (30 mai). La beauté de la jeune princesse, sa grâce, son air doux et modeste, firent impression sur le cœur du conquérant, qui désirait l'épouser ; mais il n'en fut pas moins dur ni moins exigeant. Pour renoncer à ses prétendus droits sur la couronne de France, il demanda, avec la main de madame

Catherine, la pleine souveraineté de l'Aquitaine, de la Normandie, du Ponthieu, de l'Anjou, de la Touraine et du Maine, et la suzeraineté de la Bretagne. Jean Sans-Peur, trouvant les prétentions du prince exagérées, ne consentait qu'à l'abandon de l'Aquitaine et de la Normandie. Après diverses entrevues, qui n'aboutirent à aucun résultat, le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne se séparèrent également mécontents, et les conférences furent rompues (30 juin).

Pendant ces conférences suivies avec tant d'ostentation, le duc Jean avait commencé à traiter avec le dauphin, qui lui avait envoyé Barbazan et Tanneguy-Duchâtel pour rompre les pourparlers de Meulan, dont il craignait l'issue, et pour s'entendre avec les Bourguignons. Le duc, indécis jusqu'à ce moment sur le parti qu'il devait prendre, conclut aussitôt avec eux, après avoir pris congé du roi d'Angleterre. Cette réconciliation fut due en grande partie à madame de Giac, femme d'esprit, dame d'honneur de la reine, et qui exerçait un grand ascendant sur l'esprit du duc de Bourgogne. Le dauphin et Jean Sans-Peur eurent deux entrevues au ponceau de Pouilly-le-Fort, à une lieue de Melun, du côté de Corbeil. La première, qui se prolongea jusqu'à onze heures du soir, n'eut pas l'heureuse issue que pouvaient en attendre les amis de la paix. Le dauphin trouva trop dures les conditions du traité proposé, et se retira mécontent des hauteurs du duc de Bourgogne. Il était à craindre que les négociations ne fussent rompues, lorsque, par le zèle et l'adresse de la dame de Giac, les deux princes consentirent à se revoir. Le surlendemain, 11 juillet, ils se rencontrèrent encore sur le ponceau. Lorsqu'ils furent à deux traits d'arc l'un de l'autre, ils firent arrêter leurs nombreuses escortes, descendirent de cheval, et s'avancèrent, accompagnés chacun de dix seigneurs. Jean s'inclina humblement devant le dauphin à plusieurs reprises, et s'agenouilla. Le dauphin le prit par la main, l'embrassa, et voulut le faire lever ; mais le duc, persistant à rester un genou en terre : « Monseigneur, lui dit-il, je sais comment je dois vous parler. » Alors le dauphin l'assura qu'il lui pardonnait toutes les offenses qu'il pouvait avoir reçues de lui. Le duc se leva ; les deux princes se donnèrent mutuellement des témoignages d'affection, et s'entretenirent quelque temps ensemble. Ils signèrent ensuite le traité de paix, et en jurèrent l'observation entre les mains d'Alain, évêque de Léon en Bretagne, légat du pape, sur la vraie croix et les saints évangiles. Les seigneurs qui les suivaient crièrent : « Noël ! Noël ! » signèrent aussi la paix, et ajoutèrent à leur serment des imprécations contre ceux qui oseraient renouveler les divisions passées. Les princes se séparèrent avec tous les signes de l'amitié, et après s'être engagés à prendre de concert les mesures nécessaires pour mettre fin aux dissensions civiles, et à réunir leurs forces pour chasser les Anglais du royaume de France. Le dauphin reprit le chemin de la Touraine et du Poitou, et le Bourguignon retourna auprès du roi, qui était resté à Pontoise, et qu'il s'empessa de ramener à Saint-Denis.

La nouvelle de cette réconciliation répandit une joie universelle dans le royaume. Le pauvre peuple espérait que les deux partis, après tant de sang inutilement répandu, travailleraient de concert à l'expulsion des étrangers qui foulaient avec tant d'orgueil le sol de la France. Le roi approuva et ratifia le traité, fit publier l'abolition de toutes les condamnations et confiscations jusque alors prononcées. Alors on chanta dans Paris un Te Deum pour la conclusion d'une paix qui devait changer la face de l'État. Tout en effet paraissait répondre aux idées favorables qu'on en avait conçues, et déjà les hommes d'armes des deux partis se réunissaient pour faire une rude guerre aux Anglais. Cette joie prématurée fut cependant troublée par un nouveau désastre.

Le roi d'Angleterre éprouvait un cruel désagrément de la réconciliation du dauphin et du duc de Bourgogne. Il voyait la paix éloignée et ne pouvait plus se flatter d'obtenir la main de madame Catherine qu'à des conditions que réprouvaient ses vues ambitieuses. Mais, d'après les propositions que lui avait faites le duc Jean, il avait le droit de penser que de son côté cette union n'était pas sincère. Il renoua malgré cela des négociations avec la cour, et ne négligea point de mettre le temps à profit, et cela avec d'autant plus de succès que le duc de Bourgogne ne paraissait pas songer aux préparatifs de guerre. Aussi le jour même de l'expiration de la trêve, le 29 juillet, le captai de Buch, frère du comte de Foix, et l'un des plus terribles aventuriers de l'Europe, forma le projet de surprendre Pontoise par escalade. A la tête de 3.000 hommes d'élite, Anglais et Gascons, que suivaient à quelque distance de nombreux gens d'armes sous la conduite du duc de Clarence, il arriva dans un grand silence, pendant la nuit, au pied des murailles de cette ville. Lorsqu'ils eurent entendu passer le guet, un peu avant le jour, les échelles furent plantées ; quelques Anglais pénétrèrent dans Pontoise, surprirent les sentinelles, qu'ils égorgèrent, et ouvrirent la porte à leurs compagnons. Entrés avec le même silence, et toujours en bon ordre, ils s'assurèrent des principaux postes, et se répandirent ensuite dans la place en criant : « Saint-Georges ! ville gagnée ! » L'épouvante et la consternation se répandirent en un moment dans tous les quartiers. Réveillé par les cris et le tumulte, le gouverneur de Pontoise, le seigneur de l'Isle-Adam, accourut pour en découvrir la cause. Après avoir inutilement tenté de réparer sa négligence et de chasser les Anglais, il comprit, en apprenant l'arrivée du duc de Clarence, que la résistance serait inutile, et évacua la ville avec tous les gens d'armes qu'il put rassembler. Il alla se jeter dans Beauvais, pour couvrir la Picardie, laissant entre les mains des ennemis la plus grande partie des richesses qu'il avait amassées dans le pillage de Paris. Les Anglais mirent le feu à la ville, tuèrent ou blessèrent tout ce qui se trouva devant eux. Ceux des habitants qui purent échapper au massacre et aux atrocités dont Pontoise était le théâtre, arrivèrent sous les murs de la capitale au nombre de 6.000 au moins, à demi nus, épuisés de faim et de fatigue. On voyait parmi ces malheureux de pauvres femmes portant leurs enfants dans leurs bras ou dans une hotte ; tous poussaient des cris lamentables. Leur arrivée répandit l'effroi dans Paris, où la disette faisait toujours sentir ses cruelles rigueurs. La cour alarmée ne voulut pas rentrer dans cette ville, jusqu'aux portes de laquelle les Anglais osèrent pousser leurs courses. Le duc de Bourgogne se contenta d'envoyer aux Parisiens pour gouverneur le comte de Saint-Pol, son neveu, enfant de quinze ans, accompagné d'un petit nombre de gens d'armes. Puis il partit aussitôt pour Troyes avec le roi, la reine et madame Catherine, sans traverser la capitale, qu'il sembla abandonner à ses propres forces.

Cette retraite excita un grand mécontentement parmi les Parisiens ; ils ne savaient comment expliquer l'inertie du gouvernement au milieu du danger qui les menaçait. Les ennemis du duc lui imputaient à trahison la prise de Pontoise, et ne manquaient pas de rappeler ses criminelles intelligences, tantôt avec les Anglais, tantôt avec les séditeux de Paris. Les serviteurs du dauphin faisaient tous leurs efforts pour échapper à une paix qui contrariait leur ambition, et le retenaient toujours loin de la cour : ils avaient d'ailleurs peu de confiance dans le pardon du duc de Bourgogne. Ils n'ignoraient pas que les Parisiens étaient fort irrités de l'abandon où les laissait ce prince, et de ce qu'il n'opposait aucune résistance aux Anglais. Ils jugèrent que le duc était déconsidéré aux yeux mêmes de ceux qui avaient le plus compté sur lui, enfin qu'il était perdu. Alors ils

sentirent se ranimer leur vieille haine, et crurent que le moment était venu de tirer vengeance de la mort du duc d'Orléans. « Autour du dauphin se trama un complot sinistre, conçu peut-être de longue main ; tous les chefs dauphinois n'y trempèrent point, et l'on n'a jamais bien su si le jeune prince lui-même y avait été complètement initié : son esprit impressionnable et crédule le mettait entièrement à la discrétion de ses conseillers, bien que son caractère doux et faible fut peu porté aux actes de violence<sup>1</sup>. »

Après avoir réuni 20.000 hommes sous ses drapeaux, le dauphin, dont les lieutenants avaient repris Avranches et Pontorson en Normandie, et battu les Anglais près de Mortain, quitta la Touraine pour se rendre à Montereau-Faut-Yonne. C'était dans cette ville que les deux princes étaient convenus de se revoir à l'époque de leur réconciliation à Pouilly-le-Fort. A son arrivée, il envoya Tanneguy et quelques autres de ses officiers au duc, qui était à Troyes avec le roi et la reine. Ils étaient chargés de lui remettre des lettres affectueuses, dans lesquelles il l'invitait à l'entrevue qu'ils s'étaient promise, afin d'aviser ensemble aux moyens de réparer les maux du royaume, et de délibérer sur d'autres affaires de grande importance. Jean Sans-Peur accepta ; mais livré à un trouble qu'il ne pouvait maîtriser, il différa plusieurs jours de s'y rendre. Il disait qu'il était plus simple que le prince vînt trouver le roi et la reine à Troyes, pour délibérer plus efficacement avec le conseil sur ce qu'il y avait à faire. Tanneguy rapporta au dauphin la réponse du Bourguignon. Le prince rassembla son conseil, qui décida que l'entrevue aurait lieu à Montereau et non ailleurs. Alors le sire Tanneguy-Duchâtel revint à Troyes presser de nouveau le duc de ne pas différer davantage une conférence qui pouvait être si utile au royaume. La dame de Giac, qui le trahissait, joignit ses instances à celles du chevalier breton ; le duc céda et se rendit avec Tanneguy à Bray-sur-Seine, à deux lieues de Montereau. A peine y fut-il arrivé, qu'il retomba dans ses irrésolutions et qu'il fut agité de sinistres pressentiments, quoiqu'il y trouvât Barbazan, que le dauphin avait envoyé afin de l'assurer de son amitié. Pendant plusieurs jours, des messages allèrent d'une ville à l'autre pour régler, aplanir, prévoir et réformer toutes les difficultés qui pouvaient se présenter sur le jour, l'heure, le lieu et les sûretés de l'entrevue. Enfin, pour bannir toutes les craintes du Bourguignon, le dauphin lui dépêcha l'évêque de Valence, frère de Charles de Poitiers, évêque de Langres, qui était un des principaux conseillers du duc. L'évêque de Valence, étranger au complot, persuada son frère de la sincérité du dauphin et de l'avantage de cette conférence. Tous deux se réunirent afin de combattre les soupçons de Jean Sans-Peur, qui croyait voir à tous moments armés contre lui les anciens serviteurs du prince qu'il avait assassiné contre la foi des serments. Enfin sur les instances des deux évêques, auxquelles se joignirent encore celles de Jossequin, son favori et l'un de ses conseillers, et de la dame de Giac, le duc consentit, et le 10 septembre fut fixé pour l'entrevue. Il fut alors convenu qu'elle aurait lieu sur le pont de l'Yonne, qui joint la ville au château ; que le dauphin aurait la ville, et qu'il ferait évacuer le château pour le laisser libre au duc et à ses gens. A chacune des extrémités du pont durent être construites trois barrières de six pieds de hauteur et fermant à clef ; au milieu, une espèce de salle en charpente, avec deux portes, une du côté de la ville pour le dauphin, l'autre du côté du château pour le duc ; qu'elles seraient confiées à la garde de gens de chacun des deux princes. Mais, contre l'usage observé en ce temps de défiance et de trahison, aucune barrière ne divisait la salle construite par les Dauphinois.

---

<sup>1</sup> Henri Martin, *Histoire de France*.

Malgré les appréhensions de quelques-uns de ses plus fidèles serviteurs et les conseils d'un Juif, habile astrologue de sa suite, qui l'assurait que s'il allait à Montereau, il n'en reviendrait pas, Jean Sans-Peur partit de Bray le dimanche 10 septembre avec quelques seigneurs, 200 archers et 400 hommes d'armes. L'évêque de Valence, qui l'accompagnait, s'applaudissait d'avoir fixé son irrésolution. Le prince suivait assez gaiement le bord de la Seine. Lorsqu'il arriva à la vue du château, trois de ses officiers vinrent lui dire que les barrières dressées sur le pont étaient avantageuses au dauphin, et que des gens de guerre étaient cachés dans les maisons voisines. Ces paroles éveillèrent ses soupçons, et il envoya le sire de Giac examiner les lieux. Ce seigneur revint promptement, et rapporta qu'il n'avait vu personne et que l'avis était faux. Dans sa perplexité, le duc, sans descendre de cheval, tint conseil avec ses amis, et l'on prit la détermination de s'avancer, afin qu'on ne pût l'accuser d'avoir, par timidité ou par un lâche amour de la vie, manqué l'occasion d'affermir la paix et de sauver le royaume.

Le duc était entré au château vers trois heures de l'après-midi, par la porte de la campagne. Il laissa 200 hommes d'armes et 100 archers à la garde de la dame de Giac, qu'il fit loger dans le palais, et dont il parut plus occupé que de lui-même. Il plaça le reste de ses troupes à l'entrée de la porte qui conduisait au pont, sous les ordres du jeune La Baume Monrevel, avec ordre de ne pas s'avancer au-delà, conformément au traité. Alors Tanneguy-Duchâtel vint le trouver, et lui dit que le dauphin était prêt et qu'il l'attendait. « J'y vais, » répondit le duc. Les deux princes devaient entrer dans la loge, chacun avec dix compagnons seulement. Le duc donna aussitôt la liste des hommes d'armes de son escorte ; elle portait, outre Jean Seguin, son secrétaire, Charles de Bourbon, son gendre, qui n'avait alors que seize ans ; Archambault de Foix, seigneur de Navailles ; le jeune comte de Fribourg, Jean de Neufchâtel, seigneur de Saint-Georges ; Guillaume de Vienne, Antoine de Vergy ; Guy, seigneur de Poulailleur ; Charles de Lens, le sire d'Autrey et Pierre de Giac. Les dix seigneurs que le dauphin avait nommés pour l'accompagner n'étaient pas tous aussi illustres par la naissance que les seigneurs bourguignons ; mais ils étaient aussi braves et peut-être plus déterminés ; c'étaient Aimery, vicomte de Narbonne ; Tanneguy-Duchâtel, Robert de Loire, Pierre de Beauveau, Barbazan, Guy d'Avaugour, Olivier Loyet, Guillaume le Bouteiller, Frottier et Varennes ; il avait aussi amené son chancelier et le président de Provence. Le duc arriva à la première barrière du côté du château, où Tanneguy-Duchâtel et le sire de Beauveau se présentèrent pour recevoir ses serments, à l'exemple des sires de Vienne et de Navailles qui avaient reçu ceux du dauphin à la porte qui regardait la ville. « Venez vers monseigneur, lui dirent-ils, il vous attend. » A ces mots ils se retirent vers leur maître. Là, saisi encore d'une nouvelle terreur, le duc se tourna vers les seigneurs de son escorte : « Mes amis, leur dit-il, avancerons-nous ? Croyez-vous qu'il y ait sûreté ? — Nous croyons, répondirent les seigneurs, qu'on peut se fier aux promesses faites de part et d'autre par tant d'illustres personnages, et vous voyez que nous osons bien vous suivre. » Il poursuivit son chemin, et entra dans la première barrière ; il y trouva les gens du dauphin, qui lui dirent encore : « Venez vers Monseigneur, il vous attend. » Il répondit : « Je me rends vers lui, comme vous voyez. » Il passa la seconde barrière, dont la porte fut aussitôt fermée à clef, comme la première l'avait été, d'après les conventions arrêtées. Le duc rencontra Tanneguy-Duchâtel, qui avait quitte le dauphin, et dit en lui frappant doucement sur l'épaule et en se tournant vers les seigneurs de Saint-Georges et ses autres gens : « Voici en qui je me

fie. » Il s'avança jusqu'au prince, qui était dans la loge en charpente, en laissant ses gens un peu derrière lui. Il l'aborda respectueusement, mit un genou en terre. Loin de lui faire un gracieux accueil, le dauphin lui reprocha de n'avoir pas tenu à ses promesses, de n'avoir point cessé la guerre, ni évacué les places de l'Ile-de-France.

Le duc allait répondre, lorsque Robert de Loire, le prenant par le bras droit : « Levez-vous, lui dit-il, vous n'êtes que trop honorable. » Il voulut en effet se lever, et remettre dans sa situation naturelle son épée, qui s'était retirée derrière lui lorsqu'il s'était agenouillé. « Comment ! s'écria aussitôt de Loire, mettez-vous la main à l'épée en présence de monseigneur ? » Au même instant, Tanneguy-Duchâtel, passant de l'autre côté de la barrière, fit un signe et s'écria : « Il est temps ! » Et à l'instant où le duc se relevait, le Breton lui déchargea sur le visage un si rude coup d'une hache qu'il tenait à la main, qu'il lui abattit une partie du menton, et que le duc retomba sur les genoux. Le prince porta la main à son épée, et voulut se relever pour se défendre ; mais Tanneguy et les autres chevaliers du dauphin se ruèrent sur lui, le frappèrent de plusieurs coups, et à l'instant il fut abattu. Olivier Loyet, aidé de Frottier, l'acheva en lui plongeant son épée dans le ventre sous son haubergeon. Le sire de Navailles seul voulut le défendre, mais il tomba frappé par derrière d'un coup de hache. Les soldats dauphinois entrèrent alors du côté de la ville ; les seigneurs bourguignons furent saisis et faits prisonniers, à l'exception d'un seul, le sire de Neufchâtel, qui s'échappa en franchissant la barrière<sup>1</sup>. Le corps de Jean Sans-Peur fut dépouillé par les gens du dauphin, qui ne lui laissèrent que ses houseaux et son pourpoint. Ils voulaient ensuite le jeter dans la Seine ; mais le curé de Montereau, touché du sort d'un si puissant prince, les en détourna, et obtint à force de prières de faire porter dans un moulin, près du pont, le corps qui était resté jusqu'à minuit sur la place où il avait été frappé.

Selon les Dauphinois et leur historien, Juvénal des Ursins, le dauphin parla le premier, et exhorta le duc de Bourgogne à délibérer avec lui sur les moyens d'expulser les Anglais ; Jean lui répondit qu'on ne pouvait traiter qu'en présence du roi, et qu'il fallait qu'il y vînt. « J'irai vers monseigneur mon père, reprit doucement le dauphin, quand il me plaira, non à la volonté du duc de Bourgogne. On sait bien que le roi approuvera ce que nous ferons ensemble. » Le sire de Navailles s'approcha du duc, qui rougissait, et dit au dauphin : « Monseigneur, que vous le veuillez ou non, vous viendrez à présent à votre père. » En même temps il porta la main droite à son épée, et étendit la gauche comme pour saisir le jeune prince. Tanneguy-Duchâtel, s'élançant aussitôt dans l'intérieur des barrières, prit le dauphin entre ses bras, et l'emporta hors de l'enceinte pour le mettre en sûreté. Juvénal ajoute que la querelle s'étant échauffée, on en vint aux mains, qu'il y en eut qui frappèrent sur le duc et sur le sire de Navailles, qui furent tués sur la place<sup>2</sup>.

Lorsque le bruit de la mort du duc se fut répandu, les hommes d'armes de son escorte s'enfuirent en désordre du côté de Bray, poursuivis par les Dauphinois. Les troupes qui occupaient le château consentirent à capituler. Plusieurs des officiers attachés au parti bourguignon passèrent alors dans celui du dauphin. Le comte de Clermont, Pierre de Giac et Philippe Jossequin, que le prince avait honorés d'une confiance particulière, demeurèrent avec lui, ainsi que la dame de

---

<sup>1</sup> Monstrelet, in-f<sup>o</sup>, ch. CCXI.

<sup>2</sup> Juvénal des Ursins, in-f<sup>o</sup>, p. 470-471.

Giac, qui craignait la vengeance des Bourguignons pour avoir conseillé au duc l'entrevue de Montereau. Cette conduite fit croire qu'elle l'avait trahi ; mais cette trahison est encore aujourd'hui très-douteuse.

On serait presque tenté de dire que ce meurtre ne fut point prémédité, tant on avait mal pris ses mesures pour en soutenir les suites<sup>1</sup>. En effet, au lieu de marcher sur-le-champ avec l'armée à Troyes pour se saisir du roi, de la reine et de tout le conseil, coup de vigueur qui eût entraîné tout le royaume, les conseillers du dauphin perdirent plusieurs jours à Montereau. Au lieu d'agir, ils firent publier un manifeste pour justifier ce qu'il y avait d'odieux dans la mort du duc de Bourgogne, et pour excuser le dauphin d'y avoir donné son consentement. Mais s'il était impossible à ses ennemis de prouver qu'il fût coupable, le jeune prince ne pouvait également démontrer son innocence. Malgré les lettres justificatives et les efforts de tous ses favoris, l'événement tragique de Montereau excita dans le royaume un ressentiment général d'horreur et de haine. Tout autre intérêt parut oublié devant cette sanglante catastrophe, et le cri poussé pour l'affranchissement de la France fut bientôt changé en un cri terrible de vengeance contre les assassins de Jean Sans-Peur. La faction puissante qui regardait le Bourguignon comme son chef et son appui sentit se ranimer toutes ses fureurs. Les Parisiens, dans l'esprit desquels le duc avait déjà perdu de son prestige, abjurèrent tout respect pour l'auteur de ce prétendu meurtre. Dans une grande assemblée tenue en la chambre du Parlement, et à laquelle assista le comte de Saint-Pol, Philippe de Bourgogne-Brabant, neveu du feu duc, toutes les classes du peuple de Paris, dominées et aveuglées par une espèce de délire, jurèrent solennellement de venger sa mort ; la noblesse, le clergé, le Parlement, l'Université se confondirent avec le peuple dans leurs invectives contre le prince Charles, que l'on se contenta de désigner sous le nom de soi-disant dauphin. La reine Isabeau, qui ne voyait dans son fils que l'instrument d'un parti qui l'avait outragée dans son honneur, qui lui avait enlevé ses trésors, et qui l'avait jadis exilée de la cour, se distingua surtout par l'excès de sa fureur. Elle parut disposée à tout plutôt que de voir dominer le parti des Armagnacs, qui lui était devenu si odieux. Maîtresse de la cour et du conseil, elle fit entrer facilement le monarque et le ministre dans ses sentiments de vengeance. Elle obtint du malheureux roi, chez lequel les intervalles de raison devenaient de plus en plus rares, une déclaration contre Charles de Ponthieu et ses complices. Cette déclaration défendait à toutes les villes du royaume de lui obéir et de le recevoir dans leurs murs, lui et ses adhérents ; elle ordonnait à tous les Français de lui faire une guerre mortelle. Implacable dans sa haine, Isabeau excita encore contre son fils les ressentiments de Philippe, nouveau duc de Bourgogne. Philippe, alors âgé de vingt-deux ans, n'avait pas besoin d'être excité à la vengeance d'un père qu'il avait toujours tendrement aimé ; il n'en éprouvait que trop vivement le désir, et ce prince se laissa emporter par l'excès de son ressentiment. Le jeune duc, qui avait toute la popularité et presque tous les talents de son père, sans avoir hérité de cette audace qui allait jusqu'au crime, saisit d'une main vigoureuse la direction du parti bourguignon, se prépara à une guerre terrible contre les Armagnacs, et se livra à toutes les fureurs d'une aveugle haine, à laquelle il devait bientôt immoler la France entière.

Dès le mois de septembre, Isabeau de Bavière et Philippe de Bourgogne ouvrirent des négociations avec le roi d'Angleterre, qui, après la surprise de Pontoise, s'était emparé d'un grand nombre de places dans le Vexin, le Perche et

---

<sup>1</sup> Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, t. II.

le Beauvoisis. Ils posèrent dès lors les bases d'un traité qui livrait le royaume de France à son plus redoutable ennemi, Henri V. Mais avant d'en publier les clauses, Philippe écrivit aux bonnes villes pour leur donner l'assurance d'une paix prochaine avec l'Angleterre, et pour les engager à envoyer des députés à Arras, où l'on devait délibérer sur ce qu'il convenait de faire. A ce congrès, ouvert le 17 octobre entre les plénipotentiaires d'Angleterre et de Bourgogne, assistèrent des députés de Paris et des principales villes du royaume. Henri V, qui avait rejeté les propositions des Dauphinois pour accepter celles de la reine et du duc de Bourgogne, plus avantageuses, fit connaître à quel prix il consentait à devenir le ministre de leur vengeance. Il ne demanda plus telle ou telle portion de la France, mais la France tout entière. Philippe de Bourgogne proposa à l'assemblée les préliminaires du traité définitif avec l'Angleterre. Il y était stipulé que le monarque anglais, en épousant la princesse Catherine, prendrait aussitôt la régence du royaume ; qu'à la mort de Charles VI la couronne de France serait dévolue à jamais au roi Henri et à ses héritiers ; que tous les ordres de l'État s'engageraient à le reconnaître pour souverain et seraient tenus de lui prêter serment de fidélité ; enfin qu'il ne serait fait ni paix ni trêve avec le soi-disant dauphin que du consentement des trois états du royaume de France et du parlement d'Angleterre. Aveuglés par la passion et l'intérêt personnel, la reine et le duc osèrent souscrire à ces honteuses conditions, et imposer un roi anglais à la nation française. Ainsi « ce que n'avaient pu obtenir ni la savante politique d'Édouard III, ni la vigueur du Prince Noir, ni les exploits de leurs Knollys et de leurs Chandos, ni les victoires d'Henri lui-même, semblait alors s'offrir à son ambition<sup>1</sup>. » Il fut convenu que la ratification de ce pacte inouï aurait lieu à Troyes ; et en attendant, une trêve du 24 décembre au 1er mars, dont les Dauphinois seuls étaient exclus, fut conclue à Rouen entre la France et l'Angleterre. Pendant que Philippe de Bourgogne livrait d'un trait de plume aux Anglais une couronne que n'avaient pu leur donner plus de soixante ans d'efforts et trois grandes victoires, l'unique héritier de cette couronne s'était retiré dans les provinces d'outre-Loire. Il commençait enfin à sortir d'une inaction funeste à sa cause. Ainsi il avait une entrevue sur les frontières de l'Anjou avec le duc de Bretagne, qui, sans embrasser ouvertement ses intérêts, permettait à ses sujets de servir sous ses bannières. Il donnait à son parti une prépondérance assurée en Languedoc en se conciliant le comte de Foix, qui décidait les états généraux de ce pays à se rallier au dauphin (février 1420). Le comte de Foix, devenu son lieutenant, chassait du Midi le prince d'Orange, le chef des Bourguignons. Enfin Nîmes et le Pont-Saint-Esprit, qui avaient résisté par les armes aux Dauphinois, tombèrent en leur pouvoir.

Dans le nord de la France, Henri V poursuivait aussi ses succès. Son fidèle allié, le duc de Bourgogne, parti d'Arras pour se rendre à la cour, s'empara de Roye et de Crespi en Laonais, que les partisans du dauphin occupaient. Il fit son entrée à Troyes le 28 mars, accompagné d'ambassadeurs anglais, et aux applaudissements du peuple, qui criait : « Noël ! Noël ! Vivent le roi et le duc de Bourgogne ! » La reine le reçut comme un fils tendrement aimé, et lui remit toute l'autorité entre les mains. Le pauvre roi, qui n'avait plus ni sens ni mémoire, signa le 9 avril les préliminaires arrêtés à Troyes. Vingt jours après, les Parisiens en approuvèrent les conventions. Le roi d'Angleterre n'arriva à Troyes que le 20 mai, à la tête de 7.000 hommes d'armes, et accompagné de ses frères les ducs de Gloucester et de Clarence, et d'une suite nombreuse et brillante. Le

---

<sup>1</sup> Hallan, *l'Europe au moyen âge*.

lendemain, après avoir changé encore quelques articles, Henri V, Philippe de Bourgogne et Isabeau de Bavière, comme fondés de pouvoir de Charles VI, ratifièrent l'ignominieux traité de Troyes, dont les stipulations principales nous sont connues. Aux termes de ce traité, les deux États de France et d'Angleterre devaient rester unis sous le même roi, mais en gardant séparément leurs droits, leurs libertés, leurs usages et leurs lois, sans être soumis l'un à l'autre. Henri V rendrait à la couronne de France la Normandie et ses autres conquêtes dès qu'il monterait sur le trône. Il s'engageait à conquérir au profit de son beau-père les villes, cités et châteaux dont le dauphin était alors en possession, et à maintenir la juridiction du Parlement, les libertés et privilèges des pairs, des nobles, des cités, des villes, des communes, toutes les lois et coutumes du royaume<sup>1</sup>. Par un traité secret, le duc de Bourgogne était déclaré indépendant de la couronne de France. Le même jour eurent lieu les fiançailles du roi Henri et de la princesse Catherine. Leur mariage fut célébré le 2 juin avec solennité, dans l'église de Saint-Jean à Troyes. Le plus grand nombre des seigneurs présents à cette cérémonie prêtèrent serment comme sujets du roi d'Angleterre. Quelques-uns d'entre eux s'y refusèrent, et ne s'y soumirent que sur l'ordre du duc de Bourgogne et avec une sorte de désespoir.

Isabeau de Bavière triomphait. Cette coupable reine, qui ne prévoyait pas encore les remords qui suivent les grands crimes et les revers que lui préparait la Providence, venait d'assouvir sa haine par la ruine de son fils. Elle avait placé une double couronne sur la tête de sa fille bien-aimée, qu'elle avait unie au plus grand roi de l'Europe ; et elle croyait que la reconnaissance d'Henri lui assurerait une large part d'autorité dans le royaume. Philippe de Bourgogne, qui n'avait écouté ni la voix de l'honneur ni celle de la religion, se félicitait aussi d'avoir sacrifié l'État à sa vengeance. Mais le triomphe d'Isabeau, de Philippe de Bourgogne et d'Henri V ne sera pas de longue durée. Ils se sont trompés en croyant unir les destinées de deux nations que la nature a profondément séparées, et détruire la nationalité française. Non, l'œuvre n'est pas encore achevée ; Paris n'a juré fidélité à l'Anglais que parce qu'il mourait de faim au milieu des calamités dont il était sans cesse le théâtre ; le peuple n'a cédé que parce que ses longues souffrances, dont nous avons peint souvent le tableau en écrivant cette histoire, avaient abaissé un moment son esprit. D'ailleurs, si la Seine est anglaise, la Loire est française encore, et cette nationalité française, que le traité de Troyes voulait détruire, trouve un asile dans les contrées méridionales qui l'avaient si longtemps repoussée. « Le traité de Troyes a réhabilité le parti du dauphin et des Armagnacs ; tout souillé que soit ce parti, il est désormais le parti de la France<sup>2</sup>. »

Le jour qui suivit son mariage, Henri V quitta Troyes et partit pour le siège de Sens, emmenant avec lui le roi, la reine, sa nouvelle épouse et le duc de Bourgogne. La garnison capitula au bout de quelques jours. La ville de Montereau fut ensuite attaquée et enlevée d'assaut, malgré le courage de Guitry, son capitaine, qui se retira dans le château avec les hommes qui lui restaient. Mais il se rendit bientôt après, à condition qu'il aurait la vie sauve. C'est dans l'église de cette ville que le corps de Jean Sans-Peur avait été inhumé. Le duc Philippe le fit déterrer et embaumer, puis transporter en grande cérémonie aux Chartreux de Dijon. Le roi d'Angleterre voulut ensuite s'assurer de Melun, qu'il en toura d'une nombreuse armée. Le brave Barbazan l'y arrêta plusieurs mois ; les assiégés

---

<sup>1</sup> Monstrelet.

<sup>2</sup> Henri Martin, *Histoire de France*.

repoussèrent vigoureusement tous les assauts de l'ennemi. Cependant, épuisée par les travaux d'un long-siège et par une horrible famine, la garnison consentit à capituler, après que le dauphin l'y eut autorisée, à condition qu'elle aurait la vie sauve. L'Anglais, qui ne savait pas honorer le courage chez ses ennemis, ne voulut la recevoir qu'à discrétion, garantissant seulement la vie sauve aux gens d'armes qui n'avaient pris aucune part à la mort du duc de Bourgogne. Mais, par une insigne mauvaise foi, le sire de Barbazan fut retenu captif ; cinq ou six cents des héroïques défenseurs de Melun furent envoyés dans les prisons de Paris, où les attendait la plus affreuse misère. Plusieurs bourgeois furent décapités pour l'exemple, et tous les Écossais qui se trouvaient dans la place furent pendus (18 novembre 1420).

Pendant le siège de Melun, le duc de Bourgogne avait livré aux Anglais la Bastille, le Louvre, l'hôtel de Nesle et le château de Vincennes, où ils avaient placé de fortes garnisons, et le duc de Clarence avait été nommé capitaine de Paris à la place du comte de Saint-Pol. Après quelque séjour à Corbeil, les rois de France et d'Angleterre et le duc de Bourgogne firent, le 1er décembre, leur entrée solennelle dans la capitale. « Le peuple, démoralisé par l'excès de la misère, accueillit le roi étranger avec des cris d'espérance<sup>1</sup>. » Après avoir remercié Dieu à Notre-Dame, Charles VI rentra dans son hôtel Saint-Paul, et Henri V alla s'établir au Louvre. Le 6 du même mois, le traité de Troyes fut ratifié sans objection par de prétendus états généraux assemblés à Paris, et le 23 le duc de Bourgogne se présenta en grand deuil à l'hôtel Saint-Paul pour demander justice au roi contre les assassins de son père. Après les formalités ordinaires, Charles VI, siégeant en lit de justice, en sa cour du Parlement, prononça la sentence qui déclarait le soi-disant dauphin et ses serviteurs présents à l'entrevue de Montereau criminels de lèse-majesté, indignes de toutes successions, dignités, honneurs et prérogatives quelconques ; leurs gens, vassaux, sujets, serviteurs présents et à venir, déliés de tout serment de féauté. En conséquence de cette déclaration, le 3 janvier suivant le soi-disant dauphin de Viennois et ses complices furent cités à la Table de marbre, pour comparaître sous trois jours devant le Parlement. Le dauphin, n'ayant point comparu dans le délai fixé, fut condamné au bannissement et déclaré indigne de la couronne de France. Mais l'héritier du trône appela à Dieu et à la pointe de son épée de ce jugement, que tous les bons Français trouvaient inique et déraisonnable.

Cependant les Parisiens, qui avaient espéré un grand soulagement du séjour des deux rois dans leur ville, furent cruellement trompés. Le grand nombre des gentilshommes et soldats qui les avaient accompagnés n'eut d'autre effet que d'augmenter encore le prix des denrées et la famine. Le peuple, qui n'était occupé qu'à chercher chaque jour une chétive nourriture qui lui manqua bientôt, eut encore à souffrir des froids rigoureux de l'hiver. Dans les rues, on voyait des troupes de vingt, de trente petits enfants transis de froid, se traînant avec peine et criant : « Je meurs de faim ! » Mais comment les soulager ? On manquait de pain, de blé, et le bois même était d'une rareté extrême. Aussi ces pauvres enfants tombaient sur les fumiers, morts d'inanition et de froid, et souvent leurs cadavres devenaient la proie des loups, que la faim chassait des bois et amenait jusque dans les cimetières et même dans les rues<sup>2</sup>. Chaque jour la dépopulation allait croissant, car, outre les nombreuses victimes que la famine entassait, beaucoup d'habitants abandonnaient Paris pour aller chercher ailleurs les moyens

---

<sup>1</sup> Henri Martin.

<sup>2</sup> *Journal de Paris*.

de vivre, ou pour se ranger sous les bannières du dauphin. Beaucoup de villes du royaume étaient désolées aussi par la famine et par l'épidémie. Au milieu de la consternation générale, les vrais Français voyaient avec honte et douleur le vieux et infortuné roi de France négligé et oublié dans son triste palais, tandis qu'au Louvre le roi Henri, entouré des princes anglais, vivait au milieu d'une splendide abondance et étalait le faste et l'orgueil d'un conquérant. En même temps ce monarque arrogant traitait les Français avec un insupportable despotisme. Sur le moindre soupçon, ou même pour le prévenir, il destituait les officiers, quoique protégés de la reine et du duc de Bourgogne. Il entourait le malheureux Charles VI d'hommes entièrement dévoués à ses propres intérêts, et confiait les postes les plus importants à des Anglais, ou à des Français qu'il jugeait dignes de toute sa confiance.

Henri, voulant jouir en Angleterre de la gloire que lui avaient procurée ses succès et la trahison d'Isabeau de Bavière et de Philippe de Bourgogne, quitta Paris le 27 décembre avec sa jeune épouse, se rendit à Rouen et de là en Angleterre. Il y fut reçu par les acclamations et les transports d'allégresse d'un peuple fier des victoires de son roi, et conduit en triomphe à Londres, où la reine Catherine fut couronnée avec une magnificence jusque-là sans exemple. Mais ces fêtes, cette joie du peuple anglais furent troublées par de fâcheuses nouvelles arrivées de France.

Pendant que le roi Henri visitait avec son épouse ses bonnes villes d'Angleterre, auxquelles il demandait de nouveaux subsides pour continuer la guerre en France, et que Philippe de Bourgogne étalait une pompe souveraine dans sa seigneurie de Flandre, le parti du dauphin commençait à se relever. Les Castillans continuaient à le soutenir activement ; le duc de Milan lui envoyait des hommes d'armes, et les Écossais, conduits par le comte de Buchan et le lord Stuart de Darnley, ravageaient le Valois, le Beauvoisis et le Vermandois ; et le bâtard de Vaurus, l'un des capitaines de Meaux, répandait une indicible terreur dans les environs de Paris. Mais les principales forces du dauphin, à la fortune duquel venaient aussi s'attacher les Bourbon, les Lafayette, les Xaintrailles, les Lahire, étaient réunies dans le Perche et dans l'Anjou. Aussi le duc de Clarence, que son frère avait nommé gouverneur de France et de Normandie en son absence, et qui regrettait de ne s'être point trouvé à la journée d'Azincourt, résolut de marcher contre elles et de faire la conquête de l'Anjou. Impatient de se signaler, il partit de Rouen à la tête de 10.000 vieux soldats, traversa le Maine et le Vendômois, qu'il ravagea, et alla mettre le siège devant Angers. Lafayette, Narbonne et Ventadour eurent bientôt rassemblé 5.000 hommes, qu'ils joignirent aux Écossais nouvellement arrivés, et marchèrent à l'ennemi. Le duc de Clarence était à table lorsqu'il apprit l'arrivée des Français et des Écossais à Baugé. « Ils sont à nous ! » s'écria-t-il en se levant avec précipitation. Il abandonna aussitôt le siège d'Angers, prit les devants avec 4.000 hommes, l'élite de la noblesse et des troupes anglaises, ordonnant au comte de Salisbury de le suivre avec le reste de l'armée. Après une marche forcée, il atteignit les Dauphinois près de Baugé (23 mars 1421). Sans attendre le corps d'archers qui lui arrivait, il passa la rivière qui le séparait des Français, et courut impétueusement sur eux. Le choc fut rude, et la mêlée devint bientôt sanglante. Le prince fut fait prisonnier par le sire de Bouteiller, en combattant en soldat dans les premiers rangs. Les Anglais s'efforcèrent de le délivrer, et alors une lutte acharnée s'engagea sur ce point. Mais dans la mêlée le comte de Buchan, général des Écossais, lui porta un coup mortel, et le vaillant Bouteiller lui-même tomba couvert de blessures sur le corps du duc de Clarence. Bientôt rompus de toutes parts, les Anglais prirent la fuite,

laissant 2,500 hommes sur le champ de bataille, parmi lesquels étaient, outre le duc de Clarence, le comte de Kime et le lord Boss, maréchal d'Angleterre. Les comtes de Sommerset, de Suffolk, de Huntingdon, tombèrent entre les mains de l'ennemi avec 300 des leurs. Les Français ne perdirent qu'un millier d'hommes. Le comte de Salisbury, arrivé trop tard pour empêcher la défaite de ses compagnons d'armes, rallia le gros des archers, et parvint, non sans peine, à regagner les frontières de la Normandie.

Cette bataille de Baugé, dans laquelle les Écossais rivalisèrent de courage avec les Français, et où le comte de Dunois lit ses premières armes, ranima les espérances et le courage du parti le plus juste. Le dauphin vit alors se déclarer pour lui le brave Jacques d'Harcourt, qui tenait le château de Crotoy en Picardie. L'Écossais Buchan et Lafayette, récompensés de leurs honorables services, le premier par l'épée de connétable, et le second par le bâton de maréchal de France, à la place de Boucicaut, mort prisonnier à Londres, envahirent la Beauce avec une belle armée et menacèrent Chartres.

A la nouvelle de la victoire des Dauphinois, Henri V, impatient de vengeance, attendit à peine que le Parlement eut voté les subsides nécessaires, et conduisit à Calais une armée de 4.000 lances et de 24.000 archers (11 juin). Sans s'arrêter à soumettre quelques seigneurs picards qui avaient arboré l'étendard du dauphin, il se rendit à Paris, et de là à Mantes, où Philippe de Bourgogne devait le rejoindre avec de nombreux gens d'armes. Les deux princes marchèrent alors vers Chartres, qui était assiégée ; mais le dauphin et ses capitaines, menacés par des forces supérieures, levèrent le siège et se retirèrent sur Orléans, et de là en Touraine. Dreux, Épernon, et quelques autres places du Perche et de la Beauce, furent prises par les Anglais. Henri se porta ensuite vers la Loire, enleva Beaugency, le château de Bougemont, et pénétra jusqu'aux portes d'Orléans. Le manque de vivres, les fatigues et une cruelle épidémie qui épuisait son armée, le forcèrent de se retirer. Il retourna donc à Paris faire les préparatifs du siège de Meaux.

Le duc de Bourgogne était plus heureux en Picardie, où les succès de Jacques d'Harcourt, de Xaintrailles et du seigneur d'Offemont avaient attiré ses armes. Il les battit à Mons-en-Vimeu, fit prisonniers Xaintrailles, Conflans, Gamaches et les principaux chevaliers du dauphin (31 août). Ces braves capitaines ne purent obtenir leur liberté qu'en livrant au duc la forte place de Saint-Riquier dans le Ponthieu. Plusieurs autres châteaux de la Picardie, n'espérant plus de secours, se rendirent au vainqueur, et bientôt cette province fut délivrée des compagnies dauphinoises.

Après avoir donné quelque repos à ses troupes, le roi d'Angleterre entreprit de détruire la forteresse de Meaux. Cette place n'avait pour garnison que 1.000 vieux soldats français et 800 étrangers, Écossais, Irlandais ou Gallois, commandés par de vaillants capitaines. L'un d'entre eux, le bâtard de Vaurus, était surtout renommé pour son activité infatigable et son implacable férocité. Sous le prétexte de venger la mort de son maître, le comte d'Armagnac, il égorgeait ou attachait à la queue de son cheval les marchands et les pauvres laboureurs qu'il enlevait sur les chemins et dans les campagnes. Quand ses prisonniers ne pouvaient payer l'énorme rançon qu'il exigeait d'eux, il les faisait pendre par son bourreau ou les pendait lui-même à un arbre voisin des fossés de Meaux, appelé l'orme de Vaurus<sup>1</sup>. Déterminé à prendre cette place à quelque

---

<sup>1</sup> *Journal du Bourgeois de Paris.*

prix que ce fut, Henri alla l'investir avec 20.000 hommes (6 octobre). Le bâtard de Vaurus et la garnison, qui n'espéraient aucun pardon du roi d'Angleterre s'ils étaient réduits à se rendre, se défendirent avec la fureur du désespoir. Du haut des remparts les assiégés bravaient Henri V, et vomissaient contre lui toutes sortes d'outrages. Après une résistance de cinq mois, la ville fut emportée d'assaut (mars 1422). Mais la garnison se réfugia dans la forteresse dite le Marché, séparée de la ville par la rivière de Marne. Là, elle continua de se défendre avec un admirable héroïsme sous les ordres du sire de Chizé son capitaine, et du bâtard de Vaurus, qui avait fait le serment de s'ensevelir sous les ruines de la forteresse. Elle défia encore pendant deux mois et demi les efforts du roi d'Angleterre. La famine les força enfin à se rendre à discrétion. Vaurus fut décapité ; son étendard, surmonté de sa tête sanglante, fut attaché à son arbre favori, et le corps accroché à l'une des branches, au milieu des tristes victimes de ses cruautés. Avec lui on décapita Denis de Vaurus, son frère, Louis Dugast, bailli de Meaux, et deux autres gentilshommes. Tous les soudoyers d'Irlande, d'Écosse et de Galles, qui faisaient partie de la garnison, furent pendus, et les autres défenseurs de Meaux conduits dans les prisons de Paris avec un grand nombre de bourgeois de cette ville. Henri avait perdu la moitié de ses troupes par le fer des ennemis, par les fatigues, le froid et les maladies, à ce siège mémorable qui avait duré huit mois.

La réduction de Meaux porta un coup terrible au parti du dauphin dans le nord de la France. Elle facilita aux Anglais la soumission de toutes les provinces de cette contrée, à l'exception du Maine et de l'Anjou, et des petites places de Guise et du Crotoy. Henri V, qui ne laissait plus d'ennemis derrière lui, pouvait transporter le théâtre de la guerre sur la Loire. La cause des Valois parut alors désespérée, et la naissance d'un fils, que lui avait donné la reine Catherine le 6 décembre précédent, semblait mettre le comble à son heureuse fortune. Après avoir accordé quelques jours de repos à ses troupes, il alla célébrer à Paris les fêtes de la Pentecôte avec son épouse, qui revenait d'Angleterre.

Tandis que la cause des Anglais et des Bourguignons triomphait dans les provinces septentrionales, les troupes du dauphin envahissaient le comté de Nevers, s'emparaient de la Charité-sur-Loire, et assiégeaient la ville de Cosne. Le comte de Buchan et Lafayette pressèrent tellement la place, que la garnison promit de la rendre si elle n'était pas secourue avant le 16 août. Le duc de Bourgogne, qui était alors dans son duché, résolut de sauver Cosne, et fit prier le roi d'Angleterre de lui envoyer quelques renforts. Henri promit d'aller le rejoindre à Troyes à la tête d'une armée. La nouvelle de la mort de madame Michelle de France, femme du duc Philippe, arrêta sa marche pendant quelques jours. Mais comme le terme fixé pour la capitulation de la ville approchait, il fit trêve à sa douleur et continua sa route. Le roi d'Angleterre, quoique malade, partit de Senlis pour se réunir aux Bourguignons. A peine fut-il arrivé à Melun, que la maladie qui minait depuis longtemps sa constitution prit un caractère alarmant. L'épuisement de ses forces le rendant incapable de poursuivre sa marche, il remit le commandement de son armée au duc de Bedford, son frère, et se fit transporter à Vincennes. Les Anglais trouvèrent le duc Philippe à Vézelay, et les deux armées marchèrent ensemble vers Cosne, où elles arrivèrent le 11 août. Les généraux du dauphin, qui ne voulurent point exposer leurs troupes aux chances d'un combat inégal, levèrent le siège, repassèrent la Loire et rentrèrent en Berri. Les deux armées n'osèrent les poursuivre dans un pays tellement ruiné qu'elles ne pouvaient rester longtemps rassemblées. D'ailleurs le duc de Bedford,

qui venait de recevoir des nouvelles alarmantes sur l'état du roi Henri qu'il avait laissé malade, était obligé de se rendre auprès de lui.

Depuis l'arrivée du roi d'Angleterre à Vincennes, les progrès de sa maladie avaient bientôt dissipé tout espoir de guérison. Bedford et Warwick le trouvèrent gisant sur son lit, et résigné en chrétien à la mort qu'il sentait approcher. A son dernier jour, il les réunit autour de son lit d'agonie avec quatre autres seigneurs, membres de son conseil. Alors il confia au comte de Warwick, son cousin, la tutelle de son fils, nomma le duc de Gloucester protecteur du royaume d'Angleterre, et remit la régence du royaume de France au duc de Bedford, si le duc de Bourgogne, dont il les conjurait de cultiver l'amitié, ne consentait point à l'accepter. Henri leur défendit ensuite de rendre la liberté aux princes français qu'il tenait prisonniers, tant que durerait la minorité de son fils, et de ne jamais traiter avec Charles de Valois, à moins que la Normandie ne fut cédée au jeune Henri en toute souveraineté. Ses vœux exprimés et ses ordres donnés, il tourna toutes ses pensées vers Dieu et expira quelques heures après, à l'âge de trente-quatre ans (31 août 1422)<sup>1</sup>. Ses funérailles furent célébrées avec pompe à Saint-Denis, d'où son corps fut transféré à Rouen, de là en Angleterre, et déposé dans l'abbaye de Westminster, au milieu d'un deuil universel.

Le duc de Bourgogne, qui n'avait pu être présent aux derniers moments d'Henri, assista à ses funérailles. Moins ambitieux que son aïeul et que son père, il refusa la régence du royaume que lui offrait Bedford, ou craignit de se charger de ce pesant fardeau au milieu de circonstances si difficiles. La reine souhaitait, disait-on, d'avoir la régence ; mais le conseil, pour se conformer aux derniers vœux d'Henri V, la déféra au duc de Bedford, prince habile et sage. Après avoir tenté vainement de sourdes intrigues pour partager le pouvoir qu'elle regrettait, la coupable Isabeau demeura triste et solitaire à l'hôtel Saint-Paul, en proie à ses remords, pour avoir déshérité son fils et livré la France aux Anglais qui trompaient son ambition.

Sept semaines après la mort du roi d'Angleterre, l'infortuné Charles VI, qui depuis longtemps vivait abandonné et presque oublié de tout le monde dans son hôtel Saint-Paul, rendait les derniers soupirs entre les bras de quelques obscurs serviteurs (21 octobre 1422). Sa mort fut le seul terme de l'amour de son peuple qui l'avait surnommé le Bien-Aimé, et ne lui avait jamais imputé les affreuses calamités qui avaient désolé la France pendant les quarante-trois années de son règne. La détresse des finances était si grande, qu'on fut obligé de vendre les meubles du pauvre roi, pour subvenir aux frais de ses funérailles. Il fut conduit à Saint-Denis par le clergé, l'Université, le Parlement, les prévôts de Paris et des marchands, et par un concours immense de citoyens. Philippe de Bourgogne ne voulut point assister à ses funérailles ; un seul prince les suivait, et c'était un Anglais, le duc de Bedford. Le peuple en murmurait hautement : cette circonstance ajoutait encore à sa douleur. « Ah ! très-cher prince, disait-on en pleurant par les rues, jamais nous n'en aurons un si bon ! Jamais plus nous ne verrons ! Maudite soit la mort ; nous n'aurons jamais plus que guerres et malheurs, puisque tu nous as laissés !... Toi tu vas en repos, et nous demeurons en tribulation et douleur<sup>2</sup>. »

Lorsque le corps du roi eut été descendu dans les caveaux de Saint-Denis, les huissiers d'armes rompirent leurs verges qu'ils jetèrent sur le cercueil, et

---

<sup>1</sup> Monstrelet, ch. CCLXV, p. 324.

<sup>2</sup> *Journal du Bourgeois de Paris*, t. XV.

tournèrent leurs masses vers la terre. Alors Berri, roi d'armes de France, cria sur la fosse à haute voix : « Dieu veuille avoir pitié et merci de l'âme de très-haut et très-excellent prince Charles, roi de France, sixième du nom, notre naturel et souverain seigneur. » Ensuite il reprit : Vive Henri, par la grâce de Dieu roi de France et d'Angleterre<sup>1</sup>. Mais ce cri solennel ne devait pas trouver longtemps de l'écho en France. Bientôt Jeanne d'Arc allait paraître et ranimer le courage du peuple ; bientôt la France allait être sauvée, et l'Anglais relégué dans son île.

## **FIN DE L'OUVRAGE**

---

<sup>1</sup> Monstrelet, p. 327, in-f<sup>o</sup>.

